

*Feuilleton*

*de*

**L'ACTION**  
CATHOLIQUE

---

---

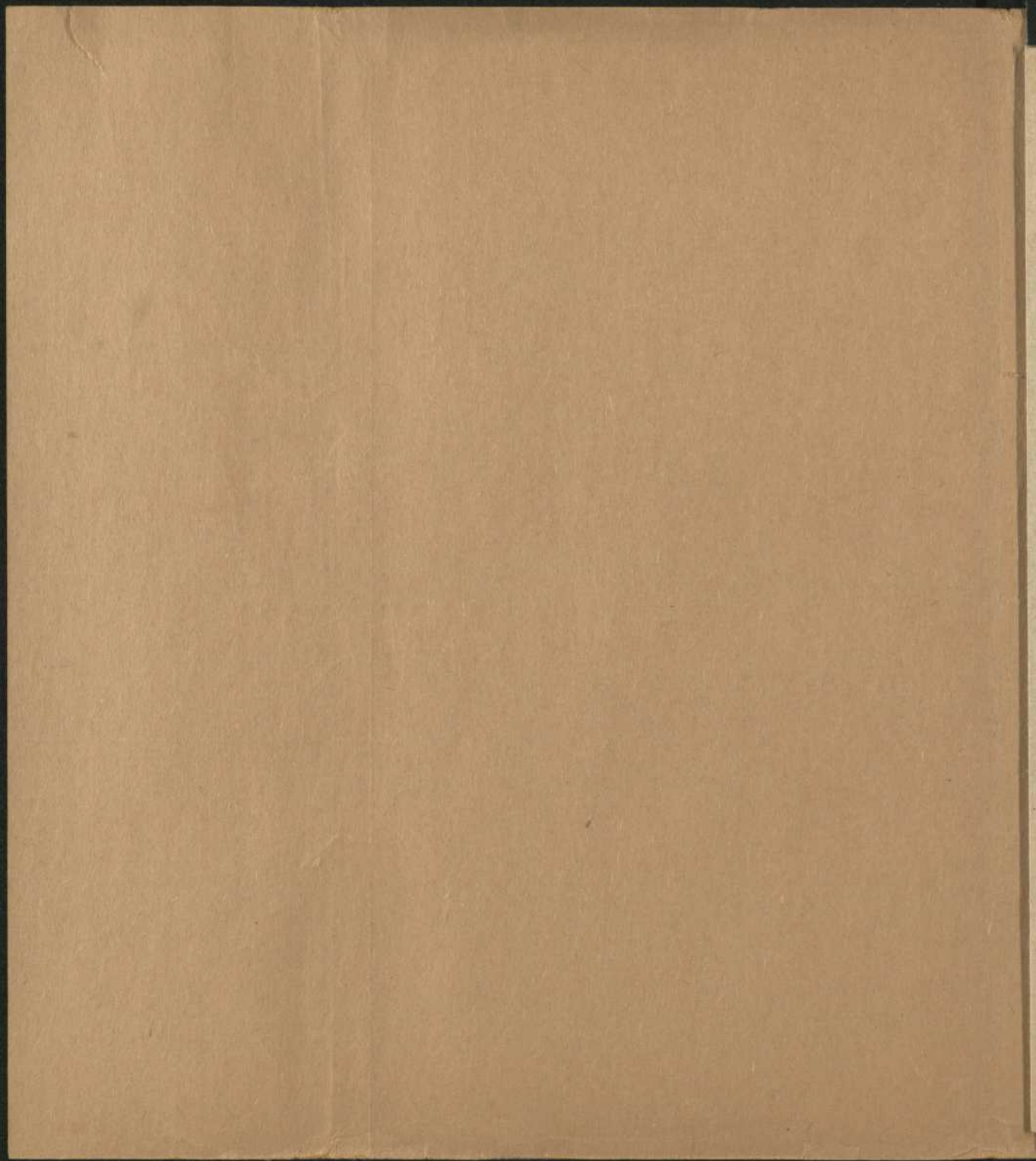
*Lisez*

**et faites lire**

**L'ACTION**  
CATHOLIQUE

**L**E 1er des quotidiens  
publiés dans la ville de  
Québec et le 2e quotidien  
français d'Amérique.

---



FRANCIS TALBOT, S. J.

LA VIE D'ISAAC JOGUES

**Un SAINT**  
|                      |  
**parmi**  
|                      |  
**les Sauvages**

Traduit de l'anglais  
par Mme VIÉVILLE

Tous droits réservés. Reproduction au-  
torisée par F. Talbot et le Service  
littéraire anglo-français de  
"Synops", Paris.

Feuilleton de  
**L'ACTION**

## CHAPITRE PREMIER

## DU BERCEAU AU CLOITRE

En l'an 1600, Orléans était une ville prospère et heureuse. Les paysans cultivaient la terre avec la certitude que la moisson arriverait à maturité. Les éleveurs ne craignaient pas de voir leurs troupeaux ravés par les soldats ou les brigands. Les artisans et les laboureurs avaient l'assurance de travaux stables et de beaux gages. Les officiers du roi et de la commune étaient bien payés. L'argent abondait, le commerce était florissant comme dans toutes les périodes de paix.

Parmi les marchands les plus éminents se trouvait un jeune homme du nom de Laurent Jogues : on pouvait remonter dans son lignage jusqu'à 1489 environ, époque à laquelle vivait un certain Georges Jogues, laboureur au service d'un marchand de Tremblevif, petit bourg près d'Orléans. Ce dernier résolut de s'installer à Orléans et d'entreprendre un petit commerce pour améliorer sa condition. Il réussit et fit éduquer son fils Pierre, qui assura la charge de notaire de 1525 jusqu'à sa mort, en 1544. Six enfants lui naquirent, parmi eux Philippe et Pierre. Ceux-ci devinrent des bourgeois et, en 1568, Pierre était nommé, avec Jacques des Comtes, député d'Orléans aux Etats Généraux de Tours. Philippe, dont les affaires prospéraient, devenait un personnage influent dans la ville. De son mariage avec Claudine Javary en 1566, naissait une nouvelle branche de la famille, groupant quatre fils : Laurent, Philippe, François, Claude et une fille, Marie.

Les nombreux cousins portant le nom de Jogues étaient tous des gens respectables et bien établis, soit comme notaires ou avocats, soit comme apothicaires, drapiers ou marchands. Aucun, cependant, n'avait une meilleure réputation d'honnêteté et de capacité que Laurent. Il avait succédé à son père Philippe et déjà ses concitoyens l'avaient choisi pour remplir certaines fonctions municipales et tout faisait prévoir qu'il serait un jour élu maire d'Orléans.

Etant en pleine maturité au moment où Henri IV venait d'installer son règne de paix, Laurent avait devant lui une vie de sécurité. Il prit pour femme Marthe, fille de Aignan Seurat, qui lui donna deux filles, Marthe et Marie. Mais Laurent, à l'âge de trente ans, resta veuf avec deux bébés et chacun pensa qu'il lui faudrait bientôt contracter un autre mariage.

Dans le même quartier demeurait un marchand que Laurent tenait en grande estime. François de Saint-Mesmin, bien qu'il fût un commerçant, descendait d'une ancienne et honorable famille d'aristocrates. Un siècle avant la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc, Estienne de Saint-Mesmin était, en 1312, inscrit dans les annales de la ville comme prévôt de la Garde. La famille de Saint-Mesmin, pendant les deux siècles suivants, avait continué à jouir d'une grande influence dans les affaires de la région de la Loire. François de Saint-Mesmin, en 1523, était non seulement prévôt, mais encore seigneur de la Cloye, licencié en droit et conseiller du roi au Grand Conseil. Nicolas, son fils, en 1563, était chevalier et faisait fonction de grand intendant des Bois et Forêts. Mais les guerres civiles et religieuses qui, vers cette époque, faisaient rage à Orléans, lui supprimèrent tous ses biens.

François, fils de Nicolas, n'héritait guère que du titre de sieur de la Bressière. C'est pourquoi il chercha un gagne-pain comme marchand à Orléans. Sa femme, Michelle de Comte, appartenait aussi à une famille aristocratique appauvrie de la Loire, mais elle partagea courageusement les épreuves de son mari. Il situa son commerce dans la paroisse de Saint-Paul, proche des vieilles murailles au long de la Loire, près de l'une des portes sud-ouest de la ville, dans le quartier du Châtelet.

Tandis que les Saint-Mesmin abdiquaient en quelque sorte leurs origines aristocratiques, les Jogues avaient franchi quelques degrés de l'échelle sociale. Il n'est donc pas surprenant que le jeune veuf ait aspiré à épouser la fille de François Mesmin, Mlle Françoise, qui avait alors seize ans. Laurent offrait à Mlle Française une vie aisée et même luxueuse. Le père parut très favorable au projet et accorda une dot à sa fille, qui donna son consentement.

Les fiançailles furent officiellement annoncées et, le 30 septembre 1602, Laurent et Françoise étaient mariés solennellement en l'église paroissiale de Saint-Paul, où Jeanne d'Arc était venue si souvent prier pendant la semaine qu'elle avait passée à Orléans.

Ce fut, pour les deux familles, un jour mémorable et heureux. En grande pompe, le cortège accompagna la jeune épouse jusqu'à la demeure de Laurent. C'était une maison triangulaire faisant saillie avec une entrée au rez-de-chaussée dans un magasin sombre. Elle était très bien située dans ce même quartier sud-ouest du Châtelet. Tout près se trouvait le grand marché où les nobles, les bourgeois et les paysans venaient discuter les prix. La maison faisait face à une large rue pavée qui descendait vers le fleuve et, à quelques pas, se trouvaient les ruines des murs de la vieille cité qui avaient été démantelés pendant les guerres des Huguenots. En arrière se dressait le Châtelet, petit château gris et sombre; sur un de ses côtés s'appuyait la voûte de la porte La Rose qui ouvrait sur le pont de pierre conduisant à la rive sud de la Loire.

Les devoirs et responsabilités de Françoise étaient loin d'être négligeables car, en plus de la direction d'une maison importante, il lui fallait prendre soin des petites filles de Laurent, de sa vieille mère, de ses frères et soeurs, des servantes et des apprentis qui habitaient chez leur maître.

La famille s'accrut encore lorsque Mme Françoise, à la grande joie de Laurent, lui donna, le 11 mars 1604, un fils, qui fut nommé François comme son grand-père. Un an et demi plus tard, un second fils, Jacques, leur était né et, comme l'année 1606 s'achevait, Mme Françoise attendait son troisième enfant.

Mme Françoise Jogues était une jeune et robuste matrone de vingt et un ans, aussi fût-ce dans les meilleures conditions qu'elle mit au monde son troisième fils, à l'aube du 10 janvier 1607. Elle avait décidé, au cours des semaines précédentes, que cet enfant, s'il était un garçon, s'appellerait comme son frère, Isaac. Ce fut la grand-mère Jogues qui, le même jour, le tint sur les fonds baptismaux.

La naissance de ce troisième fils réjouit le coeur de Laurent qui accueillit avec bonheur des félicitations des nombreux frères, soeurs, oncles, tantes, cousins, amis et voisins réunis autour de l'âtre dans le grand salon, et qui rayonnait de joie, en ce soir de janvier. Cet homme était en effet béni de Dieu : il possédait une femme vertueuse et bien portante, trois fils et deux jolies petites filles, une maison spacieuse et confortable, un commerce lucratif. Il jouissait en outre du respect et de l'estime de ses concitoyens qui lui conféraient l'honneur de certaines fonctions publiques.

Mme Jogues se prit à aimer d'une façon particulière son cher petit Isaac si sage, si facile et si aimable. Il semblait que cet enfant lui appartint plus que les aînés : François et Jacques. Pendant dix-huit mois, il fut l'idole de toute la maisonnée, jusqu'à la naissance d'une petite soeur, Françoise, en 1608, laquelle à son tour dut céder sa place dans le berceau familial à Philippe, en 1609, puis à Laurent en 1612, et enfin à Samuel, deux ans plus tard. C'est ainsi qu'entre ses deux belles-filles, Marthe et Marie, bientôt en âge de se marier, ses six fils et sa petite fillette, Mme Françoise, maîtresse de maison entourée de serviteurs et d'employés, avait bien peu de loisirs.

Elle se chargea de l'éducation physique et morale des enfants. Tout ennui devait être évité au maître, M. le Père, qu'il fallait traiter avec la plus grande déférence et à qui l'on obéissait instantanément. Il se déridait rarement, même dans l'intimité de la famille, et lorsqu'il rentrait de son travail journalier, il était entouré de la plus active sollicitude; nul souci ne le devait déranger lorsque, assis dans son grand fauteuil au coin de la cheminée, il passait la soirée entouré de ses proches et de ses amis.

Sous la tutelle attentive de sa mère, Isaac devenait un garçonnet attrayant et bien élevé. Un peu après six ans, lorsqu'il eut quitté les robes pour les culottes, les mystères de la lecture et de l'écriture lui furent révélés, d'abord par ses frères aînés et même par M. le Père, puis par un maître qui venait à la maison.

A Orléans, comme dans les grandes villes du royaume, l'enseignement était contrôlé par les écoles universitaires. Ces dernières provenaient des écoles de monastères du moyen âge et n'offraient qu'un ensemble indiscipliné d'instructeurs et d'élèves, sans programme bien défini. La Compagnie de Jésus, en établissant des collèges à Paris et dans les grandes villes de province, révolutionna l'éducation. Les Jésuites gardèrent de l'ancien système ce qui en était bon et introduisirent des programmes d'études équilibrés et progressifs. Ils donnèrent plus d'importance à la morale et à l'idéal spirituel, tout en conservant des règles de discipline, paternelles, mais sévères. Leurs collègues présentaient une telle supériorité sur les autres que les fils des meilleures familles leur furent confiés. Les pourparlers en vue de l'installation par les Pères Jésuites d'un collège à Orléans duraient depuis 1608, car le conseil de ville, en partie composé de calvinistes, refusait les fonds nécessaires. En 1617 seulement, les citoyens catholiques dominant dans l'Assemblée, obtinrent ces crédits et la régente, Marie de Médicis, au nom de Louis XIII, confirma la permission accordée par Henri IV en 1609 et ordonna qu'une somme de 2,345 livres, prélevée sur les recettes de la cité, fût donnée comme revenu annuel au collège. En avril, trois membres de la Compagnie, les Pères Lalemant, Dinet et Damassau, arrivèrent à Orléans et, le 12 mai, ils s'installaient officiellement dans une résidence de la rue Sainte-Anne.

Un peu plus tard, Lalemant retint une maison plus spacieuse dans la rue de la Vieille-Monnaie, près des Quatre-Coins, en vue d'y installer le collège. Au-dessus de la porte, il avait placé l'inscription : *Collegium socialis Jesu virginis deiparae sacrum*. Les calvinistes, furieux de cette intrusion des Jésuites, entreprirent un sabotage obstiné. Le Père Lalemant le supporta jusqu'à ce qu'il découvrit un matin qu'ils avaient barbouillé l'inscription en effaçant le mot "Jesu" et en le remplaçant par "du diable". Il se plaignit au lieutenant criminel et fut par la suite, protégé contre ces persécutions mesquines.

Isaac Jogues fut l'un des premiers écoliers inscrits sur les registres du nouveau collège. Ses onze ans approchaient et c'est avec une certaine fierté qu'il se dirigea vers le collège de la rue de la Vieille-Monnaie un matin d'octobre 1617. Tandis que ces prêtres étranges et positifs rassemblaient les jeunes garçons dans leurs classes respectives, le Père recteur leur expliqua l'idéal auquel ils devaient parvenir et leur énuméra les fautes qui ne seraient pas tolérées. Isaac, comme les autres écoliers, apprit qu'il était admis au collège, non seulement pour y être

instruit, mais surtout pour être initié à la piété et à toutes les vertus. On lui fit comprendre qu'il lui faudrait être docile, obéissant, silencieux quand le silence serait demandé, ordonné dans sa tenue, appliqué dans son travail, qu'il assisterait à la messe aux heures fixées et irait à la confession et à la communion à intervalles établis.

Avec une certaine méfiance, Isaac écouta l'énumération des choses défendues : il ne devait ni jurer, ni mentir, ni assister à de mauvaises représentations, ni fréquenter les endroits obscurs, ni faire le fanfaron, ni porter une épée, un poignard ou autre arme dans l'enceinte de l'école. Il ne devrait pas abîmer les tables ou les murs en écrivant ou tailladant. Toute violation à ce règlement serait punie d'un nombre approprié de coups de fouet.

Les classes commencèrent. Isaac se montra bientôt un étudiant appliqué, travailleur et d'esprit ouvert. Il témoignait d'un caractère affable, doux et méditatif en montrant cependant une assurance, une décision et une persévérance que l'on qualifiait d'entêtées. Il était sage sans montrer de suffisance, studieux sans être un mangeur de livres.

Tout petit, il avait joué sur la rive ensablée de la Loire, tout près de chez lui, et il était devenu un nageur expérimenté et vigoureux. Il était ingénieux et excellait dans tous les jeux; ses pieds agiles lui permettaient de courir plus vite que ses camarades. Quoique robuste, c'était un garçon mince et nerveux, ses traits étaient fins et délicats et ses manières, grâce à la surveillance étroite de Mme la Mère et des Jésuites, étaient courtoises et même raffinées !

Dans le courant de décembre 1617, le chanoine Raoul de Gazil, conseiller et aumônier du roi, offrit à la Compagnie de Jésus, le Prieuré de Saint-Samson d'Orléans et le Prieuré de Saint-Sulpice de l'Aigle. Le nouveau et vaste collège ouvrit ses portes au mois de mars 1619.

Isaac poursuivit ses études et acheva la **suprema grammatica** avec une connaissance approfondie du latin. Il était suffisamment familiarisé avec le grec pour lire des textes simples et ses notions d'histoire et de géographie s'ajoutaient aux connaissances étendues qu'il possédait sur les autres sujets. Au cours des humanités et de la rhétorique, il absorba toute la beauté et la culture inhérentes élevées, aux nobles idéals du monde païen traduits dans une conception chrétienne et surnaturalisée. Il s'était formé en lui-même une appréciation esthétique et il avait poli de telle façon son français à la fois en vers et en prose, qu'il écrivait et discourait dans un style coulant et fleuri. Il était devenu un jeune érudit, en même temps qu'un vrai gentilhomme de la Renaissance.

Ses années de collège avaient également apporté un changement notable dans son extérieur et il avait vraiment fort grand air lorsqu'il se promenait, son épée au côté et fort élégamment vêtu. Cependant, ses aspirations religieuses, l'attirait qu'il éprouvait pour la vertu, la cha-

rité, l'incitaient à rechercher les entretiens sérieux avec ses maîtres les Jésuites ainsi que les lectures prolongées dans la bibliothèque du collège ou devant les éventaires de livres sous le cloître de la cathédrale.

A dix-sept ans, il lui fallut opter pour une profession. Il pouvait reprendre le commerce que son père, mort depuis quelques années, avait laissé fort prospère, ou bien devenir avocat comme certains de ses oncles, ou encore rechercher un poste du gouvernement. Mais toutes ces ambitions n'avaient guère de prise sur le jeune Isaac et, fouillant dans les souvenirs de sa conscience, il ne ressentait d'attrait que pour le sacerdoce. A la fin de ses études, ces désirs se cristallisèrent et firent ulace à la décision bien nette de devenir prêtre de la Compagnie de Jésus.

Mme la Mère ne fut pas très surprise, car elle avait souvent prié pour la réalisation de ce vœu; cependant elle questionna affectueusement son fils; ne serait-ce pas mieux pour lui d'être prêtre à Orléans et d'y devenir chanoine, peut-être même évêque? Savait-il qu'en devenant Jésuite, il se séparait d'elle, de sa famille, pour toujours et qu'il serait peut-être envoyé comme missionnaire au bout de la terre? La règle ne serait-elle pas trop sévère et les Jésuites n'avaient-ils pas déjà été expulsés de France par Henri IV? Isaac la rassura: il avait pensé à tout cela, mais il voulait être Jésuite.

Du côté de la Compagnie de Jésus, il n'y avait pas d'objection et les maîtres d'Isaac l'ayant depuis longtemps reconnu digne en tous points de se joindre à eux demandèrent au Père provincial de le recevoir au noviciat. Ce fut donc au début de l'été de 1624 qu'il reçut sa convocation pour le mois d'octobre au noviciat de Rouen. Cet événement paraissait une aventure extraordinaire, car il était le premier jeune homme d'Orléans qui partait avec les Jésuites. Il lui fallait donc dire adieu à la chaude intimité du foyer, à Mme la Mère dont les yeux se baignaient de larmes, à Françoise qui fêtait ses seize ans, aux jeunes frères, à tous les parents et amis réunis pour son départ. Isaac cachait son émotion sous un air viril et décidé. Mais lorsque la diligence apparut et qu'il reçut la bénédiction de sa mère, il ne put retenir sa tristesse. Le coche se mit en route et, jusqu'à la dernière minute, Isaac fit des signes d'adieux, puis aperçut dans une dernière vision les rues tortueuses d'Orléans, l'hôtel de ville, le collège; enfin le coche franchit la porte voutée et se dirigea vers Paris. Ce départ était une dure épreuve pour un garçon de dix-huit ans.

Le lendemain, en arrivant à Paris, Isaac rendit visite à quelques parents, puis se rendit au collège de Clermont. De là, quelques jours plus tard, il reprenait la diligence qui l'emmenait à Rouen, à travers la pleine campagne parsemée de hameaux et de villages. Enfin, il aperçut le bouquet de clochers et les tours de Rouen dominés par la haute tour de la cathédrale. On arrivait devant les

mur gris et moussus de la ville; on suivait un chemin à travers les maisons d'aspect farouche. Isaac se tenait debout devant l'entrée du collège des Jésuites de Rouen, bien entouré d'un grand mur. On le fit entrer dans un parloir sombre et solennel où un prêtre d'allure juvénile, fin et ascétique, vint au-devant de lui affectueusement. C'était le Père Louis Lalemant, le maître des Novices. Spontanément, Isaac lui donna sa confiance et se laissa conduire jusqu'à l'édifice réservé aux novices.

Au moment où Isaac Jogues entra au Noviciat de Rouen, la Compagnie de Jésus était solidement établie en France. Soixante-quinze ans plus tôt, les disciples de saint Ignace de Loyola avaient dû lutter pour entrer dans le royaume. Après avoir résisté aux assauts des théologiens calvinistes, de la noblesse huguenote et de certaines corporations de catholiques, ils avaient gagné la protection et l'amitié de la noblesse catholique et des ecclésiastiques titrés. La faveur royale leur était prodiguée en les nommant prédicateurs et confesseurs à la Cour et en leur permettant d'installer leurs collèges dans la métropole et dans les villes principales. En 1624, l'Ordre était plus prospère et plus grand que jamais et l'on y comptait 1,400 membres répartis en quarante-cinq collèges et résidences. Les demandes étaient si nombreuses que les supérieurs devaient faire les plus sévères sélections et, même après l'admission, ne garder que ceux qui pouvaient répondre à l'idéalisme de la Compagnie.

Les aptitudes d'Isaac Jogues ne firent aucun doute. Depuis ce matin d'octobre 1624 où il revêtit la soutane, il se montra un novice sérieux et énergique, s'efforçant d'atteindre à la sainteté et observant strictement la règle. Il se soumit facilement et avec joie à la routine qui régnait tout le jour sur un emploi du temps minutieusement préparé. Frère Isaac trouva dans ses deux années de noviciat une paix profonde et heureuse. Non seulement il n'éprouvait aucune inclination à enfreindre la règle, mais il exagérait volontiers son observance méticuleuse des plus petits règlements. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement sous la direction du Père Lalemant qui savait communiquer la sainteté de son âme aux novices dont il avait la charge. Il connaissait leur caractère dans ses plus profonds replis, leurs faiblesses, leurs luttes, et il accordait à chacun les conseils qui convenaient.

Ainsi que la plupart des novices, Isaac envisageait son avenir entièrement consacré au service de Dieu. Il conçut l'ambition de devenir missionnaire et son imagination l'emportait tantôt aux Indes où saint François-Xavier avait converti des milliers d'indigènes, en Chine, au Japon où les Jésuites combattaient les bonzes, aux Amériques où des millions d'âmes attendaient le salut sur des continents encore inconnus. Il espérait surtout convertir au catholicisme certains infidèles de Constantinople et du Levant où les Jésuites exerçaient déjà leur apostolat.

Isaac confia ce secret au Père Louis Lalemant en suppliant qu'on veuille l'accepter dans ces missions étrangères. Le Père Lalemant, lui aussi, avait, vingt ans plus tôt, imploré ses supérieurs de l'envoyer en Orient, mais sa requête n'avait pas été écoutée. Aussi pouvait-il sympathiser avec Isaac qu'il encouragea à se soumettre à toutes les conditions imposées.

En 1625, les pensées des Novices se tournèrent avec exaltation vers les exploits des missionnaires dans le Nouveau-Monde, lorsque les Pères Charles Lalemant, Massé et Brébeuf traversèrent Rouen pour se rendre à Dieppe où ils allaient s'embarquer pour la Nouvelle-France. Cet enthousiasme ne détourna cependant pas le Frère Isaac de ses aspirations pour Constantinople. Il renouvela sa demande au Maître des Novices qui, après avoir considéré en silence ses yeux ardents, lui répondit : "Frère Isaac, vous ne mourrez pas autre part qu'au Canada.

Le 24 octobre 1626, Isaac prononça ses premiers voeux et quelques jours plus tard, il était envoyé dans l'Anjou, au collège de La Flèche, pour y étudier pendant trois ans la philosophie.

Henri IV avait donné à la Compagnie de Jésus sa plus grande preuve d'affection en lui offrant ce collège. N'avait-il pas déclaré qu'il considérait les Jésuites comme "les plus qualifiés et les plus capables pour éduquer la jeunesse" ? Il voulait que son collège de La Flèche devint "le plus beau qui fût au monde". La dernière lettre qu'il écrivit avant son assassinat en fait foi, et selon sa dernière volonté son cœur fut embaumé et gardé à La Flèche.

Les Jésuites ne firent pas défaut à Henri et en l'espace de trois ans le collège avait accueilli plus de mille étudiants. Vingt ans plus tard, quand Isaac Jogues y commença ses études de philosophie, La Flèche jouissait d'une très grande réputation. En plus de son initiation aux divers problèmes de la philosophie, Isaac continuait ses études de sciences et ses classiques grecs et latins, sans négliger les contemporains français. Au cours de ces trois années, il progressait aussi spirituellement et chérissait toujours l'espoir d'aller évangéliser en Ethiopie ou à Constantinople. Il vénérait surtout le Père Charles Spinola qui avait été martyrisé au Japon en 1622 et il portait sur lui une image représentant le Père Spinola attaché sur un bûcher entouré de flammes. Une fin aussi glorieuse était pour lui la plus belle vision. Le Père Dattichs, un célèbre missionnaire éthiopien qui était de passage à La Flèche, et qui s'amusait beaucoup du zèle et de l'insistance d'Isaac, avait coutume de dire : "Je l'emmènerai certainement avec moi quand je retournerai en Ethiopie."

À La Flèche, l'enthousiasme pour la Nouvelle-France était entretenu par le Père Ennemond Massé, qui, le premier, était parti pour le Nouveau Monde en 1611, en

Acadie, et en avait été renvoyé par les Anglais en 1613. Il espérait, malgré tout, retourner chez les sauvages à la peau cuivrée et lorsque le moment vint en 1625, le Père Massé, bien qu'agé de cinquante-deux ans, s'embarqua pour le Canada. Son influence était restée marquée chez les jeunes Jésuites de La Flèche, et Isaac, tout en ne renonçant pas à son désir d'aller à Constantinople, commença à envisager une mission au Canada.

C'est alors qu'ayant achevé ses cours de philosophie, il fut nommé maître de classe de cinquième au collège de Rouen. Il n'avait pas tout à fait vingt-trois ans, mais paraissait plus jeune; il était très mince et de taille moyenne. Ce fut avec un certain tremblement qu'il affronta ces jeunes Normands de dix à douze ans; mais son air de confiance et d'assurance lui attira bien vite l'affection de ses élèves. Pendant quatre ans, il eut la charge de la même classe. Sa discipline consciencieuse, sa bonté et sa patience tempéraient la vivacité de son caractère. Il avait un sens de la justice, une générosité désintéressée, une amabilité et une modestie qui lui gagnaient la confiance et l'affection de tous. En même temps que son enseignement, son esprit religieux rayonnait sur eux. Sa nature ardente le conduisait à des excès de scrupules que ses directeurs savaient calmer en le mettant en face des réalités.

A la fin de l'automne 1629, les missionnaires canadiens Charles Lalemant, Massé, de Brébeuf et Vimont, qui étaient partis avec tant d'espairs, durent rentrer en France à la suite de la prise de Québec par les Anglais. Leur oeuvre parmi les Peaux-Rouges était anéantie, la France était chassée du Nouveau-Monde, ils ne se laisserent cependant pas aller au découragement. Richelieu obligerait l'Angleterre à rendre Québec et ils pourraient retourner à leurs missions bien-aimées. Isaac les écoutait avec un coeur brûlant. Les Jésuites seraient peut-être de nouveau au Canada au moment de son ordination. Ne pourrait-il rejoindre le Père Massé sur les rives du Saint-Laurent ou accompagner le Père de Brébeuf chez les Hurons, très loin au centre du continent ?

En attendant, il lui fallait se contenter de ses devoirs d'éducateur. Il devait aussi, parfois, parler devant l'assemblée des professeurs et élèves réunis, et c'est ainsi qu'il récita à une rentrée un long poème latin qu'il avait composé sur l'enfant martyr de Constantinople : Nicéphore. Fils d'un Juif et d'une chrétienne, cet enfant avait reçu un fragment de la Sainte Hostie. Le père, furieux, précipita son fils dans une fournaise, Nicéphore resta intact au milieu des flammes, tandis qu'une belle dame, revêtue de pourpre, lui apporta des aliments jusqu'au troisième jour où il fut sauvé. Cette adresse à manier les vers latins enthousiasma tout l'auditoire, et maître Isaac, tout fier, envoya son poème à sa mère qui le considéra comme un trésor familial.

Après cette période de quatre années d'enseignement, Isaac fut appelé à Paris au collège de Clermont, pour y suivre des cours de théologie en vue de son ordination.

Le collège de Clermont était situé au cœur de Paris. Depuis soixante-quinze ans, il était le rival de l'université de Paris qui se joignait au Parlement pour l'attaquer. Complètement détruit au début du règne de Henri IV, il s'était bientôt relevé et tenait maintenant le rang de premier collège des Jésuites de France, dépassant même La Flèche. Ses cours les plus fameux étaient ceux de théologie. Isaac put suivre les procédés de raisonnement de ses professeurs tout en tirant de leurs conférences un plus profond amour de la religion. Il n'avait pas l'ambition de devenir un érudit; il voulait être un prêtre suffisamment instruit pour initier les ignorants et suffisamment sanctifié pour conduire les âmes à Dieu.

Ainsi qu'à La Flèche, les jeunes Jésuites menaient à Clermont une vie très limitée. Ils ne sortaient dans les rues de Paris qu'avec les yeux baissés et un maintien religieux. Ni leur cerveau, ni leurs émotions ne participaient à la vie agitée de la ville qui les entourait. Isaac avait cependant des rapports forcés avec les jeunes Parisiens, car il fut désigné comme préfet de discipline auprès des étudiants laïcs de Clermont. Mais maître Isaac trouva ces fougueux jeunes gens plus difficiles à diriger que les petits provinciaux de Rouen.

Ce fut au cours de sa seconde année à Clermont qu'il reçut la nouvelle du mariage de son plus jeune frère, Philippe. C'était un mariage d'importance dans la société d'Orléans et Mme la Mère pressa Isaac d'assister à la cérémonie qui eut lieu le 18 février 1635. Il y prêta peu d'attention et Mme Jogues offensée, lui reprocha son indifférence. Mais la préparation de son ordination était la vraie raison de son refus, qu'il expliqua dans une lettre écrite le 25 avril 1635.

Il apprit au début de janvier 1636 qu'il recevrait la prêtrise quelques semaines plus tard. De plus, les demandes répétées qu'il avait faites pour être envoyé à l'étranger comme missionnaire furent exaucées et Isaac fut informé par le Père Provincial, Estienne Binet, qu'il devait se tenir prêt et s'embarquer pour le Canada au début du printemps.

## CHAPITRE II

### LE PORTAIL DE LA NOUVELLE-FRANCE

Depuis les temps les plus reculés, les pêcheurs bretons et normands conduisaient leurs bateaux très loin dans l'océan. Ils partaient au début du printemps et retournaient à l'automne, avec une pleine cargaison de poisson fin. Ils gardaient jalousement entre eux le secret du lieu de leur pêche. Un jeune marin, Jacques Cartier, s'était

souvent aventuré dans ces expéditions: il n'avait jamais été au delà des brumes grises, mais il était convaincu que la terre n'était pas loin derrière. Il voulait explorer les eaux nordiques, avec l'espoir de découvrir de l'or et des pierres précieuses, et même, en traversant ces contrées, de rejoindre les Indes et Cathay. François Ier écouta Cartier et lui permit de revendiquer pour la France les territoires du Nouveau-Monde qu'il trouverait sur la côte occidentale de l'océan Atlantique.

En 1534, Cartier quittait l'estuaire de Saint-Malo avec deux bateaux qui ne mesuraient pas plus de cinquante pieds de long sur vingt-cinq de large. Vers le mois de juillet, il arriva en vue d'un promontoire qu'il appela Gaspé et qui marquait l'entrée d'un golfe qu'il nomma Saint-Laurent. Il planta une croix et une bannière sur la colline et proclama François Ier roi de tous ces territoires. L'année suivante, avec trois grands vaisseaux armés par le roi, il remonta le golfe de Saint-Laurent jusqu'à ce qu'il devint un fleuve étroit, et vers septembre, en arrivant devant un superbe promontoire, il s'écria : «Québec !» Monté au sommet du rocher, Cartier proclamait une fois de plus les pays et les peuples connus et inconnus sujets de la France et du roi.

Les tempêtes d'automne faisaient rage sur l'océan, aussi Cartier décida-t-il de passer l'hiver dans ce désert. Il remonta la rivière sur 150 milles, jusqu'à ce qu'il atteignit une montagne en forme de cône, à laquelle il donna le nom de Mont-Réal, puis, revenant à Québec, il bâtit un camp près du grand rocher. Les rigueurs des mois qui suivirent faillirent les exterminer lui et ses hommes. Quand il revint en France, l'été suivant, son histoire n'intéressa plus le roi : il ne rapportait ni métaux précieux, ni joyaux, et il n'avait pas ouvert la route de la Chine.

En France, il fallait subvenir à différentes guerres, sans parler des conflits civils et religieux. Le nouveau monde de Cartier fut abandonné. Ce ne fut que soixante-dix ans plus tard, lorsque Henri IV eut ramené la paix et la stabilité, qu'une compagnie de marchands qui s'intéressait aux fourrures s'installa à Port-Royal, en Acadie. Cette entreprise était avant tout commerciale et composée de calvinistes; seuls, deux Jésuites : Pierre Biard et Ennemond Massé, furent tolérés quand Henri IV les envoya à Port-Royal en 1611.

La marquise de Guercheville obtint de Louis XIII des droits très étendus sur toute la région d'Acadie depuis le Saint-Laurent jusqu'à la Floride. Son ambition n'étant pas mercenaire, mais de nature religieuse, elle envoya en 1613 trente pionniers sous les ordres de La Saussaye pour y établir un centre et convertir les indigènes. Trois Jésuites ainsi que les deux missionnaires de Port-Royal étaient du nombre. Ils s'établirent à Saint-Sauveur, sur l'île du Mont-Désert.

Mais, tandis que les sauvages les accueillèrent, les Anglais de Virginie les considéraient comme des intrus, brûlèrent leurs habitations et les renvoyèrent en France par des chemins détournés.

Samuel de Champlain avait été le géographe en chef de Port-Royal. Il avait combattu comme catholique dans la Sainte Ligue, puis en Espagne, et s'était depuis montré un aventurier au cerveau lucide et à la volonté de fer. Il était convaincu que la destinée de la France devait se jouer le long du Saint-Laurent. En 1608, il commandait une expédition qui passa l'hiver dans l'ancien camp de Cartier, au-dessous du roc de Québec. En 1609, il remontait le Saint-Laurent en chaloupe, descendait la rivière des Iroquois et découvrait le lac appelé depuis Champlain, sur les rives duquel il entreprit la première bataille contre les Iroquois. Au cours des années suivantes, il poussa à l'intérieur, à environ quinze cents milles vers l'Ouest. Mais des changements dans le gouvernement de France et la politique mercenaire et avide de la compagnie des marchands de fourrures l'empêchèrent de poursuivre ses projets.

Sur l'invitation de Champlain, quatre Récollets s'embarquèrent pour Québec en 1615. Le Père Joseph Le Caron se dirigeait par les rivières vers les Hurons; le Père Jean Dolbeau suivait les Montagnais dans les forêts; le Père Denis Jamay et le Frère Pacifique du Plessis évangélisaient les Français et les Peaux-Rouges de Québec. Pendant dix ans, ils luttèrent héroïquement avec Champlain pour évangéliser la Nouvelle-France, mais, continuellement entravés par la majorité calviniste de la compagnie des marchands, ils durent avec désespoir renoncer à leurs efforts.

Ils se rendirent compte qu'ils ne pouvaient, par leurs propres moyens, se rendre maîtres de la situation. Leur règlement les obligeait à défendre financièrement les marchands; ils n'avaient aucune influence à la Cour, ils n'obtiendraient donc aucun secours du roi. N'étant pas un ordre important, ils recherchèrent l'appui des Jésuites qui acceptèrent avec enthousiasme l'invitation des Récollets et envoyèrent en 1625 les Pères Charles Lalemant, Ennemond Massé, Jean de Brébeuf, ainsi que les Frères Gilbert Pourel et Nicolas Charon, sous la direction du Père Récollet Joseph de La Roche. Les directeurs calvinistes essayèrent d'empêcher le départ des Jésuites, tandis que ceux de Québec voulaient les empêcher de débarquer et de s'installer.

Ils étaient arrivés au début de l'été et, à l'automne, Lalemant se rembarquait pour la France afin de demander l'expulsion des huguenots de la compagnie des Marchands. Richelieu supprima cette compagnie et fonda celle des Cent Associés, tous catholiques. Lalemant obtint aussi de généreuses donations et parvint à intéresser Louis XIII et Richelieu à son projet d'empire

français au Nouveau-Monde. Les Cent Associés s'engagèrent à envoyer à Québec deux cents colons en 1628 et cinq mille autres immigrants avant 1633.

A l'époque de ces premiers transports, David Kirke et ses deux frères, calvinistes de Dieppe, quittaient Londres avec l'autorisation de détruire toutes les occupations françaises en Amérique. Après avoir démoli la colonisation d'Acadie, ils s'emparèrent des Français à leur arrivée à l'embouchure du Saint-Laurent et menacèrent Québec. Champlain, désespéré et privé de secours, dut se rendre le 19 juillet 1629 et les colons Jésuites et Récollets furent réexpédiés en France. Richelieu, furieux de cette violation du traité par l'Angleterre demanda la restitution immédiate de la Nouvelle-France, plus une indemnité. Des conversations diplomatiques traînèrent pendant trois ans jusqu'à ce que Richelieu fit savoir qu'il allait envoyer dix navires de guerre pour reprendre Québec. L'Angleterre se hâta, le 29 mars 1632, de signer un accord selon lequel le Canada était rendu à la France.

C'est alors que Richelieu décida que la Compagnie de Jésus serait le seul ordre missionnaire autorisé par le gouvernement français à évangéliser la Nouvelle-France.

Les premiers navires qui partirent en 1632 pour reprendre Québec aux Anglais emportaient les Pères Paul Le Jeune, Anne de Nouë, Antoine Daniel, Ambroise Devost et le Frère Gilbert Pourel. En 1633, Massé repartit pour sa troisième tentative et de Brébeuf pour sa deuxième, puis six autres missionnaires partirent en 1634 et sept autres en 1635. Isaac Jogues se trouvait parmi les huit qui partirent en 1636. Ce qu'il avait demandé avec tant d'insistance, lui était enfin accordé. Il avait vingt-neuf ans. Ce fut avec enthousiasme que lui et les trois autres étudiants en théologie, Charles Garnier, d'une famille d'avocats de Paris, Pierre Chastelain, de Sensil, et Paul Rageauneau, de Paris s'embarquèrent.

Les quatre jeunes gens furent dispensés d'assister aux conférences pour se préparer à leur ordination qui eut lieu à la fin de janvier dans la chapelle du collège de Clermont. Le père d'Isaac, en apprenant cette double nouvelle, éprouva une joie mêlée de tristesse, car elle ne pouvait se réjouir de voir son fils partir comme missionnaire chez les sauvages. Désirant le revoir, elle s'adressa directement aux supérieurs jésuites qui envoyèrent Isaac à Orléans pour y célébrer sa première messe. Le premier dimanche du carême, vêtu de pourpre, le yeux brillants d'un éclat virginal, il suivit d'un pas ferme les acolytes et les diacres jusqu'à l'autel où devait se célébrer la messe. Sa mère, qui regardait son cher Isaac, les yeux baignés de larmes, connut, en recevant la Sainte Hostie des mains de son fils, un grand bonheur qui devait la reconforter bien souvent dans l'avenir.

Un peu plus tard, tous les parents et amis vinrent exprimer à Isaac et à Mme Jogues leurs félicitations et leur tristesse de voir partir le Père Isaac vers le lointain Nouveau-Monde. Mme la Mère avait le cœur brisé, elle suppliait Isaac de rester en France, tout au moins pendant quelques années encore, car elle vieillissait et elle ne pouvait le voir partir, lui qu'elle chérissait le plus. Patiemment, Isaac essaya de lui faire admettre les motifs spirituels qui lui paraissaient si convaincants; Il lui parla des âmes abandonnées qu'il voulait sauver et de la grâce exceptionnelle que Dieu lui accordait ainsi que des bénédictions qui en découleraient en cette vie et dans l'autre pour sa mère et lui. Il ne pouvait calmer l'ardeur de sa propre jubilation spirituelle. Mme Jogues accepta l'inévitable; elle connaissait l'inébranlable volonté de son fils et elle se consola en lui préparant les vêtements et tous les accessoires qui pourraient rendre son voyage un peu plus confortable.

Le seul cadeau qu'il accepta de sa mère et de sa demi-sœur Marthe fut tout ce qui était nécessaire pour installer une petite chapelle et lui permettre de dire la messe sur le bateau. Au bout d'une courte semaine, il lui fallut rentrer à Paris, dire adieu à ses supérieurs et à ses amis, puis il fut envoyé à Rouen où il devait attendre l'ordre de partir pour Dieppe, le port d'embarquement. Ce séjour dans la ville où s'était formée sa vocation religieuse lui fut bienfaisant, et lui permit de se recueillir dans la méditation et la prière avant de quitter la France.

Normalement, à la fin de ses études, Isaac aurait dû passer une troisième année destinée à être le complément de la vie spirituelle commencée au noviciat. Mais étant envoyé au Canada, il en fut dispensé, sauf pourtant de la retraite de trente jours, qu'il accomplit sous la direction du Père Louis Lalemant, maintenant directeur de ces études à Rouen. Il s'astreignit en même temps à une compréhension plus profonde des principes et des idéals des Jésuites, esquissés dans le livre de saint Ignace. Bien que familiarisé depuis douze ans avec la méthode de prière et les exercices de saint Ignace, Isaac voulut y trouver des applications nouvelles et appropriées. Les différentes phases de sa retraite lui apportèrent tout le réconfort et toutes les grâces dont il avait besoin. Trois semaines se passèrent ainsi dans le silence et le recueillement, seul avec Dieu, jusqu'à ce qu'il reçût l'ordre de partir pour Dieppe. Il lui fallait maintenant s'engager par un lien final avec la Compagnie de Jésus et c'est alors qu'il prononça les derniers vœux. N'ayant pas tout à fait terminé ses études de philosophie et de théologie, il devait avoir, dans l'avenir, le privilège de substituer ses connaissances des langues indigènes à l'excellence des plus hautes études. Il s'offrit simplement à Dieu comme coadjuteur spirituel.

Dans les rues de Dieppe roulaient les diligences des hommes hardis qui allaient s'embarquer pour la Nouvelle-France. Ils étaient pour la plupart des hommes jeunes ou d'âge moyen. C'étaient des maçons, des charpentiers, des fermiers, des ouvriers sachant faire un peu de tout. Hommes de bonne humeur et de moeurs tranquilles, car les Cent Associés n'auraient pas emmené de racaille à Québec. Leur plus grande ambition était d'améliorer leurs fortunes dans le Nouveau-Monde, d'y fonder un foyer et d'y faire venir leurs femmes. Parmi eux se trouvaient un bon nombre de jeunes aristocrates hardis et aventureux inspirés par de grands projets, tels que Pierre le Gardeur, le sieur de Repentigny et Jacques le Neuf de la Poterie. Ils s'arrachaient de leurs racines familiales dans le vieux pays pour aller réclamer les seigneuries qui leur étaient accordées aux environs de Québec. Avec leurs six enfants en bas âge, leurs femmes, mères et serviteurs, leur groupe comprenait quarante-cinq personnes.

Un nouveau gouverneur général, Charles Huault de Montmagny, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, partait aussi pour le Canada. Samuel de Champlain était mort. Après avoir travaillé plus de trente ans à bâtir un empire à son roi, après avoir vu ses efforts anéantis puis renversés, après avoir constaté la restauration de 1632 et envisagé un avenir glorieux, il avait été frappé de paralysie en octobre 1635 et s'était éteint tranquillement le jour de Noël pour retourner à Dieu qu'il avait fidèlement servi pendant soixante-dix ans. Richelieu chercha un homme d'une trempe aussi héroïque que Champlain et son choix se porta sur Montmagny, qui fut, le 10 mars 1636, nommé gouverneur de la Nouvelle-France sous l'autorité du roi et de la compagnie des Cent Associés.

Tandis que le chevalier de Montmagny arrivait à Dieppe en grand appareil, Isaac Jogues et ses amis Garnier, Chastellain et Ragueneau se réunissaient dans la petite résidence des Jésuites du vieux port. Là, ils retrouvèrent leurs compagnons de voyage, le Père Nicolas Adam, le Père Georges d'Endemare, Frère Ambroise Cauvet et Frère Louis Gaubert, tous enthousiastes à la pensée d'aller explorer des régions désertiques pour y faire connaître le vrai Dieu.

L'amiral Guillaume Guillemot, sieur Duplessis-Bochart, avait réuni les huit vaisseaux de sa flotte dans le port. Le départ devait avoir lieu aussitôt le dimanche des Rameaux, mais les vents de mars et la pluie incessante les obligèrent à attendre le commencement du mois d'avril. A ce moment, le soleil reparut, une brise propice s'éleva, la mer s'apaisa et Duplessis-Bochart envoya des crieurs à travers la ville pour rappeler à bord les passagers et les équipages.

Tous droits réservés. Reproduction autorisée par l'Institut de Service littéraire anglo-français de Synops, Paris.

Isaac avait attendu cet instant pour écrire une dernière lettre d'adieu à sa mère et lui redire en même temps que sa profonde affection pour elle et pour toute sa famille, son bonheur de se soumettre à la volonté de Dieu. En écrivant cette lettre, Isaac pensa qu'il ne reverrait plus jamais la France, ni les siens. Il rejoignit ses compagnons sur le quai, puis fut embarqué sur le vaisseau qui devait faire escale à la colonisation de Miscou. Quatre-vingts passagers, parmi lesquels le distingué sieur François de Champflour, se trouvaient sur le bateau. Le Père d'Entemare était sur celui qui s'arrêterait au Cap Breton, le premier des avant-postes français du Nouveau-Monde. Le Père Adam et le Frère Cauvet avaient été désignés pour le vaisseau du vice-amiral, le Père Ragueneau et le Frère Gaubert pour le vaisseau-pavillon de l'amiral, et les Pères Garnier et Chastellain pour celui qui portait le gouverneur de Montmagny.

Ils mirent à la voile le mardi 8 avril seulement. Les voiles blanches du vaisseau-pavillon s'enflèrent au vent et l'un après l'autre les autres vaisseaux déployant leurs voiles dirigèrent fièrement leur proue vers la haute mer.

Isaac se tenait sur le pont, regardant la rade carrée, les pignons et les toits inclinés, les tourelles renfrognées du château fort. Il se sentait l'âme aussi légère que les blanches mouettes qui voletaient autour des mâts. Il n'avait qu'un seul lien : ses vœux à Dieu ; qu'une ambition : mener des âmes à Dieu. Joyeusement, il dit adieu à tout ce qu'il laissait derrière lui.

La petite flotte se groupait dans l'immensité des eaux, se frayant un chemin dans la houle, avançant tantôt de cent milles par jour, tantôt de cinquante. Presque tous les passagers et membres d'équipages étaient malades, sauf Isaac cependant qui s'en ventait : "J'étonnai tout le monde, car il est rare de faire un long voyage sans ressentir le moindre malaise."

Le matin, quand la mer fut calme, le Père Jogues installa son autel et célébra la messe. C'était la première année que les passagers jouissaient de ce privilège à bord des navires. Sept semaines après leur départ de Dieppe, ils entrèrent dans le brouillard qui couvrait les rives de Terre-Neuve. Ils étaient enfin dans les eaux du Nouveau-Monde, et ils pouvaient, en suivant la côte embrumée, se diriger vers l'entrée du golfe de Saint-Laurent. L'un des navires vira alors sur la gauche, mettant la voile sur Sainte-Anne, pointe du Cap-Breton. Ensuite, le vaisseau de Jogues s'éloigna du reste de la flotte, pour rejoindre la seconde colonie, celle de Saint-Charles sur l'île de Saint-Louis de Miscou, proche du promontoire sur la Baie des Chaleurs.

Le Père Jogues vit une tache basse et grise surgir indistinctement de l'horizon brumeux. Tous envahirent le pont, criant à tue-tête : "Terre !" C'était leur huitième semaine en mer. Le 2 juin, ils pénétraient dans

les eaux calmes du port. De la rive, des chaloupes s'élan-  
cèrent pour leur souhaiter la bienvenue, tandis que de  
petites pirogues conduites par des hommes à la peau  
bronzée flottaient plus près du rivage. Jogues sauta de  
la chaloupe sur le sable de la rive et se trouva vite  
entouré par deux prêtres qui l'embrassèrent vigoureuse-  
ment sur les deux joues. C'étaient les Pères Charles Du  
Marché et Charles Turgis qui avaient étudié la théologie  
avec lui à Clermont l'année précédente et qui, après avoir  
passé un hiver parmi les sauvages à Miscou, étaient heu-  
reux de recevoir le nouveau frère missionnaire. Les trois  
jeunes prêtres se mirent ensuite à grimper la colline.  
Arrivés à la hutte grossière où ils vivaient, ils s'agenouil-  
lèrent tous trois devant le Saint Sacrement pour réciter  
avec ferveur un **Te Deum** de reconnaissance. Après cela,  
Du Marché et Turgis accablèrent Jogues de questions.  
Ils n'avaient pas communiqué avec le reste du monde  
pendant toute l'année passée, car les bateaux ne venaient  
de France qu'une fois par an, et bien rares étaient ceux  
qui arrivaient de Québec. Ils lui parlèrent ensuite de  
Miscou où vivaient vingt-huit Français qui faisaient le  
commerce des fourrures et les expédiaient en France en  
même temps que du poisson et du bois de charpente.  
Le climat n'était pas très sain, il y avait eu beaucoup  
de scorbut et autres maladies pendant les deux années  
d'existence du poste. Malgré tout, ils avaient obtenu  
quelques bons résultats avec les Algonquins qui venaient  
échanger leurs pelleteries contre des marchandises fran-  
çaises et avec lesquels ils entretenaient d'amicales rela-  
tions en apprenant leur langage et en leur enseignant la  
connaissance de Dieu.

Des bandes de ces indigènes sortirent des forêts et s'at-  
tardèrent dans Miscou aussitôt l'arrivée du navire fran-  
çais. Jogues les observait avec curiosité; leurs corps étaient  
d'une couleur de cuivre terne et rougeâtre. Leurs figures  
étaient lourdes, barbares, avec de grands nez crochus,  
aux narines largement ouvertes, des lèvres charnues, des  
pommettes saillantes et d'étroites fentes pour les yeux.  
Les cheveux étaient raides comme la crinière d'un cheval.  
Presque tous avaient la figure et le corps striés de dessins  
pour la plupart féroces ou grotesques avec de la pein-  
ture grasseuse blanche, noire, rouge, bleue. Isaac écou-  
tait les sons gutturaux de leur langage. Leur voix parais-  
sait venir du ventre ou de la gorge, mais leurs lèvres ne  
remuaient pas.

Le Père Du Marché devait aller à Québec, consulter  
le Père Le Jeune au sujet de la mission Saint-Charles de  
Miscou, et l'arrivée de Jogues parut d'abord résoudre  
une difficulté. On lui proposa de rester avec Turgis, mais  
Isaac préféra suivre les instructions reçues, aller à Qué-  
bec et de là chez les Hurons. Quinze jours après son  
arrivée, le 13 juin, Jogues quitta Miscou en compagnie  
de Du Marché. Ils traversèrent la bouche béante de la  
Baie des Chaleurs, contournèrent le cap de Gaspé et

naviguèrent dans le Saint-Laurent. Vers la fin de juin, ils arrivèrent en vue du village commerçant de Tadoussac, sur la rive nord, où le Saguenay débouche dans le Saint-Laurent. Une foule d'indigènes couvrait les deux rives de leurs pirogues et de leurs tentes pointues. Depuis un temps immémorial, Tadoussac était le rendez-vous, parmi les peuplades de la région, pour le commerce d'été, et les Français en avaient apprécié la commodité pour les marchés. Là aussi, les grands navires de la flotte française ancrèrent pendant l'été.

Au bout de deux jours, Isaac se rembarqua afin d'achever les cent vingt milles qui le séparaient de Québec. Le Saint-Laurent, que les indigènes appelaient Sacqué à cause de son courant puissant, s'allongeait interminablement. Il n'aurait jamais imaginé un fleuve si magnifique, si énorme. Enfin, le 2 juillet, à travers le brouillard, il aperçut le fameux roc de Québec, tout droit comme les murs d'un château géant. Le bateau traversa le bassin formé par la jonction du Saint-Laurent et du Saint-Charles pour atteindre le débarcadère. De là, Jogues et Du Marché dirigèrent leurs pas vers Notre-Dame-des-Anges, résidence des Pères, à deux ou trois kilomètres, près de la petite rivière Loiret. Là, ils furent des plus chaleureusement accueillis par le Père Charles Lalemant, par Massé, par Anne de Noué, gentilhomme de la cour de Henri IV, par Charles Ragueneau et le Frère Gaubert, arrivés quatre jours plus tôt.

Notre-Dame-des-Anges avait été la première résidence construite par les Jésuites en 1625. C'était l'emplacement du vieux fort de Cartier, à environ une demi-lieue du groupe d'habitations au pied du roc de Québec. Cette demeure détruite par les Anglais en 1629 avait été reconstruite en 1632 par Le Jeune. En temps normal, elle pouvait contenir une communauté de six Jésuites; après l'arrivée de Jogues, il fallut en héberger dix.

Pour Isaac, ce lieu, ainsi que les jardins, vergers et prairies qui l'entouraient, lui parut être l'entrée de la terre promise. Il exultait en descendant à grandes enjambées vers les huttes de bois de la colonie, le long des magasins et des entrepôts emplis. Il allait de la ville basse jusqu'aux hauteurs où se construisait la nouvelle ville que Champlain avait rêvée. Sur le sommet, Champlain avait placé son fort et perché si haut les canons qu'il pouvait lancer les boulets loin dans le fleuve. Sa demeure se trouvait près du fort, à quelques pas de la résidence des Jésuites, Notre-Dame-de-Recouvrance, bâtie par Champlain conformément au vœu qu'il avait fait d'élever une chapelle à la Sainte Vierge si la France reprenait Québec aux Anglais. A cette époque, c'était une très petite chapelle et la maison des prêtres n'était qu'une cabine assez grande pour deux. Mais, grâce à la compagnie des Cent Associés et à de généreux bienfaiteurs, elle promettait de devenir le principal édifice religieux de toute la Nouvelle-France.

Le Jeune, lorsque Isaac lui rendit visite, exalta avec enthousiasme l'oeuvre de Champlain et prophétisa un glorieux avenir d'expansion sous la direction du gouverneur de Montmagny, qu'il considérait comme un chef inspiré par Dieu et digne de confiance. Il admirait les vertus de ceux qui s'étaient établis à Québec pendant les quatre années précédentes et se réjouissait de la qualité des arrivants de cet été. Jogues pouvait constater toute la piété, la sécurité, le progrès et la culture qui existaient à Québec, et de tout coeur il joignait ses louanges à celles des autres Pères. Mais cela encore ne lui suffisait pas. Il était plus ambitieux; il voulait exercer son ministère non pas auprès des Français, mais chez les indigènes. Il voulait pénétrer dans l'intérieur, dans la sombre densité des forêts, remonter les fleuves et les lacs, vivre dans un village huron, enseigner ces peuplades barbares de l'ouest. Pour lui, Québec n'était qu'une étape barbare dans son voyage. En réponse à ses demandes pressantes, le Père Le Jeune ne put lui donner de certitudes. Garnier et Chastellain étaient déjà en route vers les Hurons et il était difficile de laisser partir un troisième missionnaire, les besoins de Québec et des Trois-Rivières étant plus importants. Cependant, Isaac reçut la promesse d'être le premier à partir, si l'occasion se présentait avant la fin de l'été.

Le 21 juillet, Jogues se hâta de quitter Québec. Le Père Le Jeune, qui était allé à Trois-Rivières pour y rencontrer des marchands hurons, lui demandait de l'y rejoindre. Le premier groupe des Hurons, écrivait Le Jeune emmenait Garnier et Chastellain avec eux dans leurs villages et la flottille principale des Hurons accepterait très probablement un autre missionnaire. C'est pourquoi nous retrouvons le Père Jogues cramponné au plat-bord d'une chaloupe qui voguait sur le courant bouillonnant du Saint-Laurent. Son âme était aussi calme et ferme que les eaux profondes du fleuve, mais ses traits, comme la surface scintillante au soleil, étaient animés par l'émotion et l'enthousiasme.

Trois-Rivières était depuis deux ans une colonie permanente. Elle se trouvait à la jonction du fleuve Saint-Maurice qui se déversait dans le Saint-Laurent à 130 kilomètres environ de Québec. C'était un lieu de commerce préhistorique et de réunion pour les indigènes qui l'appelaient Metaberoutin, l'"endroit exposé à tous les vents". Les Français l'avaient nommé Trois-Rivières parce que le Saint-Maurice, divisé par des îles saillantes avait l'apparence à son embouchure, de trois rivières distinctes. Jacques Cartier avait planté une croix sur l'île la plus importante, en 1535, et Samuel de Champlain avait eu l'intention d'y construire un fort sur la colline. Les Récollets y avaient évangélisé les Algonquins en 1615, mais ce ne fut qu'en 1634 que Champlain y envoya les premiers colons, parmi lesquels le Père Le Jeune et Buteux.

Ce fut le lendemain soir que Jogues aperçut, au-dessus des îles boisées, sur la crête de la colline, dominant les arbres sombres, le drapeau blanc de France. Le long de la rive s'éparpillaient les tentes pointues des Peaux-Rouges. La chaloupe aborda lentement au débarcadère d'osier tressé, où le Père Le Jeune était venu l'accueillir en compagnie d'un ami cher entre tous, Jacques Buteux, qu'il avait connu au collège de Clermont. Après avoir visité la chapelle et la résidence dont Jacques Buteux était si fier, Jogues se joignit à la conversation; Le Jeune et Duplessis-Bochart étaient assez tourmentés, car ils venaient d'apprendre que le premier détachement des Hurons se trouvait retenu par les Algonquins qui contrôlaient le passage du fleuve Ottawa. Cette peuplade envoyait aux Hurons leur commerce avec les Français et exigeait un tribut élevé des pirogues huronnes qui traversaient leurs cours d'eau. Cette année, leurs exigences étaient exorbitantes et l'on se demandait même si les Algonquins laisseraient passer le groupe principal des Hurons. En ces temps troublés, expliqua Le Jeune, on pouvait s'attendre à tout de la part de ces sauvages capricieux.

Cependant, le 13 août, une pirogue solitaire de Hurons aborda sur la grève de Trois-Rivières. Elle apportait la promesse de la prochaine arrivée des Hurons. Le chef donna à Le Jeune une note griffonnée sur un morceau de Carton par Chastellain et Garnier. Les Hurons racontèrent qu'ils avaient vu ces deux Robes Noires en haut de l'Ottawa, chez les Algonquins des îles. "Les porteurs de ce billet vous diront mieux que nous le nom de l'endroit où ils nous ont rencontrés, disait le message. Nous sommes en bonne santé, grâce à Dieu. Nous volons vers ce paradis tant désiré avec une recrudescence de courage que Dieu nous donne. Kionché se comporte bien envers le Père Garnier et Aénous de même envers le Père Chastellain. Ils ne nous ont laissé manquer de rien, nous avons encore un peu de pain!" Le reste était effacé et indéchiffrable.

Le lendemain, une agitation folle régna dans Trois-Rivières. Une flottille de pirogues d'Algonquins descendait fièrement le Saint-Laurent. Les guerriers vociféraient des chants et frappaient à l'unisson leurs avirons contre les bateaux en bois de bouleau. Vingt-huit chevelures scalpées flottaient au bout de perches dressées dans les canoës. Quand les bateaux s'approchèrent de la rive, les femmes indigènes ôtèrent leurs vêtements et se mirent à nager pour enlever les scalps et les emporter comme trophées dans leurs huttes. Un Iroquois et une squaw se tenaient dans une pirogue, chantant aussi vigoureusement que leurs vainqueurs. Aussitôt que les bateaux touchèrent la rive, l'Iroquois en descendit, mais les squaws algonquins et les enfants sautèrent sur lui. Ils le frappèrent avec des massues et le fouettèrent avec de lourdes cordes et des chaînes de fer pendant qu'il marchait en criant un chant

de défi. Ils lui lançaient des braises rouges, lui mettaient du feu dans la bouche et lui broyaient les doigts entre leurs dents. Une squaw lui arracha un pouce, le lui mit dans la bouche en l'obligeant à l'avaler. Comme il ne pouvait pas, elle fit rôtir le doigt et le donna à sucer aux enfants. Quelques-uns des guerriers mordirent goulûment les bras et les jambes du captif et le secouèrent comme des loups enragés.

Les trois prêtres se précipitèrent. Le Père Le Jeune abjura les Algonquins de cesser leurs cruautés en les menaçant de leur retirer leur amitié. A regret, ils arrêtaient leurs tortures, mais emportèrent l'Iroquois dans leur propre camp. Jogues était écoeuré de cette sauvagerie, mais admirait le courage de Le Jeune, qui expliqua le soir même la façon d'agir avec les indigènes : «La première année, je n'aurais jamais osé intervenir ainsi, mais nous les avons nourris et habillés, ce qui nous permet de leur demander quelque courtoisie en retour. Bien entendu, si nous les menaçons violemment quand nous les réprimandons, ce serait la fin de notre influence. Alors, je leur dis généralement que s'ils s'entêtent dans leurs coutumes, nous garderons aussi les nôtres et que s'ils n'arrêtent pas leurs actes de cruauté, nous ne leur ferons pas de mal, mais nous ne les aimerons plus assez pour nous priver de nos aliments et les leur donner; que nous fermerons nos portes à ceux qui continueront à agir outrageusement ou avec indécence, et que nous accueillerons au contraire ceux qui seront raisonnables.»

Le Père Jogues ne désespéra donc pas de civiliser ces sauvages. Ainsi que le bon Le Jeune lui disait, ces indigènes étaient vicieux et dénués de tout sens moral; ils étaient fiers, arrogants, intraitables et féroces comme des bêtes sauvages; ils étaient menteurs, voleurs et assassins; ils étaient superstitieux et inhumainement cruels. Cependant, on ne pouvait ni les condamner, ni les détester. On pouvait les rendre dociles comme des enfants, et leur esprit était vif. Le Père Jogues avait pitié de leur ignorance et avait hâte de pouvoir adoucir leur cœur et dompter leur sauvagerie.

Pendant son attenté à Trois-Rivières, il écrivit à sa mère sa première lettre, pour la consoler et l'encourager. Il ne cacheta pas la lettre afin d'y ajouter plus tard d'autres nouvelles. De plus, Duplessis-Bochart, qui devait ramener la flotte en France, s'attardait à Trois-Rivières et attendait l'arrivée des Hurons avec leurs chargements de peaux et de fourrures. Enfin, ils aperçurent un canot huron dont les occupants lui apprirent que les Algonquins de l'île les avaient seuls laissé traverser Ottawa et que leurs compagnons n'avaient pas le droit d'avancer. Ils apportèrent à Duplessis-Bochart et au Père Le Jeune des lettres du Père Daniel. Ces lettres, datées du 7 août, provenaient d'un lieu situé à 450 milles en amont des fleuves. Daniel les informait que les Algonquins avaient empêché les Hurons de traverser leur

pays et avaient même obligé certains de leurs canots à faire demi-tour. Daniel avait la permission de poursuivre son voyage, mais il refusa d'en profiter si les Hurons ne pouvaient l'accompagner. Il avait obtenu du chef de l'île le passage de cette pirogue et espérait réussir de même pour les autres. Il disait également que les Hurons n'étaient pas nombreux mais qu'ils transportaient une grande quantité de marchandises.

Cela donnait quelque espoir, mais les Algonquins étaient connus pour être une race hautaine et hypocrite. Malgré leur amitié présumée pour les Hurons, ils entravaient constamment leurs relations avec les Français. Trois jours passèrent. Le 19 août, la flottille des Hurons glissait sur le Saint-Laurent, chantant fièrement à tous les échos. Dans la première pirogue se tenait un homme barbu qui agitait joyeusement sa pagaie. C'était le Père Antoine Daniel. Français et indigènes dansaient sur les rives du fleuve, vociférant leurs souhaits de bienvenue.

Daniel, comme toujours, était souriant et gai, mais c'était un spectre n'ayant plus que la peau et les os. Sa peau était tannée comme du vieux cuir, rugueuse et ridée. Ses yeux étaient enfoncés au plus profond des orbites, ses joues creusées, sa barbe et ses cheveux hirsutes. On voyait à travers sa soutane en lambeaux ses membres nus. Autour du cou, son bréviaire restait toujours attaché.

Il sauta de la pirogue et salua avec une grâce et une courtoisie tout à fait vieille France. Tous l'accueillirent dans leurs bras. Pendant quatre ans, il avait vécu dans le désert des Hurons et il était devenu une loque humaine en servant la cause de Dieu. Le Père Jogues frémit. Ce n'était plus le même homme qu'il avait vu partir pour le Canada en 1632. Il était consterné. Il s'approcha du Père Daniel, aussi timidement que s'il se fût adressé à un saint. Jogues espérait de toute son âme fervente qu'il allait prendre la place d'Antoine Danjel auprès de ces mêmes Hurons.

### CHAPITRE III

#### DANS LES CASES DES HURONS

##### I

Les Hurons se pressèrent dans la chapelle, dans le fort et dans l'entrepôt de Trois-Rivières. Sauf un pagne, ils étaient nus, mais quelques-uns, par coquetterie, portaient une sorte de robe ou une couverture posée négligemment sur les épaules. C'étaient des hommes vigoureux, souples, musclés, un peu plus grands que les Français trapus. Leurs figures lourdes et impassibles étaient rendues grotesques par des bariolages de peinture. L'un avait le nez bleu et le menton noir avec des cercles blancs autour des yeux et de la bouche. Un autre avait un

côté de la figure blanc et l'autre noir. Des traits rouges, bleus, blancs, gris, noirs couvraient les traits de celui-ci; celui-là était marqué de croix et un troisième portait des cercles et des taches étrangement entremêlés. Leurs bras, leurs jambes, leurs torsos, étaient abondamment barbouillés de couleurs huileuses et tatoués de dessins variés. Ils portaient aussi des pendants d'oreilles, des colliers de boules de porcelaine brillantes et leurs bras étaient couverts de bracelets et d'anneaux rutilants.

On les distinguait aisément des Algonquins par leurs cheveux. Certains avaient un côté de la tête complètement rasé, tandis que de l'autre retombaient des mèches raides et noires sur les épaules. La majorité d'entre eux avait le crâne scalpé par bandes parallèles et d'égale largeur, allant du front jusque à la nuque et séparées par des touffes de cheveux noirs. C'étaient ces mèches de cheveux qui avaient suggéré à l'un des Français qui accompagnaient Champlain leur ressemblance avec les touffes de «la hure», d'où leur appellation. Des plumes de couleurs variées étaient plantées dans leurs cheveux et les plus notables d'entre eux portaient une coiffure de plumes d'oies brillantes.

Dès leur arrivée, ils tinrent conseil avec les Français et solennellement les représentants siégèrent devant un feu, dans la cour du fort. Un orateur huron offrit une ceinture de wampum qui devait, déclara-t-il, sécher les larmes des Français et les aider à supporter l'amertume causée par la mort de Champlain. Il joignait à cet hommage des grains de porcelaine en témoignage de l'affection des Hurons pour les Français. Le lendemain soir, au second conseil, l'amiral Duplessis-Bochart leur transmit par un interprète les réponses des Français, en leur offrant «de la graisse pour délasser leurs membres et de quoi attacher leurs canots pour s'en servir encore l'année suivante». Les Français demandaient aussi aux Hurons d'envoyer certains de leurs garçons à l'école des Robes Noires de Québec.

Les Hurons convinrent avec peu d'enthousiasme de laisser trois garçons vivre avec les Français de Québec cet hiver-là, puis le conseil prit fin sans que rien n'ait été dit au sujet du Père Jogues. Les Hurons ne l'invitèrent ni lui, ni aucun autre Français, à résider dans leurs villages. Duplessis-Bochart, qui avait organisé son cargo de fourrures et de peaux, devait mettre à la voile le lendemain pour Québec et emmener les Pères Le Jeune et Daniel. Au cours d'un festin que ces derniers offrirent aux Hurons, l'un des chefs demanda au Père Daniel pourquoi les Français paraissaient préférer Ihonatiria à Ossossané. Sur l'assurance du contraire, il invita les Robes Noires à venir résider à Ossossané. Le Père Le Jeune répondit qu'il serait heureux de confier l'un de ses fils, Isaac Jogues, au chef de la peuplade de l'Ours d'Ossossané, à condition qu'il fût traité comme un des leurs.

Tous droits réservés. Reproduction autorisée par F. Talbot et le Service liturgique audio-phonique de «Séminaire» Paris.  
Tous droits réservés. Reproduction autorisée par F. Talbot et le Service liturgique audio-phonique de «Séminaire» Paris.

Ce fut un moment bienheureux pour le Père.

Jogues qui pouvait enfin accompagner les Hurons chez eux. Il se rendit à la chapelle pour y offrir la plus fervente action de grâces, puis fit part de la nouvelle à sa mère.

Il fut également convenu que les Robes Noires prouveraient leur profonde affection aux Hurons en leur confiant Jean Amyot, un petit Français de dix ou onze ans. En envoyant ainsi de jeunes garçons parmi les Peaux-Rouges, les Français avaient l'intention de former de futurs interprètes ou intermédiaires capables de comprendre le langage et de s'adapter aux coutumes et aux réactions des sauvages.

Ayant achevé son modeste bagage, Isaac médita les recommandations du Père Le Jeune : "L'entière chasteté angélique exigée par notre Constitution est nécessaire ici : il n'y a qu'à tendre la main pour cueillir le fruit défendu." Les quatre vertus requises étaient l'affabilité, l'humilité, la patience et la charité.

A la suite de ces préparations spirituelles, il eut quelques conversations pratiques avec Le Jeune, Butoux et Daniel, qui pouvaient lui donner d'utiles conseils. Il ne devait pas essayer de dominer les indigènes; toutefois, il ne devrait pas être servile. Il lui fallait être aimable, mais ferme et de plus, s'adapter à leur façon de voir, afin de les mieux diriger. Ces conseils dont Isaac demanda une copie devaient être apportés en France ce printemps-là, et intitulés : "Instructions destinés aux Pères de notre Compagnie qui sont envoyés chez les Hurons", par le Père de Brébeuf. "Vous devez témoigner une affection sincère aux Peaux-Rouges, conseillait cet homme plein d'expérience. Ne les contrariez pas en les faisant attendre au moment de l'embarquement. Ayez une boîte à amadou pour allumer leurs pipes et leurs feux, mangez leur sagamité même s'il est sale, mal cuit et fade, mangez toujours ce qu'ils vous offrent, ne portez pas d'eau ni de sable dans la pirogue, ne les ennuyez pas en les questionnant ou en les critiquant; soyez toujours enjoué et offrez-leur des couteaux, des perles de verre, des hameçons. Ne soyez pas cérémonieux et portez dans le canot un bonnet de nuit plutôt qu'un chapeau à bord. Enfin, aidez-les à transporter les bagages, quand ce ne serait qu'une bouilloire."

Jogues, la Robe Noire, fut officiellement accepté par les Hurons qui, en attendant de le recevoir au village et de lui donner un nom, l'appelèrent Ondessonk (oiseau de proie).

Ondessonk s'efforça d'être agréable à ses Hurons. Il alla visiter leurs tentes d'été au bord de la rivière et s'intéressa à leurs pirogues si fragiles et cependant capables de supporter le poids de plusieurs hommes et de lourds chargements. L'ingéniosité avec laquelle ces morceaux d'écorce de bouleau minces comme du carton et cependant étanches étaient joints, l'étonnait. Presque tou-

Tous droits réservés. Reproduction autorisée par F. Talbot et le Service littéraire audio-visuel de "Sagoye". Paris. Tous droits réservés. Reproduction autorisée par F. Talbot et le Service littéraire audio-visuel de "Sagoye". Paris.

tes avaient huit ou dix pieds de long et pouvaient contenir six hommes. Quelques-unes pouvaient porter jusqu'à vingt hommes et leurs paquets.

Le 24 août, un dimanche, la flottille des Hurons se mit en route. Le Père Jogues dit sa dernière messe, prit son dernier déjeuner français et, le coeur joyeux, descendit la colline précédé de Jean Amyot folâtrant comme un jeune chaton. Près des canots, les Hurons tenaient leur dernier conseil avant de s'installer dans les barques. Le Père Jogues, coiffé d'un bonnet de nuit, son bréviaire suspendu par une courroie autour du cou, sa soutane attaché autour de la taille, secoua le sable de ses pieds et monta dans le canot. Au signal du chef, le petit bateau s'ébranla sous la première impulsion des pagaies et Jogues regarda en arrière et courba la tête sous la bénédiction du Père Buteux. Il entendit les cris d'adieu des Français et des Algonquins, le salut des mousquets. Là-haut, sur le fort de Trois-Rivières, se détachait le drapeau blanc sur un fond de verdure et il sentit une grande paix descendre en lui. Après tant d'incertitudes, tant de préparatifs, il était enfin en route pour le pays des Hurons. La pirogue fendait les flots bouillonnants tandis que les dos nus et rougeâtres des rameurs se balançaient en cadence. Ces derniers étaient assis sur leurs talons, avec leurs tibias et leurs genoux appuyés sur les armatures du couple. Jogues n'était pas très à l'aise avec ses genoux remontés jusqu'au menton, mais il n'osait remuer un muscle, de peur de rompre l'équilibre du frêle esquif. Les Hurons restaient silencieux, sauf pour quelques mots grognés de temps en temps et leurs yeux parcouraient sans cesse le fleuve et la rive. Une tache sur l'eau, des spirales de fumée dans le ciel, une trace de pas sur la rive, une branche cassée, un son suspicieux pouvaient déceler la présence des Iroquois, leurs ennemis sanguinaires.

Ils sortirent des détroits du Saint-Laurent pour déboucher dans le large fleuve connu sous le nom de lac Saint-Pierre. Tout le jour, ils longèrent les baies et les anses du rivage nord, pouvant à peine distinguer l'autre rive, à dix ou douze milles. Enfin, ils s'approchèrent d'une barrière d'îlots marécageux et dirigèrent leurs canots parmi les joncs à l'embouchure d'une petite rivière. Ils avaient couvert environ trente milles en ce premier jour de l'expédition.

Ondessonk et les Hurons mangèrent à belles dents la bouillie de maïs, et avant la chute complète du jour les Peaux-Rouges dormaient profondément. Jogues étendit ses membres douloureux sur le sol en pensant qu'excepté pour le petit Jean, il ne craignait pas d'être seul avec ces sauvages. Les Hurons s'étaient montrés affables jusqu'alors, mais ils étaient aussi irritables que des dogues maussades. Tandis que le cri d'un oiseau de nuit ou la plainte d'un loup perçaient la nuit et que les mouches

et les moustiques venaient le piquer sournoisement, le Père Jogues s'endormit en priant Dieu doucement.

Le camp s'éveilla dès l'aube et les Hurons absorbèrent avidement le maïs écrasé dans l'eau qui devait les soutenir jusqu'au soir. Bientôt, leurs canots se frayaient un passage à travers les îles marécageuses propices aux embuscades et se retrouvaient après ce dangereux passage au milieu du Saint-Laurent. Avec la marée du soir, les Hurons lâchèrent leurs pagaies et se dirigèrent vers une rive de sable jaune pour le campement de la seconde nuit.

Durant les jours suivants, Jogues s'endurcit et supporta mieux la position accroupie dans le canot, les morsures de la faim, le balancement monotone du bateau, la chaleur brûlante, le profond silence; la nuit, il apprit à ne pas se laisser troubler par l'obscurité effrayante, ni par les bruits de la forêt. A la fin de la première semaine, la flottille s'était engagée dans la rivière des Prairies qui séparait l'île de Montréal. Le courant tourbillonnait sur les galets et les Hurons devaient ici diriger leurs canots avec dextérité pour éviter les eaux écumantes. Parfois, il leur fallait rechercher une mare, décharger les embarcations, porter les bateaux et leurs bagages et franchir des rochers par-dessus les cascades et des chutes d'eau. A partir de ce moment, la monotonie du voyage fut rompue. De la rivière des Prairies, ils s'avancèrent dans un vaste lac d'eaux striées de jaune et de vert, formé par le confluent du fleuve des Algonquins, l'Ottawa. Les courants étaient traîtres. Mais les adroits Hurons arrivèrent à se diriger vers le nord-ouest. L'air devint plus froid et humide, tous les jours il leur fallait faire face à des rapides, des chutes, qui les obligeaient à des portages de dix, douze kilomètres à travers les arbres et les broussailles emmêlés.

Plus en aval, ils rencontrèrent une longue flottille de Hurons, en route vers Trois-Rivières. Le Père Ambroise Davost, après trois années laborieuses parmi les Hurons, les accompagnaient. Son groupe avait été longtemps retenu par les Algonquins, et ce n'est qu'après le paiement d'un tribut exorbitant qu'ils avaient pu poursuivre leur voyage. Davost raconta à Jogues comment il avait rencontré Garnier et Chastellain chez les Nippissings. Jogues écoutait et parlait comme un homme privé depuis longtemps de contact humain. La mine hâve et décharnée du Père Davost l'impressionna autant que celle du Père Daniel, mais leur rencontre fut brève et Jogues continua vers le nord pour reprendre la tâche abandonnée involontairement par Davost.

Quelques jours après cette heureuse rencontre, le petit Jean Amyot, affaibli par le manque de nourriture, les transitions de chaleur et de froid, les longues marches de portage, était à bout de forces. L'un des Hurons l'avait bien porté pendant quelque temps, mais il s'en lasa et ce fut le Père Jogues qui se chargea de ce soin. Très

affaibli lui-même par tant d'épreuves physiques, il craignit que dans un faux pas ils ne fussent tous deux blessés ou tués. Il fit donc un marché avec l'un des Hurons : Ondessonk porterait les ballots de hachettes du Huron et ce dernier porterait le garçon.

Ils arrivèrent enfin à la barrière élevée par les Algonquins des îles qui ne les retinrent pas, puis de là, ils reprirent leur chemin contre le courant, défilèrent à travers d'autres gorges, franchirent des rapides et des chutes, et arrivèrent enfin dans une série de petits lacs noirs, puis dans les méandres du cours d'eau qui descendait des hauteurs du lac Nipissing jusque dans l'Ottawa. Les ascensions devenaient plus rares, l'air était plus vivifiant et ils se trouvaient maintenant sur le territoire des Algonquins sociables de la nation des Nipissings. Ils flânèrent un peu en pêchant à l'aube et au crépuscule, et, grâce à l'air pur et aux aliments frais, Jogues et le petit Jean reprirent une nouvelle vigueur.

En sortant de l'étroitesse du fleuve Français, ils débouchèrent dans le vaste horizon de la fameuse "mer douce", le lac "Huron". Serrant de près la rive gauche, ils se fauilèrent entre les dix mille îles qui parsemaient le lac. L'automne avait touché les feuillages de ses tons roux et écarlates qui contrastaient avec le vert sombre des pins. Le lac brillait et étincelait dans le lointain.

Tout à coup, la joie des Hurons éclata en un chant au rythme gai. Ils venaient d'apercevoir La Pointe, extrémité de leur péninsule. Ils enfonçaient vigoureusement leurs pagaies dans les vagues en coupant net à travers la baie qui baignait leur péninsule. Ils voyaient les spirales de fumée s'élever au-dessus des arbres. Des coups de pagaie vigoureux les firent pénétrer dans les eaux calmes, en passant près de l'île Ondiatana. Puis ils contournèrent sa pointe et échouèrent dans le sable au-dessous de la colline de Ihonatiria.

## II

Ce jour d'arrivée, le 11 septembre, fut pour le Père Jogues la promesse d'un nouveau paradis. Son héros, le géant Père de Brébeuf, l'entourait de ses bras, tandis que les Pères Le Mercier, Garnier et Chastelain lui souhaitaient une cordiale bienvenue. Ils se rendirent d'abord à la hutte de bouleau dédiée à saint Joseph et louèrent Dieu pour la bonne arrivée du Père Isaac et de Jean. Ensuite, ils se mirent à préparer le repas avec tout le luxe dont ils disposaient : du poisson fumé cuit avec de la farine, du maïs frais rôti sous la cendre, une citrouille, des pruneaux et des raisins de leurs précieuses réserves. Tout en devisant joyeusement autour du feu, Jogues examinait la case. C'était une construction en forme de tunnel d'environ dix-sept mètres de long sur six de large et de haut.

A chaque extrémité une porte, mais pas de fenêtres; seules, des ouvertures dans le toit laissaient échapper la fumée. Une charpente grossière bâtie avec des troncs d'arbres solides et élancés comme montants supportait un réseau de poutres et de perches; le tout était recouvert de morceaux d'écorces joints par des racines, des rejetons et de la résine. "Ce n'est ni un Louvre, ni un palais, remarquait de Brébeuf, et il serait difficile de trouver en France une cabane assez misérable pour être comparée à celle-ci." Elle était cependant de beaucoup supérieure à l'ancienne case dans laquelle les Pères avaient vécu quatre années. Les Hurons, après d'interminables arguments, l'avaient construite l'automne précédent, en trois jours de temps.

La disposition intérieure émerveillait les Peaux-Rouges. Chaque porte ouvrait sur un vestibule dans lequel étaient rangés du bois et des barriques de maïs. La pièce principale renfermait des âtres au milieu et, de chaque côté, des bancs de bois sur lesquels les Pères rangeaient les malles et leurs caisses contenant leurs objets personnels. "Sous les bancs, ajouta de Brébeuf, là où les Hurons rangent leur bois, nous avons pratiqué des trous pour y dormir et abriter quelques vêtements des mains furtives des Hurons. Ils dorment près du feu, mais nous n'avons comme eux que la terre comme lit, un peu d'écorces couvertes de joncs en guise de matelas et d'oreiller, nos vêtements et nos fourrures comme draps et couvertures."

Derrière cette salle commune se trouvait la chapelle, longue d'environ cinq mètres sur quatre. Un peu de menuiserie lui donnait assez belle apparence et faisait l'admiration des Peaux-Rouges. Le sol était de terre battue et les murs d'écorces de bouleau. L'autel solide et primitif était entourée de quelques saintes images. Près de la chapelle, une grande armoire solidement barricadée contenait des haches et autres précieux outils.

Onze Français allaient passer l'hiver au pays huron. Le supérieur, que les Hurons appelaient Echon, était le Père Brébeuf. Venaient ensuite le Père Français Le Mercier, ou Chaïose; le Père Pierre Pijart, absent pour le moment, était le troisième vétéran. Les trois nouveaux venus qui devaient les assister étaient le Père Charles Garnier, qui avait reçu des Hurons le nom de Ouracha, le Père Pierre Chastellain ou Aïroo, et le Père Jogues : Ondessonk.

Quatre "engagés" ou ouvriers et le petit Jean Amyot étaient employés par la mission pour les travaux manuels de la cabane et pour accompagner les Pères dans leurs expéditions et les assister comme catéchistes. C'étaient François Petit-Pré, Simon Baron, Dominique et Mathurin. Onze hommes blancs allaient vivre là, à presque deux mille kilomètres des plus proches centres français, isolés et à la merci des sauvages.

Les Hurons qui avaient voyagé avec Ondessonk parlèrent de lui favorablement aux habitants d'Ihonatiria, mais ces derniers voulurent juger par eux-mêmes et se mirent à examiner Ondessonk et Jean. Comme tous les hommes blancs, Ondessonk leur parut sans attrait, avec cette peau pâle, ces yeux bleus non bridés, des poils sur les lèvres et le monton et de rares cheveux sur la tête. Ils préféraient leurs hommes à eux aux têtes lourdes et scalpées partiellement, couvertes de cheveux nattés, aux figures imberbes, aux yeux vifs et petits, à la bonne peau bronzée. On leur dit malgré tout que Jogues était fort, qu'il avait bien soutenu les fardeaux pendant les portages et qu'il s'était montré plaisant et agréable.

De son côté, le Père Jogues observait les Hurons. Il connaissait déjà les hommes; quant aux femmes, elles étaient vêtues des épaules aux genoux de peaux de bêtes mal ajustées. Comme les hommes, elles avaient les traits forts, les pommettes saillantes, des yeux noirs en boules, des nez aplatis et des lèvres épaisses. Leurs cheveux noirs comme le jais et raides étaient tirés derrière la tête et nattés. Certaines avaient autour du front des courroies qui maintenaient suspendus le long de leurs dos des paniers contenant leurs bébés, petites choses joufflues aux yeux noirs et au teint olivâtre. Les enfants plus grands, libres de tout vêtement, se faufilaient, nullement troublés, parmi leurs aînés. Sans nul doute, ce sont des barbares, conclut Jogues, mais ils ont des âmes à sauver.

Jogues sortit de l'obscurité humide de la case pour jouir de la matinée radieuse. Devant lui s'étalait un dédale de huttes presque tutes en bien piteux état. Des palissades en mauvaises conditions les entouraient, tandis que les poutres et les pieux s'effondraient. En effet, Ihonatiria tombait en ruines. Il avait été occupé pendant dix ans et au bout de ce temps, quand les cases devenaient hors d'usage, que le bois de chauffage se faisait rare et que le sol était épuisé, un village était habituellement abandonné. Il fut donc projeté dans les conseils, de réunir Ihonatiria avec d'autres hameaux voisins et de bâtir un nouveau village.

Jogues entra dans les cases des Peaux-Rouges, et si la case des Pères lui avait paru enfumée et noire, celles des indigènes avec leur odeur fétide, leur graisse, leur poussière et leur désordre lui donnèrent la nausée. C'étaient de longs tunnels où des feux allumés tous les deux mètres éclairaient l'atmosphère alourdie. Chaque famille vivait autour d'un feu et dormait dans l'espace compris entre le feu et le mur. Aucune intimité possible dans ces cases, aucun ordre possible non plus, car la viande, le poisson, les vêtements et les sacs de maïs, les scalps, les colifichets et d'innombrables objets traînaient partout, ou étaient suspendus à la charpente. Sitôt entré, il connut qu'une horde d'insectes infestait la cabine, aussi fut-ce avec joie qu'il en sortit pour retrouver le soleil.

Du promontoire sur lequel Ihonatiria était bâti, il considérait, en compagnie de quelques autres Pères, l'immense baie du lac Huron. Ihanotiria, à l'extrême pointe nord de la péninsule, était le dernier relais des pirogues chargées de fourrures et de peaux qui faisaient le trafic, et c'était aussi le premier lieu de bienvenue pour les groupes rentrant d'expédition. Ce nom de Ihonatiria ou "Le-petit-hameau-au-dessus-des-pirogues-chargées" lui convenait bien.

Les Français s'y étaient installés à cause de sa situation. Bien qu'il ne fût pas un centre important et qu'il n'eût que cinq cents habitations il était le principal hameau de la peuplade de l'Ours, les Attagnawantans, qui, avec la peuplade de la Corde, les Attigeenongnahacs, formaient l'élément principal des Wendat, que les Français appelaient Hurons. De Ihonatiria, les missionnaires projetaient de descendre la péninsule pour pénétrer dans les vingt et quelques villages qui formaient les quatre nations des Hurons. La distance n'était pas énorme, car le pays des Hurons n'avait qu'une superficie d'environ cent vingt kilomètres sur quarante et pouvait être traversé en trois ou quatre jours.

Les habitants de ces villages et les peuplades parlant la langue huronne étaient au nombre d'environ trente mille. Au delà d'eux, vers l'ouest, se trouvaient d'autres nations alliées qui provenaient de la même souche et parlaient des dialectes du même langage, tels que les Petuns, les Neutrals et les Erics. Les missionnaires espéraient, grâce à l'évangélisation des Hurons, parvenir à celle de ces autres peuplades. Il y avait enfin, au sud, les cinq nations des Iroquois, de même sang que les Hurons et parlant une variation du même langage. Ceux-ci, pour le moment étaient hostiles aux Hurons mais des négociations de paix commençaient à être entreprises.

Ces projets enflammaient l'âme de Jean de Brébeuf, rempart de la mission huronne. Il était arrivé dans cette région dix ans auparavant, avec cet intrépide Récollet, le Père Joseph de la Roche d'Aillon. Pendant le dernier des trois hivers passés dans les cases des Peaux-Rouges, il avait été le seul blanc dans ce pays sauvage. Sur l'ordre de ses supérieurs, il était revenu à Québec en 1629, deux jours avant la prise de la ville par les Anglais. Ramené en France, il avait dû attendre la nouvelle occupation du Canada par les Français et c'est en 1634 qu'il fut nommé supérieur de la mission huronne. Il parlait couramment le langage indigène, il était plus grand, plus large et plus fort qu'aucun des Peaux-Rouges et bien qu'il fût bon et patient avec eux, il était leur maître. Echon était aimé et craint de tous les Hurons.

Ses missionnaires le révéraient comme un père et un initiateur. "Au lieu d'être un grand maître et un théologien en France, leur disait-il, vous devez accepter d'être

ici comme d'humbles écoliers. La langue huronne sera votre saint Thomas et votre Aristote. Vous devez vous résoudre à garder le silence pendant longtemps, parmi les barbares, et vous estimer heureux quand vous commencerez à balbutier quelques-uns de leurs mots. Les cinq ou six mois d'hiver se passent dans un inconfort presque continuel, un froid excessif, de la fumée, et dans l'ennui des Peaux-Rouges. La fumée est si dense parfois et vos yeux en souffrent tant que vous ne pouvez pendant cinq ou six jours lire votre bréviaire. De plus, du matin au soir notre feu est presque toujours entouré par les sauvages, surtout au moment des repas. Si vous avez de quoi manger un peu plus qu'il n'est nécessaire, vous devez inviter ces messieurs, ou sinon vous passerez pour lades. Quant à la nourriture, elle n'est pas mauvaise, bien que nous devions nous contenter, d'un peu de maïs, d'un morceau de poisson séché ou fumé ou de légumes."

"Il vous faut bien réaliser, disait-il, en s'adressant à Isaac et aux autres, que notre vie est suspendue à un fil. On nous recommande d'être toujours prêt à la mort; cela prend ici une signification particulière. Notre case est en chaume et peut brûler en un instant. La malice des Peaux-Rouges est pour nous un sujet de crainte perpétuelle : un mécontent peut vous brûler ou vous pourfendre la tête dans un endroit isolé. Nous sommes, vis-à-vis d'eux, responsables de la stérilité ou de la fécondité de la terre. Nous sommes cause de la sécheresse et si nous ne pouvons faire pleuvoir ils parlent de nous assassiner."

Il leur fit également la comparaison entre la sauvagerie spirituelle qui les entourait en France et la tentation à laquelle ils auraient à résister ici, en leur énumérant les souffrances et les dangers qui menaceraient leur corps et leur âme. Jogues, Garnier et Chastellain lui affirmèrent qu'ils n'avaient pas peur, qu'ils désiraient même rencontrer les plus grandes difficultés. Le Père de Brébeuf remua pensivement les cendres, ouvrit les mains et sourit : "Quant aux dangers de l'âme, à parler franchement, il n'y en a aucun pour celui qui apporte au pays des Hurons la crainte et l'amour de Dieu."

"Maintenant, devant la vision de ces difficultés et de ces croix qui nous attendent, si l'un de vous sent en lui la force venue d'en-haut, qu'il s'écrie : "C'est trop peu", ou comme saint François-Xavier : "Plus plus", j'espère aussi qu'en échange de la consolation et de la joie données, Notre Seigneur recevra cette autre confession : "C'est assez, Seigneur, c'est assez."

Isaac se sentit soulevé par l'inspiration de cette voix ferme et vibrante. Son âme et son esprit empreints de l'exaltation spirituelle étaient prêts à souffrir et à mourir pour le Christ. Les Pères se dirigèrent vers la chapelle, puis revinrent, dans le silence de la nuit, s'étendre sur leurs nattes sous les bancs.

## III

Quelques jours de repos et de nourriture suffirent pour rendre au Père Jogues toute sa vitalité et le doux soleil d'automne aidant il se sentait prêt à son oeuvre apostolique. Cependant, au bout de ces quelques jours, une grande lassitude, puis une fièvre brûlante s'emparèrent de lui et il ne put quitter sa natte. Le Père Le Mercier, qui n'avait pu exercer ses talents d'infirmier depuis longtemps, se mit à le soigner. Le même jour, Mathurin, l'un des ouvriers, était déposé sur la plage de Ihonatria par ses compagnons de voyage Hurons, et c'est bien abattu et bien faible qu'il arriva à Saint-Joseph.

En ce mois de septembre, il y eut beaucoup de malades parmi les gens de Ihonatria. L'épidémie avait commencé à la fin de l'été pour croître au changement de la saison. On apprit que le village d'Ossossané, à vingt kilomètres le long de la baie de Nottawasaga, était frappé lui aussi, ainsi que plusieurs villages environnants, par l'influenza. Des chefs Peaux-Rouges qui avaient voyagé chez les Nipissings et les Algonquins de l'île racontèrent que des multitudes d'indigènes mouraient. Les Hurons commencèrent à s'effrayer, car ils avaient déjà expérimenté ces maladies contagieuses et ces infections.

L'état d'Isaac empira vers la fin de la semaine, la fièvre l'avait terrassé et, n'ayant ni remèdes ni grande expérience, le Père Le Mercier ne savait que faire pour le soulager. Le petit Jean, qui avait eu une rechute, souffrait misérablement dans son coin et la fièvre de Mathurin redoubla de violence. Dans la même nuit, un autre engagé, Dominique présenta lui aussi les symptômes de la maladie et ne put se lever. Le mardi, la température de Jogues était effrayante, il fut pris de saignements de nez et de toux, et de Brébeuf et Le Mercier ne purent que constater l'influenza qui régnait chez les indigènes. Ils pensaient qu'une saignée serait le seul remède, mais aucun d'eux n'osait en prendre la responsabilité. Enfin, en pensant que ce serait son viatique, ils apportèrent la Sainte Communion au Père Jogues qui la reçut avec un sourire paisible. Le lendemain, ne constatant aucune amélioration les Pères décidèrent de saigner le malade et lorsque de Brébeuf demanda à Jogues de désigner celui qui devait s'en charger, il voulut prendre lui-même cette responsabilité, et sa main tremblante de fièvre saisit la lancette pour percer la veine. Le sang coula abondamment et le malade resta dans le coma toute la journée; cependant, le lendemain, la fièvre était tombée.

Ce même jour, le Père Chastellain s'alita à son tour. Il s'était surmené en aidant Le Mercier à soigner les malades, à préparer les remèdes, à ramasser du bois. Garnier interrompit sa retraite annuelle pour le soigner, mais lui aussi, bien que ne voulant pas l'avouer, fut atteint par l'épidémie et il y eut alors six malades.

Petit-Pré fut envoyé à la chasse, car des aliments substantiels étaient plus que jamais indispensables; mais il ne put rapporter le moindre gibier. "Nous n'avions rien à donner à nos malades, relatait l'infirmier, qu'une boisson de pourpier bouilli dans l'eau avec un peu de jus de raisins verts. Nous avons une poule, mais elle ne pondait pas tous les jours, et qu'est-ce qu'un oeuf pour tant de malades ? Quand il n'y avait qu'un oeuf, la grande question était de savoir à qui le donner, et parmi les malades, c'était à celui qui ne le mangerait pas."

De Brébeuf apprenant qu'un homme élevait une ourtarde dans sa case voulut la lui acheter. Le Huron refusa d'abord de la vendre à aucun prix; enfin il se laissa persuader par Echon et la céda pour une peau de daim. Le Mercier écrivit à ce sujet : "Une peau de daim est précieuse dans ce pays, mais que n'aurions-nous donné dans ces circonstances. Nous aurions même tué l'un de nos chiens et nous en aurions fait un bouillon pour nos malades."

Pendant ce temps, Pijart, de retour de Trois-Rivières, et Petit-Pré battaient les bois du matin jusqu'au soir, à la recherche de gibier. Enfin, les oies et les canards traversèrent le pays dans leur migration vers le sud et Le Mercier put s'écrier dès lors : "Nous avons reconnu les bienfaits de la Providence sur notre petite maison; car le gibier s'accrut dans les mêmes proportions que le nombre de nos malades."

Mais les patients languissaient. De Brébeuf et Le Mercier savaient qu'ils avaient besoin de calme, mais les Peaux-Rouges rendaient cela impossible. Ils envahissaient la case depuis le lever du soleil jusqu'au moment du coucher. Ils n'avaient jamais vu les démons français malades et mourants et ils s'étonnaient de voir ces étrangers à peau blanche rester couchés sur le dos pendant leur maladie, tandis que la manière huronne est de s'asseoir, les genoux au menton. Ces Robes Noires voulaient du silence dans la case, mais les Hurons trouvaient bien préférable de chanter et de danser pour éloigner les mauvais esprits. Ces Français étaient étranges; cela valait la peine de les observer quand ils étaient malades; aussi femmes, hommes, enfants et chiens s'entassaient-ils dans la case pour mener un vacarme continu autour du lit et du feu.

De Brébeuf et Le Mercier essayèrent de raisonner les sauvages en les persuadant de parler doucement et de ne pas faire de poussière, mais ils furent offensés et trouvèrent les Robes Noires bizarres, impolis et inhospitaliers. Le Mercier se désespérait et de Brébeuf se mettait en colère. Ils n'arrivèrent à rien et les Peaux-Rouges continuèrent à venir, même quand les malades étaient entre la vie et la mort. L'un des Hurons criant un jour de toutes ses forces, Le Mercier lui dit : "Mon ami, je vous prie de parler un peu plus bas." L'homme parut

vexé et, montrant le coq perché sur l'une des poutres, répliqua : "Chanose, vous êtes fou. Voilà un oiseau qui parle plus fort que moi et vous ne le réprimandez pas."

Le Père Chastellain baissait rapidement. Il délirait et remuait sans cesse sur sa peau de daim. De Brébeuf le saigna deux fois avant d'obtenir une amélioration. Le Père Garnier, dans le coma, ne pouvait lever un bras et sentait à peine les saignées. Dominique, l'un des serviteurs, ne put être sauvé.

Le Mercier à son tour ressentit les symptômes de la terrible maladie et fut terrassé par la fièvre. Cependant, tous ses troubles disparurent au bout de trois jours et il redevint normal. Dans la deuxième semaine d'octobre, tous étaient enfin en bonne voie de guérison. Tous avaient échappé à la mort malgré l'absence de remèdes. François Petit-Pré, le chasseur qui avait pu fournir le gibier en abondance, et le Père de Brébeuf, le plus indispensable à tous, avaient résisté à l'emprise de l'épidémie. Ils savaient tous maintenant comment traiter cette maladie qui allait ravager tout le pays. Ils étaient convaincus que cette affliction avait été un bienfait de la Providence, car s'ils n'avaient pas été mortellement atteints, ils auraient certainement été massacrés.

#### CHAPITRE IV

#### A L'OMBRE DE LA MORT

##### I

La peur, puis l'hystérie, suivies de folie et de désespoir, marchaient de pair avec l'influenza à travers les terres des Hurons. Les premières victimes tombèrent au début de septembre, après le retour des trappeurs qui avaient traversé le territoire infecté des Algonquins des lles. La maladie s'étendit lentement pendant les dernières semaines de septembre. A Ihonatiria, le nombre des malades augmenta et plus d'un mourut. Il en fut de même dans les hameaux de alentours. Des nouvelles très alarmantes arrivèrent d'Ossossané, ville la plus peuplée et la plus importante de la région, sur les bords du lac. Toute la partie nord de la péninsule des Hurons était frappée.

Les sauvages tournèrent leur espoir vers les sorciers. Ils supplèrent les guérisseurs de chasser le fléau. A Ihonatiria, à Ossossané dans tout le pays on vit apparaître des sorciers qui se vantaient de pouvoirs illimités. Tonneraunont, bossu affreusement difforme, était un chef parmi les oracles. Il avait eu l'audace d'offrir de guérir les Robes Noires en échange de dix perles de verre, au moyen d'incantations, de danses autour du malade, et en provoquant une sueur qui était sa spécialité. De Brébeuf chassa ce charlatan; il obtint cependant de lui cer-

tains secrets concernant les suc des petites branches de sapin ou de cèdre, de l'oseille sauvage et d'autres plantes ou racines. Mais tout cela n'était que remèdes fortuits pour Tonnerauanont, qui déclara solennellement : "Je ne suis pas comme les autres hommes, je suis un démon" et inventa une histoire fantastique sur ses origines surnaturelles.

Il était le porte-parole du diable, affirmaient les Pères, mais pour les Hurons c'était un bon démon et même une divinité. Il annonça que le seul remède contre le fléau était le jeu de la crosse : tous les hommes des villages le devaient pratiquer. Ils jouèrent jusqu'à épuisement, la maladie augmenta, mais Tonnerauanont les châtia pour l'avoir trompé. Il se vanta de pouvoir interdire au mal de franchir les palissades d'Onnentsati, son village. C'était un défi; les Pères promirent trente messes en l'honneur de saint Joseph afin que le diable et son représentant fussent confondus. Bien qu'Onnentsati fût frappé comme les autres villages, le sorcier envoûtait encore les sauvages.

D'autres sorciers, de même pratiquaient leurs superstitions grossières et avaient la confiance absolue des habitants. Quelquefois, ils exigeaient des dons de verroterie et de fourrures, ou prescrivaient de jouer au jeu du plat et de la paille; parfois ils se démenaient en soufflant violemment autour du malade, chassant ainsi le mal qu'ils croyaient être un vrai démon, ou organisaient des danses rituelles auxquelles prenaient part parents et amis. Quelquefois, les sorciers prétendaient guérir par l'interprétation des songes et du délire des malades; quoi que le malade rêvât, il fallait qu'il accomplit son rêve, quelque impossible, ridicule ou tragique qu'il fût. Puis encore, ils commandaient des festins, et spécialement des festins "mange-tout", dans lesquels, selon Le Mercier, les dineurs "devaient vomir de temps en temps, mais sans cesser de vider plat sur plat, cependant que le malade les remerciait, leur assurant qu'ils faisaient bien et qu'il leur en était reconnaissant."

Plus l'épidémie faisait rage, plus les sorciers régnaient en maîtres. Ils se déguisaient avec les villageois sous des masques, et déformaient leurs corps; puis, bâtons en mains, ils frappaient autour de la case du malade, hurlaient et dansaient jusqu'à tomber d'épuisement. Ils avaient chassé l'esprit mauvais, annonçaient-ils et pour le tenir au loin ils accrochaient les masques à la porte. Ils provoquaient des sueurs suivant les rites : dans les petites tentes où étaient empilées des pierres rougies, le sorcier menait une douzaine d'hommes vêtus de très lourdes robes. Ils dansaient, criaient, transpiraient, jusqu'au moment fatidique; alors, le sorcier jetait du tabac sur les pierres et s'adressait au diable : "To sechongnac." Dans la fumée, il prétendait trouver le remède au fléau.

Ils menaient le sabbat, l'orgie des Aoutaerohi. Le Mercier raconte une de ces veillées de sorcières dans la case d'une jeune mourante. "Les femmes chantaient et dansaient, tandis que les hommes frappaient violemment sur des tambours d'écorce. Je n'ai jamais entendu un tel vacarme, ni des cris si rauques. En mesure, ils prenaient des tisons enflammés et des cendres rouges dans leurs mains nues, puis passaient leurs mains sur l'estomac de la malade qui, selon le rite, s'agitait comme une démente et secouait la tête sans arrêt." Ils rendaient les jours et les nuits effroyables par leurs cris insensés, leurs litanies plaintives sauvages et désespérées, et par les roulements de tambours, les crécelles, les danses trépidentes, les bonds furieux, les festins, les rites et les incantations. Les malades mouraient, les bien portants devenaient fous.

Pendant ce temps, les Robes Noires discutaient avec les sauvages. Ils leur montraient combien les remèdes des sorciers étaient inutiles et absurdes, et comment tous leurs efforts pour arrêter l'influenza avaient échoué. On ne les écoutait pas. Ils essayaient d'apprendre aux Hurons à employer leurs remèdes naturels. Ils faisaient des bouillons et les portaient aux malades. Les sauvages avalaient goulûment les breuvages, mais se plaignaient de la mesquinerie des Robes Noires qui gardaient pour eux-mêmes la meilleure partie de la soupe et refusaient de partager la graisse et la viande. Un autre de leurs remèdes, pruneaux et raisins secs, était très apprécié; la provision en étant limitée, on n'en donnait qu'un petit nombre à chaque malade; de même un petit sac de séné servait pour plus de cinquante personnes; on en demandait de tous côtés. Le traitement le plus efficace des Robes Noires était la saignée; c'était une chose que les Hurons pouvaient comprendre et elle produisait des effets si immédiats qu'elle était très recherchée.

Jogues fut le premier Français à se remettre. Ses progrès furent si rapides qu'il put soigner les malades de Ihonatiria dès le début d'octobre. Il faisait sa tournée des huttes matin et soir avec de Brébeuf et Pijart. Tout en s'occupant des besoins physiques des indigènes, ils se souciaient surtout de leur état spirituel. Ils exhortaient et instruisaient les malades qui voulaient bien les écouter; ils cherchaient à obtenir des adultes mourants le consentement au baptême, et ils versaient l'eau bénite sur les enfants en danger de mort. Quant aux adultes, il était peu facile de les persuader d'être baptisés ou de leur faire comprendre les joies du ciel ou les peines de l'enfer. Ils craignaient de ne retrouver aucun parent au ciel et déploraient la privation de leurs plaisirs terrestres.

Les missionnaires espéraient que l'épidémie d'influenza disparaîtrait au changement de saison comme en France. Les premières gelées apparurent vers le 10 novembre et l'hiver s'annonça par des vents et des tempêtes. Mais à mesure que le temps devenait plus froid, le terrible fléau

augmentait en violence. Les Pères résolurent, puisqu'ils étaient tous guéris, d'étendre leurs secours aux autres villages. Le lundi 17 novembre, de Brébeuf, Jogues et Petit-Pré firent leur première expédition à Ossossané. Ils suivirent l'étroit sentier à travers les bois dénudés, faisant face à un vent glacial qui leur coupait le visage et les oreilles. La piste, large de deux pieds, jonchée de feuilles, et difficile à suivre, franchissait les collines et les fossés des ruisseaux. Bien qu'ayant retrouvé ses forces, Jogues ressentait dans les muscles la fatigue de cette marche rapide de vingt kilomètres, mais il était soutenu par l'allégresse de son âme en cette première expédition dans les solitudes du pays. La piste montait en suivant le flanc d'une colline élevée à travers des bois épais jusqu'à un vaste plateau où s'étalait le village. C'était un des plus grands de la confédération huronne, avec deux ou trois mille habitants logés dans une centaine de huttes. Il était entouré d'une forte palissade, haute comme deux hommes, construite avec des troncs liés les uns aux autres et ayant un fossé à sa base. L'autre côté du plateau descendait à pic vers les rives de Nottawasaga. Jogues comprit pourquoi les Français avaient appelé cet endroit La Rochelle, car le promontoire était abrupt comme celui du célèbre port de France.

De Brébeuf et Jogues furent bien accueillis par les habitants. Ils admirèrent Echon et furent curieux de voir Ondessonk qui avait voyagé avec leurs guerriers. Les deux Robes Noires visitèrent les huttes, distribuant leurs provisions aux malades, les exhortant à se soigner, à se méfier des sorciers et à se faire baptiser. Ils réussirent à baptiser quelques mourants. Quelques-uns, conseillés par les sorciers, les malmenèrent. Les Hurons étaient divisés, les uns prétendaient que les Robes Noires étaient responsables du fléau et devaient être mis à mort; les autres maintenaient que c'étaient de puissants magiciens qui pouvaient chasser la maladie et qu'il fallait se les concilier.

Les sorciers hurons attisèrent l'hostilité contre les Robes Noires par diverses accusations et firent éclater la haine un peu partout. Les Pères y répondirent par un festin de viande de cerf qu'ils préparèrent le 27 novembre. Après que les sauvages se furent gorgés, de Brébeuf les assura de la sympathie et du bon vouloir des Robes Noires, et en témoignage leur offrit quatre cents perles de wampum, des haches et une peau d'élan.

Après avoir entendu les exhortations des Pères, les sauvages promirent de croire au vrai Dieu et firent vœu de construire une chapelle au printemps si l'influenza disparaissait.

Mais dès le lendemain, les danses rituelles recommencèrent. Le village de Wenrio apprenant que Ihonatria avait fait un vœu voulut en faire un à son tour pour éloigner la maladie. Le 5 décembre, de Brébeuf s'y rendit et expliqua aux habitants que Dieu exigeait l'aban-

don de toutes leurs pratiques païennes. Cela les étonna et, après délibération du conseil le chef répondit : "Je considère que ce que vous proposez est une pierre d'achoppement. Vos ancêtres décidèrent d'obéir au Dieu que vous honorez et réglèrent les cérémonies que vous observez; nous aussi tenons nos cérémonies de nos ancêtres. Ce serait bouleverser notre pays que de reconnaître votre Dieu." Mais un vieux chef, bien disposé, persuada le conseil d'accepter les propositions des Robes Noires, car, disait-il, "mieux vaut supporter quelques ennuis et vivre que de mourir misérablement".

Le Père de Brébeuf obtint aussi l'assurance que ses propositions seraient acceptées par Ossossané. Le 12 décembre, les chefs chargèrent un guérisseur, Okhiarenta, de parcourir les rues et les sentiers en proclamant d'une voix forte "que le peuple d'Ossossané reconnaissait Dieu pour son Seigneur et Maître; qu'il renonçait à toutes ses erreurs; ne croirait plus aux rêves, n'offrirait plus de festins au démon, observerait la fidélité dans le mariage, ne mangerait plus de chair humaine, et qu'il s'engageait à construire une hutte en l'honneur de Dieu, à condition qu'il plaise à Celui-ci d'arrêter le fléau".

Pendant les semaines qui suivirent, les Robes Noires furent considérés avec bienveillance. Ils étaient bien reçus et autorisés à instruire et à soigner les malades; mais ils ne baptisaient que les mourants. Un jour, le Père Juges, trouvant un moribond suffisamment instruit et consentant, le baptisa; l'homme se remit et proclama que le baptême l'avait guéri. Sa joie de vivre ne fut cependant pas de longue durée, car il mourut le lendemain.

Deux jours après Noël, les Pères repartirent faire une tournée dans les villages de la région où ils trouvèrent la maladie sévisant partout. Les indigènes refusèrent d'écouter leurs conseils: à Onnentisati, les Pères apprirent que le sorcier Tonnerauanont les accusait d'être des empoisonneurs. Repartant aussitôt pour Ossossané, Echon confondit le misérable petit bossu.

Les habitants d'Ossossané, pour la plupart, continuaient d'accepter les distributions de fruits, de séné et de sucre qu'ils appelaient "neige française" et dont ils étaient très friands. Ils venaient en grand nombre se faire saigner, se considérant à moitié guéris quand ils voyaient couler leur sang. Les prêtres travaillaient au bien-être spirituel des malades; quelques-uns semblaient prédestinés pour le salut, tandis que d'autres, acceptant le baptême, refusaient d'admettre qu'ils eussent jamais péché; d'autre, enfin, repoussaient nettement le baptême croyant qu'il causerait la mort.

A leur retour à Ihonatiria, le 4 janvier 1637, les Pères trouvèrent le village en émeute, soulevé par les accusations des chefs contre les Robes Noires. Le meneur, Tretandé, leur jetant des fagots enflammés, déclara qu'il casserait la tête aux Français si quelqu'un de sa famille mourait. On était résolu à les massacrer ou à les pourchasser

jusqu'à Trois-Rivières le printemps venu, s'ils ne cessaient leurs sottises.

La maladie qui frappa successivement tous les membres de la famille de Taretandé, qui lui-même mourut, amena la fin de la crise. Saisis de crainte, les autres chefs se repentirent et supplièrent les Pères d'oublier ce qui s'était passé. Echon accepta les excuses et profita de l'occasion pour leur reprocher sévèrement la pratique de leurs superstitions grossières. «Que pouvez-vous attendre de nous, dit un vieux chef, nous ferions n'importe quoi pour sauver nos vies !»

Aussitôt que Ihonatiria fut clamé, les Pères repartirent, au cœur de l'hiver, pour un nouveau voyage d'apostolat. Les villages de Wenriv et de Angwiens étaient, de nouveau, hostiles. Se frayant avec beaucoup de peine un chemin à travers la neige, ils arrivèrent à Ossossané où ils retrouvèrent «le diable déchainé». Un nouveau sorcier, Tehorehaegnon, était le maître. Après un jeûne de dix jours dans sa case de devins, il avait appris des démons le remède à la maladie. Ossossané qui, un mois plus tôt, avait publiquement affirmé sa croyance en Dieu, se prosternait maintenant avec ferveur devant le sanctuaire de Tehorehaegnon, oracle du démon. Ne daignant pas entrer lui-même à Ossossané comme sauveur, il envoyait son disciple Saossarinon en ambassadeur et lui communiquait son pouvoir.

Les Pères de Brébeuf et Jogues arrivèrent au village au moment où le crieur annonçait que Saossarinon était venu pour vaincre le fléau. Le festin ordonné par le sorcier aurait lieu cette nuit-là, dans la grande cabane qui leur servait habituellement de logement. A la nuit tombante, tous assemblée, commencèrent leurs invocations au démon. Ils psalmodiaient sur un rythme lent, grognant du ventre et battant la mesure sur leurs tambours de peau et d'écorce. Ils se balançaient tous ensemble, levaient les genoux et martelaient la terre de leurs talons. La masse d'hommes presque nus s'avancait, élevant et abaissant la voix en un chant barbare, frappant sur les tambours, se courbant et se tordant, suivant un rythme monotone. A ce moment, Saossarinon quitta la hutte pour aller visiter les malades du village. Un chef imposa le silence et prononça une incantation au démon. On reprit la danse et le chant. La nuit passait, les chanteurs attendaient le retour du sorcier. Par les fentes, on voyait l'aube grise pointer. Bien qu'épuisés, ils s'excitaient à continuer l'orgie, lorsque Saossarinon reparut à la porte de la case. Le silence se fit. D'une main il brandissait l'arc de Tehorehaegnon, symbole de sa puissance, et de l'autre portait une aile de dindon et un chaudron rempli d'eau mystique. Il passa gravement devant les sauvages alignés, darrant à chacun quelques gouttes de cette eau à boire. Ils étaient dans l'extase. Le démon les avait entendus, le démon s'envolait, emportant avec lui la maladie.

Après que Saossarion se fut retiré avec dignité, les hommes se jetèrent avidement sur les marmites de nourritures. Lorsqu'ils eurent fini, les femmes invoquèrent de même le démon, mais elles n'eurent pas de festin ce matin-là, car les hommes n'avaient rien laissé.

La même cérémonie se répéta deux nuits de suite. Saossarion s'en alla, laissant deux disciples pour continuer à chasser la maladie. Il resta autant de malades que de soi-disant guéris. Revenant après quelques jours, Saossarion donna l'ordre qu'on lui amenât les malades; plusieurs moururent, aucun ne guérit. L'opinion s'étant retournée contre lui, il quitta le village en hâte, tandis que ses deux délégués renouaient à leur titre de sorcier, tout insuccès étant puni d'un crâne fracassé.

De Brébeuf et Jogues attendirent que la crise hystérique fût terminée. Ils eurent la consolation d'envoyer quelques âmes à Dieu par le baptême. L'une d'elles était une squaw qui, ayant toujours résisté à leurs exhortations, les supplia de la baptiser à ses derniers moments. Ils purent aussi baptiser, selon son désir, un jeune guerrier, en profitant de l'absence de ses parents hostiles à leur action.

## II

L'épidémie d'influenza avait presque entièrement disparu en février 1637. Après leurs alternatives de furie et de désespoir, les Hurons étaient dans une sorte d'apathie, ne menaçant plus les Robes Noires et restant indifférents aux ordres de leurs sorciers. Ils pleuraient leurs centaines de morts et leur dépression était grande. Mais le printemps qui s'avançait leur ramènerait la pêche et les expéditions lointaines. La tâche des missionnaires devenait moins rude; moins menacés, ils pouvaient mieux exercer leur influence. En dépit des obstacles, ils avaient obtenu un résultat assez satisfaisant. D'octobre à fin de janvier, ils avaient pu baptiser plus de deux cent cinquante mourants, c'était une moisson d'âmes pour le ciel.

Maintenant que leur apostolat leur laissait un peu de loisir, les Pères se tournèrent vers l'étude de la langue huronne. Le Père de Brébeuf était le professeur, Daniel et lui, qui possédaient le mieux la langue, avaient travaillé à composer un dictionnaire et à rechercher les règles de grammaire et de syntaxe. Avec l'aide d'un jeune Huron, Louis de Sainte-Foy, qui avait été en France quelques années avant, ils avaient transcrit les questions et réponses essentielles au baptême, de même que quelques prières indispensables. Ils avaient aussi écrit en huron un court récit de la vie de Notre-Seigneur.

C'était une langue curieuse et étonnante pour les Français. L'alphabet ne comprenait que huit consonnes /

Reproduction autorisée par F. Talbot et le Service littéraire anglo-français de "Synops", Paris.

D, G, H, Khi, N, R, S, T. Il n'y avait pas de labiales, car les sauvages n'employaient pas leurs lèvres en parlant. Les mots semblaient presque uniquement composés de voyelles et la prononciation venait de l'arrière-gorge. Il y avait abondance de mots composés, faits de substantifs joints aux adjectifs et aux pronoms. Selon de Brébeuf, il fallait connaître à fond ces mots-là pour bien posséder la langue. Il y avait des genres comme en français, des nombres et des cas comme en grec. Ce qui étonnait les Français, c'était que presque tous les mots étaient conjugués; les verbes étaient conjugués en temps et en nombre, en autant de manières que dans le grec; il y avait même en plus une double conjugaison, l'une directe, l'autre réciproque, et aussi une conjugaison féminine pour certaines personnes. Plus ils apprenaient cette langue indigène, plus les Pères réalisaient qu'elle n'était pas barbare, mais de construction régulière, plus riche que le français dans ses nuances complexes.

Bien des années avant, le Père Biard avait remarqué que les Algonquins n'avaient pas de mots abstraits, de Brébeuf découvrit la même lacune dans le huron, quoique ces deux langues fussent d'origine différente.

De Brébeuf et les autres missionnaires s'efforcèrent de trouver dans le huron des expressions qui traduiraient les doctrines religieuses et les préceptes de vertu. Le fait que des termes aussi universels que ceux de père et de fils étaient incompréhensibles et inexprimables pour les Hurons, et qu'un substantif était toujours accompagné d'un pronom, rendait impossible la traduction des paroles du signe de la croix. De Brébeuf s'enquit auprès des théologiens de France pour savoir si le texte le plus approchant pouvait convenir : "Au nom de notre Père et de son Fils et de leur Saint-Esprit."

Très désireux d'employer au service de Dieu sa nouvelle connaissance de la langue, Jogues fit en avril une tournée dans les villages d'alentour sous la conduite de Le Mercier. Ils réussirent à faire accepter à des parents le baptême de quatre bébés en danger de mort. En mai, Jogues et Garnier furent envoyés seuls dans différents villages où ils baptisèrent des malades. A Arontaen, village hostile, un vieillard les écouta volontiers et se dit désireux d'aller au ciel. Après avoir été baptisé, il remercia ses neveux, les Robes Noires, avec beaucoup d'affection et de cordialité.

Pour la plupart des indigènes cependant, les Robes Noires restaient des personnes suspectes. L'accusation d'employer la sorcellerie contre le peuple et non pour son bien équivalait à une sentence de mort.

Les habitants d'Ihonatiria étant devenus complètement hostiles aux Robes Noires et ayant l'intention de former un nouveau village, avec des hameaux voisins,

les Pères cherchèrent à s'installer autre part. Des invitations pressantes leur arrivèrent des Arendarhonons, le peuple des Rocs, qui occupaient l'est de la péninsule, et aussi des Attigneenongnahacs, peuplade Corde, qui habitaient au sud.

Mais l'offre la plus généreuse vint du peuple des Ours, les Attignawantans d'Ossossané. De Brébeuf et ses compagnons se réjouissaient d'être ainsi recherchés de différents côtés, mais réalisaient bien que les chefs les voulaient surtout pour les avantages qu'ils leur procureraient dans leur commerce avec les Français du Saint-Laurent.

Les missionnaires choisirent Ossossané qui était un centre important et hospitalier sur le chemin des villages de l'est et du sud. Pendant les mois d'avril et de mai, de Brébeuf eut de nombreuses discussions avec les chefs. Le 17 mai, ceux-ci s'engagèrent à construire une cabane de 70 pieds de long pour les Robes Noires.

Les chefs et guerriers se mirent aussitôt à l'oeuvre : saisissant leurs haches, ils se rendirent en foule à l'endroit choisi par de Brébeuf, une clairière située à une portée de fusil de la palissade. Ils abattirent des arbres, détachèrent des plaques d'écorce, rassemblèrent les piquets, les branches et les arbrisseaux, tressèrent les racines et les lianes en lanières, et commencèrent à construire la maison. Le Père Pierre Pijart et deux engagés surveillaient le travail. Il s'aperçut que le premier enthousiasme ne durait pas, car le 4 juin, il écrivit aux Frères, à Ihonatiria : "Je suis ici en pleine confusion, d'un côté il me faut pousser les travailleurs qui n'achèvent jamais ce qu'ils ont commencé, d'autre part il me faut visiter les malades, et j'ai plus de luttes à soutenir contre les sorciers que d'occasions de leur parler de Dieu."

Une cérémonie très importante et très significative se déroula à Ihonatiria le 7 juin, dimanche de la Trinité. Un homme d'une cinquantaine d'années, Tsiouendaentaha, qui exerçait une grande influence dans les conseils de la nation, fut baptisé publiquement avec tout le cérémonial de l'Eglise. C'était le premier Huron, adulte, en bonne santé, qui cherchait à devenir chrétien. Les Pères connaissant l'inconstance et la fausseté des indigènes, de même que leur cupidité qui les poussait à rechercher le baptême pour des avantages matériels, connaissant aussi les tentations du péché et l'emprise atavique de la superstition, avaient hésité à baptiser cet homme. Ils l'avaient instruit pendant trois ans, et le voyant si sincère, si ferme et si convaincu, ils décidèrent de faire de son baptême une grande démonstration publique.

La porte de la chapelle fut décorée de guirlandes de feuilles et de fleurs entremêlées de cliquant. A l'intérieur, les Pères disposèrent leurs images pieuses et leurs

statues et ornèrent l'autel de fleurs et de cierges. Le Père de Brébeuf baptisa Tsiouendaentaha et lui donna le nom de Pierre, le premier chrétien. Simon Baron fut son parrain. A la messe qui suivit, Pierre fit sa première communion. La chapelle et la cabane tremblaient sous la poussée de la foule venue pour assister aux services solennels. Elle était si impressionnée qu'elle se tenait plus tranquille que d'habitude. Un vieillard, cependant, voulut absolument exhorter ses compagnons à imiter Tsiouendaentaha, leur disant qu'il valait bien mieux être baptisé de cette manière que pendant la maladie qui vous privait de votre bon sens.

La messe fut suivie d'un grand festin pendant lequel Pierre et Echon firent des discours fort applaudis. Pendant le reste de la journée, la cabane et la chapelle demeurèrent ouvertes à l'admiration des visiteurs. Les images et les statues de la chapelle étaient les points de mire des indigènes qui en avaient entendu parler par leurs sorciers. Les uns craignaient leur influence maléfique, se souvenant que, d'après les sorciers, elles donnaient la maladie. Il y avait en particulier une squaw qui était terrifiée. Pleine de curiosité, mais craignant de contracter la maladie, elle demeura un long moment sur le seuil de la chapelle avant de s'écrier : "Tant pis pour moi, il faut absolument que je les regarde, même si j'en meurs !"

Quand les Pères eurent terminé l'aménagement de la chapelle, avec l'autel et les décorations, les habitants d'Ossossané furent émerveillés de tant de magnificence. La cabane devint rapidement une Mecque pour tous les visiteurs hurons ; ceux-ci donnaient fort à faire aux Pères, car il fallait les surveiller continuellement de peur qu'ils ne déroberent quelque chose.

Durant le mois de juin, les Pères furent occupés à rédiger leurs rapports annuels et leur correspondance qui seraient transportés par canoés jusqu'à Québec et de là en France, à l'automne. Le Mercier relata l'histoire de l'année chez les Hurons ; de Brébeuf composa en latin sa lettre officielle au Père général de la Compagnie, à Rome, et Jogues écrivit à sa mère. Il ne lui parla pas de ses expériences pénibles pendant l'épidémie d'influenza, mais de la joie qu'il éprouvait à servir Dieu parmi les infidèles.

De Brébeuf s'installa avec Pijart et Garnier dans la belle résidence neuve de l'Immaculée-Conception à Ossossané, tandis que Jogues et Chastellain demeuraient pour le moment avec Le Mercier dans la cabane délabrée de Saint-Joseph à Ihonatiria. Après le rude hiver, le printemps apportait la paix dans la nature et dans l'esprit des Hurons, et promettait aux Robes Noires une plus ample moisson d'âmes.

## III

La plupart des hommes quittèrent les villages au début de juin. Ils descendaient les fleuves, pêchant, bataillant avec les Iroquois, faisant du commerce avec les Algonquins et visitant les Français sur le Saint-Laurent. Seuls les vieillards, les squaws et les enfants demeuraient dans les cases. L'été s'annonçait torride, et l'épidémie, qui paraissait complètement terminée au printemps, reparut. En quelques semaines, il devint évident que la contagion gagnait le pays. Ihonatiria et Ossossané restaient relativement épargnés. Le bruit courait que le fléau détruisait les nations huronnes du sud et de l'est. Au mois de juillet, la maladie faisait rage autant qu'en hiver.

Les terreurs et l'hystérie reprirent, on invoqua les sorciers qui déclarèrent que les Robes Noires étaient cause de tout le mal : de leurs images sortaient les germes de la maladie ; leurs chaudrons contenaient des poisons violents ; le morceau d'étoffe noire suspendu à un sapin près de la case et qui servait à montrer de quel côté soufflait le vent, était un signal pour les mauvais esprits ; la boîte dans la hutte, dont le tic-tac mystérieux ne cessait jour et nuit, était un démon sonnant l'heure de la mort. Les Robes Noires interdisaient l'entrée de leur cabane avant le lever du jour, c'était alors qu'ils préparaient leurs charmes maléfiques pour la journée ; les Robes Noires psalmodiaient ensemble le soir, c'était leur incantation au diable ; les Robes Noires se promenaient en silence, remuant les lèvres, tandis qu'ils tenaient un petit livre devant eux, c'était leur conversation avec les esprits. Les Robes Noires avaient apporté un cadavre de France, et le cachaient dans une petite armoire de la chapelle ; les Robes Noires avaient emmené un enfant dans les bois et l'avaient poignardé afin d'attirer la mort sur d'innombrables enfants. Les Pères luttèrent en vain contre ces accusations ; les portes se fermèrent, les malades refusèrent de les voir, et ils durent cesser momentanément leurs visites.

Le 4 août, il y eut un conseil général de toutes les nations huronnes, où l'on devait décider qui était responsable du fléau. Tous les chefs s'entendirent pour déclarer que les Robes Noires étaient des diables blancs. Malgré les entretiens personnels de de Brébeuf avec plusieurs des chefs pour se disculper, il lui fut répondu que la plus grande faveur qu'on pouvait faire aux Robes Noires, serait de les chasser du pays et de les renvoyer à Québec. Le conseil discuta toute la nuit. On décida de ne pas condamner définitivement les Robes Noires jusqu'au retour des chefs qui faisaient du commerce à Trois-Rivières.

Cette résolution désappointa tout le monde et spécialement le chef qui avait emmené le Père Jogues à Ihonatiria l'année précédente. Il regrettait de ne pas avoir mis Ondessouk à la torture pour obtenir de lui toute la vérité.

Les premiers canoës revinrent en septembre et amenèrent à Ihonatiria le Père Paul Ragueneau, puis le Père Pierre Pijart qui apportait les provisions d'hiver et le courrier. Le Père était parti en juin avec le chef Aënons qui avait succombé à l'influenza à Trois-Rivières.

Vers le milieu d'octobre, le plus grand nombre des hommes étant revenus, la vague de haine et d'hostilité s'apaisa. Les missionnaires remarquèrent que les voyageurs étaient très satisfaits et que tout ce qu'ils avaient entendu à Québec et à Trois-Rivières avait certainement contribué à chasser de leur esprit tout soupçon concernant les Robes Noires. Depuis qu'ils avaient eu des rapports amicaux avec les Français, ils étaient d'avis de tolérer les Pères.

Pendant cette période d'accalmie, Jogues et Pijart eurent un jour à subir l'assaut furieux d'une bande de jeunes guerriers contre leur hutte de Ihonatiria. Un des sauvages brandit son arc, prêt à lancer une flèche. Il fixait alternativement Jogues et Pijart, comme s'il ne savait lequel il tuerait le premier. Il visa Pijart, annonçant : "C'est celui-là !" Les deux prêtres regardaient le sauvage avec étonnement, mais sans crainte. Il tendit la corde et visa. A ce moment, un remous se reproduisit à l'extrémité opposée de la cabane. Les guerriers étaient entrés dans la chapelle et avaient aperçu les images pieuses sur les murs. La foule s'élança vers ce nouvel intérêt.

L'homme à l'arc demeura seul en face des Robes Noires, et quand ses compagnons sortirent, il les suivit tranquillement. Pijart se demandait ce qui avait empêché l'homme de tirer. Il apprit plus tard que les guerriers venaient de Wenriô, et que cet indigène était un parent de Aënons, le chef qui était mort à Trois-Rivières. Tenant Pijart pour responsable de cette mort, il demandait vie pour vie.

L'influenza persistait, la mort visitait toujours les cabanes. Les guerriers qui étaient rentrés en bonne santé et bien disposés envers les Français furent bouleversés en apprenant la mort des membres de leurs familles. Ils ne tardèrent pas à devenir aussi violents dans leur haine que ceux qui étaient restés au village, et leur certitude que les Robes Noires n'étaient pas à la base de tout le mal s'évanouit.

Vers la fin d'octobre, le Père de Brébeuf était venu à Ihonatiria voir Jogues et Pijart. Au coucher du soleil, alors que tout était calme, Le Mercier fit irruption dans la case. Il fallait que le Père de Brébeuf retournât im-

médiatement à Ossossané. Un vieux chef ami lui avait crié d'une voix surexcitée : "Vous êtes des hommes morts, mes neveux ! Les Attigdeenongnahacs sont en marche pour vous fendre le crâne pendant que les gens du village seront partis à la pêche. Je viens de l'apprendre de la bouche même de cette peuplade."

Le Mercier croyait que le vieillard disait vrai, car cette peuplade du sud avait été la plus menaçante au conseil du mois d'août. Il avait réuni les Pères et les ouvriers dans la case, disait-il, et leur avait dit de se préparer à l'attaque. Puis il avait couru jusqu'à Ihonatiria pour ramener le supérieur.

Les quatre Pères s'accordèrent à penser qu'on était arrivé au moment le plus critique. Les Attigdeenongnahacs qui avaient été retenus avec difficulté pendant l'été étaient avides de leur sang. Ils pouvaient entrer sans obstacle dans Ossossané, massacrer les Français et brûler leur cabane sans qu'aucun habitant n'entrave leur attaque, par confraternité. Les prêtres réalisant le danger décidèrent que de Brébeuf et Le Mercier retourneraient en hâte à Ossossané pour tenir tête aux sauvages. Jogues et Pijart resteraient à Ihonatiria : il était probable que les sauvages, après avoir tout massacré à Ossossané, continueraient vers Ihonatiria et tueraient les deux survivants. Jogues et Pijart assurèrent de Brébeuf qu'ils étaient prêts à mourir. Celui-ci leur donna ses dernières instructions, au cas où ils seraient épargnés, et prit cette nuit-là le chemin d'Ossossané.

Pendant ce temps, les Attigdeenongnahacs étaient arrivés et tenaient conseil. Ils exigeaient l'exécution immédiate de toutes les Robes Noires. Les jeunes prêtres Garnier, Chastellain et Ragueneau furent appelés pour répondre devant le conseil. Ils y allèrent avec courage et tinrent tête à leurs ennemis. S'ils avaient hésité ou supplié, on les aurait immédiatement tués à coups de tomahawk. Ils étaient aussi stoïques qu'un Huron. Ils exigèrent que les Robes Noires fussent entendus devant un conseil général des nations huronnes. Cela fut accepté, et on convoqua les chefs lorsque de Brébeuf et Le Mercier arrivèrent.

De Brébeuf s'avança à grands pas au milieu des chefs et des anciens. Ils ne répondirent à ses salutations que par une inclination de tête, signe que s'en était fait d'Echon et de ses Robes Noires. Le seul chef bienveillant à Ossossané était absent. Tous étaient devenus hostiles. Le conseil fut fixé pour la nuit du 28 octobre. La sentence de mort était préméditée. "Nous exhortâmes nos serviteurs, dit Le Mercier, à être prêts à accepter la sainte volonté de Dieu quoi qu'il arrivât. Ils se préparèrent, en effet, pieusement, mais déclarèrent toutefois ne pas vouloir mourir les bras croisés. Ils ne voulaient pas se laisser massacrer sans essayer de se défendre.

Quant à nous, nous étions résolus à attendre la mort devant le Saint Autel."

Les prêtres firent leurs derniers préparatifs. De Brébeuf écrivit une lettre au supérieur à Québec pour lui faire connaître leur situation. Craignant que leur résidence ne fut attaquée avant la réunion du conseil, de Brébeuf dit aux prêtres et aux ouvriers de se disperser dans les cases de leurs amis hurons. Il confia sa lettre à Pierre, le chrétien d'Ihonatiria, qui promit de la porter à Trois-Rivières. Il persuada aussi quelques chrétiens d'Ossossané de transporter les objets de la chapelle dans la demeure de Pierre et leur demanda de veiller spécialement sur leur dictionnaire et leurs travaux concernant la langue huronne. De Brébeuf espérait que Jogues et Pijart seraient épargnés, même si lui et ses quatre compagnons devaient mourir ; ils faisaient des prières à leur grand patron céleste, saint Joseph. Ce jour-là, qui était la fête de saint Simon et saint Jude, ils firent voeu de commencer une neuvaine en son honneur.

A la nuit close, les Hurons s'assemblèrent dans la longue case du chef d'Ossossané. D'un côté du feu, les Attignawantan étaient assis avec Echon et les Robes noires ; de l'autre, les Attigeenongnahacs étaient accroupis, la lueur des flammes se jouant sur leurs visages farouches et résolus. Ils restèrent un moment silencieux, fumant leurs calumets. Puis des deux côtés, des orateurs parlèrent, demandant la peine de mort pour les Robes Noires coupables d'avoir causé l'épidémie. Personne ne les défendit. La nuit s'avancait, mais les chefs hésitaient à prononcer la sentence finale bien qu'ils fussent convaincus de la justice de leur opinion, voyant en ce châtement la seule façon de sauver le peuple. Ils étaient retenus par les conséquences plus graves d'une rupture nationale de leur alliance avec les Français. Ils se séparèrent et remirent leur décision à la nuit suivante.

Les Robes Noires pensaient bien que ce n'était qu'une question de temps et décidèrent, selon la coutume huronne, de donner leur Atsataion, ou festin d'adieu, le 29 octobre. Ils invitèrent amis et ennemis, comme il convenait à des gens sur le point de mourir, et offrirent grande abondance de poisson, de blé et d'autres aliments. La case débordait d'invités qui mangeaient en silence. Echon et ses compagnons prononcèrent leurs derniers messages, exhortant le peuple à croire au seul vrai Dieu, au nom duquel ils allaient mourir. Les Hurons semblaient maussades et embarrassés.

Réunis ce soir-là en deuxième conseil, ils discutèrent toute la nuit, mais ne purent, chose étrange, se décider en tant que nation, à prononcer le jugement. Si un individu commettait le meurtre, ils ne feraient aucune objection, car cela n'entraînerait pas la responsabilité des chefs et des anciens. Le conseil fut ajourné sans que la mort des Robes Noires fut ordonnée.

Tous droits réservés. Reproduction autorisée par F. Talbot et le Service littéraire anglo-français de "Synops", Paris.

Les Pères ayant dit leur seconde messe votive à saint Joseph, continuèrent à circuler dans le village sans être molestés. Ils furent surpris, autant que les habitants du village, de voir les Attigdeenongnahacs s'en aller. Aucun ordre de tuer les Pères n'avait été donné, et quand ceux-ci terminèrent leur neuvaine, le calme était revenu dans le village, à l'étonnement de tous.

A Ihonatira, Jogues et Pijart attendaient dans l'anxiété. D'après les nouvelles rapportées par les indigènes Echon et les Robes Noires devaient être exécutés le jour même. Jogues et Pijart imploraient saint Joseph et surveillaient le chemin d'Ossossané. Pierre, le chrétien, vint à eux, la mine sombre. Les Robes Noires n'étaient pas encore tués, mais cela ne saurait tarder. Enfin, les villageois revinrent : ils étaient silencieux et perplexes. Les Robes Noires avaient la vie sauve.

## CHAPITRE V

### PUISSANCES DE L'AUTRE MONDE

#### I

Une période de tranquillité régnait sur le pays huron tandis que l'automne cédait la place à l'hiver et que l'année 1638 commençait. Le Père Jogues demeurait à Ihonatiria avec Pijart et Chastellain. Ils avaient la charge du village et des hameaux voisins. Tous les jours ils visitaient les cases, mais ils n'étaient pas accueillis avec beaucoup d'empressement : les hommes grognaient parfois une salutation, les femmes les observaient à travers leurs paupières mi-closes, les enfants se sauvaient ou leur jouaient des tours en les singeant.

Ils trouvèrent cependant la méthode à suivre : il fallait d'abord se concilier les hommes, car c'étaient eux seuls qui gouvernaient dans les familles. La bonne volonté des squaws et l'amitié des enfants étaient certes utiles, mais il fallait convertir d'abord les chefs et les guerrier. Aussi les Robes Noires s'asseyaient-ils souvent autour des feux de cases, conversant avec les hommes pendant les journées inactives de l'hiver. Les Hurons aimaient les discussions et les récits merveilleux, et bientôt ils prirent goût aux conversations d'Ondessouk et de ses compagnons qui s'exprimaient maintenant assez couramment.

Dé temps en temps, les Pères préparaient des festins dans leur case : ils étaient toujours certains d'avoir une nombreuse compagnie, car un Huron ne refuse jamais la nourriture offerte. Les invités fumaient leurs calumets tandis que les Pères leur expliquaient leurs croy-

ances. Petit à petit, l'estime crût entre les deux partis et les sauvages vinrent de plus en plus nombreux aux réunions chez les Robes Noires. Il y eut bientôt de véritables exercices religieux. On commençait par une prière dite en huron, puis on chantait le Credo sur un rythme indigène ; la leçon de catéchisme était sous forme de dialogue, souvent improvisé, ce qui plaisait beaucoup aux Hurons. Les Pères chantaient ensuite un cantique français et terminaient par une prière récitée sur la cadence indigène.

Les vieillards, tout en n'acceptant pas le baptême, étaient des aides pour les Pères, car ils faisaient remarquer aux jeunes hommes la sagesse et la raison des paroles des Robes Noires et leur conseillaient d'y prêter grande attention.

Les Pères semaient ainsi le bon grain, mais ils ne recevaient les indigènes dans l'Eglise qu'avec beaucoup de prudence, à cause de la nature perverse de ces gens. Ils mentaient effrontément et pour le seul plaisir de tromper ; ils volaient et se vantaient de leur habileté à le faire. Un chef dit un jour que s'il fallait punir de mort le vol comme en France, le pays serait bientôt dépeuplé, car Huron et voleur étaient presque synonymes.

En ce qui concernait les relations sexuelles, les Hurons étaient renommés parmi les autres tribus indigènes pour leur immoralité ; toute licence était permise pour les deux sexes, le mariage était généralement question utilitaire et le divorce était fréquent.

Les Robes Noires avaient appris, par de tragiques expériences, à connaître la cruauté et la violence des Hurons. Ceux-ci étaient accoutumés depuis leur enfance aux diverses formes de massacres. Le meurtre d'un des leurs n'était pas puni par une loi, c'était une affaire privée, les parents de la victime étaient libres de tuer le meurtrier ou d'accepter des présents à titre de réparation. Seul le meurtre d'un sorcier maléfique recevait l'approbation générale.

Les plus grands obstacles aux progrès du christianisme étaient les innombrables formes de superstitions des Hurons. Ils croyaient aux rêves et aux démons qui étaient partout et qu'ils nommaient Oki. L'Oki était de nature soit universelle comme le soleil, soit locale comme le démon d'un lac ou d'un arbre, soit personnelle, attaché à une famille ou à un individu. Il fallait craindre l'Oki, car il pouvait punir, mais il était d'un grand secours si on le flattait.

Les sorciers jouaient un rôle essentiel dans ce système d'influences surnaturelles. Plus ces hommes étaient difformes, plus ils étaient estimés. Ils interprétaient les songes, révélaient le passé et l'avenir, conciliaient les dieux de la guerre, de la chasse ou de la pêche, guérissaient les malades, et, d'une façon générale, distribuaient la bonne ou la mauvaise fortune. On les révé-

rait pour ces bienfaits et on les craignait pour le mal qu'ils pouvaient faire.

La lutte continua tout l'hiver, sans grands heurts, entre l'influence des Robes Noires et celle des sorciers. Peu de sauvages acceptaient les sacrifices exigés par la religion chrétienne, et les Pères, d'autre part, ne baptisaient que ceux dont ils avaient éprouvé la force morale. A Ihonatiria, Jogues était profondément édifié par la piété et la constance du premier chrétien Pierre. A Ossossané, il y eut une conversion encore plus remarquable.

Chihwatenhwa, qui avait trente-cinq ans, était le neveu du grand chef du peuple des Ours. Il était d'intelligence supérieure, et l'été précédent il avait été baptisé du nom de Joseph, alors qu'on le croyait mourant de l'influenza. S'étant remis, il resta fidèle aux promesses de son baptême. Il était absent lors du grand conseil d'octobre qui discuta du sort des missionnaires, sinon il les aurait défendus. En mars 1638, sa femme Aonetta et ses enfants furent baptisés et le mariage chrétien des parents fut célébré solennellement.

Ainsi, petit à petit, les Pères recherchaient des âmes et en gagnaient quelques-unes à Dieu.

Depuis plus de deux ans les missionnaires projetaient de quitter Ihonatiria. Le village allait à l'abandon, les palissades étaient tombées, plus de la moitié des habitants avait péri pendant les épidémies, la résidence de Saint-Joseph était en ruines : il fallait reconstruire une case neuve, ou en chercher une dans un autre village.

L'endroit que les Pères désiraient habiter était Teanaustayaé, le plus important village de la contrée, mais il y avait un gros obstacle : Teanaustayaé était la capitale des Attigeenongnahacs, le plus hostile des quatre peuples hurons, celui qui était venu à Ossossané pour massacrer les Français. "Il y avait bien peu d'espoir de succès dans un tel projet, dirent les Pères, mais Celui à qui rien n'est impossible, facilita cette entreprise et permit de la mener à bonne fin".

En avril, de Brébeuf se rendit à Teanaustayaé pour étudier les possibilités d'une installation dans cette ville. Les négociations durèrent pendant le mois de mai à la fin duquel Echon obtint la faveur de parler au conseil des chefs. Il développa ses arguments et offrit au conseil des présents de wampum, de haches et d'autres richesses du même genre. Après une consultation secrète, les chefs acceptèrent les cadeaux et non seulement autorisèrent les visages pâles à habiter leur village, mais ils leur offrirent une hutte.

Jogues et Chastellain furent les derniers à quitter Ihonatiria. Ayant enlevé tous les objets de valeur dans la chapelle en ruines, ils les transportèrent, avec l'aide de quelques amis hurons, pendant quarante kilomètres à travers d'épaisses forêts. Teanaustayaé était situé à l'intérieur des terres au sud-est de la péninsule, à environ vingt-cinq kilomètres d'Ossossané, sur l'éperon d'une

colline dont les flancs avaient été creusés par un torrent tumultueux. On l'appelait avec raison "le gardien de la belle petite rivière".

La case donnée aux Robes Noires ne valait guère mieux que celle qu'ils avaient abandonnée à Ithonatiria, le vent y pénétrait de tous côtés, mais les Pères acceptaient cet état de choses en pensant que le Sauveur du monde avait choisi une étable comme logement à Bethléem. Le Père Jogues commença avec allégresse son apostolat dans la deuxième chapelle Saint-Joseph à Teanaustayaé et y célébra sa première messe le 25 juin. C'est ainsi que Ondessonk, Echon et les autres Français furent, à leur grand étonnement, les bienvenus dans ce village autrefois si hostile.

## II

Pendant l'été de 1638 l'esprit de guerre s'empara des Hurons, les négociations de paix avec les Iroquois furent rompues, des troupes de guerriers se formèrent dans tous les villages des quatre nations huronnes. Les chefs brandirent la hache rouge, on chanta les hymnes belliqueux et les danses guerrières furent exécutées partout. Les bandes de combattants, poussant leurs cris de bataille, partirent armés de leurs tomahawks et de leurs javelots, dans la direction des grands lacs et des forêts profondes.

Ils revinrent à la fin de l'été, victorieux de tous côtés, et dans les villages les cris de triomphe retentirent et les feux s'allumèrent pour torturer les prisonniers.

A Teanaustayaé, Jogues fut le témoin d'une scène de torture et de conversion qui dépassait tout ce qu'on pouvait humainement imaginer. On devait exécuter un chef de la tribu des Iroquois-Onéida avec onze de ses guerriers. Ce chef écouta les paroles des Robes Noires et demanda le baptême, exhortant ses compagnons à suivre son exemple. Les Pères accédèrent à son désir et les baptisèrent tous au milieu des tourments qu'on leur infligeait. Pierre, c'était le nouveau nom du chef, vit ses compagnons succomber au fer et au feu et resta seul horriblement mutilé et brûlé. Soudain, comme s'il était inspiré, il s'élança sur ses persécuteurs, et leur arrachant des brandons allumés et des fers rouges, il se battit contre la foule. Il glissa et tomba à terre où on le ligota.

Les Hurons le jetèrent dans un immense brasier; il sortit du feu tenant des torches enflammées et, se ruant sur ses ennemis, se dirigea vers les palissades pour mettre le feu au village. On l'abattit avec une massue, on lui coupa les pieds et les mains, on le tint au-dessus de neuf différents brasiers que son sang éteignait presque. Finalement, on l'écrasa sous un tronc d'arbre embrasé; il se dégagea et, se glissant sur ses genoux et ses coudes, il avança de dix pas vers ses persécuteurs qui s'enfuirent comme devant un démon. L'un d'eux finit par lui trancher la tête.

"Nous avons des raisons de croire, dit de Brébeuf, que ce brave esprit jouit maintenant de la liberté des enfants du Ciel, car même ses ennemis s'écrièrent qu'il y avait une force surhumaine en lui et que sans doute le baptême la lui avait donnée". Les Hurons furent très irrités de ce que leurs ennemis iroquois eussent reçu le baptême et la félicité céleste. Ils firent un festin de la chair de Pierre et de ses compagnons. Pour montrer leur dédain, ils jetèrent dans la case des Robes Noires les os et en particulier les mains percées d'un Iroquois-Mohawk qu'on avait baptisé du nom de François-Xavier. Les Pères enterrèrent ces restes dans leur chapelle comme des ossements de chrétiens.

Bien que torturant leurs prisonniers avec cruauté, les Hurons faisaient cet été-là oeuvre de charité envers les Wenrohronons, tribu de Hurons-Iroquois, qui habitaient la côte est du lac Erié. Ces Wenrohronons avaient beaucoup souffert des épidémies d'influenza et avaient demandé du secours aux Hurons, car la "nation neutre" leur faisait une guerre sans merci qui les exterminait. Les Hurons acceptèrent l'accueillir chez eux les quelque six cents survivants, pour la plupart des femmes et des enfants. Une escorte de Hurons fut envoyée pour les aider, mais comme ils étaient affaiblis par la maladie, beaucoup moururent en route. Ceux qui parvinrent au bout de ce long voyage furent reçus avec la plus grande bonté et répartis parmi les différents villages; on leur donna la meilleure place dans les cases et des provisions à volonté. Jogues et les missionnaires se dépensèrent pour secourir à la fois l'âme et le corps de ces infortunés.

Les quatre nouveaux chrétiens assistèrent à la messe le 2 janvier, jour de la Saint-Etienne, en présence de nombreux visiteurs venus d'Ossossané et de Tenaustayaé.

Les missionnaires employèrent l'hiver et le début du printemps de 1639 à parcourir toute la péninsule huronne, dressant des cartes et faisant le recensement de la population. Ils découvrirent trente-deux villages, grands et petits, et évaluèrent la population à plus de douze mille âmes. Ils se consultèrent sur le meilleur moyen d'étendre leur action missionnaire. Deux méthodes furent envisagées : la première était de procéder comme ils l'avaient fait jusqu'à présent, en établissant des résidences dans les différents villages, avec des missionnaires en permanence. La deuxième était d'installer une résidence centrale qui servirait de quartier général permanent pour tous les missionnaires. Cette résidence serait située loin des villages indigènes et serait tout à fait indépendante. De là les missionnaires partiraient en expéditions plus ou moins longues dans les différentes régions du territoire.

Ce deuxième plan offrait beaucoup d'avantages : les prêtres seraient ainsi à l'abri de la promiscuité désagréable des sauvages, de leur indiscretions et de leurs

actes de malveillance. Ils pourraient construire une forteresse permanente où ils trouveraient la sécurité et autour de laquelle, dans les années à venir, s'édifierait une communauté de chrétiens hurons à l'image de celle des Algonquins, à Sillery, près de Québec.

### III

Les missionnaires découvrirent l'endroit rêvé pour édifier leur quartier général dans la partie est de la péninsule, à distance raisonnable de leurs différents postes. Cet endroit était situé près d'un petit cours d'eau qui reliait le lac d'Isaragui au lac Huron. De là on accédait facilement, d'un côté à l'intérieur des terres, de l'autre au Saint-Laurent.

Pour s'installer là, il fallait obtenir l'autorisation des Ataronchronons, la troisième des principales tribus huronnes. Bien que ce peuple se fût toujours montré hostile aux Robes Noires, les chefs accordèrent cette permission sans trop de difficultés en mars 1639. Les Pères consacrèrent aussitôt cet endroit à Notre-Dame et le nommèrent Sainte-Marie ou Notre-Dame de la Conception.

Le site choisi se trouvait dans une vallée spacieuse, protégée par un cercle de collines; le sol était riche, vierge et les bois abondaient.

Les ouvriers français se mirent au travail, déblayant quelques arpents de forêt. Ils bâtirent une assez grande case de planches et de troncs, préparèrent un terrain pour la culture, et creusèrent un petit canal pour le débarcadère des canots. A la fin de l'été, quelques-uns des missionnaires transportèrent la majeure partie de leurs possessions d'Ossossané à Sainte-Marie. La chapelle d'Ossossané fut laissée à la garde de Joseph le Chrétien.

Jogues et de Brébeuf ne quittèrent pas tout de suite Teanaustayaé, mais se trouvant en butte à de telles méchancetés de la part des indigènes, ils furent dans l'obligation d'abandonner leur case en automne.

Quand les flottilles huronnes revinrent de leur expédition d'été sur le Saint-Laurent, les Pères Le Mercier et Pijart revinrent de Québec, ramenant avec eux deux nouvelles recrues, les Pères Pierre-Joseph-Marie Chaumonot et Joseph-Antoine Poncet de la Rivière. Le nombre des ouvriers s'augmenta aussi, si bien qu'en octobre 1639, les Français étaient au nombre de 27, dont treize Pères.

Les Hurons qui revenaient de Trois-Rivières fraternisèrent en route, comme d'habitude, avec les Algonquins des îles, logeant dans leurs cases et pleins de sympathie pour certains d'entre eux qui souffraient de plaies et de pustules. Ils continuèrent leur chemin, et plus d'un s'arrêta au nouveau camp des Robes Noires à Sainte-Marie. Un groupe d'Ataronchronons, en particulier, trouva le débarcadère très commode, car son village n'était qu'à cinq kilomètres de là.

Les voyageurs amenaient avec eux un de leurs guerriers qui était tombé malade quelques jours auparavant. Sa peau était couverte de plaies et de pustules; les Français reconnurent la petite vérole. Ses compagnons le portèrent de Sainte-Marie jusqu'à son domicile, où sa famille et ses voisins vinrent le soigner; quelques heures après son arrivée il mourut.

L'épidémie se propagea rapidement de village en village, et en octobre elle sévissait partout avec violence. Les gens vécurent dans la terreur et firent appel aux sorciers pour éloigner ce nouveau démon qui couvrait leurs corps de plaies et les frappait de mort.

Selon leur habitude, les sorciers prescrivirent chants, danses, incantations. Il y eut un grand conseil des chefs de la nation. Il fut établi que la première victime de la maladie avait débarqué à la nouvelle case des Robes Noires; le premier village frappé était le plus rapproché des Robes Noires; les Robes Noires ne s'intéressaient guère aux cases, sauf à celles où il y avait des malades; il était donc clair, déclara le conseil, que les Robes Noires avaient une part de responsabilité dans cette épidémie. On se rappelait que partout où les Robes Noires avaient passé, la maladie avait décimé les populations. Maintenant ils étaient venus s'installer au milieu des Ataronchronons et ils commençaient à détruire cette nation-là.

Tandis que ces accusations s'élevaient de toutes parts, un des engagés, Robert le Coq, qui avait été à Québec, fut déposé à la porte de Sainte-Marie; il était couvert de pustules et presque méconnaissable. C'était miracle qu'il fût arrivé jusque là, ayant été abandonné plusieurs fois par les indigènes qui le transportaient. Il était si mal que les Pères lui administrèrent les derniers sacrements; pendant quelques jours, il fut entre la vie et la mort, puis lentement se remit. Robert le Coq devint l'argument final contre les Robes Noires. On déclara que les démons des Robes Noires l'avaient empêché de mourir; on colporta une soi-disant confession qu'il aurait faite à ses amis hurons, dans laquelle il accusait les Robes Noires de toutes sortes de pratiques de sorcellerie. Le Coq eut beau réfuter cette invention, on ne le crut pas. Les prêtres durent admettre que ces mensonges avaient une apparence de vérité, "car, dirent-ils, il est vrai qu'il y avait plus de morts dans les cases que nous visitions que dans celles qui nous étaient fermées; les voies mystérieuses de Dieu ne seront expliquées qu'au ciel".

A mesure que la petite vérole augmentait, la rage des Hurons contre les Robes Noires devenait plus féroce. Il fallait les mettre à mort et quiconque le désirait pouvait les massacrer. Les missionnaires se rendirent bien compte du danger et se préparèrent à mourir, se confiant en la Toute Puissance de Dieu et s'en remettant à sa sainte volonté.

Forts de cette assurance, ils continuaient leur ministère, se référant à leur recensement; ils projetèrent cinq expéditions missionnaires pour l'hiver. La première, sous la direction des Pères Lalemant, Le Mercier, Pijart et Poncet, se chargeait de la tribu des Ataronchronons demeurant dans les villages avoisinant Sainte-Marie, qui étaient dédiés à sainte Anne, saint Louis, saint Denis et saint Jean.

La seconde mission chez les Attigneenongnahacs était confiée aux Pères de Brébeuf et Chastellain. Ils résideraient à Saint-Joseph de Teanaustayaé et de là visiteraient les villages de Saint-Michel et Saint-Ignace. La troisième mission, concernant les Attignawantans, aurait pour quartier général Ossossané et s'étendrait sur douze hameaux des environs. La quatrième mission était celle des Arendarhonons, nation du Sud, peuplade encore inconnue des prêtres; les Pères Daniel et Le Moyne en seraient les pionniers. Ils devaient demeurer à Cahagué, ou village de Saint-Jean-Baptiste, et de là évangéliser les petits villages de Saint-Joachim et Sainte-Elisabeth.

Les Pères Jogues et Garnier furent choisis pour la mission la plus lointaine et la plus dangereuse, chez les Khionontateronons, "peuple de la région montagneuse", appelés par les Français les Pétuns ou peuple du tabac. Ce peuple appartenait à la branche des Hurons-Iroquois, mais avait été en guerre pendant bien des années avec les Hurons et les Iroquois. Peu de temps avant l'époque dont nous parlons, les Pétuns et les Hurons avaient enterré la hache de guerre et s'étaient alliés contre les Iroquois; ce traité de paix permit aux missionnaires d'étendre leurs apostolat chez ce peuple.

De Brébeuf avait déjà fait quelques essais de pénétration chez les Pétuns en 1624 et en 1637. Le moment était venu maintenant de reprendre la marche vers l'ouest au delà du pays huron.

La date du départ des missionnaires fut fixée au 1er novembre, jour de la Toussaint. L'hiver commençait, c'était la saison où les guerriers restaient dans les cases avec leurs familles. L'épidémie de petite vérole sévissait toujours et les Hurons parlaient plus que jamais de massacrer les Robes Noires. Malgré cela, les Pères se confièrent à Dieu, et se mirent en route après des prières en commun. Ils retroussèrent leurs robes noires, mirent des jambières de cuir, de grosses bottes

Au début de juillet, le Père Antoine Daniel revint travailler parmi les Hurons; en août et septembre arrivèrent successivement le Père Jérôme Lalemant, et les Pères Simon Le Moyne et François du Péron. A son arrivée, le Père Lalemant présenta le document qui le nommait supérieur de la mission huronne à la place du Père de Brébeuf, Jean de Brébeuf abandonna volontiers son autorité; depuis des années il demandait à ses supérieurs de le remplacer, alléguant qu'il lui manquait les qualités spirituelles nécessaires au commandement.

Personne ne fut jamais d'accord avec cette opinion, car il était zélé, doux, prudent, résolu et avait su gagner le respect et l'affection des Hurons comme aucun autre missionnaire ne l'avait fait jusque-là.

Lalemant avait quarante-cinq ans comme de Brébeuf. Il avait été professeur de théologie et de philosophie et avait montré de grandes qualités d'organisateur comme recteur du collège de Blois. Il était d'une famille de missionnaires, son frère Charles ayant été un des pionniers de Québec.

A l'opposé de Brébeuf, il était autoritaire, inflexible sur la discipline, "plutôt irascible", comme disait un des prêtres. C'était le chef qu'il fallait à ce moment-là. Alors que de Brébeuf avait le tact nécessaire pour les débuts. Lalemant possédait l'inflexibilité de l'administrateur. L'un déblayait le terrain, l'autre était l'architecte qui rêvait de projets immenses. Lalemant déclara tout de suite : "La première chose à faire est de parcourir le pays qui nous a reçus tout d'abord pour en faire le recensement, puis nous irons de l'avant toujours plus loin jusqu'à ce que nous ayons accompli notre tâche qui n'est limitée que par le soleil couchant."

Pendant cet automne de 1638, Lalemant assigna un poste à chaque missionnaire : il demeura à Ossossané avec Daniel, Le Mercier, Chastellain, Garnier et Du Péron. A Saint-Joseph-de-Teanaustrayaé, il plaça de Brébeuf, Jogues, Ragueneau et Le Moyne. Il établit un emploi du temps régulier pour chaque jour. Tous se levaient à quatre heures à l'appel de la cloche, méditaient et disaient leurs messes jusqu'à huit heures; on ouvrait alors les portes de la case. Lalemant décida qu'on ne laisserait pas pénétrer les indigènes comme autrefois; ne seraient admis que ceux qui pouvaient rendre service ou qui étaient suffisamment avancés pour tirer profit de leur entrée dans la chapelle. Un des pères devait rester à la case pour instruire les enfants, tandis que les autres faisaient des visites aux alentours. Le dîner était à deux heures, on disait les grâces en huron pour l'édification des indigènes présents, et on lisait un chapitre de la Bible. Les portes étaient fermées à 5 heures en été, à 4 heures en hiver, mais les Hurons chrétiens pouvaient être admis plus tard. La soirée était consacrée à l'étude de la langue, aux entretiens sur le travail de la journée, aux discussions sur l'avenir de la mission. Le souper était à 6 heures 30, les Pères mangeaient, assis sur un tronc d'arbre près du feu, pendant qu'on faisait une lecture pieuse. A huit heures, il y avait les prières du soir et l'examen de conscience, et à neuf heures tous reposaient sur leurs nattes.

Jogues commençait maintenant son troisième hiver comme missionnaire. Il savait le huron suffisamment pour converser avec facilité. Il connaissait à fond le caractère huron, d'une part cruel et vicieux, d'autre part doux et plein d'intelligence. Il ne demandait qu'à passer le reste de ses jours parmi les dangers de toutes sortes

espérait le martyre et le ciel pour lui-même pourvu qu'il pût sauver des âmes en grand nombre. Il était heureux d'avoir le poste le plus dangereux, et de lutter de toute son énergie à l'avant-garde, aux côtés de l'héroïque Jean de Brébeuf.

Lorsque les Robes Noires arrivèrent à Tenaustayaé en juin, l'opinion ne leur était pas très favorable; il suffit de quelques cas de maladie en octobre pour que toutes les accusations précédemment formulées renaissent.

Si un prêtre passait dans le village sonnant la cloche pour annoncer l'heure du catéchisme, un guerrier le suivait aussitôt, conseillant aux gens de s'éloigner de ces sorciers en robes noires. "Il vaudrait mieux, disait-il, les massacrer, plutôt que de les écouter."

Les Pères étaient en butte aux insolences inouïes des plus hostiles qui lançaient des boules de neige, des gourdins, des tiges de maïs, tout ce qui leur tombait sous la main lorsque les pierres manquaient, ce qui est fréquent dans ce pays.

Lalemant, contrairement à Jogues et de Brébeuf, avait bien du mal à maîtriser sa colère; pour lui, le pays huron était une des places fortes du démon. Pourtant, il ne désespérait pas, il voyait bien la lutte entre le bien et le mal dans ces âmes sauvages, et avait le ferme espoir que la Toute Puissance divine finirait par triompher.

En dépit de l'esprit de malveillance qui les entourait, les missionnaires firent quelques belles conquêtes cette année-là. A Teanaustayaé, Jogues et de Brébeuf établirent les fondements de l'église par la conversion d'un chef réputé, Aochiati. Il était âgé de 70 ans et avait suivi l'enseignement religieux avec fidélité. Il annonça publiquement qu'il était prêt à abandonner toutes les superstitions diaboliques et à répudier spécialement les "dances nues" dont il était le chef. Sa sincérité était évidente, puisqu'il irait même jusqu'à renoncer à fumer si cela était exigé; et cette résolution équivalait à un acte d'héroïsme, car un sauvage se priverait presque plus facilement de manger que de fumer.

Les Pères hésitèrent longtemps à baptiser Aochiati, mais sur la recommandation de Joseph Chibwatenhwa, ils le reçurent enfin dans le sein de l'Église le 20 décembre, et lui donnèrent le nom de Mathias. C'était le premier adulte en bonne santé qui devenait chrétien dans ce village; il fit baptiser avec lui deux de ses petites filles, ce qui était une preuve évidente de sa sincérité, puisqu'il était courant de croire que le baptême était mortel aux enfants. Quelques jours avant Noël, de Brébeuf et Jogues baptisèrent onze autres habitants, catéchumènes pleins de ferveur, et ainsi le premier de l'an 1639 marqua la naissance de la nouvelle église de Teanaustayaé.

A Ossossané, la nouvelle église s'élevait rapidement. Suivant l'exemple de Joseph Chihwatenhwa, plusieurs chefs de famille parmi les plus en vue du village se firent baptiser en novembre et décembre avec leurs femmes et leurs enfants. Le jour de l'Immaculée Conception tous assistèrent à la messe et ceux qui en avaient l'âge firent leur première communion.

C'est en décembre que fut terminée la magnifique chapelle d'Ossossané. C'était une construction spacieuse, très soigneusement faite, objet d'admiration pour tous les habitants. La messe y fut célébrée le 12 décembre, et, la veille de Noël, eut lieu la première grande fête. La chapelle était décorée de tableaux, de feuillages et de clinquant; des torches et des cierges flamboyaient, des feux et des plaques chauffées donnaient de la chaleur. Tous les chrétiens de la région, au nombre de plus de soixante, assistaient à la messe de minuit.

Après les sermons des Robes Noires, Joseph Chihwatenhwa fit un discours. "Il est intelligent et éloquent, dirent les Pères; il a du prestige, et une grande connaissance de nos mystères qu'il aime par dessus tout, aussi commençons-nous à le considérer comme un apôtre de ce pays, plutôt que comme un barbare." Les chrétiens hurons furent profondément impressionnés par la cérémonie; ils demandaient souvent quand reviendrait cette "sorte de beau jour". Ces gens n'étaient pas habitués aux chandelles, et quand ils virent tant de lumières scintiller dans la chapelle, ils ne savaient trop si c'était le jour ou la nuit.

Les missionnaires étaient désireux d'étendre leur influence. Ils avaient deux établissements permanents parmi deux des peuples hurons; ils avaient dix missionnaires, dont sept parlaient la langue indigène. Ils cherchaient donc un nouveau but à atteindre. C'était évidemment Scanonaenrat, le village de l'unique case blanche, capitale des Tohontaenrat, peuple adopté par la confédération huronne au commencement du siècle. Cette ville populeuse était à huit ou neuf kilomètres de Teanaustayaé sur une éminence dominant un précipice, ce qui en faisait une place forte. Les Pères savaient que les habitants de ce village passaient pour de vrais démons, les plus initiés dans l'art de la sorcellerie, mais ils ne s'arrêtèrent pas pour cela et, avec quelque humour, ils dédièrent la mission de Scanonaenrat à saint Michel, le grand ennemi de Satan.

Ils partirent à la conquête de cette nouvelle forteresse du démon au début de l'hiver et s'adressèrent au seul chef lui leur fût bienveillant, Totiri, baptisé plus tard du nom d'Etienne. Ce fut par son entremise qu'ils présentèrent aux douze chefs des Tohontaenrats leurs dons de tabac et de verroterie, signifiant par cela leur désir de faire connaître à toute le village l'unique Dieu qu'il fallait adorer. A la grande surprise des prêtres, le conseil des chefs accepta leur proposition et les ac-

cueillit avec dignité et courtoisie. Ils logèrent dans la case de Totiri et dressèrent un autel dans un coin.

De Brébeuf et Jogues furent chargés spécialement de cette nouvelle mission, et ils réussirent si bien que le 1er janvier, quatre chefs de famille furent solennellement baptisés. Leurs squaws n'arrivaient pas à se défaire de leurs terreurs superstitieuses en ce qui concernait le baptême.

et d'épais manteaux de fourrure; sur leurs épaules, ils attachèrent leurs vêtements, des couvertures, leur équipement pour la messe, leurs sacs de cadeaux, et à leurs côtés suspendirent leurs raquettes, leur bréviaire et leur sac de nourriture. Pleins d'enthousiasme, ils partirent à la conquête des âmes pour leur Dieu.

Jogues et Garnier traversèrent le lac Isaragui, en roulette pour Ossossané. La pluie et les chemins glissants rendaient leur avance très pénible, surtout à la montée des collines; ils atteignirent le village avant la nuit, mais ne reçurent qu'un accueil très froid, sauf de la part de Joseph le Chrétien et de quelques familles fidèles.

Ils avaient pensé qu'ils trouveraient un guide huron pour les conduire au pays des Pétuns, car les pistes leur étaient inconnues, mais personne ne voulait entreprendre le voyage, surtout à cette saison des pluies quand les rivières débordaient et que les pistes étaient recouvertes de boue. "Il nous fut impossible de trouver au village de la Conception un indigène pour nous accompagner, écrivirent-ils, les routes étant trop mauvaises pour des gens qui ne cherchent pas Dieu. Force nous fut donc de partir seuls, en prenant nos anges gardiens comme guides."

## CHAPITRE VI

### I

Quand Jogues et Garnier franchirent les portes d'Ossossané par ce gris matin de novembre, ils n'avaient que peu de données sur la contrée et les gens qu'ils allaient visiter, peu de renseignements sur la route à suivre. Leur but était le village d'Ehwae, où ils espéraient tenir conseil avec les chefs et échanger les présents qui seraient un gage d'amitié et d'hospitalité. On leur avait dit que la piste se dirigeait vers le sud suivant les collines qui dominaient la baie de Nottawasaga, puis vers l'ouest à travers la vallée, jusqu'au pied des montagnes.

Joseph le Chrétien leur avait parlé d'un chemin de traverse à quelque vingt-cinq kilomètres d'Ossossané, qui les conduirait à un hameau où ils pourraient passer la première nuit. Le chemin était glissant et plein d'embûches; dans l'après-midi, la première neige se mit à tomber. Ils essayèrent de trouver le raccourci, mais la neige serrée les aveuglait et leur cachait le sentier à travers la forêt. La nuit les enveloppa, et ils n'osèrent pas aller plus loin,

Ils campèrent là, roulés dans leur couverture après avoir mangé du pain, et se réveillèrent le lendemain, remerciant Dieu de la bonne nuit qu'ils avaient passée.

Ils repartirent à l'aube dans la neige jusqu'à une clairière où ils aperçurent quelques cases. Ils trouvèrent les familles sur le point de quitter leurs huttes pour se rendre au village pétun le plus proche, afin de trouver de la nourriture. Jogues et Garnier considérèrent cette rencontre comme des plus heureuses, et firent route tout le jour avec ces compagnons. Ils arrivèrent le soir après un voyage pénible dans ce village pétun qu'ils nommèrent le Saint-Thomas, et furent accueillis avec bienveillance. Ils eurent l'occasion ce soir-là de baptiser une vieille femme mourante et se réjouirent d'être arrivés à temps pour sauver cette âme.

Ils poursuivirent leur route vers les autres villes des pétuns, s'arrêtant seulement pour visiter les malades et baptiser les mourants. Ils furent bien reçus partout, en tant que frères adoptifs des Hurons, quoiqu'avec beaucoup de curiosité par les habitants qui n'avaient jamais vu de visages pâles.

La seconde semaine de novembre, ils arrivèrent à Ehwaë, le village principal qu'ils dédièrent à saint Pierre et saint Paul. Ils entrèrent tout droit dans une case et aperçurent un enfant mourant, dont les parents, de la nation neutre, s'étaient réfugiés là. Ils le baptisèrent et se réjouirent d'avoir été guidés vers cette case pour libérer l'âme de ce petit étranger.

Ils se présentèrent tout d'abord devant le grand chef qui les accueillit aimablement et leur offrit l'hospitalité, mais sans réunion du conseil. Les Pères n'eurent ainsi qu'une garantie toute personnelle de protection.

Les habitants d'Ehwaë étaient très occupés par l'arrivée des Attawandarons, peuple neutre, qui fuyaient la famine dans leur propre pays. Le territoire des Attawandarons bordait celui des Pétuns et des Hurons au sud, entre les lacs Ontario et Erié; de l'autre côté étaient les Iroquois : comme ils étaient restés en paix entre ces peuples ennemis, les Français les avaient surnommés "les neutres".

Quoique le village d'Ehwaë ne fût pas riche en blé, chaque jour voyait arriver des bandes d'hommes, de femmes et d'enfants, pâles et défigurés, chassés par la famine. Les Pères avaient ainsi l'occasion de baptiser beaucoup de ces malheureux qui mouraient en arrivant.

Ils s'occupaient aussi des Pétuns en bonne santé, leur expliquant l'Evangile dans le dialecte huron qu'ils comprenaient. Les réserves de blé des villages pétuns touchaient à leur fin et l'anxiété devint grande au sujet de la nourriture pour l'hiver. Affaiblis par les privations, de nombreux indigènes furent atteints de petite vérole et d'influenza.

Les récits accusateurs des Hurons concernant les Robes Noires revinrent à la mémoire des Pétuns, et quand des trappeurs hurons passèrent par là, à la fin de novembre, ils augmentèrent l'hostilité par leurs récits des méfaits supposés des Robes Noires dans leur pays. Ils affirmèrent que les chefs hurons avaient décrété la mort des Robes Noires et conseillèrent aux Pétuns de sauver leur peuple en massacrant Ondessonk et Ouracha.

Tout d'un coup, la bienveillance des Pétuns se changea en haine féroce contre les Pères, surtout quand le chef, leur hôte, se mit à partager les soupçons de tous.

Jogues et Garnier réalisèrent qu'il leur était impossible de réussir à Ehwae et ils partirent faire une tournée dans les villages plus petits, à la grande satisfaction du chef. Leur réputation les avait précédés et ils ne pouvaient pénétrer dans aucun village sans être insultés et menacés. Ils durent passer leurs nuits dans les forêts, dormant dans la neige, et leurs jours à errer, souvent sans nourriture.

Lorsqu'ils étaient reçus dans une case, le danger auquel ils s'exposaient était encore plus grand. Les menaces de mort les obligeaient souvent à quitter en hâte leur abri. Après bien des jours de marche pénible, Jogues et Garnier arrivèrent à un groupe de cases au centre des collines. Ils étaient tous deux épuisés par le froid et la faim et se sentaient fiévreux et malades. Ils espéraient pouvoir se reposer quelques jours dans une case, mais il vint un messager d'un des villages pétuns qui les avait bien accueillis lors de leur passage; il venait chercher les Robes Noires de la part de certains malades qu'ils avaient déjà visités.

C'était un appel de Dieu, ils y obéirent et se mirent en route à trois heures du matin, afin de pouvoir accomplir en une journée la distance de cinquante-cinq kilomètres. La neige couvrait le pays et l'air était si glacé qu'il faisait mal. Jogues, en proie à la fièvre, était peu solide sur ses jambes. Il leur fallait pourtant marcher presque sans faire halte, de peur d'être gelés sur place. Ils parvinrent au village à la nuit et trouvèrent les malades encore vivants et prêts à être baptisés.

Pendant qu'ils se reposaient dans ce village, ils eurent l'immense joie de voir Joseph Chihwatenhwa, le chrétien d'Ossossané entrer dans leur case. Il était venu malgré le froid intense pour les aider, ayant appris tous leurs malheurs. Il pensait pouvoir demander aux Pétuns de cesser leurs persécutions, comme il avait déjà pu protéger Daniel et Le Moyne contre les attaques des Arenderhonons-Hurons.

Joseph apportait des nouvelles d'Ossossané; la petite vérole sévissait toujours, et sa femme, Marie Aonetta, craignant la contagion pour ses enfants, l'avait supplié de ne pas partir à ce moment. Mais Joseph lui avait assuré qu'il fallait placer leur entière confiance en Dieu,

et que sa présence à lui ne servirait à rien au cas où la maladie frapperait leur famille.

Les deux jeunes prêtres retrouvèrent leur courage devant l'énergie et la confiance de Joseph, envoyé de Dieu. Tous trois se mirent en route par un froid mordant et arrivèrent le soir à un autre village. L'entrée de deux ou trois cases leur fut refusée, mais Joseph découvrit des parents dans le village et les persuada d'héberger les Robes Noires pour la nuit. On ne pouvait lui refuser à cause des liens du sang, mais on exigea leur départ pour le lendemain matin.

Dans le village suivant, les mêmes scènes se reproduisirent. Joseph parvint aussi à leur trouver un abri chez des parents, mais dans la nuit, un sauvage, fou de haine, tenta de mettre le feu à la case. Joseph et Garnier n'échappèrent que par miracle à la mort.

Ils quittèrent cet endroit dangereux et parvinrent à un village qui les avait bien accueillis autrefois. La calomnie avait là aussi fait son oeuvre et toutes les cases leur furent fermées, sauf celle d'un vieillard qui avait paru s'intéresser à leur instruction lors de leur précédente visite. Il appartenait à la tribu des Mascoutins, ou peuple de feu, qui demeurait près du lac Michigan; mais ayant été capturé tout jeune par les Pétuns, il était devenu un des leurs.

Malgré l'aide de Joseph, les Pères continuèrent à être partout repoussés. Cela décida les trois apôtres à retourner à Ehwae pour conférer avec les chefs de la nation. L'hostilité qui les accueillit fut encore plus grande que la fois précédente. Ils firent le tour des cases sous les huées et les menaces, mais gardèrent leur calme et leur dignité. Pourtant, ils furent obligés de quitter le village et de chercher refuge dans un hameau voisin.

Pendant ce temps, les chefs et les guerriers d'Ehwae se réunirent pour un festin et déclarèrent que celui qui tuerait les Robes Noires rendrait un service public à la nation.

Un groupe de jeunes guerriers partit aussitôt à la poursuite des Robes Noires, brandissant leurs tomahawks et bien décidés au massacre. Mais les trois voyageurs étaient déjà en sûreté dans une case.

Le jour suivant, le chef le plus violent vint faire des excuses aux Robes Noires et les pria d'oublier ce qui s'était passé. Joseph ne se laissa pas prendre à ces paroles mielleuses, et exprima clairement son opinion sur les Pétuns : "Ce que les Robes Noires viennent annoncer, dit-il, est de la plus haute importance, mais vous, Pétuns, obtus et bornés, fermez vos oreilles à ces nouvelles. Vos pensées ne vont pas plus loin que cette vie actuelle, tandis que nous, croyants, plaçons notre espérance en une éternité heureuse pour ceux qui se repentent."

Les chefs et les villageois écoutèrent Joseph avec respect, mais ne prirent pas ses paroles au sérieux; ils continuèrent à considérer les Robes Noires comme de dangereux sorciers venus pour exterminer la nation. Devant cette attitude, Joseph conseilla aux Pères de retourner chez eux.

C'est ce qu'ils firent, satisfaits du résultat de leur voyage malgré leur échec apparent. Ils avaient dressé des cartes du pays, inscrit les différents villages et ils estimaient la population à environ mille familles. Ils n'étaient pas du tout découragés, ayant eu la joie de sauver beaucoup d'âmes par le baptême, et d'annoncer l'Évangile à des foules. L'année suivante, ils reviendraient récolter la moisson qu'ils avaient semée.

Ils laissèrent le fidèle Joseph Chihwatenhwa à Ossossané, où il trouva que Dieu avait protégé sa famille, et continuèrent leur route jusqu'à Sainte-Marie. On les reçut avec joie. Les autres missionnaires étaient aussi rentrés, ayant tous affronté de nombreux dangers, mais tous heureux d'avoir rempli leur ministère.

## II

Dans leur tranquille retraite de Sainte-Marie, les Pères étaient assemblés au printemps de 1640, s'émerveillant de la façon miraculeuse dont ils avaient été préservés l'hiver précédent, tant de la petite vérole que de la folie meurtrière des sauvages. Comment n'avaient-ils pas été empoisonnés, ou privés de nourriture, ou abattus sur les pistes solitaires de la forêt? En vérité, la main de Dieu avait été leur force, leur unique défense.

En mars, les Hurons tinrent le grand conseil général de toutes leurs nations au village de Saint-Louis, à environ huit kilomètres de Sainte-Marie. Pendant toute une nuit, le sort des Robes Noires fut discuté; presque tous les indigènes voulaient leur mort. Un seul peuple les défendit, mais devant l'obstination des autres, leur chef déclara: «Mettons les Français à mort, puisque vous le désirez tant, mais que ceux qui sont les plus acharnés se chargent de l'exécution. Nous, du moins, pourrons nous justifier facilement de leur condamnation.»

Là-dessus, ils se renvoyèrent la balle les uns aux autres, chaque peuple prétendant que ce n'était pas à lui de commencer.

De leur côtés, les Pères faisaient le bilan de leur activité spirituelle. Les résultats en étaient très satisfaisants, bien qu'ils fussent amplement compensés par les échecs. L'été précédent avait vu se développer de nombreuses églises chrétiennes à Ossossané, à Teanaustayaé et à Scanonaenrat. Un grand nombre parmi les indigènes les plus dévoués avaient suivi les Pères à Sainte-Marie et désiraient se fixer dans le village chrétien qu'on projetait de créer.

Tout ce beau résultat fut presque entièrement détruit quand l'épidémie de petite vérole remplit les indigènes de terreur. Les nouveaux convertis, craignant d'être massacrés avec les Robes Noires, renoncèrent publiquement à leur foi et rejoignirent le camp des ennemis. Quand vint l'été de 1640, il ne restait qu'une trentaine d'âmes fidèles dispersées çà et là.

Un coup terrible frappa la mission. Joseph Chihwatenhawa fut trouvé assassiné dans la forêt, alors qu'il coupait des branches de cèdre pour construire un canot.

Joseph était la pierre fondamentale de l'Eglise huronne. Il s'était entièrement consacré aux Robes Noires et les avait aidés et défendus dans toutes leurs luttes. Les Pères, qui avaient beaucoup compté sur lui pour amener les Hurons à la conversion, acceptèrent cette mort comme une des épreuves incompréhensibles envoyées par la Divine Providence.

L'été passa paisiblement à Sainte-Marie, Jogues et ses compagnons étaient absorbés par leur retraite annuelle, leurs recherches linguistiques et la rédaction de leur dictionnaire. Ils travaillaient aussi à construire des cases, à défricher et à cultiver leurs terres.

En septembre, deux nouveaux missionnaires arrivèrent avec les flottilles de canots : le Père Claude Pijart, frère aîné du Père Pierre, et le Père Charles Raymbault. Ils étaient envoyés en mission chez les nomades Algonquins, qui hivernaient généralement dans le voisinage des Hurons. Avec eux arriva le premier frère lai, Dominique Scot, jeune homme de 21 ans, qui n'avait pas encore prononcé ses vœux dans la Compagnie de Jésus. L'élément religieux à Sainte-Marie augmenta encore par la création d'une nouvelle catégorie d'aides laïcs qu'on nomma "donati" ou "donnés". Depuis le début de l'installation des missionnaires parmi les Hurons, des ouvriers français ou "engagés" avaient été loués pour faire les travaux domestiques, pour la chasse, la pêche, et aussi pour aider à défendre les missionnaires à la maison et dans leurs voyages. Ils n'étaient liés par aucun contrat permanent et étaient libres de chasser et de vendre pour leur propre compte. Ces hommes avaient toujours été depuis le début de la mission d'une valeur morale exceptionnelle, et d'une fidélité à toute épreuve.

De son côté, le "donatus" ou "donné" se liait par contrat et par un vœu perpétuel s'engageant à servir et à aider les Pères dans leur travail d'évangélisation. Il mettait tout ce qu'il possédait à la disposition de la mission et faisait vœu d'obéissance, de chasteté et de célibat. D'autre part, la mission des Hurons, avec la garantie de la mission de la Nouvelle-France, s'engageait par contrat à subvenir à tous les besoins matériels du "donné", de même qu'à lui prodiguer ses soins dans la maladie et dans la vieillesse, et de le faire participer aux privilèges spirituels de la Compagnie de Jésus. Robert Le Coq, surnommé Robert le Bon, qui avait été "engagé" depuis

1638, fut le premier à signer le contrat et à prononcer le voeu de "donné". Cinq autres "donnés" arrivèrent de Québec et de Trois-Rivières; parmi eux se trouvait Guillaume Couture, robuste jeune homme, intelligent et pieux.

A la fin de l'hiver, treize prêtres, un frère lai, six "donnés", six engagés et deux garçons composaient l'avant-poste français en pays huron. La construction de la résidence de Sainte-Marie fut poussée activement, grâce à des outils et des matériaux de construction qui avaient été amenés depuis le Saint-Laurent. A côté de la maison d'habitation, on commença à bâtir une église spacieuse, un peu plus loin une case destinée à recevoir les chrétiens hurons en visite et à servir d'hôpital; plus loin encore une autre case pour les indigènes de toutes conditions qui passeraient par là.

Le travail de l'hiver 1640 fut ainsi distribué : Jogues et du Péron se chargeraient des villages ataronchronons dans le voisinage de Sainte-Marie et devraient demeurer à la résidence avec Chastellain, qui avait la surveillance générale de la case. Raymbault et Claude Pijart y demeureraient aussi, car ils devaient s'occuper des Algonquins campés dans les environs. Les autres se dispersèrent le 2 novembre vers des missions plus éloignées : Daniel et Le Moyne vers Teanaustayaé et la région centrale; Lalemant et Le Mercier vers Ossossané; Pijart et Garnier devaient faire une nouvelle tentative dans les villages pétuns; de Brébeuf et Chaumont partirent en rionniers vers le pays des Neutres, qui borde le territoire des Iroquois.

La tâche ne fut pas facile pour Jogues chez les Ataronchronons, bien qu'un esprit de bienveillance régnât presque partout. Ces indigènes restaient pleins d'hostilité et de trahison; ils étaient plus profondément superstitieux que les autres Hurons et moins intelligents. Pourtant, ils ouvrirent leurs portes à Ondessonk et à Anonchiara (le Père du Péron) et les reçurent sinon avec amitié, du moins avec tolérance.

Durant tout l'hiver, Jogues fit la tournée de ses cinq principaux villages trois ou quatre fois par semaine, bravant toutes les intempéries.

Le plus proche de ces villages, Sainte-Anne, était celui où l'on avait transporté depuis Sainte-Marie, le premier indigène malade de la petite vérole; la malveillance y était particulièrement forte, on y accusait les Robes Noires de tous les maux. Malgré cette animosité, le Père Jogues poursuivait sa tâche avec patience, s'imposant avec douceur dans les cases pour tâcher de gagner la confiance des habitants. Jogues et du Péron visitaient de même les autres villages de Saint-Denis, Saint-Louis, Saint-Jean et ceux plus à l'ouest de l'autre côté du lac Isaragui, ayant en tout environ quatorze cents âmes à leur charge. Lorsqu'ils rentraient à Sainte-Marie pour le dimanche, c'était pour eux une joie de voir l'assem-

blée des chrétiens venus d'Ossossané, de Teanaustayaé et même du camp des Algonquins, se joindre à eux pour les offices religieux.

Un des membres les plus remarquables de cette congrégation était Teondechoren, le frère aîné de Joseph Chihwatenhwa, l'apôtre regretté. C'était un homme de 45 ans, respecté à Ossossané pour ses prouesses et son éloquence. Depuis l'âge de 20 ans, il avait été un des meneurs de l'Aoutserohi, la fête du feu, cérémonie huronne extrêmement diabolique. Il avait été très opposé aux Robes Noires et avait renié son frère Joseph lorsque celui-ci s'était converti. Trois jours après le meurtre de Joseph, Teondechoren fut saisi du vif désir de mieux connaître les Robes Noires que son frère aimait tant. Plus il écoutait l'enseignement des Pères, plus il concevait du respect pour leur doctrine et bientôt il demanda le baptême. Après bien des hésitations, car sa vie passée était pleine de péchés, les Pères y consentirent, et ils s'aperçurent bientôt qu'il était le digne frère de Joseph le Croyant. Selon la coutume huronne, il prit le nom de Joseph comme successeur de son frère.

Quand les missionnaires se retrouvèrent tous en mars à Sainte-Marie, ils résumèrent leurs efforts pendant l'hiver 1640-1641, et constatèrent qu'après sept ans de mission, l'église huronne pouvait compter soixante chrétiens sûrs.

L'été de 1641 vit recommencer la guerre. Les Iroquois s'étaient lancés dans une violente offensive contre les Algonquins, les Hurons et les visages pâles français. Ils avaient tenté de faire la paix avec les Français au commencement de cette année, à la condition que ceux-ci feraient alliance avec eux contre leurs autres ennemis. Les négociations furent brusquement rompues par un échange de coups de mousquets. Pendant tout l'hiver, des maraudeurs iroquois avaient hanté les bois bordant le pays huron. On disait que le fleuve Ottawa et le Saint-Laurent étaient occurés par les Iroquois des Cinq Nations.

C'est pourquoi les trappeurs hurons s'embarquèrent avec quelque crainte pour leur expédition d'été à Trois-Rivières. Un des groupes qui partit au début de la saison était sous la conduite de Joseph Teondechoren et de Sondatsaa, le fils du vieux chef d'Ossossané. Sondatsaa était chrétien de cœur, mais n'avait pas encore été reçu dans l'Eglise. Quatre autres chrétiens hurons faisaient partie du groupe et, avec eux, partaient Echon, envoyé à Québec pour se reposer et guérir une clavicule fracturée; du Péron, et quelques "donnés" qui allaient chercher les provisions pour l'hiver.

Quelques semaines après leur départ, un bruit tendancieux circula. On accusait Echon d'être d'accord avec les Iroquois et de leur communiquer des renseignements sur les mouvements des Hurons. Tous les anciens soup-

çons s'ajoutèrent à ces révélations et un nouvel orage gronda sur la tête des Robes Noires à Sainte-Marie

Pour se protéger contre ces explosions de folie et pour se défendre contre les Iroquois qui rôdaient dans les forêts avoisinantes, les Pères hâtèrent la construction d'un fort à Sainte-Marie. Le fort devait être en maçonnerie du côté de la forêt et du côté des collines; le côté ouest, parallèle à la rivière et le côté sud donnant sur les champs cultivés devaient être en bois.

Le Père Jogues devait exécuter ces plans avec un "donné", Charles Boivin, comme surveillant des travaux, et Guillaume Couture, comme chef charpentier. Pendant tout l'été de 1641, ils travaillèrent activement à creuser les fondations et à assembler les matériaux. Jogues, les "donnés" et les ouvriers roulèrent des blocs de rochers du haut des collines, abatirent des arbres et les traînèrent à travers les broussailles.

Quand l'automne vint, ils avaient presque fini de creuser les fondations et se préparaient à poser les pierres de base.

Un événement d'une extrême importance interrompit le travail de Jogues. Cette année-là, les Algonquins devaient célébrer leur fête solennelle des morts. Les Nipissings, qui habitaient au nord des Hurons, le long de la Grande Baie, firent leur cérémonie pendant la première semaine de septembre. Les deux missionnaires des Algonquins, Raymbault et Claude Pijart, avec le supérieur Lalemant accompagnèrent la délégation huronne à la fête. Au jour fixé, plus de deux mille pleureurs s'assemblèrent; beaucoup d'entre eux avaient parcouru des centaines de milles, venant des sombres régions de l'intérieur et du nord.

Dans cette réunion de tant de nations, les missionnaires cherchèrent à gagner l'affection des chefs au moyen de festins et de présents. Ils obtinrent un résultat immédiat. Les chefs des Panoitigouehaks, puissante tribu algonquine de l'ouest, invitèrent très cordialement les Robes Noires à leur rendre visite dans leur pays à l'occasion de leur fête des morts. Ce peuple, connu des Français sous le nom de Gens du Sault ou Sauteurs, s'identifiait avec les Ojibwas ou Chippewas. Il résidait à quelque cinq cents kilomètres au nord-ouest, dans le voisinage des rapides qui relient le lac Supérieur au lac Huron.

Les Robes Noires acceptèrent l'invitation avec empressement. Ils avaient toujours désiré pénétrer au delà du pays huron jusqu'au cœur mystérieux du continent et établir des missions parmi les peuples inconnus aux abords des Grands Lacs. Avec l'aide de Dieu maintenant, une voie s'ouvrait dans cette région: le Père Charles Raymbault fut désigné pour faire ce voyage et comme quelques Hurons devaient aussi en faire partie, le Père Jogues fut choisi pour agir en liaison avec eux.

Tous droits réservés. Reproduction autorisée par F. Talbot et le Service littéraire anglo-français de l'Université de Toronto.

## III

La dernière semaine de septembre, Jogues et Raymbault se joignirent aux flottilles des Hurons et des Algonquins qui partaient en pèlerinage à la fête des morts des Ojibwas. Ces deux Pères étaient complètement initiés à la façon de vivre et de voyager des indigènes. Jogues qui commençait son sixième hiver parmi les Hurons était devenu aussi expert qu'eux pour conduire les canots et faire de longues marches, chargé de bagages. Sa peau blanche s'était tannée, ses muscles étaient aussi durs que du fer, il pouvait digérer n'importe quelle nourriture et supporter de longs jeûnes. Raymbault avait aussi cinq ans d'expérience parmi les Algonquins des bords du Saint-Laurent et du lac Huron. Il était de haute taille, habile, vigoureux et intrépide devant le danger. Ces deux prêtres connaissaient à fond, l'un la langue huronne, l'autre l'algonquin et tout deux savaient être fermes et conciliants avec les indigènes. Au bout de quelques jours de navigation sur le lac Huron, les Pères avaient franchi les régions qui leur étaient familières (la route du Saint-Laurent) et ils s'engagèrent dans l'inconnu. Ils notèrent soigneusement tout ce qu'ils observaient, afin de renseigner ceux qui viendraient après eux.

Le dix-septième jour de leur voyage, ils amarrèrent leurs canots dans une anse en aval des rapides appelés Sault Sainte-Marie, où se trouvait le village des Ojibwas. Ils avaient parcouru plus de cinq cents kilomètres et étaient arrivés à l'endroit que Jean Nicolet avait atteint en 1634, quand il cherchait la route de la Chine. Celui-ci n'avait pas été plus loin, car il avait pris un autre chemin à travers le lac Michigan. Jogues et Raymbault eurent l'occasion de s'aventurer juste un peu plus loin au delà du saut et furent ainsi, après Nicolet, les premiers hommes blancs qui aperçurent au loin le lac Supérieur.

A leur arrivée, une nuée d'indigènes à la peau cuivrée se précipita pour les accueillir. Jogues et Raymbault trouvèrent une assemblée de plus de deux mille sauvages venus pour la fête des Ojibwas. Ils offrirent leurs présents aux chefs et les assurèrent de l'amitié et de l'alliance des Français. On leur assigna une place d'honneur au grand conseil et on accepta leurs cadeaux. En échange, on leur offrit différents dons : les uns pour les remettre de leur fatigue du long voyage, d'autres pour leur indiquer qu'il y avait toujours dans chaque case une natte pour leur repos, un feu pour les réchauffer et une marmite de mets délicats pour les rassasier. L'accueil fut tellement chaleureux qu'on alla même jusqu'à les presser de demeurer avec la nation des Panoitigoueihaks, plutôt que d'entreprendre de nouveau le long voyage de retour

Jogues et Raymbault répondirent, l'un en huron, l'autre en algonquin, qu'ils seraient très heureux d'accepter l'invitation qui leur était faite, mais à une condition : il fallait que les chefs et le peuple fussent attentifs aux paroles de sagesse prononcées par les Robes Noires; il fallait aussi qu'ils essaient d'aimer et d'honorer le Dieu des Robes Noires, en chassant de leurs vies tout ce qui déplaisait à ce Dieu, créateur du monde.

Le conseil écouta ces discours avec beaucoup de courtoisie et d'intérêt et, après délibération, décida d'accepter ces propositions. Tous les chefs protestèrent de leur amour fraternel pour les Robes Noires et de leur grand désir de les voir s'installer dans leur village. En réponse, Jogues et Raymbault promirent de rapporter ces bonnes paroles à leur chef à Sainte-Marie et dirent aux Ojibwas qu'ils pouvaient s'attendre à voir les Robes Noires se fixer bientôt parmi eux.

Les Robes Noires et tous les visiteurs des autres nations présentèrent à la première réunion des offrandes pour sécher les larmes des Panoitigouehaks, dont les parents étaient morts dans les dix années qui s'étaient écoulées depuis la dernière fête des morts. Cet hommage fut suivi de chants et de danses, de pantomines, de jeux d'adresse et d'endurance et de festins. Puis, une deuxième réunion eut lieu, pendant laquelle on ressuscita les chefs défunts et on perpétua leur mémoire en donnant leurs noms à de dignes successeurs.

Le second jour fut un jour de deuil. On avait érigé une grande case somptueusement décorée de peaux et de fourrures. Les femmes placèrent sur le sol les ossements de leurs morts, puis s'assirent tout autour et se lamentèrent toute la journée. A la nuit tombante, un chœur d'hommes pénéra dans la case et entonna un chant lugubre; les femmes reprirent le refrain, et durant toute la nuit, dans l'ombre de la case, éclairée seulement par les flammes vacillantes des feux, ils poursuivirent leur chant de désespérance. Tout le peuple garda le silence pendant que se déroulait cette cérémonie. Au petit jour, les femmes rassemblèrent les ossements et les portèrent en grande pompe jusqu'à la fosse où ils devaient être définitivement enterrés.

Le troisième jour fut consacré à d'autres conseils, dans lesquels on forgea des alliances, on discuta des guerres et on s'occupa de tous les intérêts des clans, des tribus et des nations.

Jogues et Raymbault profitèrent de leur séjour chez les Ojibwas pour obtenir d'amples renseignements sur les régions dalentour et les tribus qui y habitaient. Ils durent refuser les invitations pressantes qui leur étaient faites par les chefs des nations lointaines, mais leur donnèrent l'espoir que dans un avenir assez proche, ils auraient la visite des Robes Noires.

Les missionnaires laissèrent leur regard errer sur la vaste étendue du lac Supérieur, et la pensée qu'un jour

ces peuplades barbares connaîtraient enfin la douce doctrine du Christ remplit leur coeur d'émotion et leurs yeux de larmes.

C'est à regret qu'ils reprirent le chemin du retour avec les Hurons, impatients de rentrer avant les tempêtes d'automne. Trois semaines plus tard, ils furent accueillis avec joie par leurs frères de Sainte-Marie.

Dans les discussions qui suivirent le rapport de leur mission, les Pères Jogues et Raymbault demandèrent avec instance qu'on envoie des missionnaires dans ces régions de l'ouest qui étaient si hospitalières et qui semblaient avoir un si vif désir d'être évangélisés. Le Père Lalemant était bien de cet avis, mais déclara qu'ils n'étaient pas assez nombreux et qu'il fallait d'abord s'occuper de la conversion des peuples qui étaient le plus près d'eux. En son temps, Dieu susciterait le moyen d'étendre leur action.

À son retour du pays des Ojibwas, le Père Jogues fut chargé de la direction matérielle de la résidence de Sainte-Marie. Il devait s'occuper de la nourriture, du chauffage, de l'habillement pour les quatorze prêtres, le frère lai, les sept "donnés" et les neuf ouvriers. Il avait aussi le soin de l'hôpital et son premier malade fut son compagnon du voyage au Sault-Sainte-Marie. Charles Raymbault était parti au milieu de novembre avec René Ménard faire une tournée dans les campements d'hiver des Nipissings. Ils avaient été surpris par une violente tempête de neige qui les avait obligés à revenir précipitamment à Sainte-Marie. Raymbault souffrait d'un gros rhume, dont la nature se révéla bientôt tuberculeuse. Durant les longs mois d'hiver, le Père Jogues le soigna avec un dévouement fraternel.

Cet hiver-là, les Hurons étaient extrêmement bienveillants pour les Pères. Nulle catastrophe ne les avait affligés, ils avaient, de plus, été très impressionnés par les nouvelles rapportées du Saint-Laurent par leurs guerriers. Les Français étaient un peuple puissant et prospère, qui aimait les Robes Noires et leur obéissait. Le grand chef des Français, Onontio (nom que donnaient les indigènes à Montmagny), avait fait une proposition surprenante au conseil de Trois-Rivières. Autrefois, il offrait des présents pour sceller les alliances, mais cette année il avait expliqué que ces présents étaient des gages de la véracité et de l'importance des paroles des Robes Noires. Il dit aux Hurons que s'ils acceptaient les présents, ils s'engageaient par là à écouter les Robes Noires et à obéir à leurs conseils. Les Hurons acceptèrent les présents et l'engagement. Les résultats furent merveilleux pour la mission.

Sainte-Marie devint le rendez-vous des indigènes et Ondessonk les recevait avec cordialité. Les missionnaires avaient décidé que tout adulte bien portant qui désirait le baptême, devrait être dirigé sur Sainte-Marie pour y subir un examen final de la sincérité de sa foi. Le Père

du Péron, qui avait la charge de la chapelle, dut avoir recours au Père Jogues pour l'aider dans cette tâche ardue. Ils réservaient la majorité des baptêmes pour les grandes fêtes, car il y avait toujours ces jours-là de nombreux indigènes.

Les Pères Chastellain et Pierre Pijart, qui avaient la charge des missions proches de Sainte-Marie, avaient eu des résultats satisfaisants grâce à leur patience et à leur dévouement.

Mais c'est à la Conception, à Ossossané, que les efforts des missionnaires furent le mieux récompensés. L'esprit du premier apôtre Joseph Chihwatenhwa planait sur le village. Sa veuve, Marie-Aonetta, restait un pilier de la foi et sa fille Thérèse, qui était élevée par des Ursulines à Québec, promettait, par son intelligence et sa fidélité, de devenir la première sainte des Hurons.

Joseph Teordechoren, qui avait assumé l'esprit de l'apôtre Joseph en prenant son nom, était rempli de zèle et d'une foi merveilleuse.

Sondatsaa, qui avait conduit le Père de Brébeuf à Québec, devint aussi une lumière de l'Eglise d'Ossossané. Les Pères de la mission huronne lui avaient refusé le baptême jusqu'à ce qu'il eût donné de plus amples preuves de sa sincérité; mais à Québec, devant ses pétitions si véhémentes, les Pères l'avaient baptisé avec solennité et le gouverneur Montmagny avait été son parrain; il fut nommé Charles. A son retour à Ossossané, il déclara publiquement qu'il était devenu chrétien et que jamais plus le diable n'aurait d'emprise sur lui.

A Teanaustayaé, les croyants étaient peu nombreux, mais très fidèles. Ce fut dans ce village qu'eut lieu cette année-là une conversion remarquable. Ahatsistari était l'un des plus grands chefs guerriers de toutes les nations huronnes, ses prouesses en avaient fait un véritable héros de légende. Plusieurs années auparavant, il s'était intéressé aux doctrines des Pères, mais il avait refusé d'abandonner les cérémonies de sa tribu. Ce n'est qu'en 1641 qu'il se déclara prêt à adjurer ses pratiques barbares et à suivre les préceptes des Robes Noires. Après avoir éprouvé sa sincérité, ceux-ci l'envoyèrent à Sainte-Marie, où il fut baptisé du nom d'Eustache, le samedi saint 1642. Il fit une déclaration publique tout à fait remarquable, et expliqua comment, dans tous les dangers de sa vie guerrière, il avait toujours senti qu'un esprit supérieur veillait sur lui, et il l'identifiait maintenant avec ce Christ que les Robes Noires lui avaient appris à connaître.

Le jour de Pâques, il communia avec les autres chrétiens, et, quelques heures plus tard, il partit sur le sentier de la guerre, à la tête de ses troupes huronnes, contre les Iroquois. Avant son départ, lui et les autres chefs guerriers chrétiens s'assemblèrent dans la case de Sainte-Marie et firent le serment suivant : "Nous déclarons être désormais un seul corps, un seul esprit, puisque nous servons tous le même Maître.

Quand l'un de nous passera dans un village où réside un chrétien, c'est chez lui qu'il logera. Quand l'un de nous sera dans l'affliction, c'est auprès des autres chrétiens qu'il ira chercher la consolation. Ne révélons pas nos fautes aux infidèles, mais montrons-leur bien par notre amitié réciproque que le nom de chrétien est un lien plus fort que les liens du sang. Faisons savoir à nos parents, qui n'ont pas la même croyance que nous, que nous ne souhaitons pas voir nos os mêlés aux leurs après notre mort, puisque nos âmes seront éternellement séparées et que notre affection ne continuera pas au delà de cette vie."

Les missionnaires étaient rentrés de leurs différents postes, ils résumèrent leur activité : ils avaient baptisé 120 Hurons adultes en bonne santé, après les avoir soigneusement instruits et éprouvés. Le Père Jogues à Sainte-Marie constatait autour de lui le changement qui s'opérait dans le cœur des sauvages, et l'attribuait à la vertu du Saint-Esprit. Les néophytes n'étaient que douceur et simplicité enfantine. Cette tranquillité ne lui suffisait pas. Dans les longs moments qu'il passait en prière prosterné devant le Saint-Sacrement, il suppliait Dieu de lui accorder de lutter et de souffrir pour Lui. Un après-midi de printemps, dans la chapelle déserte, alors qu'il était en adoration devant l'autel, il sentit monter en lui un ardent désir d'être soumis à des épreuves surhumaines. Sa tête inclinée touchait presque la marche de l'autel, il s'offrit corps, âme, esprit, volonté, pour que Dieu fit de lui ce qu'il lui plairait. A ce moment, il lui sembla qu'une voix prononçait ces mots : "Exaudita est oratio tua; fiat tibi sicut a me petisti. *Comfortare et esto robustus*" : Ta prière est entendue, qu'il te soit fait selon ton désir, sois consolé et prend courage."

Le Père Jogues ne douta pas un seul instant que Dieu lui avait parlé et il attendit désormais avec sérénité l'accomplissement de cette révélation.

## CHAPITRE VII

### L'EMBUSCADE DES MOHAWKS

#### I

La crainte des Iroquois planait comme un nuage sombre au-dessus du pays huron. Ces ennemis n'avaient jamais été si audacieux, si persistants, ni si complètement victorieux qu'en cette année 1642. Les Hurons furent poussés à agir. Ils étaient plus doux, moins belliqueux, moins fougueux, mais il leur était impossible de refuser le défi des Iroquois; s'ils recherchaient la paix, ils deviendraient un peuple de squaws et d'esclaves. Il fallait lutter.

Dans tous les villages, les chefs parcouraient les rues, appelant les guerriers à les suivre. Ils plantaient le poteau de guerre, tout rutilant de peinture écarlate, et alumaient des feux autour. Le chef, le visage et le corps tout striés de rouge, brandissait son tomahawk et tournait autour des feux. Des guerriers bariolés le suivaient, hurlant leurs chants de combat, et dansant leur danse de guerre. Avec un cri qui glaçait d'épouvante, tous se ruaient sur le poteau et y plantaient leurs haches. Des orateurs exhortaient les jeunes à être braves, les chefs se vantaient de leurs prouesses, les vieillards suppliaient qu'on sauve la nation. L'hystérie gagnait, le sang bouillonnait, et dans un désordre tumultueux la troupe s'élançait vers les pistes de la forêt.

Plusieurs des expéditions huronnes revinrent décimées; d'autres n'avaient pas engagé le combat, l'ennemi étant introuvable ou si nombreux qu'on n'avait pas osé l'affronter. Malgré leurs échecs, les Hurons n'étaient pas découragés, et pendant tout le printemps et l'été les bandes se suivirent sur le chemin de la guerre.

En juin, les trappeurs hurons préparaient leur voyage vers les établissements français. Ils savaient bien que la route était entièrement infestée d'Iroquois, mais ils osèrent se risquer, car leurs peaux de loutres pouvaient être échangées avec profit contre de précieuses marchandises françaises.

Il était indispensable qu'un des prêtres de Sainte-Marie tente de se rendre à Québec. Il fallait envoyer les rapports et les lettres, ramener le courrier, les provisions d'hiver, les outils et les matériaux pour la construction de la nouvelle résidence et du fort. Le supérieur Lalemant se trouvait bien embarrassé. Ce voyage, toujours plein de risques, était cette année-là particulièrement dangereux. C'était presque envoyer à la mort celui qu'il choisirait. Il lui fallait un homme d'expérience et qui ne faiblirait pas; il se décida à demander le Père Isaac lui expliquant clairement la situation et le laissant tout à fait libre d'accepter ou de refuser. Jogues n'hésita pas un instant, les paroles qu'il avait entendues dans la chapelle quelques mois plus tôt lui revinrent à la mémoire: c'était peut-être le début d'exaucement de sa prière.

Il ne se faisait aucune illusion sur les périls qui l'attendaient. Il s'offrit de tout coeur, pensant que Dieu lui préparait là une épreuve particulièrement difficile. Il se réjouissait de penser que son départ conserverait à la mission Sainte-Marie quelque prêtre plus indispensable que lui.

Le Père Charles Raymbault, dont les forces diminuaient chaque jour, pensa, d'accord avec son supérieur, que, s'il pouvait être transporté à Québec, il aurait plus de chances de guérir à l'hôpital qu'à Sainte-Marie, où l'installation était primitive. Le voyage fut aussi proposé à Guillaume Couture, le "donné", qui l'accepta avec autant d'empressement que le Père Jogues; deux autres

ouvriers français décidèrent de les accompagner, autant pour leurs intérêts personnels que pour ceux de la mission.

Les cinq Français devaient se joindre à un groupe composé de chrétiens hurons d'Ossossané et de Teanaustayaé. Le commandement fut donné au célèbre chef Eustache Ahatsistari; Etienne Totiri, Charles Sondatsaa, Joseph Teondechoren et deux de ses frères amenèrent des compagnons tous choisis parmi les chrétiens et les néophytes. Ils étaient vingt-cinq qui se mirent en route, dans quatre canots, le vendredi 13 juin.

Avant l'aube, les Pères Jogues et Raymbault avaient dit leur messe, les chrétiens avaient tous communiqué, puis au petit jour ils chargèrent leurs bagages dans les canots et se réunirent une dernière fois autour du feu pour les adieux. Le calumet fraternel fut passé de bouche en bouche et Joseph Teondechoren exhorta ses compagnons, disant : "Mes frères, mettons-nous à genoux et offrons-nous à Dieu pour la vie et pour la mort. Répétez tous mes paroles, afin que n'ayant qu'un seul coeur nous n'ayons aussi qu'une seule langue et une seule prière".

Dans la pâle lumière du matin de juin, tous, Hurons et Français, s'agenouillèrent sur le sol et répétèrent pieusement la prière de Joseph. Puis le supérieur Lalemant prononça la bénédiction sur eux. Un peu plus tard, les quatre canots s'éloignaient rapidement sur la rivière, accompagnés des adieux et des bénédictions de ceux qui restaient.

Le voyage fut long et pénible : il fallut franchir des rapides, ou à certains endroits porter les canots et les bagages lorsque la navigation était impossible; pour Jogues et Guillaume, la santé de Raimbault qui souffrait de l'humidité et de la fatigue était un souci de plus. Outre les difficultés matérielles du voyage, l'inquiétude persistante de voir surgir une bande d'Iroquois troublait leurs jours et leurs nuits.

Le 17 juillet, les canots arrivèrent à Trois-Rivières. "Enfin, écrivit Jogues, trente-cinq jours après notre départ de Sainte-Marie, après des craintes continuelles d'attaques, après divers dangers, accidents et naufrages, nous arrivâmes sains et saufs, mais très fatigués à Trois-Rivières; de là nous descendîmes à Québec, remerciant Dieu de nous avoir protégés partout."

Jogues fut très occupé à Québec; il fit un rapport détaillé sur la mission des Hurons au Père Vimont, supérieur de la Nouvelle-France, lui disant combien il serait nécessaire d'avoir plus de missionnaires pour porter l'Évangile parmi toutes ces peuplades lointaines. Lui-même exprima le grand désir qu'il avait de continuer son travail à Sainte-Marie. Vimont l'assura de son retour, mais lui déclara qu'il serait impossible d'envoyer, pour l'instant, d'autres prêtres dans la mission huronne, pas même le Père de Brébeuf qui était remis et qui brûlait de repartir. On avait besoin de tous les prêtres dis-

ponibles pour la région de Saint-Laurent. De plus, Vimont lui fit remarquer qu'aucun missionnaire n'était arrivé de France en 1641, et qu'on n'en attendait qu'un seul cet été-là, un Italien, le Père Francesco-Gioscoppe Bressiani. Si celui-ci arrivait à temps, il pourrait peut-être partir, mais le supérieur trouvait téméraire d'exposer des Pères au danger d'être capturés par les Iroquois. S'il n'était pas absolument nécessaire que le Père Isaac retourne à Sainte-Marie, on le garderait à Québec.

Vimont jugeait indispensable, toutefois, après les exemples de de Brébeuf et de Raymbault, d'envoyer à Sainte-Marie un homme au courant de la médecine et de la chirurgie. Un jeune "donné", René Goupil, qui avait étudié la médecine en France, semblait l'homme qu'il fallait pour ce poste. Il travaillait, depuis deux ans à l'hôpital de Québec et avait soigné les Français et les Algonquins; son zèle était immense et il avait toujours désiré entrer dans la Compagnie de Jésus; il venait d'être accepté comme "donné" pour la mission huronne. Tous les Pères l'aimaient et l'estimaient pour sa douceur et sa charité, et les sauvages avaient en lui une confiance absolue.

Vimont lui offrit de partir avec Jogues, mais ne lui cacha aucun des dangers du voyage et le risque qu'il courait d'être capturé et mis à mort par les Iroquois; il le laissait tout à fait libre. René répondit qu'il avait quitté la France précisément pour travailler parmi les Hurons et qu'il consentait à braver tous les dangers aux côtés du Père Jogues et de Couture.

Guillaume Couture eut aussi la liberté de choisir s'il resterait à Québec ou repartirait. Il voulait absolument repartir avec le Père Jogues. Avant son départ, il fit l'abandon à sa mère de tous les biens qu'il possédait encore en France et renouvela ses vœux de "donné", avec l'assentiment du gouverneur Montmagny et des supérieurs Jésuites.

Goupil et Couture étaient, au dire de Vimont, "incomparables en leur genre". Ils faisaient l'orgueil et la joie du Père Isaac, qui appréciait hautement leur zèle et leur piété, leur courage et leur sang-froid en toutes circonstances. Tous trois s'occupèrent activement à rassembler toutes les fournitures nécessaires à la vie des trente-cinq résidents à Sainte-Marie pour l'année à venir. Il y avait des pièces d'étoffe, des couvertures et des vêtements, des aliments et des graines à semer, des médicaments et des baumes; des outils, du ciment, des mousquets et des munitions, des sacs de froment, du vin pour la messe, des vêtements sacerdotaux, des ornements pour la chapelle, des collifichets et de la verroterie pour réjouir les sauvages; des lettres, des livres, de la papeterie. Tout cela et bien d'autres choses encore devaient être réunis et embarqués sur les petits canots pour être transportés à mille lieues de là, à Sainte-Marie.

## II

Québec était en effervescence à cause des bonnes nouvelles apportées de France par les navires : on allait envoyer de l'aide pour la défense des établissements français et algonquins contre les Iroquois.

Depuis quelque temps, l'audace insolente de ces démons incarnés avait augmenté à un tel point qu'ils menaçaient d'attaquer les villes mêmes du Saint-Laurent : Trois-Rivières, Montréal et Québec; ils se vantaient d'avoir l'aide des Hollandais qui leur fournissaient des armes et des munitions. L'avenir même de la colonie était en jeu; si les Iroquois n'étaient pas maîtrisés, le commerce des fourrures serait complètement anéanti, car les Iroquois empêchaient les Hurons d'apporter leurs peaux et chassaient les Algonquins du voisinage des Français.

Le gouverneur Montmagny avait député chaque année un représentant pour exposer la situation critique de la Nouvelle-France au cardinal de Richelieu et à la Compagnie des Cent Associés, mais on s'était peu soucié de ces appels. Enfin le dernier envoyé, le Père Le Jeune, avait réussi à impressionner le cardinal en déclarant que les Iroquois étaient si nuisants qu'ils finiraient par rendre impossible aux Français le maintien de la colonie. Richelieu fit une donation de dix mille écus pour ériger des fortifications contre les Iroquois, pour envoyer des navires patrouilleurs sur le Saint-Laurent et pour tenter des expéditions offensives dans le pays ennemi. Il envoya aussi des fonds pour aider à la construction du fort Sainte-Marie, ayant en vue la création d'une grande colonie française à l'intérieur du continent. Il assura le Père Le Jeune qu'il enverrait aussitôt que possible une troupe suffisante de soldats pour occuper les forts du Saint-Laurent, pour défendre Sainte-Marie et pour escorter les trappeurs hurons tout le long de leur voyage.

Le gouverneur Montmagny se prépara à exécuter son plan de défense immédiatement pendant l'été de 1642. Québec était encore à peu près à l'abri des incursions ennemies; Trois-Rivières, à quatre-vingt-quatre milles en amont sur le Saint-Laurent, était assez forte pour repousser des attaques; Montréal, à cent trente kilomètres plus haut, qui était en pleine création, pourrait bientôt se défendre seule. La première chose à faire pour protéger ces agglomérations et débarrasser le Saint-Laurent des Iroquois était de construire une forteresse à mi-chemin entre Trois-Rivières et Montréal, sur la rive sud du fleuve, au point où la rivière des Iroquois se jette dans le Saint-Laurent. Cette rivière était une route directe pour les ennemis vers les territoires français et algonquins. Un fort qui commanderait son embouchure, empêcherait le passage des bandes guerrières et couperait leur retraite.

Au printemps, Montmagny et ses ingénieurs avaient visité l'endroit. Ils choisirent l'emplacement d'un fort sur une colline dominant le confluent des deux rivières et le nommèrent fort Richelieu; la rivière des Iroquois reçut l'appellation de rivière Richelieu.

Les travaux commencèrent immédiatement; le gouverneur désirait que le fort fût en état de recevoir sa garnison pour l'hiver.

Jogues, uniquement préoccupé du bien-être des Hurons, se réjouissait à l'idée de l'aide promise à Sainte-Marie et des soldats qui viendraient protéger la route. Il s'intéressait beaucoup plus à l'évangélisation qu'au progrès colonial. Il passa le plus de temps possible à Sillery, le village chrétien de Saint-Joseph, établi à quatre ou cinq miles de Québec. Ce village avait été créé grâce à la générosité d'un riche gentilhomme : le Père Noël Brulard, chevalier de Sillery, qui trois ans plus tôt avait légué une somme suffisante pour fonder une "réduction" chrétienne.

Jogues y trouva trente familles d'Algonquins et de Montagnais confortablement logées et dont les champs étaient aussi bien cultivés que ceux des Français. Ces indigènes chrétiens jouissaient des mêmes privilèges que les colons français, mais gardaient les lois et les coutumes de leurs tribus.

Les religieuses de l'hôpital venaient dans une grande case soigner tous les malades, chrétiens ou païens; les Robes Noires avaient une résidence et une chapelle. Grâce à ces influences religieuses, les indigènes avançaient rapidement dans la connaissance de la foi. Ils venaient nombreux aux offices et à la communion; ils abandonnaient leurs superstitions et acceptaient la monogamie. "Une communauté semblable, pensait Jogues, pourrait s'établir d'ici à un ou deux ans près de Sainte-Marie, surtout avec, pour pierres de base, des chrétiens comme Joseph, Charles, Eustache, Etienne et René. En vérité, l'Eglise huronne serait alors florissante."

Deux autres établissements à Québec intéressaient particulièrement le Père Jogues : l'Hôtel-Dieu et l'école des Ursulines. L'hôpital était soutenu par la nièce du cardinal de Richelieu, la duchesse d'Aiguillon. Depuis leur arrivée, les trois religieuses n'avaient cessé de prodiguer leurs soins à tous dans les épidémies d'influenza et de petite vérole. Pour les Français, leur arrivée semblait un miracle; quant aux indigènes, il les révérait comme des anges.

L'école des Ursulines devait son existence à Mme Marie-Madeleine de la Peltrie, riche veuve qui consacra non seulement ses biens mais aussi sa vie à la conversion des indigènes. Elle amena avec elle en Nouvelle-France les Mères Marie de l'Incarnation, Marie de Saint-Joseph et Cécile de Sainte-Croix. Elles occupaient une petite demeure de deux pièces, située au pied de la falaise, près du port. Elles habitaient l'une des pièces et

dans l'autre instruisaient les jeunes indigènes et les filles des Français. Tout d'abord, les sauvages avaient hésité à confier leurs enfants aux religieuses, mais bientôt ils furent attirés par ces femmes vêtues de blanc, dont la vertu dépassait leur compréhension, et en peu de temps les squaws et les enfants les adorèrent.

En 1642, l'école des Ursulines était au complet avec cinquante fillettes françaises et indigènes. Le nouveau monastère près du sommet du rocher était presque terminé. Le Père Jogues eut de nombreux entretiens avec la Mère Saint-Joseph qui était spécialement chargée des jeunes Huronnes et parlait couramment leur langue. Au bout de trois ans, elle était connue de tous et on l'appelait la Mère des Hurons. C'était à ses soins qu'était confiée, depuis deux ans, Thérèse, fille du pieux Joseph Chihwatenhwa et nièce de Teondechoren.

Thérèse à treize ans était remarquablement intelligente et parlait le français facilement. Elle avait une distinction et une douceur mêlées d'une forte énergie qui en faisaient une personnalité bien marquée. Elle était la préférée de la Mère Saint-Joseph, qui voyait en elle un esprit choisi de Dieu pour prêcher l'Évangile à ses frères hurons. Elle ne perdait aucune occasion de parler aux indigènes qui venaient en visite, et par sa foi vivante elle les attirait vers sa religion.

Il avait été décidé que Thérèse rentrerait à Ossossané cet été-là avec le Père Jogues et son oncle Teondechoren. Elle était désolée et les Ursulines avaient le cœur brisé de la voir partir, mais toutes comprenaient que Dieu la destinait à succéder à son père comme apôtre parmi les Hurons.

Après dix jours passés à Québec, Jogues et les Hurons furent impatients de prendre le chemin du retour, car le bruit courait que les Iroquois, pour une raison inconnue, s'étaient retirés du haut Saint-Laurent.

Jogues eut ses derniers entretiens avec ses supérieurs, avec le gouverneur Montmagny et avec son ami le Père Charles Raymbault. Celui-ci était bien mal, et le Père Jogues vit, en lui disant adieu, que sa mort était proche; en effet, trois mois plus tard, le Père Vimont devait annoncer son départ pour le Ciel.

La petite troupe quitta Québec le 28 juillet; elle s'était augmentée de Thérèse, du fils de Joseph Teondechoren, âgé de quatorze ans, et d'un autre garçon huron qui avait passé l'hiver dans une école dirigée par le Père de Brébeuf. Il y avait aussi René Goupil et un autre jeune Français. Quelques autres canots hurons se joignirent à la flottille.

Ils s'arrêtèrent aux Trois-Rivières le 30 juillet et le Père Jogues fut heureux de pouvoir célébrer la fête de saint Ignace dans la chapelle de l'Assommoir-Conception. Il se confessa au Père Buteux et lui révéla la promesse qu'il avait reçue de Dieu. Se réaliserait-elle dans son voyage de retour? Il se sentait faible et craintif, mais

le Père Buteux l'encouragea et lui affirma que, quoi qu'il arrivât, il était entre les mains de Dieu.

Les dernières nouvelles concernant les Iroquois conseillaient un départ immédiat; ces sauvages, effrayés par les préparatifs de fortifications à Richelieu, s'étaient enfuis et avaient laissé la route libre. Jogues et les Hurons se hâtèrent de partir. Thérèse écrivit une lettre pleine d'affection et de reconnaissance à ses chères Mères à Québec, à la grande admiration des Hurons qui la trouvaient aussi savante que les Robes Noires, lettre qu'elle confia au Père du Péron pour qu'il la remit à la Mère Saint-Joseph.

A quatre heures du matin, le 1er août, le Père Jogues célébra la messe et donna la communion à tous ses compagnons de voyage. Il était particulièrement ému, car c'était la dernière messe qu'il pourrait célébrer pendant quelques semaines.

Descendant au port, ils trouvèrent douze canots amarrés, d'autres Hurons ayant demandé la permission de se joindre à eux. Ils étaient maintenant quarante. Selon la coutume, ils s'accroupirent sur la berge pour un dernier conseil. Ils s'engagèrent à suivre leur chef Eustache, discutèrent leur route et leur prochaine étape; les Pères Jogues et Buteux les exhortèrent à se confier à Dieu et à Lui être fidèles en toutes circonstances. Tous grognèrent en signe d'assentiment.

Chacun des chrétiens parla à son tour et proclama sa foi. Le discours du grand chef Eustache Ahatsistari fut remarquable. Il se dit prêt à accepter la mort s'il était capturé par les Iroquois, il se promettait de leur dire que son âme était hors de leur atteinte et que malgré les tortures qu'on infligeait à son corps, sa joie d'aller au ciel restait profonde. Tous furent émus aux larmes en entendant les paroles de cet homme si pieux comme chrétien et si courageux comme chef.

Le canot d'Eustache partit en tête de la flotille sur les eaux du Saint-Laurent; en traversant le lac Saint-Pierre, les voyageurs restèrent sur le qui-vive, malgré ce qu'on disait du départ des Iroquois. Durant tout le jour, ils pagayèrent sans arrêt, et ils avaient couvert une distance de quarante-cinq kilomètres quand ils s'arrêtèrent le soir. Ils discutèrent sur le chemin à suivre pour le lendemain : deux routes s'offraient à eux, l'une au delà des îles du lac Saint-Pierre, en plein cours du Saint-Laurent; l'autre par l'étroit chenal entre la terre ferme et les îles. Le premier chemin était plus long et les amenait en pleine vue des rives iroquoises de l'embouchure du fleuve Richelieu, mais ils seraient à l'abri d'une embuscade. La deuxième route était plus directe et plus facile, mais elle était très dangereuse et propice aux pièges; cependant les Hurons décidèrent de s'y risquer; ils étaient à peu près certains qu'il ne se trouvait aucune troupe importante d'Iroquois dans le voisinage, aussi dormirent-ils tranquillement cette nuit-là.

## III

Quand l'aube filtra à travers les feuilles, les Hurons s'éveillèrent, et après s'être recommandés à Dieu ils se mirent en route avec précaution. Le soleil d'or inondait le lac Saint-Pierre de ses rayons et rougissait les nuages laissant présager une journée chaude.

Au bout d'un moment, ils durent glisser leurs canots dans les grandes herbes des marais qui bordaient la côte. Un des guerriers grogna tout à coup en signe d'avertissement. Tous s'arrêtèrent et saisirent leurs arcs, tous les yeux scrutaient la rive. Bientôt ils découvrirent dans la boue, des trainées, laissées par des canots et la marque de pieds nus. Les traces étaient fraîches; étaient-ce celles d'amis ou d'ennemis? Eustache déclara qu'autant qu'il pouvait en juger, c'étaient des empreintes d'Iroquois, mais que ceux-ci n'avaient pas plus de trois canots et qu'eux-mêmes étaient assez nombreux pour ne pas craindre une rencontre. Cette opinion fut acceptée et l'on repartit. La rivière devenait si étroite que les douze canots furent obligés de passer à la file; les rives étaient couvertes de bois touffus, l'endroit était très dangereux. Pendant huit cents mètres ou plus, la rive droite n'était qu'un marais stagnant recouvert de larges feuilles et de hautes herbes; sur la rive gauche, vers l'île, le courant descendait avec violence. Eustache guida son canot tout contre le marais hors du courant; Joseph, Charles et Étienne le suivirent; les autres s'échelonnaient à une certaine distance à l'arrière. Ils se sentaient en sécurité le long du marais, mais avaient peur d'un point sur la gauche, un peu plus en avant, où il y avait un petit chenal entre la première et la deuxième île.

Soudain, des cris de guerre déchirèrent l'air. Des visages grimaçants, des corps bariolés de peinture rouge-sang surgirent brusquement du marais. Trente Iroquois debout parmi les hautes herbes visèrent et firent feu de leurs mousquets; des balles crépitèrent, s'écrasèrent contre les canots, sifflèrent dans l'eau. Eustache et les Hurons répondirent par un hurlement de défi, lancèrent une volée de flèches et poussèrent leurs barques dans le marais. Au-dessus du tumulte, la forte voix d'Eustache s'éleva: "Grand Dieu, de Toi seul j'attends le secours." La Père Jogues s'agenouilla et, faisant le signe de la croix, prononça l'absolution sur ses frères.

Atieronhonc, le pilote de son canot qui était accroupi juste devant lui, eut la main percée par la première décharge. C'était le seul dans le bateau qui ne fût pas chrétien. Jogues lui demanda s'il désirait le baptême. Sur sa réponse affirmative, le Père prit de l'eau dans le creux de sa main et en aspergea la tête de l'homme, lui donnant le nom de Bernard. Une nouvelle décharge tomba dru autour d'eux, le canot s'écrasa contre la rive, Jogues se sentit projeté dans les herbes.

Il fut le témoin angoissé de la bataille et se rendit compte que seuls les cinq ou six canots hurons de l'avant-garde avaient été pris dans la fusillade, les autres étaient restés en arrière, et, aux premiers cris de guerre, avaient fait volte-face, emportant avec eux le quatrième Français.

Le combat était inégal, les Iroquois étant deux fois plus nombreux que les chrétiens; tout d'un coup, de la rivière, de nouveaux cris de guerre s'élevèrent, triomphants.

Jogues comprit que tout était perdu en voyant huit canots chargés de quarante Iroquois s'avancer parmi les herbes et cerner les Hurons par derrière. Ceux-ci se défendaient avec courage, frappant de tous côtés avec leurs tomahawks; Guillaume Couture, se frayant un passage à travers les Iroquois, gagna l'abri des arbres; Goupil qui luttait maladroitement tomba bientôt. Les Iroquois n'avaient pas vu le Père Jogues caché par les hautes tiges; il pouvait demeurer inaperçu s'il restait immobile, et plus tard s'échapper en rampant dans les herbes. C'était un excellent coureur qui pouvait distancer n'importe quel indigène. Il chassa avec impatience cette pensée de son esprit; il ne pouvait songer à abandonner ses camarades français ou ses amis hurons; sa place était à côté d'eux; il ne pouvait se battre, puisqu'il était prêtre, mais il pouvait partager leurs épreuves et leur donner le secours de la religion. Se levant, il s'avança hardiment hors des roseaux. L'Iroquois qui montait la garde à côté de Goupil, craignant un piège, leva son javelot, prêt à le lancer en voyant cette apparition. Jogues s'arrêta et cria en Huron : "N'ayez pas peur; faites-moi prisonnier et mettez-moi avec le Français et les Hurons que vous avez capturés."

L'Iroquois s'avança avec précaution et, s'élançant sur Jogues, le terrassa à terre. D'autres sauvages bondirent sur lui, lui arrachèrent sa robe noire, le battirent et le traînèrent près des autres prisonniers. Voyant qu'on voulait lui lier les chevilles, Jogues s'écria : "Vous n'avez pas besoin de m'attacher; vos prisonniers constituent à eux seuls les liens qui me retiendront captif; je ne les quitterai pas jusqu'à la mort."

Il parlait en maître et les Iroquois accédèrent à son désir. Il put ainsi s'approcher de Goupil qui gisait ligoté et lui murmurer des paroles d'encouragement; Goupil lui répondit avec ferveur qu'il était prêt à accepter la volonté de Dieu.

Ondessonk exhorta aussi les Hurons qui étaient couchés là, silencieux et réduits à l'impuissance. Les vieillards, Thérèse et les deux garçons étaient parqués non loin de là, remplis de terreur. Jogues alla vers eux et conseilla aux quelques captifs qui étaient encore païens de se faire baptiser, car il était probable que les Iroquois les massacraient. Ils acceptèrent, et le Père, pressant ses vêtements mouillés pour en extraire un peu d'eau, leur donna le baptême.

Pendant ce temps, les Iroquois amenaient d'autres prisonniers qu'ils avaient capturés dans les bois; une bande arriva dans un tumulte de cris, conduisant Eustache. Celui-ci était couvert de sang et solidement ligoté avec des lanières de cuir. Les Iroquois exultaient d'avoir pris Ahatsistari, le grand chef huron. Le Père Jogues se sentit faiblir de douleur en reconnaissant Eustache. Ce grand guerrier, chef des chrétiens, serait certainement mis à mort, même si les autres prisonniers étaient épargnés. Jogues s'élança vers lui et l'étreignit. "Ah ! mon Père, dit Ahatsistari, d'une voix ferme, j'ai fait le serment de te rester fidèle, dans la vie ou dans la mort." Les sauvages écartèrent brutalement Ondessonk et jetèrent Ahatsistari sur le sol, où ils l'attachèrent avec de nouveaux liens.

Guillaume Couture avait pu échapper aux Iroquois et se cacher dans la forêt, où, après une longue course, il distança ses ennemis. Il se retrouva seul et libre de fuir, mais la pensée du Père Jogues et de René Goupil le retint. Il ne les abandonnerait pas et mourrait à leur côté, si Dieu demandait sa vie.

Il revint sur ses pas, ayant chargé son mousquet; un groupe d'Iroquois l'aperçut et le mit en joue. Ils échangèrent des coups de feu et Couture abattit un chef ennemi. Les sauvages exaspérés se ruèrent sur lui et le piétinèrent, lui arrachant les ongles des mains et le poussant vers le camp.

Jogues vit arriver ce nouveau prisonnier qu'il ne reconnut pas tout de suite, tant il était couvert de sang. Dès qu'il reconnut Guillaume, il se précipita vers lui et lui prodigua des paroles d'affection et d'encouragement.

En voyant Ondessonk embrasser leur captif, les Iroquois s'imaginèrent qu'il le félicitait d'avoir tué leur chef. Cela les rendit fous furieux; ils se précipitèrent sur le Père et le rouèrent de coups, le piétinèrent jusqu'à ce qu'il tombât évanoui sur le sol. Puis ils lui arrachèrent les ongles des mains et réduisirent ses doigts en une horrible bouillie sanguinolente.

D'autres sauvages en firent autant à Goupil. "C'étaient les Français qu'ils détestaient, hurlaient-ils, c'étaient les Français qui étaient leurs plus grands ennemis; ils avaient offert la paix aux Français et ceux-ci leur avaient répondu par des coups de canon. Depuis un an, ils attendaient l'occasion de capturer des Français; maintenant qu'ils avaient des prisonniers, ils les brûleraient, les tortureraient et mangeraient leur chair blanche !"

Tous étaient dans la joie d'avoir capturé des prisonniers de marque et un important butin. Cependant, ils ne voulurent pas s'attarder, car il aurait pu y avoir des patrouilles d'Algonquins dans le voisinage attirées par les cris de guerre et les coups de mousquet.

Ils rassemblèrent les canots hurons, y répartirent leurs hommes avec les prisonniers et, remontant le courant, passèrent entre les nombreuses îles par des canaux tor-

tueux au milieu des roseaux. Quelques heures après, ils débouchèrent dans le cours élargi du Saint-Laurent. Là, ils étaient à l'abri de toute poursuite.

Ils rangèrent leurs vingt canots dans une lagune profonde et campèrent sur la rive élevée de l'île. Puis ils tinrent conseil, se félicitant de leurs prouesses du matin, répartissant les prisonniers entre les chefs, et faisant la distribution du butin. Leurs yeux brillaient de convoitise, car ils n'avaient jamais encore saisi de pareilles richesses.

Le Père Jogues souffrait terriblement de ses blessures, mais, n'étant pas ligoté, il pouvait aller de l'un à l'autre de ses compagnons, leur portant de l'eau pour éteindre leur soif et pour laver leurs plaies. Les deux Français, Goupil et Couture, supportaient avec courage leurs souffrances, et leur foi demeurait inchangée.

René signala au Père Jogues un vieillard qui n'avait pas encore été baptisé. Ondessonk persuada le vieux sauvage d'accepter le baptême et la promesse d'une vie heureuse après la mort. Eustache et ses compagnons demeurèrent immobiles et stoïques, ne voulant montrer aucun signe de crainte ou de souffrance aux Iroquois. Ils dirent à Ondessonk que ces Iroquois appartenaient à la nation Mohawk, la plus sauvage de toutes les tribus iroquoises et la plus forte, parce que, demeurant près des Hollandais, ceux-ci lui fournissent des armes à feu.

Les Hurons étaient particulièrement indignés contre un des chefs ennemis qui était d'origine huronne; on le surnommait "l'homme de Mathurin", car il avait été au service de cet "engagé". A l'époque où Mathurin quitta le pays huron pour retourner en France, son serviteur fut pris par les Iroquois qui l'adoptèrent. C'est lui qui avait préparé le guet-apens pour son propre peuple, ce matin-là. Il débordait de joie méchante en contemplant ses amis d'autrefois et excitait les autres Iroquois, surtout contre Ondessonk et les Français qu'il détestait particulièrement.

Les Mohawks ayant terminé le partage du butin se mirent en route, chassant, tel un troupeau, leurs prisonniers vers les barques. Le vieillard que le Père Jogues venait de baptiser refusa de bouger, disant qu'il était trop vieux pour s'accoutumer à un nouveau genre de vie parmi les Iroquois et qu'il préférerait mourir là. Les Iroquois le prirent au mot, lui fracassèrent le crâne et le scalpèrent. Le Père Jogues en éprouva un chagrin mêlé de joie, car les eaux du baptême venaient à peine de sécher sur la tête du malheureux.

Les vingt canots traversèrent le Saint-Laurent vers la rive sud et s'engagèrent dans l'embouchure de la rivière des Iroquois. Là, ils étaient chez eux et ils s'y arrêtèrent pour passer la nuit. A une certaine distance de leurs feux, vers la crête de la colline, on voyait les bornes plantées par les ingénieurs français pour marquer l'emplacement du fort Richelieu.

Les Mohawks en étaient personnellement offensés et ils voulurent laisser un témoignage de leur victoire. Ils dessinèrent sur une plaque d'écorce de grosses têtes représentant leurs prisonniers de marque et de plus petites qui indiquaient les autres. Ces vingt-deux têtes étaient peintes en rouge pour montrer que les captifs étaient vivants et destinés à être brûlés; trois têtes noires indiquaient le nombre de morts. Ils choisirent un grand arbre sur le flanc de la colline et y accrochèrent leur écriteau, afin que tous ceux qui passeraient par là pussent apprendre la victoire iroquoise et en être remplis de terreur.

## CHAPITRE VIII

### SUR LE CHEMIN DE LA TORTURE

#### I

La douleur dans l'âme du Père Jogues était plus profonde que la nuit; il ne pouvait dormir, étendu parmi les captifs hurons, sous l'oeil vigilant des Iroquois. Dieu, dans ses mystérieux desseins, avait permis qu'une fois de plus l'Eglise des Hurons fût détruite. Tous les chefs chrétiens étaient frappés : Eustache, Joseph, Charles, Etienne, Pierre, Paul et la petite Thérèse. Le Père Isaac avait tant espéré qu'ils deviendraient les piliers solides de leur Eglise, l'hiver suivant. Maintenant, ils étaient capturés et seraient bientôt massacrés, il ne restait pour ainsi dire plus de chefs chrétiens parmi les Hurons. Quant à Couture et Goupil, qui étaient si nécessaires à Sainte-Marie, eux aussi étaient prisonniers, et toutes les provisions, les vêtements et les lettres avaient été saisis par les Iroquois.

Le Père Jogues repassait dans son esprit toutes ces tristesses et il priait Dieu de soutenir le courage de ses compagnons; pour lui, sa prière faite à Sainte-Marie se trouvait exaucée, mais il n'avait jamais demandé la souffrance pour ses frères.

Pendant quatre jours, les Mohawks poursuivirent leur route, tantôt naviguant, tantôt portant leurs barques par-dessus les roches glissantes. La chaleur devenait étouffante. Les plaies des captifs s'envenimaient et attiraient les mouches et les insectes; le Père Jogues et ses compagnons étaient nuit et jour la proie des moustiques qui piquaient leur chair nue. Ils étaient aussi en butte aux brutalités des jeunes guerriers Iroquois qui s'amusaient à leur tirer la barbe, les cheveux ou les poils du corps, à les pincer et à les griffer.

Ces persécutions n'étaient pas le plus grand tourment du Père Jogues; sa torture était toute morale : il souffrait de penser à la destruction de l'Eglise huron-

ne par la mort de ses chefs les plus éprouvés et de voir triompher l'esprit du mal sur l'esprit d'amour et de sacrifice. Depuis leur capture, Jogues encourageait les Hurons et les Français à guetter l'occasion de s'enfuir. Les Hurons n'avaient pas besoin de ce conseil : c'était leur loi; quant à Couture et à Goupil, ils refusèrent absolument, à moins que le Père Isaac ne vint avec eux.

Jogues et Goupil avaient la consolation d'être dans le même canot, car ils avaient été donnés au même maître; Goupil, avec une charité admirable, pansait les blessures de tous, Iroquois ou Hurons, et ne cessait de proclamer sa joie à l'idée de sacrifier sa vie pour Dieu.

Un jour il avoua au Père Jogues le désir ardent qu'il avait de se consacrer entièrement à Dieu en prononçant les vœux qui le lieraient à la Compagnie de Jésus. Le Père Jogues en pleura de joie, car nul plus que René n'était digne d'entrer dans cette Compagnie, et c'est ainsi qu'au nom du Père provincial de France, Jogues autorisa René à prononcer les vœux de coadjuteur temporel. Dans ce canot, entouré de Mohawks, René, à demi-nu, prononça avec ferveur, à voix basse, la formule qui le liait pour toujours. Le Père Jogues accepta ses vœux au nom de la Compagnie et lui donna sa bénédiction. Plus que jamais maintenant, ils étaient frères en Dieu.

Jusqu'à présent, les captifs hurons n'avaient pas été trop molestés par les Mohawks. Eustache, en tant que chef, était plein d'arrogance et de dédain, il se vantait du nombre d'Iroquois qu'il avait massacrés, ce qui augmentait la haine de ses ennemis. Jogues, craignant que, dans un moment de rage, un Mohawk n'abattît Eustache, convint avec lui d'un signe, afin que le Père puisse donner l'absolution si Eustache se sentait en danger de mort.

Jour après jour, l'amour des Hurons pour Ondessonk augmentait. Le plus affectueux était Atieronhonk que Jogues avait baptisé dès la première décharge. Cet homme avait peine à comprendre cet oubli de soi et ce mépris du danger qu'Ondessonk avait montrés au début du combat. Malgré la mort qui les menaçait, le Père avait uniquement pensé à le sauver, lui, par le baptême.

Le voyage se poursuivait sous un soleil brûlant; les Iroquois obligeaient leur prisonniers à payer. Ils traversèrent le lac Champlain et s'arrêtèrent, huit jours après la bataille, dans une île où une autre bande de guerriers Mohawks était campée.

Le Père Jogues savait que leur destin approchait, les tortures étaient inévitables. Ah ! si seulement Couture et Goupil tentaient de s'échapper comme l'avait fait Atieronhonk qui réussit à tromper la surveillance et à disparaître dans la forêt.

A mesure qu'ils approchaient du campement, les Mohawks commençaient leurs manifestations de vic-

toire; ils étaient fiers d'exhiber à leurs frères leurs prisonniers et leur butin. Leur chant de triomphe retentissait et ils tiraient des coups de mousquet en hommage au soleil.

Ils débarquèrent, poussant leurs prisonniers devant eux; les autres Mohawks se jetèrent sur les pauvres victimes avec une brutalité inouïe, hurlant et s'excitant les uns les autres à la cruauté. Les prisonniers furent alignés, mis à nu, et durent passer entre deux rangées de guerriers, armés de massues, qui les frappaient à tour de bras. Couture était en avant, Goupil au milieu, et Jogues avait l'honneur d'être au dernier rang, afin que son supplice fût encore plus grand. Il fut poussé à son tour et frappé avec des matraques et des branches d'épines; il ne tarda pas à trébucher et tomba évanoui, tandis que les coups continuaient à pleuvoir sur lui.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il se trouva au sommet de la colline. Une estrade rudimentaire avait été construite avec des branches d'arbres et des claies. On hissait ses camarades dessus tandis que les Iroquois tournoyaient sauvagement autour d'eux et leur donnaient des coups. Lorsqu'on s'aperçut que Jogues avait repris connaissance, on le hissa à son tour, mais il ne put se tenir debout et s'affaissa dans les branches. Les sauvages essayèrent de le ranimer en lui brûlant les cuisses et les bras avec des fagots enflammés et en lui écrasant les doigts avec leurs dents. De nouveau, il s'évanouit. Il se réveilla au bout d'un moment pour voir Couture, Goupil et les Hurons endurer de semblables tortures. Les Mohawks voyant Ondessonk revenir une fois de plus à la vie se jetèrent sur lui de nouveau, mais Paul Onnonhoaraton les repoussant tenta de protéger le corps du Père, les suppliant de le faire souffrir à sa place.

Les Mohawks en avaient fini avec les Français; ils s'attaquèrent aux Hurons avec une fureur renouvelée. Ahatsitari était leur principale victime. Jogues ressentait une horreur grandissante en voyant les souffrances qu'on lui infligeait. Il les vit taillader la chair avec leurs longs couteaux, cautériser les plaies trop sanglantes avec des torches enflammées; Eustache supportait tout sans un tressaillement; il ne voulait pas déshonorer son peuple en se montrant couard.

Le Père Jogues n'y tint plus; il arriva péniblement à se soulever au bord de l'estrade et, le visage baigné de larmes, il s'adressa à Eustache d'une voix étranglée par l'émotion, lui recommandant de rester fidèle à Dieu et l'assurant de sa pitié et de son affection. En voyant Ondessonk qui pleurait, les Mohawks se moquèrent de lui et le traitèrent de squaw, mais Ahatsitari parlant plus fort qu'eux s'écria : "Les larmes du Père ne sont pas des larmes de femme, mais sont inspirées par la pitié et l'amour qu'il éprouve pour moi.

Pendant que vous le torturez, son visage demeurait calme et ses yeux secs, mais à présent il pleure de voir mes souffrances."

Le Père Jogues lui répondit : "Ce que tu dis est vrai, mais n'oublie jamais qu'il y a une autre vie et un Dieu qui voit nos souffrances et qui saura récompenser ce que nous endurons maintenant pour lui."

Les Mohawks jetèrent le Père Jogues en bas de l'estrade; il se releva titubant, et l'un d'eux, brandissant un long couteau menaça de lui couper le nez. Jogues le regarda fixement dans les yeux sans broncher, et le guerrier, comme s'il était poussé par une force invincible, abaissa lentement son arme et s'en alla. Le Père Jogues réalisa qu'il venait d'échapper à une mort certaine. Devant le couteau levé du sauvage, il avait murmuré cette prière : "Seigneur, ne prends pas seulement mon nez mais ma tête aussi." Il savait très bien que, selon la coutume, un prisonnier trop mutilé était immédiatement mis à mort. Il attribua à Dieu seul le miracle de cette délivrance.

Le même Mohawk revint peu après devant le Père Jogues avec l'intention d'accomplir cette fois la mutilation, mais la même force surnaturelle le retint et il s'éloigna, furieux, et se marmonnant des paroles à lui-même.

La nuit était tombée et les Iroquois, ivres de sang, commençaient à être rassasiés de cruauté. Ils avaient excité leur courage et se sentaient de force à aller attaquer les Français qui avaient l'audace de construire un fort près de leur territoire.

Le Père Jogues et ses frères étaient couchés couverts de sang, de boue et de cendres, affaiblis par le manque de nourriture et par leurs pertes de sang, mourant de soif et souffrant tellement de leurs blessures, qu'ils ne pensaient pas survivre encore longtemps.

## II

Au lever du jour, le Père Jogues regarda autour de lui de ses yeux injectés de sang. Les feux couvaient encore sous la cendre, l'estrade était à demi brûlée; les Hurons, Goupil et Couture étaient étendus sans connaissance. Les Iroquois se réveillèrent plein d'ardeur après l'excitation de la veille. Tandis qu'ils tenaient un conseil bruyant, le Père rassembla ses compagnons et récita avec eux les prières matinales.

Bientôt ils se mirent en route; la bande qui partait en guerre s'éloigna avec ses trente canots vers le nord, tandis que les Mohawks impatients de montrer les prisonniers dans leurs villages partaient vers le sud. Dans l'après-midi, les Mohawks rencontrèrent une autre bande de guerriers en route vers le Saint-Laurent pour l'attaque projetée sur le fort Richelieu. A la vue

A la vue des prisonniers, ces derniers demandèrent la permission de les "caresser", mais les chefs n'autorisèrent que de légères cruautés, car ils tenaient à ramener les captifs vivants au village. Le lendemain, le même fait se reproduisit, de sorte que Jogues et ses compagnons durent subir pour la troisième fois les mauvais traitements.

Le 11 août, dix jours après le départ de l'expédition, ils arrivèrent à l'extrémité du lac Champlain. Les Mohawks vidèrent les canots et empilèrent les bagages sur l'herbe. Le chef qui possédait Ondessonk prétendit lui faire porter la plus grande partie de son chargement, mais le Père Jogues épuisé par la faim, la chaleur et la souffrance pouvait à peine marcher; quand le chef essaya de fixer les ballots sur ses épaules, il les rejeta. Voyant qu'il était inutile d'insister, le chef le traita avec un peu plus de douceur et ne lui donna qu'un léger fardeau à porter. "Je refusai dédaigneusement d'en porter plus, écrivait plus tard Jogues, car même si près de la mort je conservai toute ma fierté."

Ils s'engagèrent sur la piste à travers les forêts, en longue file indienne, d'un pas rapide, moitié courant, moitié marchant. Leurs mocassins soulevaient la poussière sur l'étroit chemin qui serpentait à travers d'innombrables arbres, montant et descendant les collines. Ils arrivèrent au crépuscule à l'endroit choisi pour la halte; les victimes épuisées s'affaîsèrent sur le sol, mais ne purent dormir tant la chaleur était étouffante et les piqûres des nuées de moustiques insupportables.

Les Mohawks manquaient de nourriture, aussi hâtèrent-ils leur départ et à l'allure à laquelle ils marchaient, Jogues trébuchait fréquemment et était obligé de s'arrêter pour reprendre haleine. Ils arrivèrent au bord d'une rivière tumultueuse; le gué était dangereux à cause du courant qui passait avec violence sur les pierres glissantes. Le jeune guerrier qui avait la garde du Père Jogues réalisa que celui-ci avait bien du mal à garder son équilibre, qu'il risquait de perdre pied et d'être fracassé contre les rochers. Le Père entra dans l'eau mais au milieu du passage il glissa et aurait été emporté jusqu'aux rapides s'il n'avait été un fort nageur.

Les gardiens de Jogues et de Goupil désespérèrent de les maintenir dans la file; ils étaient devant un dilemme : s'ils ralentissaient leur allure, ils risquaient de manquer de nourriture, s'ils abandonnaient les deux Français sur la route, ils risquaient de les perdre. Ils choisirent la seconde alternative et laissèrent Jogues et Goupil suivre du mieux qu'ils purent, à l'arrière de la colonne.

Quand ils furent à quelque distance, le Père Jogues conseilla de nouveau au Frère René de s'échapper. On n'était qu'à un jour de marche des canots; il y avait une chance de salut; Couture pourrait essayer de s'en-

fuir avec lui. Mais Goupil répondit que si le Père Isaac ne faisait la tentative avec eux, il refusait absolument de l'abandonner.

Ils atteignirent enfin le camp, harassés et meurtris, assez longtemps après les autres. Ils mouraient de faim, mais les Iroquois ne leur donnant rien à manger, ils se couchèrent avec la pensée que la délivrance de la mort ne saurait tarder. Le lendemain, la longue file repartit à vive allure, les sauvages étaient pressés d'atteindre leur village. Jogues et Goupil essayèrent bravement de rester avec les autres, mais l'épuisement les forçait à s'arrêter fréquemment, et ils se retrouvèrent en arrière. La tentation était grande de se laisser mourir sur le bord du chemin; mais la pensée des chrétiens hurons et de Couture en marche vers la mort rendait l'énergie au Père Jogues : sa place était près d'eux.

Par un effort surhumain, les deux retardataires arrivèrent à se traîner jusqu'au camp, où ils trouvèrent de la nourriture, les habitants du village voisin étant venus à la rencontre des guerriers victorieux.

Ils n'étaient plus qu'à douze milles d'Ossernenon, le premier des villages mohawks. Cette journée qui serait peut-être la dernière de leur vie était la veille de l'Assomption; le Père Jogues se recommanda ainsi que ses compagnons à la Sainte Vierge Marie.

Dès les premières heures de ce matin d'août, les captifs furent remis en file pour la dernière étape. On ne tolérait pas cette fois de retardataires, les Mohawks marchaient avec arrogance; les indigènes venus du village voisin s'étaient postés le long de la route pour voir passer les captifs et leur jetaient des pierres et de la terre. Pendant trois heures, ils marchèrent à travers d'épaisses forêts et atteignirent le sommet d'une colline d'où Jogues aperçut la vallée verdoyante des Mohawks. De l'autre côté de la vallée, il vit les collines et, sur la droite, un léger nuage de fumée qui s'élevait dans le ciel pâle.

Les Iroquois hurlèrent leur chant de victoire et firent descendre les prisonniers péle-mêle par le chemin de traverse jusqu'au fond de la vallée, et les poussèrent dans la foule délirante des villageois qui guettaient leur arrivée au bord de la rivière. Ils furent recus à coups de couteaux, à coups de massues et à coups de griffes. La fureur des sauvages se portait surtout sur les trois Français, en particulier sur Ondessonk, détesté parce qu'il appartenait aux Robes Noires, et parce que son crâne était presque chauve.

Tels des démons, les Mohawks gesticulaient autour des Français, hurlant : "Nous allons vous brûler ! Nous allons vous manger !" Et ils se jetaient sur eux, leur mordant les doigts et leur arrachant les ongles.

Le tumulte au bord de la rivière s'apaisa; les prisonniers qui saignaient abondamment durent passer le gué pour remonter vers le village d'Ossernenon, sur la colline.

Le long de la route, les sauvages continuaient leurs sarcasmes : "Prends courage, mon neveu, disait un vieillard à Ondessonk, tu verras bientôt quelques-uns de tes frères te tenir compagnie, nos guerriers ont le désir de manger de la chair française, tu pourras en goûter avec eux !"

Jogues, aveuglé par le sang qui coulait de son visage, voyait à peine où il allait; son gardien, lui essuyant les yeux, lui dit : "On te traite bien mal, mon frère !"

Les prisonniers furent ensuite parqués dans les champs qui s'étendaient devant les palissades d'Ossernenon. Les guerriers victorieux offrirent solennellement leurs remerciements au soleil et aux démons de la guerre qui leur avaient livré des Français et des Hurons pour être rôtis et mangés.

La population entière, renforcée par celle des deux villages voisins d'Andagaron et de Tionontoguen, s'assembla pour le cérémonial habituel. Les prisonniers durent une fois de plus avancer entre les deux rangées de Mohawks qui les frappaient au passage.

Couture, placé en tête de la ligne, parce qu'il avait tué un chef, s'élança, se protégeant la tête avec ses bras; Goupil, qui venait au milieu, maladroit et moins lesté, reçut des coups terribles sur la face et tomba inanimé. Jogues venait en dernier, son agilité lui permit d'éviter un certain nombre de coups, mais un guerrier le frappa sur le dos avec une massue de fer grosse comme le poing. Le choc fut si brutal qu'il le souleva de terre avant de l'abattre; Jogues, craignant un second coup semblable, bondit comme un fou jusqu'à l'estrade où il s'affaissa au milieu de ses camarades ensanglantés.

Le plus blessé était Goupil dont le visage était complètement tuméfié et couvert de sang. Jogues ne put s'empêcher de l'admirer et écrivit plus tard à son sujet : "Je le trouvai d'autant plus beau qu'il se rapprochait de Celui qui, ayant un visage digne de l'admiration des anges, nous apparaît au milieu de son agonie comme un lépreux".

Un chef fit monter près de lui les trois Français sur la solide estrade et s'écria : "Ce sont les Français que je considère comme nos plus grands ennemis, les Hurons ne méritent pas tant ma colère, j'ai pitié d'eux. Allons ! caressons les Français !"

A ces mots, la horde sauvage se précipita sur l'estrade, assouvissant sa haine sur les malheureux. Un vieux sorcier monta, traînant après lui une squaw algonquine, nommée Jeanne, qui était chrétienne. Il lui tendit un couteau en lui ordonnant de couper le pouce gauche d'Ondessonk. La femme refusa avec horreur, car elle aimait les Robes Noires. Sous les menaces de mort des guerriers, elle prit l'arme et taillada maladroitement le doigt jusqu'à ce qu'il tombât à terre. Jogues supporta sans mot dire cette souffrance atroce et, ramassant son

pouce, il l'offrit en une oblation à son Dieu. Couture, qui le vit, lui cria : "Jetez-le vite, sans quoi on vous le fera manger." C'était vrai, et Jogues lança son pouce au loin.

Les tortionnaires se tournèrent ensuite vers Goupil; ils lui scièrent le pouce avec une coquille d'huître et arrêtaient le sang qui coulait à flots avec une tige rougie au feu. Ils cautérisèrent en même temps la blessure de Jogues, et lui arrachèrent des lambeaux de sa chemise pour bander les plaies.

Ils se tournèrent ensuite vers Couture; lui ordonnant de chanter et de danser; ils le piquèrent avec des alènes, lui coupèrent des morceaux de chair et le brûlèrent avec des tisons, jusqu'à ce qu'il tombât sans connaissance. Au crépuscule, on fit descendre les prisonniers de l'estrade et on leur donna un peu de nourriture. Ils furent ensuite répartis dans les cases et liés solidement sur le sol. C'était maintenant au tour des enfants de venir exercer leur cruauté. C'étaient de véritables petits démons; ils s'amusaient à lancer des charbons rouges et des cendres brûlantes sur les corps nus.

La nuit fut ainsi encore plus cruelle que le jour; pourtant le Père Jogues ressentait en son âme une paix profonde.

Les deux jours suivants, 15 et 16 août, les prisonniers furent de nouveau placés sur l'estrade pour une exhibition publique. Tous ceux qui le désiraient pouvaient les torturer. C'était la fin de la seconde semaine de leur capture, ils vivaient, mais leur existence était devenue intolérable.

S'oubliant lui-même, le Père Jogues, par ses exhortations et ses prières, continuait à prêcher aux Hurons la fidélité au Dieu qui les châtiât.

### III

Audagaron, le second village des Mohawks demanda aussi une exhibition des prisonniers. Les guerriers victorieux ne furent que trop heureux de cette requête qui prolongeait leur triomphe.

Aussi, le 17 août, les captifs durent-ils se diriger en file indienne vers la rivière au pied de la colline. Un des Iroquois, voyant passer le Père Jogues vêtu d'une chemise, en lambeaux, trouva que c'était encore trop et la lui arracha, le laissant complètement nu. Ce fut un véritable supplice pour le Père Jogues, qui, au bout d'un moment, demanda à son guide s'il n'avait pas honte de le laisser ainsi. Le sauvage lui donna alors un morceau de grosse toile bise qui enveloppait un ballot.

La piste vers Andagaron longeait le bord de la rivière des Mohawks, et était en plein soleil. Elle traversait une prairie et remontait une pente abrupte au sommet de laquelle se dressaient les palissades du village.

Ce n'était pas la coutume, en arrivant dans un nouveau village, de faire passer les captifs entre les guerriers rangés pour les battre, mais les Mohawks étaient si fiers de leur victoire et si enragés contre les Français que toute la série des supplices recommença comme à Ossernenon. Jogues ressentait la douleur de chacun, tel un père qui voit ses enfants dans la souffrance; Dieu lui donnait toujours suffisamment de force pour exhorter ses compagnons à la patience et à la foi, même dans les pires moments de ses tortures personnelles. C'était pour lui une profonde consolation de voir la fermeté de ses frères hurons.

Pour la nuit, les prisonniers furent liés et couchés sur le sol et durent subir, comme à Ossernenon, la cruauté des enfants d'Audagaron.

Dès l'aube on les ramena sur l'esdrade. La vague de chaleur des semaines passées semblait finie; un vent, violent s'éleva, suivi d'une pluie torrentielle. Les captifs grelotaient de froid malgré leur fièvre, et cette pluie et ce vent intensifiaient leurs souffrances. Entre les averses, les Mohawks continuaient leurs persécutions; c'est ainsi que se passa la journée du 18 août, et le soir venu, lorsqu'on les ramena dans les cases, on ordonna à Jogues et à Goupil de chanter et de danser selon la coutume pour les captifs indigènes. "Nous ne pûmes qu'obéir, écrit le Père Jogues, mais nous chantâmes *De sanctis Domini in terra aliena*".

Tionontoguen était le troisième village des Mohawks, le plus peuplé et le plus important. Il était nécessaire, pour compléter la célébration de la victoire, d'y conduire les Français et les Hurons. Le 19 août, les prisonniers quittèrent Andagaron et furent menés vers Tionontoguen. Jogues demanda de nouveau à son garde un vêtement pour se couvrir, mais la grossière jaquette de laine qu'on lui donna irritait tellement ses plaies qu'il dut l'enlever. Le voyage dura deux heures, le long de la rivière vers l'ouest où les collines deviennent de petites montagnes. La piste monta finalement vers la gauche jusqu'au vaste plateau où se dressait une longue palissade rectangulaire.

Les tortures sur l'esdrade recommencèrent avec une nouvelle violence; les Mohawks réalisèrent cependant que leurs victimes ne survivraient pas longtemps si on les blessait encore beaucoup. La journée entière se passa sur l'esdrade de torture, et le soir les captifs furent la proie des enfants de Tionontoguen qui semblaient encore plus diaboliques que les autres dans leurs inventions.

Les jeunes guerriers avaient réservé quelque chose de spécial ce soir-là pour Ondessonk, la grande Robe Noire des Français. Ils le suspendirent par les bras à une barre de traverse entre deux poteaux qui soutenaient la case et le laissèrent là, ses pieds ne touchant pas le sol, pendant un quart d'heure. Jogues raconte qu'il ne put re-

tenir ses larmes, tant il lui sembla à ce moment que Dieu l'abandonnait. Il supplia ses bourreaux de desserrer un peu les cordes, mais ceux-ci les resserrèrent au contraire.

Alors qu'il se sentait sur le point de s'évanouir, ils coupèrent les liens. Jogues remercia le Christ de lui avoir permis de participer par cette épreuve en une mesure si infime à ses souffrances. Il apprit un peu plus tard que sa délivrance n'était pas due à la pitié des jeunes gens, mais qu'un sauvage d'une tribu du sud, se frayant un chemin à travers la foule hurlante, défia les Mohawks en coupant les cordes. Il était si impérieux et les lois de l'hospitalité étaient telles qu'on n'osa pas lui résister.

Le Père Jogues passa la nuit dans une semi-inconscience; à l'aube il fut de nouveau jeté sur l'estrade avec ses compagnons, mais on les oublia, car un nouvel événement vint occuper les sauvages. Une bande de guerriers arrivait, fière de montrer quatre Hurons qu'elle avait capturés le long du Saint-Laurent. Le Père Jogues les reconnut; ils n'étaient pas chrétiens et son devoir était d'essayer de les baptiser. Ils étaient déjà mutilés, ayant perdu plusieurs doigts. Jogues s'approcha d'eux tandis qu'ils gisaient presque sans vie sur l'estrade et leur dit des paroles consolantes, en leur demandant de consentir à être baptisés. Eustache et les autres chrétiens se joignirent à lui dans ses exhortations. Jogues apprit que deux des Hurons devaient être brûlés vifs cette nuit-là à Tionontoguen. Il resta près d'eux et ses appels se firent plus pressants; ils consentirent enfin. On lança à ce moment aux prisonniers des épis de maïs fraîchement cueillis, encore mouillés de récentes pluies; le Père Jogues recueillit soigneusement les précieuses gouttes d'eau sur une feuille et les versa sur la tête des néophytes, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Les Mohawks comprenant que cet acte devait donner du bonheur à ces ennemis détestés, le repoussèrent, le menaçant du même sort que les Hurons.

Ce soir-là, les deux Hurons furent brûlés ! Le conseil qui les avait condamnés décida que les Français et leurs camarades hurons seraient ramenés à Andagaron, où aurait lieu un conseil général de la nation. On devait discuter les deux questions entremêlées du sort des prisonniers français et des relations nationales avec les Français, soit en continuant la guerre, soit en faisant des propositions de paix.

Le 21 août, la procession reprit le chemin d'Andagaron; les deux Hurons capturés en dernier furent ajoutés à la troupe, car ils devaient être mis à mort dans ce village. Pendant le trajet, le Père Jogues se tint près

d'eux et leur enseigna l'essentiel de ce qu'ils devaient savoir pour être baptisés. Ils écoutèrent avec humilité et reconnaissance et demandèrent à trouver la joie auprès de Dieu après leur mort. En traversant un petit ruisseau qui descendait de la colline vers la rivière, les Hurons inclinèrent la tête et le Père Jogues, les aspergeant, prononça les mots qui les sauvaient. Malgré leurs yeux perçants, les Mohawks ne s'aperçurent pas de cet acte.

A Andagaron, Ondessonk et ses compagnons furent reçus avec calme. Ils étaient à l'abri des persécutions jusqu'à ce que le conseil ait statué sur leur sort.

Le chef, dans la case duquel Jogues était logé, revint du conseil après minuit. Il annonça à Ondessonk que lui et quelques autres prisonniers mourraient par la torture et le feu la nuit suivante.

Le Père Jogues accepta ce verdict avec calme; il n'en attendait pas d'autre. Il s'adressa à ses compagnons et les exhorta pour la dernière fois. C'était un vendredi, exactement trois semaines après leur célébration de la fête de saint Ignace à Trois-Rivières; Jogues passa la matinée en prières avec ses camarades. Après lui, il apprit par des rumeurs que certains des principaux chefs avaient demandé une nouvelle discussion du verdict. Vers le soir, on lui dit qu'il ne mourrait pas cette nuit-là; il devait y avoir une autre réunion du conseil.

La veille, la fraction guerrière avait eu la majorité; elle voulait une guerre d'extermination avec les Français, les Hurons et les Agonquins; mais un groupe puissant soutenait une politique de conciliation: il était possible, à leur avis, de détacher les Français de leurs alliés, Hurons et Algonquins. Dans ce cas, il serait prudent pour les Iroquois de s'accorder avec les Visages Pâles français. Les négociations de paix avec ceux-ci avaient, il est vrai, échoué jusqu'à présent, mais on pouvait les reprendre avec avantage. Si Ondessonk et les deux Français étaient massacrés, Onontio et les Français seraient irrités; ils ne prêteraient pas l'oreille à des propositions de paix; il valait mieux les garder en vie comme otages.

Le parti de la paix persuada l'assemblée. On appela les trois Français au conseil et un orateur leur fit connaître le verdict. Ondessonk et René étaient attribués au chef qui les avait capturés, et restaient comme esclaves dans sa case à Ossernenon.

Ihandich (Couure) fut donné à la famille du chef qu'il avait tué, pour qu'elle en fasse ce qu'elle voulait, dans le village de Tionontoguen. En ce qui concernait les Hurons, le parti modéré eut aussi gain de cause: trois Hurons furent condamnés à mort, un dans chacun des trois villages; Eustache Ahatsistari, le plus formidable de tous les Hurons, serait torturé et brûlé dans la ville principale, Tionontoguen; Etienne serait donné aux

habitants d'Andagaron; Paul Ononhoaraton, le plus important des jeunes guerriers, neveu d'Eustache, serait offert en sacrifice aux démons de la guerre à Ossernenon. Tous les autres Hurons eurent la vie sauve et furent assignés à des familles qui pouvaient, à leur gré, les adopter, les asservir ou les tuer.

Les chefs et les visiteurs se dispersèrent, emmenant avec eux leurs prisonniers respectifs. Ceux de Tionontoguen emmenèrent triomphalement Eustache, puis Guillaume Couture, Joseph Teondechoren, son fils, Thérèse et quelques autres. Le Père Jogues fit ses adieux à ceux qui le quittaient et leur donna l'absolution.

A Ossernenon, ce soir-là, Paul fut placé sur une estrade et supplicié; après l'avoir torturé, ils le brûlèrent et l'achevèrent enfin en lui fracassant le crâne d'un coup de tomahawk.

A Andagaron, le ciel était rouge, là où l'on brûlait Etienne.

A Tionontoguen, le brave Eustache endurait l'agonie finale. Guillaume Couture, qui était présent, décrit plus tard au Père Jogues cette mort chrétienne; au lieu de demander, selon la coutume des captifs païens, qu'on venge sa mort, Eustache supplia ses compatriotes de ne jamais considérer sa mort comme un obstacle à l'établissement de la paix avec les Iroquois.

Les exécutions étaient terminées pour le moment. Les trois Français et les Hurons demeuraient à la merci de leurs maîtres; ils étaient affaiblis par le manque de sommeil et par leurs blessures qui s'envenimaient, par toute la vermine qui les dévorait et qu'ils ne pouvaient écarter avec leurs pauvres doigts mutilés. Ils souffraient aussi du manque de nourriture, car on leur donnait surtout des courges pas mûres et du maïs grossièrement pilé entre deux pierres. René, en particulier, en mourut presque, car il n'était pas accoutumé à ces aliments. Quand les sauvages réalisèrent que les Français dépérissaient, ils cherchèrent des poissons et des morceaux de viande séchés au soleil ou au feu et les mêlèrent au sagamité.

Le lit de Jogue était une couche de branchages, sa couverture une vieille peau de daim grasseuse, pleine de poux et trop courte pour recouvrir tout son corps; ses plaies étaient ouvertes et suppuraient. Les Mohawks eux-mêmes lui montraient quelque compassion. René et lui pouvaient à peine se mouvoir et leurs mains étaient si mutilées qu'il fallait les nourrir comme des enfants. C'est ainsi qu'ils passèrent la dernière semaine du mois d'août, et le Père Jogues, terminant son récit, écrit : "La patience fut notre médecin".

## CHAPITRE IX

## COURBES SOUS LE TOMAHAWK

## I

Trois-Rivières s'éveilla avec inquiétude; on frappait de grands coups à la porte de la maison des prêtres; des sauvages circulaient à pas lourds; on entendait des cris vers le fort et encore des coups à la maison du commandant. Le Père Buteux fut le premier informé. Quelques Hurons, haletants et terrifiés, lui racontèrent que Ondessonk, Ihandich, les autres Français, Ahatsistari, les Hurons, tous avaient été massacrés par les Iroquois dans les îles du lac Saint-Pierre. Seuls, quelques-uns s'étaient échappés, tous les autres étaient tués ou captifs. Le commandant, sieur de Champflour, entra dans une violente colère; c'était intolérable, il fallait faire quelque chose pour punir ces diables iroquois ! Mais le commandant et Buteux, les Hurons et les Algonquins savaient qu'on ne pouvait rien faire. Ce dimanche 3 août, quand ils s'assemblèrent pour la messe dans la chapelle, ils prièrent avec ferveur pour les âmes de ceux qui étaient morts et pour la délivrance de ceux qui vivaient encore.

Le Français qui avait pu fuir avec les Hurons arriva peu après et donna d'autres détails. La plupart des captifs n'avaient pas été tués sur le champ mais les Iroquois les avaient emmenés dans la direction de leur pays. Le commandant envoya immédiatement un messenger porter la nouvelle au gouverneur Montmagny à Québec.

Montmagny et le Père Vimont furent atterrés; ils se reprochèrent d'avoir compté que la troupe passerait en sûreté comme toujours. Cette attaque des Iroquois était une menace des plus sérieuses non moins qu'une tragédie. Les Iroquois deviendraient de plus en plus audacieux maintenant qu'ils avaient des prisonniers français. Le gouverneur regrettait amèrement de ne pas avoir hâté davantage la construction du fort Richelieu. S'il avait eu une garnison là-bas il aurait pu empêcher le passage des Iroquois ou envoyer un détachement pour les écraser ! Il n'attendrait plus ! Et donnant l'ordre à sa garde et aux ouvriers de s'embarquer avec les matériaux, les canons, les mousquets et les provisions il partit immédiatement avec le Père Vimont pour Trois-Rivières.

Là on n'avait rien appris de nouveau. Le gouverneur interrogea les indigènes; un chef algonquin donna son opinion : "Nous allons voir maintenant si les Iroquois ont peur de vous ou non. Aussitôt que votre frère Ondessonk arrivera dans leur pays les chefs s'assembleront en conseil. S'ils ont de la crainte pour les Français ils garderont Ondessonk prisonnier et le ramèneront ici au printemps prochain; mais au contraire, s'ils vous mépri-

sent, ils mettront les Français en pièces et les mangeront, puis ils diront : « Cette chair est bonne, nous en voulons d'autre » ; et ils exciteront leurs guerriers à aller à la chasse aux Français. Aucun établissement français ne sera à l'abri de leurs guet-apens. »

Cette opinion n'était que trop exacte. Le gouverneur Montmagny ne perdit pas de temps en spéculations, il quitta Trois-Rivières avec Vimont pour se rendre à l'emplacement du fort Richelieu.

Le 13 août, ils arrivèrent au fleuve Richelieu et découvrirent le lugubre témoignage laissé par les Iroquois : l'écrêteau représentant les têtes des prisonniers ; ils trouvèrent aussi, éparpillés sur ce qui avait été le camp, des morceaux de toile ayant enveloppé des provisions, des fragments de livres et de lettres à demi brûlés.

Les Français se mirent à la construction du fort ; au bout d'une semaine, ils avaient déjà dressé les murs d'une redoute. Ils commençaient à planter les piquets de la palissade, quand un matin, des cris de guerre perçants déchirèrent l'air et environ trois cents sauvages, bariolés de rouge, surgirent de tous côtés. Les ouvriers français bondirent derrière l'abri de la redoute, les soldats tirèrent de leurs mousquets, le canon tonna. Après un combat acharné, les Iroquois durent se retirer et ils disparurent dans la forêt aussi soudainement qu'ils étaient venus.

La hardiesse de l'attaque des Iroquois était sans précédent. Le gouverneur Montmagny réalisa, plus que jamais, combien l'avenir de la Nouvelle-France était précaire. Si les Iroquois avaient pris le fort, ou s'ils avaient eu quelque succès dans leur attaque, ils auraient été encouragés à tenter un assaut contre la nouvelle résidence de Montréal, ensuite à menacer Trois-Rivières.

Le fort Richelieu était sauvé, au bout de quelques jours, le gouverneur Montmagny et le Père Vimont retournèrent à Québec. Ils étaient anxieux. Les Iroquois étaient des ennemis dangereux, mais ils seraient incapables de nuire, si ce n'était que les Hollandais, leurs voisins, leur fournissaient des armes et des munitions. Cela leur donnait un immense avantage sur les indigènes alliés des Français. De plus, Montmagny et son conseil étaient persuadés que les Hollandais poussaient les Iroquois à faire la guerre aux colonies françaises.

Les Français étaient plus furieux que jamais contre les Hollandais établis sur un territoire revendiqué autrefois par la France. En Europe, les gouvernants des Pays-Bas évitaient toute dispute avec le cardinal de Richelieu qu'ils craignaient, et de son côté, Richelieu ne trouvait pas utile de régler la question des établissements hollandais à ce moment-là.

Les Hollandais, qui avaient construit la Nouvelle-Amsterdam sur la côte et Rensselaerswyck plus en amont sur le fleuve Hudson, ne demandaient qu'à vivre en paix

avec tous leurs voisins. A Fort Orange, sur le fleuve, grâce au tact de Arendt van Corlaer, ils entretenaient une alliance très fraternelle avec la confédération iroquoïse et surtout avec les Mohawks qui étaient plus près d'eux. Ces derniers leur apportaient des fourrures et des peaux; en échange, ils donnaient aux sauvages des haches, des étoffes et, en contrebande, des mousquets, de la poudre et de l'eau-de-vie.

Rensselaerswyck n'était guère qu'à soixante kilomètres d'Ossernenon. Quelques jours après l'arrivée de Jogues dans ce village, les Mohawks descendirent à Rensselaerswyck et se vantèrent devant les Hollandais de leur grande victoire sur les Français; ils racontèrent avec enthousiasme comment ils avaient torturé les trois Français en conservant l'intention de les brûler. Ils ne purent comprendre l'horreur de Cora (comme ils appelaient van Corlaer), ni pourquoi il leur demanda de libérer les Français; ils lui assurèrent qu'ils rôtiroient et mangeraient tous les Français qu'ils pourroient capturer.

Van Corlaer et les bourgeois de Rensselaerswyck furent profondément bouleversés; ils réussirent, après mainte discussion, à faire promettre aux chefs qu'ils tiendraient un conseil avec eux au sujet des prisonniers français. Entre temps, van Corlaer avait envoyé en toute hâte un message au directeur général des Nouveaux Pays-Bas, Willem Kieft, à la Nouvelle-Amsterdam. Kieft ordonna aussitôt à van Corlaer de prendre toutes les mesures nécessaires pour racheter les trois Français. Van Corlaer connaissait bien la cruauté et la fausseté des Mohawks, mais il avait aussi joui de leur amitié et de leur hospitalité; les Mahawks l'aimaient et avaient confiance en lui, aussi se mit-il en route, la première semaine de septembre, vers les villages mohawks avec un interprète, Jean Labatie, huguenot français, et le bourgeois Jacob Jansen.

Pendant ce temps, à Ossernenon, le Père Jogues et René Goupil languissaient en captivité, leurs plaies se refermaient, ils commençaient à pouvoir se traîner hors des cases sombres, dans l'air rafraîchissant et le soleil d'automne. Quoi qu'ils fussent traités avec mépris et qu'ils n'eussent aucune assurance de n'être pas mis à mort par la simple fantaisie d'un chef ou d'un fanatique, on leur permettait cependant de vivre.

Vers les 5 ou 6 septembre, les guerriers mohawks revinrent de leur attaque manquée contre le fort Riche-lieu; ils étaient furieux de leur échec, et en retrouvant Ondessonk et les deux autres Français à Ossernenon, ils les rendirent responsables de leur défaite, et exigèrent leur mort. Une fois de plus la vie des trois captifs était en grand danger.

Le bruit courut alors que Cora et deux Hollandais approchaient d'Ossernenon; on alla à leur rencontre pour leur souhaiter la bienvenue. Van Corlaer fut escorté

jusqu'au village en grande pompe, et l'on prépara un festin en son honneur.

Tout en attendant la réunion du conseil à Tionontoguen, van Corlaer et Labatie eurent des entretiens avec le Père Jogues; ils furent remplis d'horreur et de compassion au récit des tortures infligées aux captifs, et se réjouirent d'être arrivés au moment où le conseil, qui était décidé à condamner à mort, devait se réunir; ils ne doutaient pas de persuader les Mohawks de libérer leurs prisonniers.

Le grand conseil se réunit à Tionontoguen la deuxième semaine de septembre, et les Mohawks renouvelèrent leur alliance avec les ambassadeurs hollandais. Cora déclara qu'il voulait racheter les trois Français et offrit des présents d'une valeur de six cents florins, somme énorme pour les indigènes.

Les sachems écoutèrent en silence, mais ne voulurent répondre qu'après délibération entre eux. Le lendemain, réunis en conseil solennel, ils déclarèrent qu'ils ne pouvaient accepter les dons magnifiques qu'on leur offrait pour la liberté d'Ondessonk, Ihandich et René; ils assurèrent van Corlaer qu'ils n'avaient pas l'intention de torturer encore les Français et qu'ils ne voulaient pas les tuer pour le moment. Ils dirent même qu'ils présenteraient la question devant le grand conseil des cinq nations iroquois, et que probablement les sachems ordonneraient de rendre les trois Français à leur peuple à Trois-Rivières. Van Corlaer dut se contenter de cette réponse. Il repartit, escorté jusqu'à Rensselaerswyck par une garde de Mohawks armés.

Les Mohawks, en habiles politiques, n'avaient rien promis de définitif, mais avaient conservé leurs bons rapports avec les Hollandais. Jogues se rendait bien compte qu'ils n'avaient nullement l'intention de le renvoyer à Trois-Rivières; cependant la visite de van Corlaer eut un résultat favorable pour lui, on le traita avec un peu plus de respect qu'auparavant.

Jogues et Goupil restaient des prisonniers publics, n'étant protégés ni par la nation, ni par une famille spéciale. Le maître de la case où ils demeuraient pouvait les traiter en esclaves, mais il n'était responsable ni de leur bien-être, ni de leur sûreté. Guillaume Couture, à Tionontoguen, était plus heureux, car il avait été adopté par une famille, et s'il était tué ou blessé, la famille de manderait vengeance ou une compensation. Le conseil ne pouvait donc décider que du sort de Jogues et de Goupil.

En réalité, les Mohawks n'agissaient ni par trahison, ni par dissimulation; ils étaient déchirés par l'hésitation et la dissension. Comme les autres nations alliées, les Oneidas, Onondagas, Cayugas et Senecas, la nation mohawk était divisée en clans ou tribus dédiés à un animal symbolique: l'ours, la tortue, le loup, le castor, et à un rang inférieur: le daim, la bécasse, le héron et le faucon.

Bien que les cinq nations fussent séparées et indépendantes les clans d'une autre, par exemple : un Ours des Senecas était considéré comme parent d'un Ours mohawk; ou bien les clans des Ours ou des Loups se rassemblaient dans les différentes nations, formant un élément distinct des autres clans.

Trois tribus dominantes étaient en conflit dans les conseils mohawks. Les Loups et les Tortues étaient en faveur de la paix avec les Français, si on pouvait les séparer de leurs alliés hurons et algonquins. Les Ours étaient convaincus que les Français ne consentiraient pas à une paix séparée, et étaient, par conséquent, partisans d'une guerre d'extermination. Les Loups et les Tortues voulaient la libération d'Ondessonk et de René, comme geste pacifique, tandis que les Ours demandaient leur exécution comme geste de défi.

Au grand conseil des cinq nations, les deux partis s'affrontèrent et les discussions se prolongèrent pendant plusieurs jours. La situation de Jogues et de Goupil était plus précaire que jamais. Les chefs des Loups et des Tortues faisaient des plans secrets pour enlever les Français et les ramener à Trois-Rivières. Les Ours, qui soupçonnaient leur intention, voulaient les devancer en tuant Ondessonk et René sur le champ.

A la nuit, quand tout le village fut assemblé au conseil, Jogues, Couture et Goupil se cachèrent près de la case et écoutèrent la discussion; le tumulte grandissait, les Ours criaient qu'ils tueraient les Français cette nuit-là. Jogues, comme inspiré, saisit Couture et Goupil par le bras et les entraîna, hors du village, jusqu'à une cabane appartenant à son maître, dans un champ à quelque distance. Ils restèrent là, cachés, toute la nuit.

Quand ils rentrèrent à Ossernenon le lendemain matin, leurs amis leur dirent qu'ils avaient échappé à une mort certaine : une bande de jeunes guerriers du clan des Ours s'était précipitée hors du conseil et avait fouillé toutes les cases pour trouver les Français. Rien ne les aurait arrêtés à ce moment-là. Au matin, les chefs et les anciens les avaient calmés, mais la brèche entre les clans s'était encore élargie et le conseil se dispersa en hâte, de peur d'une bataille entre les partis. La famille de Couture le ramena à Tionontoguen. Jogues et Goupil restèrent à Ossernenon, ne sachant pas quand le tomahawk leur fracasserait le crâne. "Nous perdimes l'espoir, qui avait toujours été faible en moi, dit Jogues, de revoir Trois-Rivières cette année-là."

## II

Le Père Jogues et René Goupil, à peu près guéris de leurs blessures, pouvaient maintenant circuler à Ossernenon avec une certaine liberté. Pour René, c'était une expérience toute nouvelle, mais pour Jogues, cela lui rappelait les villages d'Ihonatiria et d'Ossossané. Les

cases des Iroquois étaient faites sur le même modèle que celles des Hurons, en écorce, avec les feux au centre, et le sol couvert de salletés, de poussière et de vermine. Ossernenon comptait une quarantaine de cases, presque toutes situées à l'intérieur des palissades.

Jogues et René pouvaient se promener sur la colline, sous les sapins et les chênes qui en couronnaient le sommet. Parfois on les envoyait près de la rivière pour cultiver le sol et récolter le maïs, sous la surveillance des squaws.

Pendant ses six ans de séjour chez les Hurons, le Père Jogues avait appris à connaître la mentalité des sauvages et leur façon de vivre, tandis que Goupil était écoeuré par la nourriture et la saleté. Il lui était impossible de comprendre les répercussions sur les Mohawks, de ses actions conscientes ou inconscientes. Dans les hôpitaux de Sillery et de Québec, il avait gagné l'affection des Algonquins par sa douceur, sa bonté et sa piété, mais ces vertus exaspéraient les Mohawks. Etant de nature très sensitive et habitué à être traité avec courtoisie, René se courbait craintivement sous la haine et la méchanceté des sauvages qui le méprisaient pour cela. Il était fort, mais gauche et maladroit dans les travaux manuels qu'on lui donnait à exécuter, et ses traits, défigurés par les tortures, en faisaient un objet de dégoût pour les Iroquois.

René était incapable de réaliser l'intensité des sentiments de suspicion chez les sauvages; Jogues et Couture savaient éviter les petits heurts; les indigènes soupçonnaient René d'être sorcier et il ne se rendait pas compte que chacune de ses actions, mal interprétée, pouvait renforcer cette opinion dans leur esprit. Lorsqu'il priait, ses lèvres remuaient, il levait souvent les yeux au ciel, baissait la tête en signe de vénération, se frappait la poitrine en signe de repentance et restait longtemps agenouillé. Tous ces gestes étaient des invocations au démon, aux yeux des sauvages, et Jogues avertissait constamment René du péril qu'il courait en se faisant mal juger par les Mohawks.

Toute la haine des indigènes se concentra donc sur Goupil, même les chefs partisans de la paix avec les Français auraient consenti à son exécution, disant qu'on pourrait l'expliquer comme un acte de violence de la part d'un jeune guerrier exalté.

On décida d'envoyer Ondessonk dans une autre case, chez un maître moins méchant; quant à René, il resterait chef le chef du clan des Ours qui haïssait particulièrement les Français, à cause du meurtre d'un de ses parents au fort Richelieu.

Jogues comprit que ce changement ne présageait rien de bon pour René. Un incident causé par ce dernier dans sa case augmenta le danger: René jouait avec les petits enfants du chef et faisait rire aux éclats un bambin de

trois ans, en le coiffant de sa vieille casquette. Puis, comme il le faisait sans doute à Sillery avec ses petits enfants des Algonquins, il guida la petite main vers le front, la poitrine et les épaules, en un signe de croix. A ce moment, un rugissement de colère éclata et le grand-père s'élança du fond de la case; il saisit le bébé et mit Goupil dehors à coups de pieds et de poings. Il hurlait des imprécations contre le Français qui avait fait le signe maudit sur l'enfant et voulait sa mort, c'était l'invocation aux démons, celle qui amenait toujours la ruine et le malheur.

En apprenant cet incident, Jogues emmena Goupil hors des palissades, dans un endroit tranquille à l'abri des regards hostiles. Il lui dit clairement que le danger était grand pour eux à cause de l'attitude de ce vieillard furieux. Goupil protesta qu'il ne craignait pas ce que les Mohawks pouvaient lui faire, tant qu'il était sous la protection de Dieu; il se confessa et reçut l'absolution. Ils prièrent ensemble et offrirent leur vie pour le salut de ces pauvres païens.

En retournant vers le village, ils croisèrent deux sauvages; l'un d'eux venait de la case de René et était le frère du chef tué à l'attaque du fort Richelieu. Les deux guerriers avaient les épaules et les bras recouverts d'une épaisse couverture de laine, ils ordonnèrent d'une voix féroce aux Français de retourner au village.

Jogues comprit le danger et en avertit René, lui disant de répéter avec lui le salut à Marie, afin d'être prêt à mourir. Ils étaient maintenant en vue des palissades, et le guerrier donnant à Ondessonk l'ordre de passer le premier, dit à Goupil de rester en arrière et d'attendre. Jogues avança de cinq ou six pas et, entendant du bruit, il se retourna juste à temps pour voir le tomahawk dissimulé sous la couverture, s'abaisser sur le crâne de René et le fracasser; il entendit son frère murmurer : "Jésus, Jésus"; il alla près de lui et lui donna l'absolution. Puis s'agenouillant et se recommandant à Dieu, il dit au Mohawk : "Faites ce que vous voulez, je ne crains pas la mort." Le sauvage qui avait tué René lui dit : "Lève-toi, je n'ai aucun droit sur toi, tu appartiens à une autre famille."

Ce meurtre attira une foule de sauvages hurlant, quelques-uns protestant, d'autres applaudissant. Un homme de la case d'Ondessonk lui ordonna de rentrer tout de suite chez lui et de ne pas sortir par crainte du danger. Jogues, assis seul près du feu, pleura la mort de René, mais se réjouit de ce que ses souffrances étaient terminées; c'était la saint Michel, le 2 septembre, jour bien choisi pour l'ascension d'une âme aussi pure et aussi innocente que celle de ce garçon si pieux et si loyal.

On vint bientôt dire au Père Jogues qu'il devait changer de case et quitter la famille amicale avec laquelle il demeurait. L'homme chez qui on le conduisit était le

vieux chef qui avait tant de haine pour les Français, celui qui avait obligé la femme algonquine à lui couper le pouce ; Jogues n'eut plus de doute sur le sort qui l'attendait, mais cela lui était indifférent, il se recommanda à Dieu et à René, il était prêt à mourir. Une foule turbulente emplissait la case lorsqu'il entra; stoïque, il s'assit près du feu et supporta en silence les menaces et les insultes qui pleuvaient sur lui.

Quand le tumulte fut apaisé. Jogues s'étendit sur une peau et essaya de dormir. Il ne savait pas ce que la nuit lui apportait, il pouvait être frappé d'un moment à l'autre; il pensait à René et l'esprit de son frère planait sur lui et le consolait. Il serait heureux d'être avec René, ce frère qu'il considérait comme un martyr de la foi.

Où était le corps de René ? Il fallait qu'il le trouve pour lui donner une sépulture convenable. L'aube paraissait à peine qu'il se glissa hors de la case et se dirigea vers la porte sud, devant laquelle René avait été assassiné. Il trouva là le vieux chef ami chez lequel il habitait auparavant; celui-ci fut effrayé de le voir s'aventurer au dehors, car il lui voulait du bien. Il répondit aux questions de Jogues concernant le corps de René, qu'une troupe de jeunes gens l'avaient trainé dans les rues, puis l'avaient fait rouler dans le ravin où l'on jetait les détritns.

Jogues le remercia et se dirigea vers la porte pour sortir. Le vieillard le rappela et lui dit d'un ton alarmé : «Tu perds la raison, tu peux être tué à tout moment, et tu vas là-bas chercher un corps mort qu'on a trainé hors du village. Ne vois-tu pas ces jeunes gens à l'air féroce, ils vont te massacrer aussitôt que tu seras en dehors des palissades.»

Le Père Jogues eut un moment d'indécision, mais l'anxiété fut plus forte que la crainte et, malgré les conseils amicaux du vieillard, il se dirigea vers la porte de l'ouest. Cet homme, craignant pour sa sécurité, envoya un Algonquin qu'il avait adopté pour le suivre et le protéger.

Jogues et l'Algonquin franchirent la palissade et traversèrent les champs jusqu'au ravin au fond duquel coulait un cours d'eau. Là, au pied de la pente rapide, gisait le corps raidi, déchiré et couvert de boue de René. Jogues saisit les restes sacrés dans ses bras, versant des larmes amères; il lui fallait se hâter de peur qu'on ne le surprit. Il n'avait pas d'outil pour creuser une tombe, il fallait cacher le corps et revenir plus tard avec une bêche pour l'enterrer. Jogues pensa que la meilleure cachette serait le lit de la rivière; il n'y avait que très peu d'eau, et le fond était couvert de grosses pierres grises. Aidé de l'Algonquin, il souleva le corps et le descendit dans le fond du ruisseau, puis il empila des pierres tout autour et par-dessus, de sorte qu'il était tout à fait invisible et à l'abri des animaux.

L'âme en paix Jogues remonta du ravin et regagna sa case. Comme il y entra, deux jeunes guerriers l'arrêtaient. C'étaient deux frères qui avaient été parmi les plus cruels envers lui; ils lui annoncèrent qu'ils avaient des ordres pour le conduire au prochain village d'Andagaron. Il s'aperçut tout de suite qu'ils mentaient et lui voulaient du mal. Sans montrer de surprise ni de crainte, il leur répondit : "Je ne suis pas mon maître, demandez à ceux qui ont autorité sur moi, s'ils me disent d'y aller, je vous accompagnerai volontiers." Les deux guerriers furent confondus par sa réponse, car ils avaient espéré l'attirer hors du village sans que son maître le sût.

Son ancien maître apprit la chose et essaya de dissuader les deux guerriers de commettre ce meurtre; il prévint aussi le maître actuel et insista pour qu'il protégés Ondessonk. Le vieux chef accepta, disant néanmoins qu'il n'aimait pas les Français; mais sa soeur une vieille squaw qui était très respectée dans le village, eut pitié d'Ondessonk, elle l'appelait "neveu" et il lui disait "tante". Elle le prit sous sa protection et le garda dans la case ce jour-là.

Jogues était agité, cherchant à tromper la surveillance de la squaw pour sortir; mais elle s'en doutait et ne le quittait pas des yeux. Le lendemain, un violent orage s'abattit sur la vallée, la pluie tomba à torrents toute la journée et une grande partie de la nuit. A l'aube le Père se glissa hors de la case, emportant une bêche et, traversant les champs détremés, il courut au ruisseau. Les pluies l'avaient changé en un torrent qui remplissait de son cours rapide tout le ravin. Jogues frissonnait dans l'air vif du matin, il avança dans l'eau jusqu'à l'endroit où il avait caché Goupil; il explora le fond du ruisseau avec ses pieds nus, cherchant le monticule de pierres, il ne le trouva pas. Il vérifia une seconde fois ses points de repère, et sonda le lit du cours d'eau avec une perche, plongeant ses regards dans l'eau qui lui venait à la ceinture. Enfin, il sentit sous ses pieds les pierres qu'il avait alignées, elles étaient dispersées. Il se courba et tâta avec ses mains, le corps avait disparu.

Il crut d'abord que les sauvages avaient enlevé le corps pour le narguer, lui, et pour déshonorer René davantage encore; puis il pensa que la force du courant avait probablement écarté les pierres et entraîné le cadavre vers le fleuve. Il pleura abondamment et se mit à réciter les psaumes des morts. Puis il revint à sa première idée que les Mohowaks étaient passés par là. Il fouilla les herbes et les broussailles dans toutes les directions, ne cessant de pleurer et de prier, en proie à une douleur profonde.

N'ayant rien trouvé, il revint désolé au village, peu lui importait maintenant si on le voyait et si on le tuait.

Il fallait qu'il découvrit ce qu'on avait fait de René. Il s'enquit auprès des indigènes qu'il rencontra, mais tous se moquèrent de lui ; seule, une squaw algonquine lui dit qu'il était inutile de chercher plus longtemps ; les jeunes gens avaient découvert la cachette du corps de René et l'avaient emporté et jeté dans une rivière très difficile d'accès, un peu au delà du village, à cette heure, il était certain que le cadavre avait été entraîné par le courant. Jogues soupçonna la femme de mentir, mais il ne put rien apprendre de plus.

### III

Le Père Jogues restait seul maintenant, il attendait la mort, certain qu'un sort semblable à celui de René lui était réservé. Le parti hostile aux Français était le plus fort ; on n'avait pas puni le meurtrier de Goupil, bien au contraire, ce guerrier n'en était que plus honoré. Le clan des Ours avait une haine féroce pour Ondessonk et cherchait toujours l'occasion de le tuer. Pour celui-ci, c'était une surprise de se retrouver en vie chaque matin. Il était à la merci de la violence de la foule et sa seule sauvegarde était la vieille squaw qu'il appelait sa "tante". Elle exerçait une plus grande influence que les autres femmes dans le village à cause de sa parenté avec des chefs importants. Son vieux mari était bien disposé envers Ondessonk ; son frère, qui était le maître reconnu du captif, était hostile aux Français, mais avait assez le sens de l'honneur pour protéger son esclave contre des attaques trop violentes, autant par devoir que par désir de plaire à sa soeur. Depuis le 29 septembre, jour du meurtre de Goupil, jusqu'au milieu d'octobre, le Père Jogues vécut, mais on peut dire qu'il vécut d'heure en heure.

Il arriva que le fils unique de la "tante" de Jogues mourut ; aussitôt deux de ses parentes rendirent Ondessonk responsable de cette mort, disant qu'il avait jeté un mauvais sort au jeune homme ; elles résolurent de sacrifier le Français à la mémoire du guerrier. Elles persuadèrent l'homme qui veillait sur Ondessonk de lui donner la permission de les accompagner jusque dans un champ près de la rivière, pour les aider à rapporter un chargement de maïs. Jogues partit avec elles le lendemain, très tôt, et, remarquant que les deux femmes portaient des épis de maïs et des courges, il comprit que ces provisions étaient le prix qu'elles paieraient pour son exécution. Il ne dit mot, se souvenant de l'exemple de son divin Maître qui, "mené à la tuerie comme un agneau n'a point ouvert la bouche" ; il alla vers la mort, demandant à Dieu d'éloigner de lui ses ennemis, si telle était sa volonté.

En arrivant au bas de la colline, ils virent le meurtrier de René venant vers eux de la rivière; les femmes coururent à lui pour lui faire leur demande. Il les écouta, en lançant des regards féroces sur Ondessonk. Tout en faisant monter à Dieu une prière fervente, le Père Jogues fixa l'homme d'un oeil calme et assuré; ils restèrent ainsi quelques instants face à face, puis, sans un mot, le guerrier passa près de Jogues et monta vers le village. Au même moment, la "tante" arriva sur le sentier, revenant des champs, elle comprit immédiatement ce qui se passait et, interpellant avec violence les deux femmes, elle les obligea à s'enfuir, effrayées, laissant Jogues tout seul sur le chemin.

Cette existence au jour le jour, plus dure à supporter que la mort, dura deux mois. Jogues se sentait véritablement en prison dans le village, il ne faisait aucun effort pour apprendre la langue iroquoise, croyant que chaque jour amènerait sa mort; il se plaisait dans les endroits tranquilles, demandant à Dieu de lui parler dans la solitude. Il puisait la force et la consolation dans un petit volume qui avait échappé à la destruction : l'Épître de saint Paul aux Hébreux.

Environ deux semaines après la mort de René, Dieu se manifesta à Jogues en une vision pendant son sommeil. Il vit le village iroquois transformé en une cité nouvelle, replendissante, où des gardes le conduisirent vers le Palais du Roi. Là, il se trouva devant un juge qui, après l'avoir questionné, prit une verge et le frappa pendant un long moment, sur les épaules et la tête. Il ressentit une souffrance aiguë, mais aucun gémissement ne sortit de sa bouche. Son juge alors parut être en admiration devant sa patience et, laissant de côté la verge il le prit dans ses bras, le serrant contre lui avec tendresse et apaisant sa douleur. Cela procura à Jogues une sensation de bonheur extrême et une extase presque céleste.

A son réveil, le Père comprit que cette vision signifiait que sa mort n'était pas aussi proche qu'il le pensait. Il crut que Dieu lui demandait d'endurer son esclavage chez les Mohawks avec plus de résignation et de courage, car il ne méritait pas encore la mort et les joies du ciel.

Il éloigna donc les pressentiments de mort et se tourna avec un courage nouveau vers la vie. Il puisa dans la douceur de sa vision l'énergie pour supporter son long martyre. Il commença à apprendre le langage des Iroquois et conçut l'espoir d'en initier quelques-uns à la foi. Ils n'étaient plus pour lui des sauvages tramant sa mort, mais des frères qu'il espérait conduire à Dieu.

## CHAPITRE X

## MOIS D'ESCLAVAGE

## I

L'automne s'avancait, les arbres étaient dépouillés de leurs feuilles rousses et brunes, les premières gelées blanchissaient les champs. C'était l'époque où les Mohawks partaient pour la chasse, sport qu'ils aimaient par-dessus tout après la guerre.

Les hommes préparaient leurs armes, enfermaient soigneusement la poudre, mettaient des cordes à leurs arcs et des pointes de silex à leurs flèches, aiguïsaient leurs couteaux, leurs dagues et leurs lances, tordaient des fibres d'orme pour en faire des cordes, coupaient des lanières dans des peaux, faisaient les filets de leurs pièges, taillaient les plaques d'écorce de hêtre pour la construction des huttes, rassemblaient les haches, les couperets, les couteaux et toutes les autres choses nécessaires pour camper dans les montagnes.

Les chefs parcouraient les rues, annonçant à haute voix leur départ pour la chasse. Les guerriers et les jeunes gens, les familles, les squaws, suivaient les chefs. Certains partaient vers les montagnes du sud, d'autres se dirigeaient vers les hauteurs du sud-ouest où étaient les sources des deux rivières; mais la majorité des chasseurs avait résolu de monter tout droit vers les hautes cimes et les vallées profondes du nord. Ils se formèrent en groupes et célébrèrent leurs festins et leurs sacrifices à Areskoui, le démon de la chasse, maître des cieus; ils chantèrent et dansèrent, se vantant de leurs exploits et, en grande pompe, défilèrent hors des portes, les guerriers en tête, suivis des squaws portant les bagages et les bébés.

Le Père Jogues, qui avait été prêté à une autre famille, venait avec les squaws portant les fardeaux. Il était seulement vêtu d'une mince chemise et d'une culotte déchirée, ses bas étaient en lambeaux et ses mocassins troués; il souffrait terriblement du froid dans ces montaynes couvertes de neige. Bien qu'il fût affaibli par les tourments qu'il avait endurés, il était obligé de porter de lourdes charpes sur ses épaules et des ballots sous chaque bras.

Les hommes marchaient en avant, portant seulement leurs armes; les squaws et Jogues suivaient péniblement gravissant le chemin qui montait toujours. A la nuit, la troupe s'arrêtait dans une clairière ou au pied d'une hauteur pour camper.

Jogues pouvait alors déposer ses fardeaux, mais il lui fallait encore chercher du bois pour le feu et de l'eau, sous les ordres des squaws aux voix criardes. Il mangeait ce qu'il pouvait trouver, réussissant parfois à saisir une portion de bouillie de maïs dans une marmite, malgré les coups de pied des Mohawks qui le traitaient comme un chien. Ses pieds et ses jambes étaient déchirés par les pierres et les épines du chemin et pouvaient à peine le porter.

La caravane monta de plus en plus haut, jusqu'aux cimes couvertes de neige. L'air et le vent étaient glacés. Après cinq ou six jours de marche, elle avait franchi cent cinquante kilomètres et atteint son terrain de chasse dans la région des lacs encerclés par les pics élevés des montagnes. Les squaws sous la surveillance des hommes, dressèrent les trois piquets obliques, les lièrent ensemble au sommet pour former la charpente de la hutte, puis cousirent solidement par-dessus les plaques d'écorce et les peaux.

Jusque-là la famille de Jogues l'avait traité avec assez de douceur et semblait intéressée par cet étranger qui essayait de parler leur langue, et par les nouvelles choses qu'il leur expliquait : le Père profitait de ces bonnes dispositions pour faire connaître sans en avoir l'air, le Dieu unique qu'il fallait adorer.

Quand ils arrivèrent au terrain de chasse, les Mohawks ne firent plus aucune attention aux paroles de Jogues et s'irritèrent même de ses essais répétés d'évangélisation. Ils se tournèrent contre lui, se moquant de lui et le repoussant.

Dès le premier jour de la chasse, les indigènes offrirent leurs sacrifices à Areskoui, dieu de la chasse, le suppliant d'envoyer du gibier dans leurs pièges. Ils offraient au dieu les meilleurs morceaux du premier animal qu'ils avaient tué, et cette cérémonie se répétait chaque jour.

Lorsque le Père Jogues comprit que la viande était consacrée à ce dieu païen, troublé dans sa conscience, il résolut de s'abstenir d'en manger.

Malgré sa faim et sa faiblesse, il refusa les portions généreuses de gibier que lui offraient les Mohawks.

Pendant les deux premières semaines, les chasseurs furent comblés, ils rapportaient chaque soir des quantités énormes de gibier. Ils augmentèrent encore leurs chants de remerciements à Areskoui.

Mais soudain la chance tourna, les animaux se firent rares, les chasseurs battaient la région à de grandes distances du camp, mais sans grand succès. On chercha la raison de la colère d'Areskoui. Un sorcier, interrogé, révéla qu'Ondessonk avait offensé le dieu en refusant de manger du gibier, et qu'il employait des formules magiques dans ses prières.

La haine des chasseurs augmenta, et ils rouèrent Ondessonk de coups. Ce dernier, voyant qu'il ne pouvait plus exercer aucune influence spirituelle sur les sauvages, se livra tout entier à la méditation.

Il avait coutume de se rendre dans une petite clairière, où il avait érigé une croix, et restait là de longues heures en prière.

Sa paix ne fut pas de longue durée, les sauvages ayant découvert sa retraite, se firent un jeu de venir le troubler, lançant des flèches tout près de lui, brandissant leurs tomahawks comme s'ils voulaient le massacrer. Le calme et la sérénité d'Ondessonk les exaspéraient, et ils brisèrent sa croix, lui déclarant : «Nous détestons les bois croisés, c'est un signe de mauvais augure, les Blancs qui sont vos voisins et amis nous l'ont dit.»

Jogues refit alors un petit oratoire plus loin dans la forêt au pied d'un grand arbre, mais il fut bientôt découvert par les sauvages qui le détruisirent de nouveau. Jogues décida alors de ne plus se cacher pour faire ses dévotions. La haine et la colère des Mohawks devinrent intenses, et ils considérèrent Ondessonk plus que jamais comme un objet d'horreur, lui interdisant de s'approcher des huttes, lui refusant toute couverture malgré le froid, et le nourrissant à peine.

Jogues endura des souffrances physiques terribles auxquelles vint s'ajouter une solitude morale extrême. Il lui semblait que Dieu l'abandonnait et que les forces de l'Enfer l'enveloppaient de toutes parts. Il ne trouvait plus de consolation dans la prière et il était en proie au désespoir.

En décembre, quand la neige épaisse couvrit le sol, une famille arriva de Tionontoguen apportant la nouvelle qu'Ihandich avait été torturé et brûlé. Ce fut un coup terrible pour le Père Jogues qui se désolait de ne pas avoir été auprès de Couture dans ses derniers moments.

Puis vinrent des hommes d'Ossernenon apportant l'ordre qu'Ondessonk retournât immédiatement au village où on était fermement décidé à l'assassiner.

Le Père Jogues se fit des reproches de conscience, se lamentant de ce qu'il était abandonné de Dieu et pensant qu'il mourrait sans avoir reçu les sacrements. Il était dans un état d'esprit tel qu'il ne désirait pas vivre, mais craignait de mourir. Dans un moment d'extase dans la forêt, alors qu'il était en prière, le Père entendit de nouveau une voix qui lui conseillait de penser seulement à la bonté de Dieu et de compter entièrement sur Lui. Ces paroles le fortifièrent et il se prépara alors à affronter son destin à Ossernenon.

La famille avec laquelle il demeurait était désireuse de se débarrasser de lui. Sur sa demande d'accompagner quelques vieillards qui retournaient au village, on décida

de le laisser partir. On lui fit porter sur le dos, la tête et le cou d'un élan et des quartiers de viande séchée et fumée comme présents pour le maître qui l'avait prêté.

Le pauvre Ondessonk ployait sous le fardeau et avançait à grand-peine dans la neige, n'ayant pas de raquettes aux pieds comme ses compagnons de voyage. Ils arrivèrent à un rapide torrent de montagne qu'il fallait traverser sur un tronc d'arbre glissant.

Devant Jogues marchait une squaw enceinte, qui portait aussi un bébé dans une corbeille sur son dos; en passant sur l'arbre, elle perdit l'équilibre et tomba dans l'eau. Jogues plongea aussitôt dans l'eau glacée et parvint à la retirer avec son bébé, malgré le courant violent. Il avait pris soin de baptiser l'enfant avant de le sortir de l'eau.

Les Mohawks firent un grand feu pour ranimer la femme qui était presque gelée, et permirent à Ondessonk de se sécher; ils lui firent même des compliments, car ils réalisaient bien que la femme eût été noyée sans son aide.

Un peu plus loin, la bande raconta le campement d'hiver d'autres chasseurs. Parmi ceux-ci se trouvait le vieux chef qui avait ordonné la mort de René. Il se montra cordial et invita Ondessonk à partager son repas. Avant de manger, le Père Jogues fit le signe de croix sur la nourriture; aussitôt le sauvage l'arrêta avec des paroles de colère, lui disant que c'était ce même signe néfaste qui avait causé la mort de René et qu'il causerait la mort d'Ondessonk si celui-ci persistait à le faire. Le Père Jogues eut ainsi confirmation de ce qu'il avait toujours pensé; que René avait été martyrisé pour avoir confessé sa foi par le signe de croix.

Après qu'ils eurent quitté ce camp, une tempête de neige fondit sur eux, les aveuglant et leur faisant perdre la trace de la piste.

Pendant deux jours ils luttèrent contre la tempête, se guidant seulement par instinct et désespérant de jamais atteindre le village. Jogues qui était épuisé de fatigue pensait qu'il serait bien plus agréable de mourir dans la neige que d'aller au village pour y être torturé. Mais il entendait que la volonté de Dieu s'accomplit et était prêt à supporter tout ce qui pourrait lui arriver.

## II

Le huitième jour de leur voyage, le Père Jogues et ses compagnons arrivèrent à la vallée des Mohawks et au village d'Ossernenon. Il y avait peu de gens aux portes, tout était tranquille. Ondessonk s'aperçut qu'on l'avait trompé : son exécution n'avait même pas été discutée, et Guillaume Couture était bien vivant, mais avait un pied gelé.

La "tante" et sa famille étaient partie chasser vers l'ouest, un messenger venait d'arriver de leur part disant qu'ils manquaient de maïs. Leurs amis du village trouvèrent tout naturel d'envoyer Ondessonk dès le lendemain de son retour porter les sacs de maïs. Celui-ci eut beau protester qu'il était trop épuisé pour repartir faire un voyage de plusieurs jours, rien n'y fit; on lui ficela des sacs sur le dos et on le chassa hors du village.

Les chemins étaient si couverts de glace qu'il glissait à chaque pas et, malgré ses efforts, retombait sans cesse. Il revint au village en se traînant; il y fut reçu à coups de pierre et battu comme un chien par les sauvages. Il était tellement à bout de forces que tout lui était égal, et qu'il se laissa tomber sur le sol de sa case. Les sauvages s'arrêtèrent, s'apercevant qu'il était à demi-mort.

Un ou deux jours plus tard, on lui trouva une autre occupation. Il y avait dans le village un homme qui mourait d'une maladie atroce : il était couvert de plaies putrides et nauséabondes.

Il était dans une case, abandonné de tous, ayant à peine de quoi manger. On ordonna à Ondessonk d'aller vivre avec lui pour le soigner. Ce n'était pas un inconnu pour le Père, c'était le sauvage qui l'avait battu trois fois sur l'estrade de torture et lui avait arraché deux de ses ongles.

Malgré le dégoût qu'il éprouvait, Jogues soigna le malade pendant quinze jours.

Le Père Jogues n'était vêtu que d'étoffes en lambeaux, un chef lui avait donné un vieux manteau, autrefois rouge vif, mais maintenant couvert de taches; il trouva une vieille peau usée qu'il attacha sur ses épaules. Il était outré de voir les sauvages se pavaner avec les vêtements volés dans les bagages destinés à Sainte-Marie, tandis qu'il se voyait dans cet accoutrement misérable. Les vêtements sacerdotaux avaient spécialement attiré les sauvages, et Jogues souffrait horriblement de les voir aux mains de païens.

Au début de janvier 1643, Jogues eut des ennuis avec deux jeunes femmes parentes de sa "tante" qui d'abord l'accablèrent d'amitiés, mais qui devant sa froideur et sa chasteté, le traitèrent avec colère et méchanceté.

La "tante" arriva quelques semaines plus tard à la grande satisfaction d'Ondessonk. Elle s'occupa de sa nourriture et de son vêtement, elle en vint à le considérer presque comme un fils qui prendrait la place de celui qu'elle avait perdu quelque temps auparavant.

Elle eut d'abord pitié de lui, mais peu à peu, elle apprécia son intelligence et sa douceur, et finit par avoir de l'affection pour lui. Comme elle était très influente dans le village, elle put parler en sa faveur au conseil des sachems dont elle faisait partie, chose rare pour une squaw.

Tous droits réservés. Reproduction autorisée par F. Talbot et le Service littéraire anglo-français de "Synops", Paris.

Le chef de la case aussi s'adoucit envers Jogues, et le traita comme un membre de la famille, aimant causer avec lui et étant fier de le montrer aux fréquentes réunions d'anciens et de guerriers qui se tenaient dans sa case pendant les veillées d'hiver.

Le Père Jogues menait maintenant une vie plus paisible; il n'avait plus la crainte quotidienne de la mort, il n'était plus harcelé d'imprécations et de menaces comme auparavant. Il commença à étudier sérieusement le dialecte iroquois. Bien que ce fût une langue de même origine que le huron, il y trouva des variations intéressantes dans la grammaire, le vocabulaire et la prononciation. Il regrettait de ne pas avoir de quoi écrire, pour faire des progrès plus rapides, mais en écoutant les discours et les conversations des hommes dans sa case, et grâce aux réponses que les Mohawks daignaient faire parfois à ses questions, il réussit à acquérir assez de connaissance pour comprendre les sauvages et pour leur communiquer ses pensées.

En cette saison d'oisiveté, quand tous recherchaient la chaleur et la sécurité des cases, Jogues eut souvent l'occasion d'expliquer les articles de sa foi. Les anciens du village l'interrogeaient avec curiosité sur le soleil, la lune, l'étendue de la terre et de la mer, sur les marées et bien d'autres sujets semblables. Jogues adaptait, du mieux qu'il pouvait, ses réponses à leur compréhension; ils étaient étonnés et se disaient qu'ils auraient vraiment commis une grande erreur s'ils avaient mis cet homme à mort. Puis Jogues essayait de les amener à la connaissance du Créateur de toutes ces merveilles, il réfutait leur légende de la création qui prétendait que le monde fut construit par une tortue; il leur expliquait que le soleil était sans vie et sans intelligence, et que ce n'était pas un dieu. Il leur disait qu'Àreskoui n'était pas une divinité, mais un démon et que c'était faux de dire qu'il était l'auteur de la vie et le dispensateur de toutes les bonnes choses qu'ils aimaient. On l'écoutait généralement avec courtoisie, mais on ne se laissait pas convaincre.

Jogues profitait de la liberté qu'on lui accordait pour visiter les cases d'Ossernenon, comme il l'avait fait chez les Hurons, recherchant les malades et les mourants. Un petit nombre d'adultes consentit à écouter ses paroles et à accepter le baptême, il parvint aussi à baptiser plusieurs enfants en danger de mort. Les sauvages ne faisaient guère attention à son ministère, mais semblaient l'accepter sans déplaisir. Ils eurent même une fois recours à lui : un malade avait rêvé que son démon familier ordonnait qu'une danse et des chants rituels fussent exécutés autour de son lit et qu'Ondessonk, tenant son livre à la main, fit les gestes que font les Français quand ils prient leur Dieu.

On obéissait toujours aux rêves d'un malade, et on alla chercher Jogues. Celui-ci refusa de venir, jugeant

qu'il ne pouvait s'associer aux pratiques superstitieuses. Les sauvages furent très surpris, ils essayèrent de faire comprendre à Ondessonk qu'il tenait la santé du malade entre ses mains : s'il obéissait au rêve, l'homme guérissait sûrement; s'il refusait, le démon serait fâché et l'homme mourrait. Le Père persista dans son refus. On lui affirma que le malade irait certainement mieux et prouverait sa reconnaissance à Ondessonk qui deviendrait célèbre comme puissant guérisseur.

Le Père Jogues sourit des explications des sauvages et les gronda de croire si implicitement aux rêves. D'autres amis se joignirent aux premiers et déclarèrent que c'était de la cruauté, même une sorte de meurtre de refuser de guérir un homme malade. Quand les indigènes eurent épuisé tous leurs arguments et leur patience, et s'aperçurent qu'Ondessonk ne viendrait pas de son propre gré, ils dépêchèrent quelques robustes guerriers pour l'amener de force à la case. Mais il leur échappa et s'enfuit hors du village. Il était si agile et si rapide à la course qu'on ne put le rattraper, il revint seulement le soir, résolu à mourir plutôt qu'à encourager les superstitions.

Jogues avait quelquefois la permission d'aller seul dans les autres villages de la vallée; en février il marcha jusqu'à Andagaron où les Mohawks célébraient leur fête d'hiver. Comme les jeux ne l'intéressaient pas beaucoup, il se promena parmi les cases, cherchant les malades. Dans une demeure il découvrit cinq bébés très dangereusement atteints; il les baptisa sans être vu de personne; trois jours plus tard les enfants mouraient et Jogues se réjouit d'avoir pu les sauver.

Durant ces visites, Jogues continuait son ministère parmi les prisonniers hurons et algonquins. Tous étaient restés fermes dans leur foi. Ils étaient profondément attachés au Père Jogues; plusieurs années plus tard, Joseph Teondechoren eut l'occasion de dire au Père Ragueneau combien il était redevable au bon Père, c'est lui qui lui avait enseigné la dévotion à la sainte Vierge; ils redisaient souvent ensemble leur rosaire dans les rues du village mohak sans que les sauvages s'en aperçoivent. Avec lui, il avait appris à converser avec Dieu dans son coeur, par une prière constante.

Thérèse, la nièce de Joseph, était sous la protection affectueuse du Père Jogues. Elle avait gardé les enseignements de ses pieux parents et des bonnes Ursulines de Québec, et était restée pure malgré les moeurs déréglées des Mohawks. Son oncle disait qu'elle n'avait pas honte de sa religion, elle ne se cachait pas pour prier, se confessait souvent au Père Jogues; elle éprouvait cependant une grande tristesse de se trouver parmi ces ennemis cruels, si loin de ceux qu'elle aimait. Elle avait supporté le froid et les rigueurs de l'hiver, bien qu'elle eût été très malade, mais Dieu lui avait rendu la santé. Elle ne possédait pas de rosaire, mais employait ses doigts ou des petits cailloux pour le réciter

Durant tout cet hiver, les entretiens du Père Jogues furent empreints d'une si profonde charité, au milieu de toutes les souffrances qu'il devait endurer, que le coeur de tous les chrétiens, captifs avec lui, se remplissait de courage et de foi et de reconnaissance envers Dieu.

Guillaume Côtûre et le Père Jogues pouvaient maintenant se voir souvent, et ils étaient heureux de pouvoir prier ensemble afin d'entretenir la ferveur de leur foi. Côtûre avait résisté à toutes les tentations et était resté fidèle à ses vœux de "donné". Ils parlaient souvent de René Goupil; tous deux le considéraient comme un saint et un martyr. Côtûre avait aussi entendu dire que René était mort pour avoir fait le signe de la croix. Lui-même et Jogues n'étaient pas sûrs qu'un sort pareil ne leur fût réservé, car les Mohawks avaient une haine diabolique de la croix, engendrée pour eux par les puissances des ténèbres et entretenue par les dires des Hollandais calvinistes qu'ils voyaient à Fort-Orange.

Jogues avait toujours douté de la véracité de ce qu'on lui avait dit au sujet du corps de René : qu'il avait été jeté dans une rivière bien au delà du village. Pendant l'hiver il fit une enquête, mais ne découvrit rien jusqu'à la fin de mars. Des enfants lui dirent qu'ils avaient trouvé les os de l'autre Français dans le ravin, en bas du village, Jogues y courut, chercha partout, mais ne trouva rien. Pensant que les enfants s'étaient moqués de lui, il les interrogea de nouveau, mais ceux-ci lui racontèrent des histoires fantastiques sans lui donner de renseignements exacts.

Il chercha pendant plusieurs jours, en priant instamment d'être guidé dans ses recherches. Enfin, un garçon eut pitié de lui et lui indiqua un endroit caché dans un taillis, où il trouva en effet les restes du malheureux René. Le crâne était fendu à plusieurs endroits, et les os portaient la marque des dents des chiens et des renards qui avaient mangé la chair. Le Père Jogues s'agenouilla et baisa avec respect les restes sacrés qu'il rassembla pieusement comme les reliques d'un martyr de Jésus-Christ.

Il chercha un endroit sûr où cacher ces ossements : il creusa un trou au pied d'un arbre dans la terre molle et les déposa là, récitant le *De Profundis* et le *Benedictus*, puis il recouvrit cette tombe de terre et de feuilles.

### III

Le printemps de 1643 ramena, comme d'habitude, à Ossernenon, les préparatifs de départ pour la pêche. Le Père Jogues fut heureux d'apprendre qu'il partirait avec sa "tante", le mari de celle-ci et leur petit-fils. Ils descendirent en canot la rivière des Mohawks vers celle des Hollandais. Ils étaient tout près, dit la "tante", des cases des blancs. Ils s'en détournèrent pourtant et arrivèrent au lac Ossaragué où ils s'arrêtèrent.

D'autres familles campaient là, toutes d'humeur joyeuse, car la pêche était, après la chasse et la guerre, leur distraction préférée. Les squaws étaient heureuses à la pensée des provisions de poissons séchés et fumés qui feraient leurs délices pendant bien des mois.

Le Père Jogues trouva la paix et la tranquillité sur la rive du lac. Il avait laissé derrière lui le village mohawk avec ses cases surpeuplées et ses rues bruyantes, le voisinage pénible et quelquefois hostile des sauvages; il habitait une petite hutte particulière, et n'avait que de légers services domestiques à rendre à sa famille. Il passait de longues heures de méditation dans la solitude des bois, et la beauté de la nature le rapprochait de son Créateur; il s'était bâti un oratoire en écorce d'arbre où il avait placé une croix. Au long de ses randonnées, il avait quelquefois inscrit le nom de Jésus et gravé une croix sur le tronc des arbres. Il espérait ainsi éloigner les esprits malins qui, jusqu'alors, avaient régné en maître dans ces lieux solitaires.

Son bonheur fut brutalement détruit au bout d'une semaine. Le lundi saint 30 mars, quelques jeunes guerriers arrivèrent brusquement, porteurs de la nouvelle que les Algonquins de la tribu des Mohicans, étaient sur le chemin de la guerre, dans le voisinage. Ces guerriers étaient venus exprès disaient-ils, pour prévenir le vieux couple et lui conseiller de retourner au plus vite à Ossernenon avec leur petit-fils et Ondessonk. La famille épouvantée se hâta de rassembler ses bagages et de partir escortée par les jeunes guerriers. Ils voyagèrent dans une crainte perpétuelle de voir surgir les ennemis, mais arrivèrent sains et saufs au village.

Une fois là, ils apprirent qu'ils avaient été trompés, ce danger n'était qu'une ruse pour faire revenir Ondessonk au village, où on avait décidé qu'il serait torturé et brûlé.

Jogues eut l'explication de ce revirement d'opinion envers lui : quelque six mois auparavant, une dizaine de guerriers avait quitté le village pour partir en guerre contre les Abenakis de la nation des Algonquins. Comme on n'avait pas entendu parler d'eux pendant tout l'hiver, leurs parents craignirent qu'un malheur ne leur fût arrivé. Au milieu de mars, quelques jours après le départ de Jogues, des guerriers revinrent amenant un prisonnier abenaki, qui se vanta que son peuple avait pris et torturé la bande mohawk.

Or, un des guerriers qui avaient été tués, était le fils du vieux chef, maître d'Ondessonk. Cet homme était inconsolable, car il aimait beaucoup son fils. Il ordonna que le prisonnier abenaki fut torturé et brûlé en offrant aux mânes de son fils; puis, il pensa que la victime était de trop peu de valeur et, encouragé par les deux jeunes femmes de sa case qui détestaient Ondessonk, il résolut de sacrifier son Français, qui lui paraissait un homme holocauste plus digne de son fils.

L'exécution était fixée au lendemain, vendredi saint. En vain la "tante" protesta-t-elle contre la tromperie et contre la décision de son frère; celui-ci resta inflexible, Jogues se prépara à la mort, pensant que cette fois son destin s'accomplirait. Il se réjouissait d'être enfin délivré de son esclavage et de quitter cette vie le jour même où son Sauveur avait été cloué sur la croix.

Mais Dieu veillait sur son serviteur. Il le délivra une fois de plus. Au petit jour de ce vendredi un messager arriva en grande hâte à Ossernenon, annonçant avec des cris de triomphe, que les guerriers qu'on avait cru morts étaient en vie et qu'ils approchaient du village avec vingt-deux prisonniers. La population entière se précipita vers les portes dans un délire de joie, et oublia complètement Ondessonk.

Les prisonniers furent amenés le samedi matin. Jogues fut témoin de leur arrivée et des "caresses" que les sauvages leur prodiguèrent. Cela lui rappela sa propre arrivée au village. Il passa la journée près de l'estrade de torture, essayant d'apporter quelque réconfort aux malheureuses victimes six hommes seulement, car les femmes et les enfants étaient épargnés pour être adoptés plus tard. Avec l'aide d'une femme algonquine, qui était chrétienne, il réussit à faire accepter le baptême aux six hommes. Après avoir versé l'eau salvatrice sur leur tête, il remercia Dieu d'avoir sauvé leurs âmes, bien que leurs corps fussent livrés aux flammes.

Le Père Jogues avait donc échappé à la mort une fois de plus; il s'en réjouissait, mais ne pouvait s'empêcher de constater combien sa sécurité était précaire; il eût suffi qu'un des guerriers mohawks fût tué à la guerre pour qu'on sacrifiât Ondessonk aux mânes du défunt. D'autre part, si des prisonniers étaient ramenés au village, Jogues en éprouvait un profond chagrin, car c'étaient presque toujours des Français ou des alliés des Français. Quelques semaines de quiétude passèrent, puis vers la fin d'avril, on vit arriver à Ossernenon des ambassadeurs de la tribu des Sokokis. Ce peuple, quoique de race algonquine était en guerre avec les Montagnais et d'autres nations algonquines, alliées des Français. Ils étaient unis aux Iroquois dans ces guerres, et bien que leurs privilèges fussent ceux d'amis et alliés, ils étaient obligés de payer un tribut annuel aux Iroquois.

Les Sokokis furent accueillis à Ossernenon avec les cérémonies accordées aux amis. Ils demandèrent la réunion d'un conseil des Mohawks, car ils étaient chargés d'un message par leur nation. Le conseil s'assembla donc dans la case du chef chez qui Jogues était logé. Le chef sokoki se leva et fit part de son message avec une éloquence persuasive : un des grands chefs de sa nation avait été capturé par les ennemis algonquins, qui le conduisirent en triomphe chez les Français à Trois-Rivières, puis à Québec, où il devait être torturé et mis à mort.

Mais Onontio, le grand chef des Français et les Robes Noires avaient supplié les Algonquins de leur céder le le prisonnier contre des présents de grande valeur; cette demande fut accordée, et le chef sokoki, sauvé par les Français, fut renvoyé dans son pays, chargé de cadeaux.

Avant de le libérer Onontio lui fit une requête : que la nation sokoki intercède auprès de ses bons amis et alliés, les Mohawks, pour que ceux-ci relâchent Ondessonk, Robe Noire qu'ils gardaient prisonnier. Le gouverneur français envoyait ses salutations à Ondessonk et désirait que ces papiers, couverts de paroles peintes, lui fussent remis. L'ambassadeur annonçait qu'il venait à Ossernenon pour remplir la promesse faite par son parent, et priait les Mohawks de rendre Ondessonk et l'autre Français, Ihandich, à leur peuple. Il dédommagerait les Mohawks de la perte de leurs prisonniers en leur donnant des présents de wampum de grande valeur.

Les Mohawks, après avoir discuté entre eux, décidèrent d'accepter les cadeaux et de répondre favorablement à la demande de leurs amis sokokis. Ils assurèrent les ambassadeurs qu'ils reconduiraient Ondessonk chez les Français, qu'ils se préparaient même déjà à le faire. Les Sokokis s'en allèrent, satisfaits. Les jours passèrent. On parlait plus de la mort d'Ondessonk que de son départ; ces misérables sauvages avaient si peu l'intention de le délivrer qu'ils trahirent les lois et les coutumes de toutes leurs nations : ils avaient accepté les présents, mais n'avaient pas rendu la liberté aux prisonniers. En général, les indigènes étaient fidèles à la parole donnée et s'ils n'avaient pas l'intention d'accorder ce qu'on leur demandait, ils refusaient les présents.

Bien plus, cette démarche des Sokokis causa presque la mort de Jogues, d'une façon inattendue. Un de ses ennemis, craignait qu'il ne fût libéré, fut saisi d'un accès de colère furieuse et voulut régler la question en tuant Ondessonk. Il se précipita dans la case en brandissant une massue, et avant que personne n'ait pu intervenir, il en porta deux coups violents sur la tête du Père qui tomba inanimé. On maîtrisa le fou et on le mit dehors. La "tante" de Jogues fut indignée, elle était sincèrement attachée à son neveu et pleura, tout en pensant ses blessures. Elle lui dit que puisqu'il avait tant d'ennemis secrets qui complotaient pour le tuer, il fallait qu'il essaye de s'échapper. Non seulement, elle ne l'en empêcherait pas, mais elle l'aiderait à recouvrer sa liberté.

Au début de mai, Jogues eut l'occasion pour la première fois de visiter les établissements hollandais à Rensselaerswyck. Il y alla, sous bonne garde, avec sa "tante" qui voulait échanger des fourrures contre des marchandises hollandaises. Coûture était du voyage avec un groupe d'habitants de Tionontoguen. Jogues et Coûture étaient heureux de pouvoir se mêler aux blancs et de

parler à Arendt Van Corlaer et à l'interprète Jean Labatie, qui avaient fait de nombreuses démarches pour obtenir leur libération. Jogues trouva un ami extrêmement sympathique en la personne du ministre réformé, le Dominie Johannes\* Megapolensis. Le Dominie accueillit Isaac comme un frère dans le Seigneur, bien qu'il fût français et papiste idolâtre et au surplus un dangereux Jésuite. Il remit à Isaac un présent : c'était son bréviaire; un Iroquois l'avait apporté à la ville pour le vendre et le Dominie l'avait acheté. Le Père Jogues fut profondément touché de la charité de Megapolensis.

Durant les quelques jours qu'il passa à Rensselaerswyck, le Père fut surveillé de près par son escorte de Mohawks. Van Corlaer et les bourgeois hollandais renouvelèrent leur offre de payer une rançon pour racheter Ondessonk, mais les sauvages restèrent inflexibles, déclarant que cette question ne pouvait être réglée que par le grand conseil de leur nation.

Jogues se procura du papier à lettres, des plumes et de l'ancre.

Il voulait écrire au gouverneur Montmagny et à ses supérieurs jésuites. Il espérait trouver quelque captif huron ou algonquin, qui serait emmené en expédition sur le Saint-Laurent, et qui se chargerait de sa lettre. Il jugeait absolument nécessaire de prévenir les Français de la violence accrue des Iroquois et de leur résolution de faire une guerre encore plus impitoyable qu'auparavant.

Quand il fut de retour à Ossernenon, il écrivit sa lettre et trouva heureusement une bande de Mohawks qui voulut bien l'emporter. Ceux-ci se disaient que ce papier leur servirait à préparer une embuscade, ou bien, qu'au cas où ils seraient faits prisonniers, ils pourraient prouver leur bonne volonté et obtenir leur liberté des Français. Jogues écrivit successivement deux autres lettres que les Mohawks jurèrent de porter à ses frères.

Pendant les mois de mai et de juin, plusieurs troupes de guerriers revinrent triomphalement, amenant des prisonniers; il se trouva parmi ceux-ci des femmes et des enfants, et les Mohawks, en proie à une cruauté fanatique, brûlèrent une des femmes en sacrifice à leur dieu Areskoui, faisant vœu à celui-ci de toujours manger, à l'avenir, les prisonniers qu'il leur enverrait.

Le 25 juin, une autre bande de prisonniers arriva, il y avait onze Hurons et un jeune Français, nommé Henri, qui venait de Ville-Marie, dans l'île de Montréal. Jogues reconnut la plupart des Hurons, tous chrétiens, qui avaient été baptisés l'année précédente. A son grand étonnement, les Mohawks n'avaient pas fait subir à leurs captifs les tortures habituelles, mais Jogues avait le cœur lourd de tristesse en voyant ces chrétiens réduits à l'esclavage. Il fut encore plus éprouvé en apprenant que

dans les villages voisins on avait torturé et brûlé une centaine de Hurons.

Dans le butin apporté par les Mohawks qui avaient capturé Henri se trouvait un paquet de lettres dont le Père Jogues réussit à s'emparer. Il lut avidement le récit fait par le Père Jérôme Lalemant de l'histoire de la mission huronne de juin 1642 à juin 1643. Il apprit que ses Frères jésuites croyaient qu'il avait été mis à mort avec Goupil et Coûture; il lut avec grand intérêt les travaux et les activités nouvelles de la mission.

Dans ce paquet, il y avait aussi les lettres personnelles des missionnaires, entre autres une enveloppe expédiée par le Père Lalemant et adressée au Très Révérend Mutius Vitelleschi, général de la Compagnie de Jésus à Rome. Si Jogues avait ouvert cette lettre, il aurait lu un chaleureux éloge de lui-même, et le rapport officiel de sa mort, causée par les Iroquois.

## CHAPITRE XI

### EVASION GRACE AUX HOLLANDAIS

#### I

L'offensive des Iroquois fut violente et tenace pendant l'été de 1643; les années précédentes, ils n'avaient paru qu'en de brèves expéditions guerrières. Ils capturaient et massacraient les ennemis qu'ils pouvaient surprendre, puis s'éloignaient vers d'autres exploits. Mais cette année-ci, ils guerroyaient sans arrêt avec la ferme résolution d'établir leur suprématie dans tout le pays septentrional. Se séparant en petits groupes de vingt, cinquante ou cent hommes, ils se postaient dans tous les passages étroits et les portages le long du Saint-Laurent, de la rivière des Prairies, de l'Ottawa et des Lacs. Les groupes se relayaient, si bien que les passages n'étaient jamais libres.

Les Iroquois étaient invincibles; ils avaient terrorisé les Algonquins et les Montagnais au point que ces peuples s'enfuirent chercher la sécurité dans les montagnes au nord du Saint-Laurent, mais les Iroquois les poursuivaient même dans ces retraites. Ils avaient détruit tant de flottilles huronnes que cette nation osait à peine faire le voyage habituel de l'été jusqu'à Trois-Rivières. Les Iroquois ne craignaient plus les Français; des bandes rôdaient continuellement autour de la nouvelle colonie sur l'île de Montréal, et les habitants osaient à peine s'aventurer hors de leurs cases. Les sauvages infestaient toutes les forêts et les bords du fleuve aux environs du fort Richelieu, de sorte que la garnison devait monter la garde nuit et jour. Sur le lac Saint-Pierre, à douze milles de Trois-Rivières, les Iroquois établirent un camp d'où ils menaçaient la ville.

Le gouverneur Montmagny essaya de briser la puissance des Iroquois en remontant le Saint-Laurent avec quatre chaloupes armées. Il ne put découvrir aucun ennemi car, à son approche, les guerriers disparaissaient dans les bois. Aussitôt que le gouverneur fut passé, ils reprirent leur faction, prêts à bondir sur les Hurons, les Algonquins et les Français sans défense qui passeraient par là. Montmagny était furieux et bafoué. Vimont affirme que si M. le gouverneur avait eu les troupes qu'on lui avait promises de France, il aurait pu pénétrer dans le pays iroquois avec deux ou trois cents Algonquins et Montagnais qui avaient offert de se joindre à lui, et cela eût fait très bonne impression. Il aurait pu maîtriser ces barbares orgueilleux et les contraindre à faire la paix.

La suprématie iroquoise était due en grande partie aux armes et aux munitions fournies par les Hollandais. La politique française était de ne pas donner d'armes aux indigènes. C'est seulement dans des cas exceptionnels et uniquement à des chrétiens éprouvés qu'ils confiaient des arquebuses. Cette manière d'agir des Hollandais mettait les Français en état d'infériorité et les rendait furieux. Vimont racontait avec quelque amertume, l'autonne précédent, qu'il avait entendu dire que les Hollandais avaient l'intention de pousser les Iroquois à une guerre si harassante contre les Français que ceux-ci se verraient contraints d'abandonner tout aux Hollandais, même la conversion des sauvages. "Cependant, ajoutait Vimont, je ne peux croire que ces messieurs de Hollande, étant les alliés de la France, aient de si noirs desseins. Ils feraient bien d'agir dans leur colonie comme l'a fait M. le gouverneur chez nous : il a souvent empêché les sauvages de massacrer des Hollandais, il serait facile aux Hollandais de faire de même. Sans cela, ils auront du mal à se décharger de toute responsabilité dans le mal qui se fait continuellement.

Bien que les Hollandais de Rensselaerswyck n'aient aucun sentiment d'inimitié envers les Français, ni de jalousie en ce qui concernait leurs possessions sur le Saint-Laurent, et qu'ils fissent même des lois interdisant le commerce des armes avec les Iroquois, la contrebande était active. Chacune des bandes de guerriers quittant son village emportait des fusils et des munitions. Presque tous les guerriers iroquois quittèrent cet été-là leurs cases et suivirent leurs chefs sur le sentier de la guerre, de sorte que les villages étaient presque vides; craignant qu'une révolte n'éclate parmi les prisonniers, on décida de les emmener : ils pagayèrent et porteraient les provisions. C'est ainsi que Joseph Teondechoren, Charles Sondatsaa et d'autres sauvages, capturés en même temps que le Père Jogues, partirent vers le Saint-Laurent. Au milieu de juin, Joseph et son frère parvinrent à s'échapper près de Trois-Rivières et arrivèrent sains et saufs à la résidence. Ils donnèrent aux Pères jésuites les premières nouvelles authentiques d'Ondessonk et d'Ihandich.

Pendant ce temps, Jogues endurait des souffrances morales très grandes, en voyant les Iroquois revenir toujours victorieux de leurs expéditions. Il avait prévenu les Français de l'audace croissante des sauvages, mais n'ayant aucune confiance dans les messagers, et surtout dans l'"homme de Mathurin" qui s'était offert, il ignorait si ses lettres étaient arrivées à destination.

Il tenta à nouveau de faire parvenir une lettre au Père de Brébeuf, l'écrivant en français, en latin et en huron, de façon à la rendre incompréhensible si elle se perdait.

Le Père Jogues se rendait bien compte des dangers que pouvait lui causer l'envoi de cette lettre, mais il en était au point d'être indifférent à la vie ou à la mort. Il s'étonnait même parfois de sa liberté de langage vis-à-vis des Mohawks, mais ceux-ci le respectaient pour son courage.

Pendant l'été, tandis que les jeunes hommes étaient à la guerre, les vieux chefs partirent en ambassade chez les nations conquises pour recueillir les tributs annuels de wampum. C'est ainsi que Jogues fut emmené par son vieux maître en ambassade au pays des Susquenhannocks, qui habitaient sur les rives des deux grands fleuves du sud, le Delaware et le Susquehanna.

Le chef emmena Ondessonk pour impressionner les nations tributaires et leur faire sentir la puissance iroquoise qui triomphait même des hommes blancs. Jogues fut traité en esclave, pagayant et portant les fardeaux. C'était un long voyage de neuf ou dix jours, pendant lequel la nourriture, faite surtout de pourpier et de sagamité, était rationnée.

Pendant presque tout le mois de juillet, l'ambassade mohawk allait de village en village, à travers les pays tributaires, assistant à des festins et à des conseils et renouvelant leurs contrats.

Partout, ils exhibaient Ondessonk comme leur esclave. Jogues s'en souciait peu, il était absorbé par son propre travail : aussitôt qu'il arrivait dans un village, il allait hardiment de case en case, recherchant les malades. Il savait assez de huron et d'iroquois pour converser dans le dialecte de ces peuples du sud; il essayait d'instruire rapidement les adultes et de gagner leur consentement au baptême; il cherchait surtout les enfants, qui mouraient en grand nombre, et il pouvait sauver ceux-ci en toute sécurité.

Un jour qu'il était entré dans une case pour demander s'il y avait des malades, il s'entendit appeler par son nom. Dans un coin sombre, il trouva un jeune homme dans un état désespéré. Jogues ne le reconnut pas, c'était le guerrier qui avait coupé ses liens quand il était suspendu par les bras et prêt à défaillir. Jogues se pencha sur le malade et l'embrassa, lui disant combien il était heureux de pouvoir le remercier de son acte de miséricorde, mais qu'il regrettait de le voir en si piteux état et de ne pouvoir rien faire pour le soulager. "Je n'ai jamais su qui

vous étiez, dit-il, mais j'ai souvent prié pour vous le Grand Maître de nos vies. Vous le voyez, je suis dans le plus grand dénuement, mais malgré cela je vous rendrai un service encore plus grand que celui que vous m'avez rendu autrefois."

Le Père parla au mourant, de Dieu et du bonheur de la vie future pour ceux qui étaient croyants, de ce qu'il était nécessaire de croire pour être baptisé et sauvé. L'homme l'écouta avec attention, puis, très sincèrement, demanda le baptême, et Jogues versa sur sa tête l'eau du salut. Quelques heures plus tard, tandis que le Père priait près de la couche, l'homme mourut paisiblement.

Les longs mois d'esclavage et de torture du Père Jogues étaient presque oubliés, devant la joie profonde qu'il éprouvait à gagner des âmes à Dieu dans ces nations du sud. Il était néanmoins impatient de retourner à Ossernenon, où les prisonniers chrétiens l'attendaient. L'ambassade des chefs repartit enfin, et arriva au village à la fin de juillet.

A peine Jogues fut-il de retour qu'il dut repartir avec sa "tante" et les siens, pour la pêche estivale. Ils avaient l'intention de s'arrêter quelques jours chez les Hollandais, et la "tante", prenant son "neveu" en pitié, lui laissa entendre qu'elle ne l'empêcherait pas de tenter une évasion chez les visages pâles.

Jogues y pensait bien, mais il repoussa cette idée comme une tentation. Son devoir, lui semblait-il, était de demeurer parmi les sauvages pour aider ceux qui étaient déjà chrétiens, et pour instruire et baptiser autant de païens que possible. Jogues résolut ainsi d'éloigner complètement de son esprit cette idée d'évasion; il se prépara au départ, cachant dans sa case ses quelques possessions précieuses : son bréviaire que Mégapolensis lui était rendu et le paquet contenant le rapport de la mission huronne et les lettres qu'il avait sauvées des Mohawks. Il prit avec lui deux petits volumes : "En suivant le Christ" et le Petit Office de la Sainte Vierge.

Le 31 juillet, juste un an après avoir célébré la fête de saint Ignace avec le Père Buteux, à Trois-Rivières, il quitta Ossernenon avec sa "tante". Il aida au transport des ballots de fourrure et des provisions et prit sa place parmi les rameurs, jusqu'à l'arrivée, deux jours après dans Oïogué, rivière des Hollandais. Ils campèrent là et le lendemain entrèrent à Fort-Orange.

## II

Rensselaerswyck s'étendait sur la rive légèrement élevée du côté ouest de la rivière. Il y avait deux parties distinctes dans cette agglomération : d'une part, le fort Orange, petite construction en bois munie de quatre ou cinq canons, que la Compagnie des Indes occidentales s'était réservée, d'autre part, la colonie fondée par le

marchand Rensslaer, composée d'une centaine de personnes. Celles-ci habitaient dans des maisons construites le long du fleuve. Le représentant du fondateur logeait dans la maison principale. Le pasteur avait une demeure pour lui, dans laquelle avait lieu le prêche. Il y avait aussi une sorte de bailli, appelé sénéchal, qui était chargé de la justice.

Pour Jogues, c'était une trêve agréable de reprendre contact avec la civilisation et de pouvoir se mêler à des hommes blancs. Il observa que les Hollandais et les Iroquois se traitaient avec une amicale familiarité. Les indigènes circulaient librement dans le village et quelquefois logeaient chez les habitants. Les Hollandais réalisaient bien qu'ils étaient à la merci des Mohawks, mais se gardaient de leur montrer qu'ils les craignaient. Les sauvages prenaient des airs insolents, sachant qu'il était en leur pouvoir de massacrer les blancs s'ils se sentaient jamais offensés.

Arendt Van Corlaer, Dominie Megapolensis et les bourgeois accueillirent le Père Isaac avec une grande bienveillance. Ils étaient sincèrement attristés pour ce Français, malgré leur antipathie pour cette nation, leur haine des catholiques, et particulièrement des Jésuites. Cela leur semblait un outrage qu'un homme blanc fut en esclavage chez les barbares. Les Hollandais, bons vivants, invitèrent le Père dans leurs familles, et dans leur taverne, où ils lui offrirent de partager leurs libations de bière et d'eau-de-vie, lui disant que cela lui donnerait du courage. Jogues refusa poliment, voulant donner le bon exemple aux Mohawks : ceux-ci, malgré l'interdiction de la vente de l'alcool, réussissaient toujours à en obtenir et s'enivraient rapidement, ce qui les rendait furieux et violents.

Le Dominie Megapolensis se fit l'hôte du Jésuite. Il avait été élevé dans la foi catholique aux Pays-Bas, mais s'était tourné dès sa jeunesse vers l'Eglise réformée hollandaise; il avait obtenu une place de pasteur dans la colonie de Rensselaer, sous les auspices de la compagnie des Indes occidentales. Il connaissait à fond le latin, sa culture était bien supérieure à celle des bourgeois, et il trouva en Jogues un esprit analogue au sien, avec lequel il pouvait citer la Bible et discuter longuement les doctrines religieuses.

Le directeur, Van Corlaer, fit de nouvelles tentatives pour obtenir la libération du Père Jogues; il offrit des présents aux sauvages qui en acceptèrent une partie promettant de ne plus maltraiter leur prisonnier, mais ne se décidant pas à le relâcher. Van Corlaer conseillait à Jogues de s'échapper, lui offrait son aide et ne comprenait pas l'attitude du Père : celui-ci déclarait qu'il avait décidé de rester chez les Mohawks, pensant que c'était Dieu qui l'y avait envoyé et que c'était son devoir d'y demeurer.

Pendant les quelques jours qu'il passa à Rensselaerwyck, le Père Jogues écrivit à son Supérieur, le Père Jean Filleau, Provincial de la société de Jésus pour la France, un long rapport sur tout ce qui lui était arrivé depuis son départ de Trois-Rivières.

Arendt Van Corlaer lui assura que la lettre serait transmise en Europe, Jogues la lui remit, ayant pleine confiance dans sa parole.

La "tante" et sa famille ayant terminé leur commerce avec les Hollandais, repartirent en canot jusqu'à l'endroit un peu plus en aval où le fleuve s'élargissait en un lac peu profond. C'est là qu'ils campèrent avec d'autres groupes de Mohawks. Le Père Jogues retrouva le calme et la paix des forêts et se réjouit d'avoir en perspective une période tranquille pour méditer et se rapprocher de Dieu.

Le lendemain de leur arrivée, alors qu'ils tendaient leurs filets en travers de la rivière, une flottille de canots survint.

C'étaient des habitants d'Ossernenon qui apportaient l'heureuse nouvelle d'une victoire de leurs guerriers près du lac Huron. Ils avaient pris cinq ou six scalps et ramené quatre prisonniers, dont deux déjà avaient été torturés avec raffinement et brûlés.

Pendant que les Mohawks exprimaient leur joie en chants de triomphe, le Père Jogues avait le cœur percé de chagrin à la pensée qu'il n'avait pas été présent pour baptiser ces malheureuses victimes. Il lui fallait abandonner la douceur de la solitude et de la méditation et retourner au village.

Sa "tante" lui en donna la permission et il repartit vers Rensselaerswyck avec quelques guerriers plutôt hostiles. Là, il trouva, à sa grande stupéfaction, une foule de sauvages, hurlant des imprécations et des injures, le frappant et lui prédisant sa mort aussitôt son arrivée à Ossernenon. Il apprit la cause de cette nouvelle explosion de haine : la lettre qu'il avait envoyée par l'"homme de Mathurin", avait été apportée au fort Richelieu par un Mohawk. Dès que les Français eurent pris connaissance de cette lettre, ils bombardèrent les sauvages avec leurs canons, ceux-ci, qui ne s'y attendaient pas, furent mis en déroute et forcés d'abandonner un de leurs canots chargé d'armes et de bagages.

Ils revinrent à Ossernenon, fous de colère, ayant rencontré en route une deuxième bande de guerriers qui revenait de Montréal; ceux-ci avaient aussi subi un échec, et tous rendirent Ondessonk responsable de leurs défaites : il avait sûrement conseillé aux Français de tirer sur les Mohawks, il fallait cette fois le mettre à mort.

Jogues réalisa que ce n'était pas une menace ordinaire. Il se rendit compte que s'il s'était trouvé dans le village au moment de l'arrivée des guerriers vaincus, on l'aurait tué sur le champ.

On ne lui laissa à Rensselaerswyck aucune liberté; il ne put se mêler aux Hollandais comme il l'avait fait quelques jours auparavant, et il dut rester au camp mohawk. Van Corlaer et ses amis étaient très embarrassés : ils connaissaient assez la violence des sauvages pour savoir qu'il n'y aurait aucune chance de salut pour le Père une fois qu'il serait à Ossernenon. Il leur semblait que s'ils le laissaient partir de Rensselaerswyck, ils se rendraient complices d'un meurtre. Van Corlaer vint trouver Jogues au camp iroquois et lui dit : "Pourquoi n'essayez-vous pas de vous sauver ? Il y a un vaisseau dans le port qui met la voile dans quelques jours; échappez aux sauvages et allez vous cacher à bord, vous serez emmené en Virginie et de là en France".

Jogues le remercia avec courtoisie de son aide généreuse, mais il craignit que les Mohawks, furieux de son évasion, n'en rendent les Hollandais responsables, et ne tournent leur colère contre eux. Van Corlaer réalisait bien ce danger, mais il assura Jogues qu'il pouvait partir sans crainte, que c'était une occasion unique pour lui d'échapper.

Devant l'insistance si bienveillante de Van Corlaer, Jogues sentit faiblir sa résolution. Il commença à se demander s'il était vraiment avantageux pour la plus grande gloire de Dieu, qu'il se soumette à la furie des barbares, afin d'aider au salut d'une âme quelle qu'elle soit. Il demanda donc au gouverneur hollandais de lui accorder une nuit pour réfléchir; il lui ferait part de sa décision le lendemain matin, après avoir pesé le pour et le contre avec l'aide de Dieu. Van Corlaer accéda à ce désir, mais li considéra Jogues avec étonnement.

Resté seul, le Père Jogues commença son débat de conscience. Il demanda à Dieu de le guider. C'était presque la fête de l'Assomption, l'anniversaire de son arrivée à Ossernenon. Il s'était attendu à mourir à cette époque-là; il s'y était attendu chaque mois depuis lors; il avait été épargné pour une raison qu'il ne connaissait pas. Maintenant la menace et le danger étaient plus grands et plus certains. Les Mohawks pouvaient baser cette fois leur condamnation à mort sur un fait réel; ils ne le tueraient pas par sentiment d'hostilité pour les Français, ni par haine de sa religion et de ses pratiques comme ils l'avaient fait pour René, mais bien parce qu'il les avait trahis par la lettre qu'il avait écrite.

La nuit vint; Jogues fut conduit dans une grange, et une douzaine de sauvages s'étendirent autour de lui et s'endormirent bientôt. Jogues passa la nuit en prière, suppliant Dieu de ne pas le laisser décider par lui-même de ce qu'il devrait faire, mais plutôt de lui donner la lumière, afin qu'il comprenne la volonté sainte du Seigneur.

La grange était obscure et manquait d'air, le Père Jogues ne pouvait dormir et se retournait sans cesse sur sa couche, dans un état d'indécision extrême. Il avait si souvent prié pour que la mort vint, et maintenant il semblait désireux d'y échapper, il en était presque honteux. Il allait exposer les Hollandais à la vengeance des Mohawks s'il essayait de se libérer.

Si, par miracle, il échappait à la mort et restait prisonnier chez les Mohawks, il n'aurait plus l'influence qu'il avait auparavant, les indigènes n'oublieraient jamais qu'il les avait trahis par une lettre aux Français. Les meilleurs chrétiens hurons s'étaient échappés, ceux qui restaient cherchaient à l'éviter, de peur que leur amitié pour lui ne les compromette aux yeux des Mohawks; Guillaume Côturé était en sécurité à Tionontoguen, et avait déclaré qu'il ne tarderait pas à suivre le Père dans son évasion si celui-ci se décidait à partir, et le dernier Français, Henri, s'était déjà enfui. Son ministère chez les Mohawks semblait terminé pour l'instant. Sa mort serait-elle utile à l'oeuvre de Dieu? Ne vaudrait-il pas mieux que ses connaissances de la langue et des coutumes du pays iroquois servent à renseigner les Français? S'il mourait, toutes ces informations seraient perdues avec lui. S'il échappait maintenant, il pourrait peut-être revenir plus tard faire de l'évangélisation.

Lorsque l'aube parut, Jogues s'était décidé: il lui semblait que son Dieu préférerait le voir tenter l'évasion.

### III

Le Père Jogues sortit le matin en même temps que les Mohawks, et se rendit chez Van Corlaer pour lui dire qu'il acceptait de tenter l'évasion proposée. Van Corlaer en parut très heureux et fit venir le Dominie Megabolensis et d'autres de ses conseillers, qui, tous, décidèrent d'aider Jogues le plus possible. Van Corlaer fit appeler le capitaine du navire hollandais qui était à l'ancre dans le fleuve, lui expliqua la situation et lui demanda s'il pouvait s'engager à garantir la sécurité du Français. Le bruyant capitaine donna sa parole de marin avec force jurons que le Français ne quitterait son navire qu'à Bordeaux ou à La Rochelle.

Van Corlaer conseilla alors au Père Isaac de retourner tranquillement au camp des Mohawks et de se glisser pendant la nuit jusqu'à la rive du fleuve, où un petit canot l'attendrait pour le conduire jusqu'au navire. Jogues remercia Van Corlaer poliment et avec humilité; il revint d'un air détaché parmi les sauvages et resta près de ses gardiens. Le soir, il les suivit dans la grange où ils couchaient.

Cette grange faisait partie de la maison d'un riche fermier hollandais, qui avait épousé une femme mohawk. La maison communiquait avec la grange par

une porte intérieure, la grande porte donnant sur la cour. Jogues étudia soigneusement tous ces détails pour préparer sa fuite. La nuit vint, les Mohawks s'endormirent, et Jogues, enjambant leurs corps, se glissa par la grande porte dans la cour, mais il fut arrêté par un grognement : les chiens de garde se jetèrent sur lui et un gros dogue le mordit cruellement à la jambe avant que le fermier n'eût le temps d'intervenir pour chasser la bête. Ce bruit éveilla les Mohawks qui accoururent. Le Hollandais emmena Isaac dans sa maison pour le panser, le sang coulait abondamment des plaies; il employa le seul remède qu'il connût pour éviter la rage : il introduisit des poils du chien dans les blessures et banda le tout, puis il renvoya Jogues dans la grange avec les Mohawks. Ceux-ci en voulaient à Ondessonk de les avoir réveillés, ils refermèrent la porte plus solidement qu'avant et le firent coucher entre deux d'entre eux.

Jogues suffoquait, la nuit était très chaude et les corps moites des sauvages l'incommodaient par leur odeur, sa jambe le faisait souffrir et il ne put dormir. Il se voyait enfermé, dans l'impossibilité de s'échapper, et se demanda si Dieu ne voulait pas lui indiquer qu'il se trompait en cherchant à s'évader, car toutes les issues semblaient fermées.

Quand la pâle lumière de l'aube pointa entre les fentes de la grange, la porte intérieure grinça et un serviteur entra, se dirigeant avec précaution vers la porte de la cour. Jogues ayant fourré dans sa poche ses livres et sa croix réussit à se faufiler jusqu'au serviteur qui enlevait la barre de la porte, d'un geste il lui demanda d'attacher les chiens, et se glissa dans la cour baignée de brume.

Il franchit la barrière et courut vers la rivière. Sa jambe était si douloureuse qu'il pouvait à peine s'en servir, et c'est, courant et boitant, qu'il suivit l'étroit sentier qui traversait le marécage planté de roseaux jusqu'au fort. Un quart d'heure s'était écoulé et l'alarme n'avait pas encore été donnée, car Jogues ne voyait courir personne derrière lui. Il trouva le petit bateau dont Van Corlaer avait parlé. Il était échoué dans la vase, la maré étant basse. Jogues le poussa, mais n'arriva pas à le dégager, il était lourd et enfoncé dans la boue. Avec des efforts désespérés il tira, poussa, secoua, mais en vain. Il héla alors le navire, mais on ne lui répondit pas. Il était atterré, car, non loin de là, il y avait des huttes de Mohawks, et le jour grandissant ferait sortir les squaws de leurs demeures, on le découvrirait certainement. Il invoqua Dieu du plus profond de son âme, et, saisissant une fois de plus la barque, il rassembla toutes ses forces pour dégager la proue; elle bougea, et après quelques nouveaux efforts, le Père réussit à pousser la barque dans l'eau.

Tandis qu'il ramait vers le navire, il scruta la côte que le premier rayon de soleil éclairait. Par miracle, pas une âme n'était en vue. Il se heurta à la coque du navire, escalada l'échelle de corde et se hissa sur le pont. Le capitaine l'accueillit et l'assura une fois de plus de sa sécurité à bord. Pour plus de sûreté, car les Mohawks pouvaient venir espionner le bateau, il lui conseilla de se cacher dans la cale au milieu de la cargaison. Le Père Jogues se laissa descendre dans la cale sombre, et entendit le capitaine fermer la trappe et rouler dessus un coffre pour la dissimuler.

Quand les Mohawks s'éveillèrent et virent que Jogues n'était plus là, une violente colère s'empara d'eux. Ils fouillèrent les bois, les rues, les maisons, tout le village, tirant des coups de mousquet, brandissant leurs tomahawks, jurant de tout détruire chez les Hollandais si on ne leur rendait pas Ondessonk; ils allèrent assiéger les demeures de Van Corlaer et de Megapolensis et les accusèrent d'avoir dérobé leur prisonnier.

Van Corlaer les laissa faire des recherches chez lui, et leur donna sa parole d'honneur que le Français n'était pas caché dans la ville. Pour compenser leur perte et leur prouver sa sympathie, il leur offrit des présents d'une valeur de trois cents guilders.

Les sauvages répondirent avec insolence qu'ils n'avaient aucune autorité pour traiter au sujet d'Ondessonk. Celui-ci appartenait à la nation Mohawk; ils refusèrent les présents de Van Corlaer et déclarèrent qu'ils rentraient à Ossernenon pour réunir un conseil de la nation. En attendant, dirent-ils, d'un ton significatif, leurs amis hollandais finiraient bien par leur rendre le prisonnier.

Van Corlaer et ses conseillers n'avaient jamais vu les sauvages dans une pareille fureur, ils comprirent que le danger pour eux était grand, et résolurent de rappeler Jogues et de le garder soigneusement caché à Rensselaerswyck, jusqu'à ce que la tempête se soit apaisée. Ils envoyèrent le Dominie Megapolensis pour expliquer la situation au Père Isaac.

Celui-ci était toujours enfermé dans la cale, le docteur du bord avait appliqué une pommage sur les blessures de la jambe, ce qui, au lieu de calmer la douleur, l'avait augmentée. La plaie s'était envenimée et la jambe commençait à enfler. Le pauvre Jogues se compara à Jonas, il pria pour que Dieu le laisse dans ce pays d'infidèles s'Il n'approuvait pas son évasion.

On le sortait de la cale lorsque Megapolensis arriva à bord pour lui raconter tout ce qui s'était passé. Le Dominie lui confirma la volonté bien arrêtée des Hollandais de le protéger contre les Mohawks, ils voulaient seulement l'avoir à proximité jusqu'à ce que les discussions avec les chefs mohawks fussent terminées.

Le Père Jogues écouta tout ceci tranquillement, c'était comme une réponse de Dieu; il cita les paroles de Jonas : "Si la tempête s'est levée à cause de moi, jetez-moi à la mer !"

Le capitaine du navire n'était pas si calme; il avait donné sa parole que le Français serait en sécurité à bord et il refusait de le laisser partir. Profondément touché de l'indignation de cet honnête homme, Jogues lui expliqua qu'il ne pouvait pas mettre toute la colonie hollandaise en péril en essayant de sauver sa propre vie. Il déliait le capitaine de son serment et demandait à être ramené à Rensselaerswyck.

Comme il finissait de parler, il tomba sans connaissance sur le plancher : il manquait de sommeil, avait à peine mangé, était empoisonné par ses plaies et avait souffert du manque d'air dans la cale. On le ramena avec un peu d'eau-de-vie et il se déclara très rapidement prêt à suivre Mégapolensis.

Le Dominie avait attribué l'évanouissement de Jogues à la peur, il lui répéta avec fermeté que les bourgeois de Rensselaerswyck s'engageaient à le protéger et à le cacher. Jogues répondit qu'il ne craignait rien et qu'il retournerait volontiers à Rensselaerswyck, et même à Ossernenon s'il le fallait.

On le ramena en canot dans la nuit jusqu'au fort, où Van Corlaer et ses conseillers l'attendaient; ils se confondirent en excuses, et renouvelèrent leurs assurances de protection.

Le Père Jogues resta donc caché dans la maison du commandant du fort pendant les douze jours qui suivirent. Il était complètement épuisé par les épreuves de la semaine écoulée, de plus la blessure de sa jambe lui causait une douleur atroce. Harmen Meyndertsz van den Bogaert, chirurgien de la colonie, s'aperçut que le baume, qui avait été appliqué à bord du bateau, avait gangrené la plaie, et il se demanda s'il ne serait pas nécessaire d'amputer la jambe.

Pendant ces jours-là, Jogues écrivit une longue lettre au Père Charles Lalemant, qui était alors en France, pour lui raconter les détails de son évasion et lui demander ses prières, afin qu'il pût endurer avec constance le sort, quel qu'il soit, que Dieu jugerait bon de lui accorder.

Un ou deux jours plus tard, le commandant pensa qu'il serait plus sûr et plus commode de loger le Français dans la maison du cantinier, construction en bois qui se trouvait de l'autre côté de la cour du fort. Le vieux commerçant et sa famille occupaient les pièces du rez-de-chaussée, derrière une pièce plus grande qui servait de magasin. Une échelle menait à un grenier dans lequel on gardait les peaux, le cuir et divers ustensiles. Un coin de ce grenier avait été séparé du reste par une cloison de planches mal jointes; c'est dans ce réduit qu'on cacha Jogues.

L'endroit était extrêmement peu confortable : si bas, sous le toit en pente, qu'on pouvait à peine s'y tenir debout. C'était dans la journée une fournaise, qui ne se rafraichissait pas suffisamment la nuit, parce qu'il n'y avait qu'une toute petite fenêtre; et, quand il faisait un orage, l'eau perçait le chaume et inondait le réduit. La position de Jogues était très périlleuse : la fenêtre du grenier donnait sur la cour dans laquelle les sauvages passaient continuellement; on entendait leurs voix gutturales venant du magasin au-dessous; Jogues n'osait pas marcher de peur que le craquement du plancher ne le trahisse; quelquefois même le cantinier faisait monter des Mohawks dans la partie ouverte du grenier pour chercher des marchandises, et il n'y avait entre eux et Jogues que la cloison de planches; par miracle, les sauvages ne l'aperçurent pas.

Le cantinier était un vieux maniaque, peu content de ce qu'on ait logé le Français dans sa mansarde et ennuyé d'être obligé de pourvoir à ses besoins, au risque d'être découvert. Il traitait son hôte avec mesquinerie et lui donnait juste de quoi ne pas mourir de faim. Il se donnait encore moins de mal pour sa boisson; tous les quinze jours, il faisait la lessive, il lavait ensuite le baquet plus ou moins bien, le remplissait d'eau et le portait au grenier. Cette provision était tout ce que le Père recevait; au bout de quelques jours, l'eau pourrissait; le malheureux Jogues souffrait tant de la soif qu'il en buvait tout de même, ce qui le rendait malade.

Personne ne venait le voir dans sa cachette, sauf le Dominie Megapolensis. Celui-ci ne pouvait apporter aucune certitude au sujet de la décision des Mohawks, ni de la délivrance d'Isaac. Les sauvages le cherchaient encore partout; les grands chefs tenaient conseil à Ossernenon. Les Ours débordaient de rage, parce que leur victime leur avait été enlevée; le clan des Loups et des Tortues était mécontent parce que Ondessonk s'était échappé par ses propres moyens ou avec l'aide des Hollandais; ils avaient espéré se servir de lui comme otage dans leurs négociations de paix avec les Français. Les différents clans n'étant pas d'accord, on ne pouvait prévoir ce qui pourrait arriver; en tout cas, le Dominie assurait que Jogues ne serait livré aux sauvages que si c'était absolument nécessaire pour sauver la vie des colons.

Pendant une de ses visites, le Dominie demanda à Isaac s'il était bien traité. Jogues répondit qu'il était habitué à souffrir, mais qu'on lui apportait vraiment peu à manger. Le Dominie n'en fut pas étonné, car le cantinier était connu pour son avarice et gardait sans doute pour lui une bonne partie des provisions destinées à Jogues. Après cela, le Père Isaac reçut chaque jour un demi-pain et un morceau de viande.

Les mois d'août et de septembre passèrent, et le Père Jogues était toujours caché dans son grenier, n'ayant pour toute compagnie que Dieu et ses saints. Il vivait dans une communion constante avec son Créateur qui lui envoya plusieurs fois des visions consolantes pour soutenir son courage; de sorte que plus il était éprouvé, plus son amour pour Dieu augmentait.

## CHAPITRE XII

### LE JOUR DE NOEL ET LA VIEILLE FRANCE

#### I

Au début de l'été 1643, les navires venant des Pays-Bas apportèrent à la Nouvelle-Amsterdam des instructions de la part des Hauts et Puissants Seigneurs, gouverneurs des Pays-Bas, au directeur général Willem Kieft, le priant d'employer tous ses efforts à sauver le Jésuite français Isaac Jogues, prisonnier des Iroquois. Ces instructions étaient données à la requête de la reine-régente de France, Anne d'Autriche. Un peu plus tard, le capitaine du vaisseau venant de Rensselaerswyck raconta au directeur Kieft la tentative d'Isaac Jogues. D'après le capitaine, le Jésuite était encore entre les mains de Van Corlaer. Là-dessus, Kieft expédia un ordre péremptoire à Fort-Orange, afin qu'on envoie le Jésuite à Fort-Amsterdam le plus vite possible.

Les ordres du directeur général Kieft arrivèrent à Rensselaerswyck à peu près en même temps que la délégation des chefs mohawks qui venaient tenir conseil avec Cora. Les sachems n'étaient pas d'humeur accommodante, la trahison de leurs amis, les "visages pâles", les avait irrités. Van Corlaer essaya de les amadouer en offrant de nouveau une rançon pour Jogues. Comme les Mohawks s'obstinaient, Van Corlaer cessa de plaider; il déclara sans détour qu'il avait pris Ondessonk sous sa protection, qu'il offrait trois cents guilders; si on refusait son présent, les Hollandais cesseraient de faire du commerce avec les Mohawks. Après bien des marchandages, les sauvages acceptèrent la rançon et se déclarèrent consolés de la perte d'Ondessonk.

Connaissant la trahison des Iroquois, Von Corlaer continua de cacher Jogues soigneusement. Puis, la dernière semaine de septembre, on l'embarqua pendant la nuit sur un sloop qui devait partir à la prochaine marée. Le Père, heureux de se sentir libre après cette période d'emprisonnement forcé, avait conscience d'avoir cherché uniquement à faire la volonté de Dieu.

Au matin, le sloop quitta le port. Dominie Megapolensis et un certain nombre des bourgeois les plus importants étaient à bord, car ils avaient été convoqués à la Nouvelle-Amsterdam pour rendre compte au directeur général de l'état de leur colonie. Ces bourgeois contents et bien nourris, respirant l'aisance, avec leurs chapeaux à large bord et leurs amples culottes, formaient un contraste absolu avec Jogues.

Celui-ci, bien qu'il n'eût que trente-six ans, avait un visage émacié et couvert de rides, son teint était devenu presque cuivré, sa barbe, mal taillée, grisonnait, ses cheveux étaient rares; il portait un vieux costume qu'on lui avait donné et qui n'était pas à sa taille. Il se sentait très mal à l'aise parmi ses amis hollandais. Leur route passait par les lieux de pêche où Jogues était allé avec sa "tante" quelques semaines auparavant. Le Dominie Megapolensis était d'humeur gaie, il avait apporté quelques bonnes bouteilles de vin pour fêter la libération de son ami; il désira marquer cet événement en donnant à une des îles, près de laquelle ils s'arrêtèrent pour la nuit, le nom d'Isaac Jogues. Toute la compagnie applaudit bruyamment et but à la santé de "l'île du Jésuite Jogues". Jogues fut touché de cette amitié, bien qu'un peu embarrassé, "mais, pensa-t-il, chacun manifeste son affection à sa manière".

Pendant les cinq ou six jours que dura le voyage le Père Jogues put admirer le fleuve majestueux s'élargissant entre les rives couvertes de bois aux teintes automnales et dominé par les montagnes dont les crêtes bleutées et mauves se découpaient sur le ciel pâle. Ils arrivèrent enfin à la capitale de la colonie hollandaise qui s'étendait sur l'île de Manhattan, située dans l'embouchure du fleuve.

En débarquant, Jogues fut accueilli par une foule curieuse de voir ce prêtre Jésuite à l'air si doux, si humble et si pitoyable, car on lui avait appris à croire que les Jésuites étaient des démons déguisés.

Megapolensis conduisit le Père jusqu'à Fort-Amsterdam; là se trouvait la maison spacieuse et confortable du directeur général Kieft. Celui-ci accueillit le Père Jogues très cordialement et s'enquit avec sollicitude des épreuves qu'il avait traversées. Il lui assura que ses malheurs étaient terminés et que lui-même arrangerait personnellement son voyage de retour en Europe ou à la Nouvelle-France.

L'oeil perçant du directeur général eut tôt fait de remarquer l'étrangeté du costume de Jogues; il fit quelques remarques acerbes sur l'avarice des gens de Rensselaerswyck et commanda à son tailleur un vêtement noir correct pour le Père Isaac.

Le directeur Kieft donna un grand diner où assistaient les plus hautes personnalités de la ville : le Domi-

nie Everhardus Bogardus, les principaux officiers de la Compagnie des Indes Occidentales et les plus notables bourgeois. Tous ces messieurs considéraient le Français avec surprise et l'un d'eux lui ayant demandé quelle récompense il obtiendrait de ces messieurs de la Compagnie de Jésus, ils furent stupéfaits de la réponse de Jogues. Aucun d'eux ne comprenait que seul le désir de prêcher l'Evangile avait poussé le Père à affronter les dangers de ces pays barbares.

Depuis des mois, la Nouvelle-Amsterdam vivait dans la terreur d'une attaque des sauvages algonquins; de différents côtés il y avait eu des querelles et plusieurs hameaux hollandais avaient été détruits, le bétail tué et les colons obligés de s'enfuir. Un certain nombre de réfugiés, parmi lesquels se trouvaient quelques Anglais, étaient venus chercher abri et protection à la Nouvelle-Amsterdam. Le Père Jogues et la plupart des réfugiés étaient logés dans le Stadts Herbergh. L'hôtellerie nouvellement construite dont les habitants étaient très fiers.

Jogues s'intéressait beaucoup à tous les détails qu'il pouvait recueillir sur la colonie hollandaise, renseignements concernant la géographie, la religion, les conditions économiques; il prenait des notes pour composer un rapport qu'il comptait faire plus tard; c'est ainsi qu'il écrit : "L'embouchure de la rivière du Nord, fleuve Maurice ou Nassau, comme on l'appelle parfois, est profonde et navigable pour les grands navires qui se rendent à l'île Manhattan. Celle-ci a sept lieues de circonférence; on y a construit un fort qui sert de centre à la ville bâtie autour : la Nouvelle-Amsterdam. Il y a sur l'île Manhattan environ quatre ou cinq cents hommes de sectes et de nations différentes.

"Le directeur général m'a dit qu'on y parlait dix-huit langues diverses. Chacun s'est installé selon son désir, cependant, quelques artisans ont été obligés, du fait de leur métier, de se fixer près du fort. Les autres sont exposés aux incursions des sauvages qui, en l'année 1643, pendant que j'étais là, ont massacré quarante Hollandais, brûlé un grand nombre de maisons et de granges pleines de blé.

"La seule religion officielle est le calvinisme; mais beaucoup d'autres sectes sont admises, telles que celles des catholiques, puritains anglais, luthériens, anabaptistes, etc...

"Lorsqu'un colon s'installe dans le pays, on lui fournit des chevaux, des vaches et des provisions; il doit repayer tout cela lorsque ses affaires sont bien établies pour le terrain, il paye à la Compagnie des Indes Occidentales le dixième du produit de ses récoltes, mais seulement au bout de dix ans.

"Le climat est très doux ici, les fruits de toutes sortes abondent : pommes, poires, cerises; j'ai même trouvé des pêches en octobre."

Il y avait des colons de tous genres; Jogues eut l'occasion d'en rencontrer quelques-uns. C'est ainsi qu'un jour un jeune Polonais luthérien s'agenouilla devant lui baisant ses pauvres mains mutilées et s'écria : "O martyr de Jésus-Christ ! martyr de Jésus-Christ !" Jogues fut touché de sa façon d'exprimer sa foi et sa sympathie, mais il ne pouvait lui répondre que par des gestes et des sourires.

Une autre fois, comme il admirait les façades fleuries des petites maisons du fort, il fut invité à entrer dans celle d'un soldat. Quelle ne fut pas sa surprise de voir dans la pièce principale une image de la Sainte Vierge et une de saint Louis de Gonzague. Le soldat lui expliqua que sa femme était portugaise et catholique. Elle était restée fidèle à sa religion au milieu des calvinistes, et ce fut avec joie qu'elle se confessa au Père et reçut sa bénédiction.

Il rencontra aussi un Irlandais qui venait de Virginie et qui lui donna toutes sortes de détails sur cette colonie anglaise qui devenait très prospère. C'est ainsi que Jogues apprit qu'il y avait des Jésuites anglais en Virginie et que l'un d'eux avait été massacré par les indigènes peu de temps auparavant.

Les Anglais réfugiés qui habitaient l'hôtellerie avec Jogues lui donnèrent des renseignements sur la colonie de la Nouvelle-Angleterre située près de l'Océan entre le pays des Iroquois et celui des Abenakis. Le commerce y était bien établi, mais le sol n'était pas si fertile ni le climat si tempéré qu'à la Nouvelle-Amsterdam. La rivière Quinnehtkqut formait la limite entre les colonies anglaises et hollandaises. Beaucoup d'Anglais préféraient avoir des terres parmi les Hollandais qui ne les obligeaient pas à payer des taxes, tandis que les propriétaires anglais exigeaient des redevances et prenaient des airs de seigneurs absolus.

Bien qu'il trouvât la colonie hollandaise très intéressante, le Père Jogues commençait à s'inquiéter de voir octobre se terminer sans qu'il ait pu partir. Les navires faisant le service régulier avec les Pays-Bas avaient déjà quitté la Nouvelle-Amsterdam avant son arrivée. La saison du cabotage sur la côte était à peu près finie; il n'y avait ainsi même pas la possibilité d'atteindre Québec en passant par la Nouvelle-Angleterre. Le directeur général Kieft était moins affirmatif dans ses promesses; il avoua qu'il serait bien difficile de trouver un navire pour se rendre à une destination quelconque. Jogues craignit d'être obligé de passer l'hiver chez les Hollandais.

## II

En cet automne de 1643, le directeur général Kieft et les conseillers de la Nouvelle-Amsterdam vivaient dans la crainte continuelle d'une attaque des Algonquins. Ils se rendaient compte de l'impossibilité où ils étaient d'opposer une résistance effective aux troupes de sauvages qui se massaient sur leurs frontières. Ils étaient tous d'accord pour envoyer un compte rendu de leur situation critique au gouvernement hollandais et à la Compagnie des Indes Occidentales. La seule difficulté était de trouver un navire à cette époque, car tous les départs avaient déjà eu lieu.

Vers la fin d'octobre, un petit bateau de moins de cent tonnes arriva à l'improviste à la Nouvelle-Amsterdam. Il n'était pas en très bon état et était à peine assez grand pour affronter l'Océan au moment où les tempêtes automnales commencent à sévir. Mais la situation était désespérée, la colonie tiendrait peut-être pendant l'hiver, mais il fallait que le gouvernement puisse se préparer à envoyer des secours dès le début du printemps suivant. Kieft se décida donc à faire courir le risque d'un pareil voyage à ce petit navire. Le Conseil des Huit, représentant les bourgeois, rédigea un mémoire, signé par le directeur Kieft et approuvé par la population, adressé aux Très Hauts et Très Puissants Seigneurs gouverneurs des Provinces Unies des Pays-Bas. Dans ce document, ils relataient les souffrances qu'ils avaient déjà dû subir de la part des indigènes et les dangers qui les menaçaient encore. Ils suppliaient qu'on leur envoie de l'aide le plus tôt possible, et ajoutaient que si cette aide ne venait pas, contrairement à leur attente, ils se verraient dans l'obligation de se réfugier chez leurs voisins de l'est, les Anglais, qui ne demanderaient pas mieux que de devenir possesseurs de la colonie hollandaise.

Le directeur Kieft dit au Père Jogues qu'il pourrait s'il le désirait, partir à bord du navire, mais il ne lui cacha pas les dangers de ce voyage. Jogues n'hésita pas un instant et accepta avec gratitude l'offre qui lui était faite. Kieft lui fournit un autre vêtement, une couverture chaude et des provisions. En outre, il lui remit un laissez-passer officiel demandant aide et protection pour Isaac Jogues, de la Compagnie de Jésus, à tous les gouverneurs et officiers entre les mains desquels il tomberait.

Le jeudi matin, 5 novembre, toute la population de la Nouvelle-Amsterdam était rassemblée sur le port pour souhaiter bon voyage au petit navire qui partait chercher du secours et en même temps pour dire adieu au Père Jogues,

Au milieu des cris d'adieu, des souhaits de bonne chance, des coups de canon tirés du fort, le bateau hissa ses voiles et s'éloigna du port. Jogues debout sur le pont eut un dernier regard pour ses amis de l'île Manhattan et une prière muette pour ses lointains Iroquois.

Les "croix" ne firent pas défaut au Père Jogues pendant son voyage; le bateau, étant extrêmement petit, supportait mal la mer démontée; de plus, le Père dut coucher sur le pont supérieur et fut trempé par chaque vague qui balayait le pont. L'air de la cale où il fut obligé de descendre ensuite était empesté par une bande de chats qui salissaient tout; pour finir, les provisions s'épuisèrent très rapidement.

Ce n'est que vers la fin de décembre que le petit vaisseau arriva à l'entrée de la Manche. Une violente tempête soufflant des côtes de France éclata, et, sachant qu'il serait périlleux d'affronter le vent et la houle avec son bateau, le capitaine se dirigea vers l'abri de Falmouth, sur la côte de l'Angleterre.

Tout d'un coup, un vaisseau surgit derrière eux, puis un autre, qui sans aucun doute les pourchassaient. C'étaient de grands navires, des pirates, ou des corsaires, ou des navires de guerre. Le capitaine fit augmenter la voilure, les poursuivants tirèrent leurs canons, ils fendaient les vagues à la poursuite du petit bateau qui bondissait par-dessus les lames. Enfin le hollandais pénétra entre les collines qui protégeaient la baie de Falmouth, tandis que les navires chasseurs disparaissaient dans la brume.

A Falmouth où le bateau jeta l'ancre, Jogues apprit que la guerre civile faisait rage en Angleterre entre le roi Charles 1er et le Parlement. Falmouth était aux mains des royalistes, et les navires rencontrés appartenaient aux parlementaires ou "Têtes-Rondes". Jogues l'avait échappé belle, car une loi en Angleterre proscrivait les prêtres papistes et en particulier les Jésuites. Les chefs parlementaires étaient les ennemis jurés de la France, à cause de la reine Henriette, fille de Henri IV, qu'ils considéraient comme le mauvais génie du roi Charles. Ils voulaient l'extermination complète du papisme en Angleterre et avaient une crainte terrible d'un soulèvement catholique en faveur de Charles, soutenu par de l'argent français. S'ils avaient pris le Père Jogues, ils auraient agi comme les Mohawks et l'auraient certainement condamné à être pendu et écartelé.

Le Père Jogues demeura incognito à Falmouth, car il y avait des poursuivants partout. Le capitaine hollandais ne demandait pas mieux; la présence d'un Jésuite à son bord aurait pu lui attirer de gros ennuis. Isaac demeura donc à bord avec un seul marin, tandis que le capitaine et l'équipage allaient à terre. Dans la soirée, tandis que le Père Jogues méditait, assis sur des cordages, un homme surgit, braquant un pistolet vers sa

gorge. D'autres silhouettes apparurent sur le pont; le marin hollandais et le Père Jogues furent tenus sous la menace des armes pendant que les bandits descendaient dans la cale. Ils avaient espéré trouver un riche butin, mais remontèrent désappointés, ayant dû se contenter des quelques possessions de l'équipage. Ils dépouillèrent Jogues de son chapeau et de son vêtement et le laissèrent grelottant sur le pont.

Au petit jour, le Père Jogues alla à la recherche de l'équipage et du capitaine. Celui-ci entra dans une violente colère, jurant contre les voleurs et essayant de les retrouver. Un homme que Jogues rencontra à terre lui donna un vieux manteau sale et l'emmena dans une taverne où il le fit déjeuner. C'est là que Jogues rencontra un Français à qui il révéla très discrètement sa qualité de prêtre et de missionnaire revenant du Nouveau-Monde, cherchant à regagner la France. Le Français lui dit que tant que durerait la tempête aucun navire ne quitterait Falmouth, mais qu'un charbonnier devait partir dans quelques jours. Le Père pourrait en profiter et en attendant le départ pourrait demeurer à bord avec l'équipage. Le capitaine hollandais fut très heureux d'être débarrassé de son passager.

A l'aube, la veille de Noël, le lourd charbonnier mit la voile et, sortant du port intérieur de Falmouth, se dirigea vers le large estuaire entre les promontoires couronnés de forts. Le bateau allait à Bordeaux et sa route coupait en droite ligne la Manche. Le vent était favorable, la mer assez calme et le capitaine put faire espérer au Père Jogues qu'ils atteindraient les îles au large du Finistère de bonne heure le lendemain matin. Ce serait Noël, la messe serait célébrée dans toutes les églises bretonnes; si le temps demeurerait beau, on pourrait débarquer Jogues près d'un village de la côte, comme il le désirait. Le Père Isaac veilla toute la nuit à bord du navire. Dix-sept mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait célébré sa dernière messe et pris la communion à Trois-Rivières. Il pourrait se confesser et communier le lendemain. Sous le ciel étoilé, au bruit des vagues, il fit son examen de conscience. Dans son humilité, il se considérait comme un grand pécheur, et pourtant son âme était bien pure.

Le Père Jacques Buteux, ayant reçu plus tard une confession générale du Père Jogues, déclare à son sujet: "Je peux affirmer en toute certitude, ayant entendu sa confession générale pour la période comprise entre son départ du pays huron et son retour à Montréal près de moi (après son voyage en France), que l'un des traits les plus remarquables de son caractère a été la pureté qu'il a conservée parmi tant de vicissitudes diverses. Une de ses grandes fautes était d'avoir très souvent désiré la mort au milieu de ses souffrances. Le Père Jogues ne parlait pas de ses vertus, sa modestie

cachait la principale chose, celle qui embellit tout le reste : je veux dire ses vertus intérieures, sa charité, sa patience, son acceptation de la volonté de Dieu à travers ses épreuves.'

Pendant toute la nuit, tandis que le charbonnier tanguait, le Père Jogues fouillait sa mémoire et sa conscience et pensait avec douceur à la petite chapelle Sainte-Marie, toute illuminée pour Noël, où les Pères étaient en train de rassembler les Peaux-Rouges pour la messe. Il pleurait en pensant qu'il était si loin de ses Hurons. Mais il serait en France pour Noël, il pouvait à peine le croire. La nuit pâlisait et l'aube grisâtre se levait au-dessus de la mer; à travers la brume, il aperçut les brisants de la côte rocheuse de Bretagne. Le capitaine dit à Jogues qu'il serait plus facile de le débarquer dans une baie entre Brest et Saint-Pol-de-Léon, près d'un village de pêcheurs. Le navire s'avança avec précaution près de la côte, on mit un canot à la mer pour transporter le Père Jogues dans le port.

Il était en France ! Il se dirigea vers une petite maison sur la plage où deux hommes, debout devant la porte, le regardaient s'approcher avec curiosité. Son accoutrement les fit sourire : il portait un vieux bonnet de marin, un manteau déchiré beaucoup trop grand pour lui; ils le prirent pour un réfugié irlandais, plus d'un ayant débarqué sur les côtes de Bretagne, depuis que la persécution sanglante des catholiques les chassait d'Angleterre et d'Irlande.

Le Père Jogues s'adressa aux deux hommes en français, un français qui leur parut bizarre, leur demandant s'il y avait une église proche où il pourrait entendre la messe. Ils répondirent qu'il y avait un couvent des Récollets un peu plus haut sur la route, et qu'on allait y célébrer la messe; ils lui prêtèrent un bonnet en meilleur état et lui mirent un foulard autour du cou pour qu'il soit un peu mieux vêtu; ils lui firent promettre de revenir déjeuner chez eux après la messe.

Noël ! Noël ! le jour de la naissance du Christ ! Son âme chantait Noël tandis qu'il se hâtait vers l'église du couvent. C'était le matin de Noël, c'était la France, il était libre : libéré des Mohawks, libéré des Hollandais, libéré des Anglais. Le *Venite adoremus* résonnait dans sa tête, les noëls qu'il avait chantés dans son enfance lui revenaient en foule à l'esprit. Il entra dans l'église et, s'agenouillant devant un prêtre à robe grise, il se confessa de tous les péchés dont il pouvait se souvenir depuis le 30 juillet de l'année précédente. Il courba la tête en écoutant le prêtre lui donner l'absolution, puis s'agenouilla sur les dalles avec les fidèles, près de l'autel; les cierges, le prêtre en vêtements blancs, les paroles qu'il prononçait, tout lui semblait vague et indistinct. C'était le moment de la communion, il sentit

l'hostie sur sa langue, c'était le Corps du Christ, il resta prosterné en adoration. Puis le voile parut se dissiper, il revint à lui et se sentit revivre. "C'est à ce moment, dit-il, que je réalisai la douceur de ma délivrance."

Il quitta l'église, évitant les groupes de villageois qui bavardaient. Il retourna, le cœur léger et plein de joie, à la maisonnette des pêcheurs. Quelques voisins étaient venus, ayant entendu parler de l'étrange visiteur débarqué ce matin-là sur la plage; ils lui firent un accueil chaleureux et lui servirent à manger. Ils remarquèrent que ses mains étaient noueuses et couvertes de cicatrices, ses doigts étaient tordus, certains étaient à demi coupés, d'autres n'avaient plus d'ongle, son pouce gauche manquait. Tous éprouvèrent de la pitié pour lui, car ses joues étaient creuses et sa peau ridée. Avec une curiosité naïve, ils lui demandèrent qui il était et d'où il venait. Il les renseigna en termes brefs et modestes. Ces braves gens, en entendant raconter son martyre, ne savaient plus comment lui témoigner leur sympathie. Les deux petites filles de l'hôte, chagrînées de savoir que ce pauvre prêtre avait tant souffert pour Dieu, voulaient l'aider et le consoler. Après s'être concertées à voix basse, elles décidèrent d'offrir au Père les quelques sous qu'elles avaient soigneusement amassés. Jogue fut profondément touché; il voulut refuser, mais l'offre était faite de si grand cœur et avec tant de simplicité qu'il accepta et bénit les enfants.

La nouvelle qu'un prêtre étranger avait débarqué sur la côte se répandit rapidement aux alentours et parvint aux oreilles d'un M. Berson, riche marchand de Rennes, qui faisait des affaires dans la ville voisine. Il accourut à la maison du pêcheur pour offrir ses services au Père Jogue. Il retournerait à Rennes dans quelques jours; il connaissait les Pères Jésuites de cette ville et ce serait un honneur pour lui que d'escorter le Père jusqu'à leur maison. Le Père Jogue comprit que cette invitation lui était envoyée par la Providence et il accepta l'offre de M. Berson. Tous deux partirent à cheval dans les derniers jours de l'année 1643, accompagnés des prières ferventes et des bons vœux des pêcheurs bretons.

### III

Les rapports annuels écrits par les Jésuites missionnaires en Nouvelle-France étaient parmi les livres les plus populaires en France à cette époque-là. Ils arrivaient par les navires qui rentraient en novembre et paraissaient sous forme de livre au début de l'année suivante. Ils étaient lus avec beaucoup d'intérêt par tous les cercles religieux et aussi par la cour et la noblesse, à cause de leurs merveilleuses histoires d'aventures.

Le rapport de 1641-1642 publié en janvier 1643 annonçait la capture du Père Isaac Jogues par les Iroquois. On avait peu de détails, mais Barthélémy Vimont, qui écrivait le rapport, indiquait comme probables la torture et la mort du missionnaire.

A l'automne suivant, le Rapport de 1642-43 arriva, relatant la bonne nouvelle que le Père Jogues vivait encore, quoiqu'il ait subi de cruelles tortures de la part des Iroquois. Toute la France fut alors très intéressée et impatiente de connaître la suite de l'histoire. Peu après le Rapport, deux lettres arrivèrent par les Pays-Bas, écrites par le Père Jogues lui-même : l'une, adressée au Père Jean Filleau, Provincial, datée du 5 août 1643, relatait les expériences du Père Jogues pendant son année de captivité; l'autre, adressée au Père Lalemant, procureur des missions, datait du 30 août 1643 et donnait quelques détails sur l'évasion manquée de Jogues. Ces trois communications confirmaient que le Père Jogues était en vie, mais laissaient peser le doute sur son sort définitif.

Le 4 janvier 1644, à la nuit, le Père Jogues et M. Berson franchirent la vieille porte de Rennes. Il était trop tard pour le Père aille voir ses frères Jésuites, et M. Berson lui offrit l'hospitalité dans sa maison.

A cinq heures trente le lendemain matin, le portier du collège de Rennes sonnait la cloche pour la messe de la communauté; au même instant, il entendit frapper à la porte de la rue. Il l'ouvrit et se trouva en présence d'un homme d'aspect misérable, qui lui demanda s'il pouvait voir le Père Recteur. Le Frère portier regarda l'homme d'un oeil soupçonneux et lui répondit qu'on ne pouvait voir le Père Recteur à cette heure-là, car il se préparait à dire la messe, mais que si le visiteur voulait attendre, il serait sans doute reçu après l'office. Comme il le conduisait dans le parloir sombre, l'homme insista, disant qu'il avait quelque chose d'important à dire au Père Recteur au sujet des Pères qui étaient au Canada. Quelque chose dans l'homme au visage hâve impressionna le Frère portier, il pensa qu'il valait mieux prévenir le Père Recteur et, se rendant à la sacristie, fit part de la demande de cet étrange personnage. Le Recteur répondit que l'homme pouvait attendre la fin de la messe, puis, se ravisant, il pensa que cet homme était peut-être dans le besoin et il passa dans le parloir.

La pièce était obscure, la silhouette du visiteur se distinguait à peine, le Père Recteur le salua cordialement et prit la lettre qui lui était tendue. A la lueur d'une chandelle, il jeta un coup d'oeil rapide et lut : "Nous, Willem Kieft, directeur général...", il ne prit pas la peine d'examiner plus loin le papier; il était pressé. Il demanda au visiteur s'il venait du Canada, s'il con-

naissait les Pères qui s'y trouvaient. — Oui, il les connaissait. Le Recteur mentionna les Pères de Vimont, de Brébeuf, et enfin le Père Jogues : Le connaissait-il ? Savait-il s'il était encore vivant après sa captivité chez les Iroquois ?

«Il est de nouveau libre, répondit l'homme, d'une voix étranglée. Révérend Père, c'est lui qui vous parle.» Et Isaac fondit en larmes, tomba à genoux, baisant les mains du Recteur et lui demanda sa bénédiction. Avec un cri de joie, le Recteur le releva, l'embrassa et le conduisit dans la salle commune, où tous les Pères et les Frères, surpris de ce bruit inaccoutumé, accoururent en hâte. Le Père Jogues se trouva entouré, serré dans des bras fraternels; on le débarrassa de son vieux manteau, on lui donna une soutane et on l'emmena en triomphe à la chapelle, où le Père Recteur, vibrant de joie, dit la messe et donna la communion au Père Jogues.

— Un peu plus tard, dans la matinée, le Père Jogues, accompagné du Père Recteur, se rendit à la maison de M. Berson, pour le remercier de sa générosité et de sa courtoisie. Le Recteur offrit de rembourser les frais de voyage du Père Isaac à Rennes, mais M. Berson déclara qu'il était amplement récompensé par l'honneur qu'il avait eu de ramener le Père à ses frères Jésuites.

Après avoir raconté ses expériences, le Père Jogues demanda des nouvelles de France et du Canada. Il apprit la mort de son compagnon de voyage à Sault-Sainte-Marie, le Père Charles Raymbault. Le Père Ambroise Davost était mort du scorbut pendant son voyage de retour en France, et il y avait eu une autre mort en mer : le Père Jean d'Olbeau, dont le vaisseau avait été capturé et avait sauté par suite d'une explosion. On n'avait envoyé qu'un seul missionnaire italien en 1642, le Père Francesco Gioseppe Bressani, et l'été suivant, quatre prêtres avaient été désignés pour la Mission. Le Père Jogues écouta toutes ces nouvelles avec avidité. Il écrivit ce jour-là à son Provincial, le Père Filleau, lui annonçant officiellement son retour en France, et aussi au Père Charles Lalemant et à Mme Jogues, sa mère, à Orléans. Il savait combien sa mère avait dû souffrir en apprenant sa captivité et ses tortures; il lui enjoignait dans sa lettre de remercier Dieu d'avoir permis que son fils endure quelques souffrances pour son Nom.

Le Père Jogues se sentit bientôt gêné par toutes les attentions dont il était l'objet de la part de ses Frères de Rennes. Son humilité et sa modestie étaient telles qu'il craignait qu'on ne fit trop de cas de ses souffrances; il désirait demeurer inaperçu et détestait les louanges. Son grand désir était de retourner à la Nouvelle-

France et de reprendre son oeuvre parmi les Hurons. Pour hâter ce retour, il voulut aller le plus tôt possible à Paris, et, le 14 janvier, il quitta le Collège de Rennes, passa par Orléans et resta deux jours avec sa famille.

Mme Jogues eut la joie de revoir son fils martyr; il lui cacha autant que possible les détails horribles de ses tortures, mais elle eut le coeur brisé en voyant ses mains déformées et mutilées; elle le trouva si amaigri qu'elle supplia de prendre mieux soin de sa santé et de ne pas retourner dans ces pays barbares. Ce fut une joie immense pour tous les siens d'avoir le "cher Isaac" au milieu d'eux. Ses frères, François, Philippe, Laurent et Samuel, qui était maintenant Frère Capucin, sa soeur Françoise, ses demi-soeurs, ses nombreux parents, les Jésuites du Collège d'Orléans, tous les gens de la ville, le considéraient déjà comme un saint martyr.

L'adulation d'Orléans lui était pénible, mais son devoir filial lui ordonnait de la supporter quelques jours; enfin il prit la diligence pour Paris. S'il avait espéré y passer inaperçu, il fut bien désappointé. Les Pères Filleau et Lalemant étaient justement en train de corriger les épreuves du Rapport de 1642-43 qui contenait le récit des expériences du Père Jogues et se terminait par un éloge chaleureux du courage et de la sainteté de "ce martyr vivant, cet homme riche dans la plus extrême pauvreté, joyeux dans l'affliction, en un mot ce Jésuite, vêtu comme un sauvage, ou plutôt comme saint Jean-Baptiste".

Les rédacteurs du Rapport ajoutèrent un chapitre intitulé : "Délivrance et arrivée"; il était aux mains des imprimeurs avant que le Père Jogues n'atteigne Paris. A son arrivée, tout Paris lisait le rapport avec avidité. Isaac fut effrayé de cette publicité. Il se renfermait en lui-même; ce fut très difficile de l'amener à parler de ses expériences. Ses supérieurs s'aperçurent qu'il souffrait d'être questionné et demandèrent à ses frères Jésuites de respecter sa modestie qui était particulièrement atteinte lorsqu'on le traitait de saint. Lalemant dit de lui : "Son humilité était si grande qu'il était non seulement convaincu de sa bassesse, mais qu'il désirait être traité selon son peu de valeur. Il avait une si pauvre opinion de sa personne qu'il ne pouvait parler de lui-même qu'avec mépris. C'est l'affliger que de montrer la moindre admiration pour ce qu'il avait souffert pour Jésus-Christ."

Les étudiants du collège de Clermont se rassemblaient en foule pour l'apercevoir et l'importunaient chaque fois qu'il entraît ou sortait. Partout où il allait dans Paris, on le regardait avec curiosité; les novellistes Palais-Royal et du Luxembourg racontaient son histoire à tous les badauds. Jogues détestait cette attention du public,

La régente, Anne d'Autriche, fut prévenue de son arrivée et écouta avec grand intérêt le récit de ses aventures; elle en fut très émue et exprima le désir qu'on lui présentât le Père Jogues. Quand celui-ci fut informé du royal souhait, qui en réalité était un ordre, il fut épouvanté. Il ne pouvait comprendre quel intérêt Sa Majesté pouvait trouver à le voir; il essaya d'échapper à cet honneur par tous les moyens possibles; ce ne fut qu'après un deuxième ordre plus impératif que le premier qu'il consentit à paraître à la cour. C'est contre son gré et avec beaucoup d'émotion qu'il se laissa conduire au Palais-Royal où résidait la reine. Il était mal à l'aise dans ces salles magnifiques que le cardinal Richelieu s'était fait construire, car il était habitué à une existence fruste; il était cependant homme du monde par son éducation première et pouvait affronter les critiques des nobles et des dames assemblés dans le Grand Cabinet autour de la reine.

Elle était assise dans un fauteuil, vêtue avec simplicité, la cour portait encore le deuil de Louis XIII. Assis près d'elle, étaient le petit roi Louis XIV, âgé d'environ cinq ans, et son frère Philippe. Le cardinal Mazarin se tenait près de la reine; les princes et les princesses de sang étaient présents. La reine Anne reçut le père Jogues avec son affabilité coutumière. Pieuse, simple dans sa foi, elle se sentait singulièrement attirée par ce pauvre missionnaire qui avait tant souffert. Elle le considéra avec un profond respect et le pria de lui parler de sa captivité chez les Iroquois, de ses tortures, de ses voyages, de ses tentatives d'évasion; prenant ses mains mutilées dans les siennes, elle regarda ses doigts déformés avec tant de pitié que ses yeux se remplirent de larmes.

La France pesait à l'âme du Père Jogues. Il en avait assez des honneurs qui pleuvaient sur lui; sa vie était trop confortable dans la maison des Pères Jésuites de Paris. Au dehors, il se sentait comme un prisonnier traqué dans les rues bruyantes et pleines de monde. Il éprouvait du remords de ne rien faire pour le service et la gloire de Dieu; comme il regrettait les rives du large Saint-Laurent et l'étendue sans fin du lac Huron, les villages de Sainte-Marie, d'Osernenon, et la vallée des Mohawks, les forêts parfumées et le calme des solitudes. Il avait le désir ardent d'être auprès des guerriers peaux rouges et de leurs squaws: de ces sauvages qui étaient si doux quand ils devenaient chrétiens, si simples et si pieux. Les petits enfants lui manquaient pour les instruire et les baptiser. Il n'appartenait plus à la France: il s'ennuyait de la Nouvelle-France.

## CHAPITRE XIII

## LA PAIX SUR LE SAINT-LAURENT

## I

Le Père Jogues se sentait revivre; il avait craint d'être retenu en France, mais son insistance avait été telle que son Supérieur Provincial, le Père Filleau, avec un sourire de compréhension et un regard de vénération, lui avait donné son ordre de départ pour le Canada par le premier navire en partance au printemps de 1644. Jogues débordait de joie et son visage ridé rayonnait. Il n'avait que trente-sept ans, se disait-il, il était assez robuste pour vivre encore bien des années parmi les sauvages. La Nouvelle-France était sa vraie patrie.

Avant son départ, il régla toutes ses affaires. Il écrivit au directeur général Kieft pour le remercier de sa courtoise et généreuse hospitalité, au directeur Arendt Van Corlaer à Rensselaerswyck, et lui envoya par l'intermédiaire de la Compagnie hollandaise des Indes Occidentales le remboursement des trois cents livres de rançon. Il écrivit une lettre cordiale au Dominicain Megapolensis, mais ne put s'empêcher de le conjurer de retourner à la vraie religion de son enfance. Il discuta longuement avec les Pères Filleau et Laëman, pour qu'on envoie d'autres missionnaires en Nouvelle-France. Après son audience à la cour, il eut quelques conversations avec le cardinal Mazarin et les directeurs de la Compagnie de la Nouvelle-France : il était un vivant exemple des dangers que courait la colonie par suite de la guerre avec les Iroquois, et il plaida si bien que la reine Anne, au nom de Louis XIV, signa un ordre pour l'envoi au Canada d'une compagnie de soldats dans le but de garder les routes huronnes et d'occuper le fort qui était en construction à Sainte-Marie.

Le Père Jogues désirait une grâce plus que toute autre. Il ne pouvait pas offrir le Saint Sacrifice de la messe canoniquement. Son pouce gauche avait été entièrement amputé et son index n'était qu'un moignon; le pouce et l'index de sa main droite étaient si raccourcis et si déformés qu'il ne pouvait tenir l'Hostie sacrée de la façon prescrite. Dès son arrivée à Paris, il avait fait des démarches pour obtenir une dispense du Pape, afin de pouvoir célébrer la messe malgré ses mutilations. Sa demande fut envoyée avec la recommandation du Père Filleau, au Père Matius Vitelleschi, Général des Jésuites à Rome; elle était accompagnée de lettres royales de la reine Anne et de son conseil.

Le Père Vitellechi, accompagné de l'ambassadeur de France, présenta la pétition au Pape. Sa Sainteté le Pape Urbain VIII s'intéressa beaucoup au Père Jogues

il se montra très ému de ses souffrances et s'écria : *“Indignum esset Christi martyrur, Christi non bibere sanguinem”* : “Il serait honteux qu'un martyr de Christ n'ait pas le droit de boire le sang du Christ.” et accorda sur le champ la requête

La réponse du Pape remplit Jogues d'une allégresse infinie. Il y avait vingt mois qu'il n'avait revêtu les vêtements sacerdotaux, prononcé les paroles sacrées de la Consécration et élevé le Calice jusqu'à ses lèvres. Maintenant, il pouvait remonter à l'autel de son Dieu pour offrir la Divine Oblation. Il lui semblait que c'était sa première messe qu'il allait célébrer de nouveau. En avril, il apprit que les premiers navires à destination de la Nouvelle-France partiraient quelques semaines plus tard du port de La Rochelle. Vers la fin du mois, le Père Jogues fit ses adieux à ses Frères de Paris et partit pour Orléans où il revit sa mère. Il eut la consolation de dire la messe en sa présence et de poser l'hostie sur sa langue. Elle savait qu'elle le voyait pour la dernière fois. Bien qu'elle fût plus résignée que huit ans auparavant, son coeur était transpercé de douleur. Elle caressait ses mains mutilées, son visage plein de cicatrices; il repartait pour souffrir de nouveau, mais elle était prête à faire le sacrifice complet de son fils à Dieu. Son “cher Isaac” était un martyr du Christ, le Pape l'avait dit, la reine l'avait dit, tout le monde en France le disait, il avait une mission et la volonté de Dieu était clairement indiquée : il fallait qu'Isaac retourne au Canada.

A La Rochelle, Jogues s'occupa de l'embarquement des bagages destinés à la Mission; il apprit à sa grande satisfaction que la compagnie de soldats envoyée au Canada par le cardinal Mazarin voyagerait à bord de son vaisseau. C'était une bande de jeunes aventuriers, jurant et sacrant, qui avaient pris du service pour se battre en Europe et n'étaient pas très contents de partir au delà des mers. Cependant, il y avait des perspectives avantageuses pour eux; après une période de service, on leur permettrait de se fixer dans le Nouveau-Monde, si cela leur plaisait.

Les soldats étaient depuis peu à La Rochelle quand ils trouvèrent à redire au transport. Le navire était trop petit et trop vieux, il datait du temps où le cardinal Richelieu avait commencé à créer la marine; ils jurèrent et tempêtèrent contre leurs officiers, contre le cardinal et contre la reine elle-même. On réussit tout de même à les embarquer. Le Père Jogues et quelques civils étaient les seuls passagers.

Le départ eut lieu la première semaine de mai; le navire traversa le golfe de Gascogne et s'éloigna vers la pleine mer. A peine les côtes de France avaient-elles disparu que les soldats recommencèrent à grommeler; ils étaient convaincus que le navire ne tiendrait pas la

mer, ses planches étaient pourries, il faisait eau et ne résisterait pas à la moindre tempête. Quelques marins se mirent du côté des soldats et la mutinerie s'étendit. Une délégation vint trouver le capitaine et lui demanda de ramener le navire à La Rochelle; celui-ci refusa et les mutins complotèrent de forcer le capitaine à retourner, même s'ils devaient le faire prisonnier. Ils ne s'apaisèrent que sur les instances et les conseils pleins de calme du Père Jogues.

Le temps ne tarda pas à devenir mauvais : la pluie, le vent faisaient rage, le vieux navire était ballotté par la houle, craquant et gémissant de toutes ses boiseries; les soldats étaient terrifiés, mais Jogues les rassura par sa confiance en Dieu. Il avait eu à subir de si terribles tempêtes dans le petit bateau hollandais qu'il avait une certaine expérience quant à la résistance d'un navire. Sa sérénité calma la terreur des soldats et des marins.

En plein océan, la tempête augmenta de violence. une bourrasque s'éleva, la pluie se mit à tomber en véritables nappes sur le pont, les vagues dépassaient les mâts. L'équipage assistait, impuissant, à ce déchaînement des forces de la nature. Le bateau tremblait et craquait de la quille au sommet du mât. Les soldats et les passagers s'étaient massés dans la cabine sombre, sous le pont, et, projetés violemment d'un mur contre l'autre, ils se sentaient parfois soulevés de terre. Une peur atroce les tenaillait; ils se mirent à crier : "Le navire sombre ! Nous sommes perdus !"

Les soldats, fous de terreur, se battaient dans cet espace restreint. Jogues, dans sa cabine, lisait le livre d'Isaïe et priait Dieu de veiller sur eux pendant cette tempête, lorsqu'il entendit un cri de détresse retentir sur le pont. Il rejoignit non sans peine ses compagnons de voyage et, brandissant le petit livre, il leur cita les paroles d'Isaïe qu'il venait de lire. Sa voix forte et pénétrante s'éleva au-dessus du tumulte, les exhortant à la prière, à la confiance en Dieu, au repentir de leurs péchés. Il fit sur eux le signe de la croix et leur donna l'absolution.

Revenant à eux, ils remarquèrent que le vent se calmait; la tempête s'était apaisée, ils étaient sauvés. Tous se joignirent au Père Jogues en une prière fervente de reconnaissance à Dieu qui les avait protégés. Ce soir-là et les jours suivants, tous vinrent se confesser au Père et reçurent l'absolution; plus que jamais, Jogues était considéré comme un saint : c'était lui qui les avait sauvés de la tempête.

Vers la fin de juin, après sept semaines d'un voyage périlleux et difficile, le transport pénétra dans le golfe du Saint-Laurent pour débarquer à Tadoussac. Beaucoup d'Algonquins étaient là, attendant les navires français, et avec eux se trouvaient un ou deux Robes Noires. Le Père Jogues se sentit transporté de joie, à la vue des sauvages à la peau cuivrée et de ses frères mis-

sionnaires; Dieu lui avait permis de revenir dans les mystérieuses forêts, dans les cases en troncs d'arbres, dans les buttes faites d'écorce.

A Québec, on l'accueillit comme un ressuscité. Les Pères qui ignoraient s'il avait quitté son refuge chez les Hollandais le reçurent avec une profonde affection mêlée de pitié et l'assaillirent de questions. Jogues leur répondit avec moins de réticence, car ils comprenaient mieux que les gens de France; ils ne le considéraient pas avec tant de respect, avec la vénération due à un saint.

La première nouvelle que Jogues apprit fut la capture par les Iroquois du Père Bressani, l'Italien, qui était venu en 1642. En avril dernier, le Père Bressani avec six chrétiens hurons et un jeune Français avaient tenté d'atteindre le pays huron pour ravitailler les Pères qui manquaient des choses les plus nécessaires. Ils avaient pensé qu'à cette époque de l'année un canot pourrait passer sans danger, mais trente Iroquois cachés en embuscade à Pointe-du-Lac capturèrent les voyageurs et les emmenèrent dans leur pays. On apprit par un Huron qui s'était échappé que le Père Bressani avait été horriblement torturé au lac Ossaragué et qu'on avait l'intention de le tuer.

Jogues, réalisant ce qu'endurait le Père Bressani, ressentit dans son âme une souffrance plus grande que s'il était lui-même encore aux mains des sauvages. Il fut désespéré en entendant raconter les victoires des Iroquois durant le printemps et l'été. Les cinq nations étaient sur le sentier de la guerre, quelque-unes avaient envahi le pays des neutres, ils avaient attaqué plus loin les Pétuns, que Jogues avait essayé d'évangéliser en 1639. D'autres terrorisaient les villages hurons. Il y avait des Iroquois postés le long du fleuve Ottawa, de la rivière des Prairies, au Sault au-dessus de Montréal, près de Ville-Marie et du fort Richelieu. Ils exerçaient leurs ravages dans tout le pays; ils étaient invincibles pour les Algonquins et les Hurons; ils ne craignaient plus les Français.

Quant aux Hurons et aux Algonquins, ils étaient en train de disparaître peu à peu, décimés soit par les épidémies et la famine, soit par les Iroquois qui les massacraient. Le Père Jogues sentit son cœur se serrer en apprenant que les villages hurons étaient réduits de moitié, que les guerriers étaient anéantis et que seuls restaient beaucoup de sqaws et d'enfants. Ah ! si Dieu pouvait toucher le cœur des Iroquois et les amener à la conversion ! Jogues supplia ses Supérieurs de l'envoyer dans le pays des Iroquois dès qu'une occasion se présenterait. Il connaissait un peu leur langue, leurs coutumes; il les aimait et désirait ardemment leur conversion, et il ne craignait pas la mort.

Le Père Vimont plein d'admiration pour cette âme héroïque, assigna le Père Isaac au poste avancé de Montréal, établi depuis deux ans. En 1631, un Breton, Jérôme le Royer de la Dauversière avait entendu une voix du Ciel qui lui ordonnait de fonder un havre religieux sur l'île du Montréal, découverte par Jacques Cartier et explorée par Samuel de Champlain. Malgré le peu d'encouragement qu'il trouva auprès de son confesseur, de la Dauversière découvrit quelques années plus tard un ecclésiastique notable, le Père Jean-Jacques Olier de Verneuil, qui, lui aussi, souhaitait fonder un poste religieux à Montréal. Ils créèrent avec l'aide de quelques pieuses personnes la société de Notre-Dame-de-Montréal.

Le but de la Société était de fournir des fonds et d'offrir des prières pour les colons qui allaient travailler à la conversion des sauvages dans la Nouvelle-France. Ils se proposaient de construire des maisons et des écoles pour les sauvages, des hôpitaux pour les malades, et de cultiver le sol pour les nourrir. Pas un seul des membres de cette société n'avait été au Canada.

Le Père Lalemant présenta à de la Dauversière un sieur de Maisonneuve, habitué au métier des armes, qui se sentait la vocation de servir au Canada. De la Dauversière lui offrit immédiatement le poste de commandant.

C'est ainsi que de la Dauversière, Maisonneuve et quarante colons s'apprêtèrent à quitter la Rochelle au printemps de 1614. Les sœurs de l'hôpital de la Flèche qui devaient les accompagner en furent empêchées et il se présenta une demoiselle Jeanne Mance, envoyée à la Rochelle par son confesseur Jésuite de Paris le Père Saint-Jure. Elle raconta qu'elle avait le grand désir de consacrer sa vie aux sauvages de la Nouvelle-France; bien qu'elle n'eût jamais entendu parler de la Société de Notre-Dame-de-Montréal, elle se sentit disposée à partir avec les colons, et, après avoir pris l'avis du Père Saint-Jure elle s'embarqua pour la Nouvelle-France ce printemps-là.

En octobre, accompagnés du gouverneur Montmagny et du Père Vimont, les colons choisirent l'emplacement de leur résidence sur l'île de Montréal et la nommèrent Ville-Marie. Ayant passé l'hiver à Québec pour plus de sûreté ils se mirent à construire, en mai 1642, une redoute de solides palissades pour se protéger contre les Iroquois. L'île fut dédiée à Notre-Dame le jour de la fête de l'Assomption.

Pour le Père Jogues, c'était une joie que d'aller résider dans un endroit aussi stratégique que Ville-Marie. En remontant le Saint-Laurent pour s'y rendre, il évoqua son voyage du 1er août, deux ans avant, avec Goupil, Couture et les fidèles Hurons.

## II

Ville-Marie enchantait le Père Jogues. La résidence s'étendait sur une légère élévation de terrain, dominant la rive du Saint-Laurent; au-dessous, des frondaisons vertes des arbres montaient à l'arrière-plan jusqu'au sommet de la montagne. Entourée de fortes palissades, l'agglomération se composait de quelques douzaines de chaumières qui abritaient au moins cinquante colons, de la chapelle couverte d'écorce et de la grande case du commandant, le sieur de Maisonneuve. Au delà se trouvait l'Hôtel-Dieu que dirigeait Mlle Mance; sur le flanc de la colline s'étagaient les maisons de bois de Mme de la Peltrie, de Louis d'Ailleboust et d'autres personnages importants. Entre les cases fleurissaient de coquets jardins : les prairies et les champs s'étendaient jusqu'à la ceinture des forêts avoisinantes.

La ferveur spirituelle des habitants était encore plus frappante que la beauté du site. Seuls ceux qui étaient liés par leurs engagements à la société de Notre-Dame avaient le droit de résider à Ville-Marie. Tous les actes de leur vie devaient être conformes à l'idéal religieux qu'ils s'étaient imposé; ils devaient aussi se consacrer à l'évangélisation des indigènes.

Le Père Jogues était particulièrement heureux à l'idée que sa nomination à Ville Marie lui permettrait de se trouver en contact plus direct avec les indigènes, car les Hurons trouvaient de plus en plus commode de s'arrêter là, en route vers Trois-Rivières. Quelques chrétiens parmi eux avaient même songé à installer leur famille dans le voisinage. Pour le Père Jogues, Ville-Marie était l'endroit qui lui permettrait le mieux de remplir la mission qui était le but de sa vie, car si la paix était jamais signée avec les Iroquois, l'île de Montréal deviendrait logiquement le rendez-vous des guerriers et des chasseurs.

Cette paix iroquoise semblait bien lointaine en cet été de 1644. Pourtant, elle était possible. Le Père Bresani, qui avait été capturé en avril, avait été relâché en juin par le grand conseil des Mohawks contre paiement d'une rançon. Ceci était significatif : c'était une victoire évidente du parti de la paix. Les Français firent à leur tour un geste amical. Une troupe de Hurons et d'Algonquins avait capturé trois Iroquois-Oneida et les avait amenés en triomphe à Trois-Rivières. Les Hurons en gardèrent deux; les Algonquins prirent le troisième qu'ils commençaient à torturer, lorsque M. de Champflour, commandant de Trois-Rivières, intervint. Il les obligea à remettre l'exécution de leur prisonnier jusqu'à l'arrivée du gouverneur Montmagny.

Venant de Québec au début d'août, Montmagny exigea qu'on lui livre les prisonniers et fit remarquer que cet acte pourrait servir aux négociations de paix avec

les Iroquois. Les Algonquins tendirent au gouverneur trente-deux pailles, celui-ci leur remit en échange trente-deux présents. Ils relâchèrent l'Iroquois, qui s'appelait Tokhrahenehiaron et qui pouvait à peine marcher, tant il avait été brûlé; quand il réalisa qu'il était sauvé grâce à Onontio, sa gratitude fut immense.

Montmagny n'eut pas autant de succès auprès des Hurons. Ils ne voulaient pas abandonner leurs prisonniers, disant qu'ils s'étaient engagés à les ramener à leurs chefs. Ils devaient présenter les deux Iroquois au conseil de la nation huronne. Ils promirent pourtant de ne pas faire de mal aux prisonniers, puisque c'était le désir d'Onontio.

Le gouverneur se déclara satisfait, mais obtint des Hurons la promesse solennelle qu'ils ne manqueraient pas à la foi jurée. Un des Iroquois se leva et s'écria : "Onontio, le soleil sera témoin de ta bonté à mon égard. Que tous les chefs de mon pays m'écoutent : dès maintenant, soyez bons et courtois envers les Français qui m'ont sauvé de la mort."

Jogues se réjouit du succès de la démarche du gouverneur Montmagny; un tel acte de bonté ferait une grande impression sur les Mohawks et renforcerait les arguments du clan des Loups favorables à la paix. Mais, en attendant, les Iroquois continuaient leurs ravages. On vivait dans la crainte continuelle d'une attaque; il était dangereux de s'aventurer hors des palissades; quand on croyait les Iroquois chez eux, ils étaient à votre porte, et aussi insaisissables que des lutins.

Le Père Jogues eut la grande joie d'apprendre que le Père Jacques Buteux devait, lui aussi, résider à Ville-Marie cet hiver-là. Ils étaient très attachés l'un à l'autre, s'étant connus au collège de Clermont. Jogues admirait chez le prêtre plus âgé que lui le profond sérieux, la simplicité rustique, le bon sens mêlé d'une pointe d'humour. Quant à Buteux, il était attiré par la piété, la modestie, la générosité et le zèle héroïque de Jogues. Dans l'intimité forcée des longs mois d'hiver à Ville-Marie ils pourraient s'entraider avec profit.

Au moment de sa retraite spirituelle Jogues fit au Père Buteux une confession générale des péchés de sa vie passée. Il ne révéla les grâces que Dieu lui avait accordées que sur l'insistance de son ami et consentit à en écrire le récit.

C'est ainsi que Jogues et Buteux dans une douce communion d'âmes passèrent l'hiver à Montréal. Jogues qui n'avait jamais eu tant de loisirs depuis qu'il était venu en Nouvelle-France consacrait de longues heures à la prière et à la méditation. Il se préparait à une plus grande tâche ayant le pressentiment que Dieu avait encore besoin de lui qu'il le mènerait plus loin sur le chemin du sacrifice et que ce répit lui était accordé afin de se perfectionner.

Au printemps de 1645 les événements prirent un tour

si miraculeux qu'on y distinguait l'action de la Providence. Au mois de mai une troupe de guerriers algonquins pénétra par le fleuve Richelieu jusqu'au lac Champlain. Ils surprirent un groupe d'Iroquois, en tuèrent onze et en capturèrent deux. Contrairement à toutes leurs anciennes traditions, les Algonquins ramenèrent leurs prisonniers jusqu'à Sillery sans leur avoir fait subir la moindre torture. Pieskaret, le chef algonquin, qui était chrétien, s'entretint avec Onontio et lui abandonna les Iroquois. Il déclara avec générosité : "J'ai vu, J'ai tué, J'ai capturé, J'ai ramené des prisonniers. Les voici. Je comprends vos pensées, elles sont bonnes. Puissent les Français devenir les dieux de la terre, faire régner la paix et donner du repos au pays tout entier."

Bernard, le chef chrétien de Sillery, se leva et dit : "Je confirme tout ce qui a été dit par Pieskaret. Pour prouver la véracité de ses paroles et vous assurer que nous vous donnons les prisonniers, je vais jeter dans le feu leurs liens, le couteau avec lequel je couperai ceux-ci et toute ma colère." Il fit ce qu'il dit et ajouta : "Je n'ai plus qu'un désir, celui de paix." Le gouverneur Montmagny loua la valeur et la générosité des Algonquins et leur donna des présents. Les deux Iroquois se levèrent; l'un d'eux était Honatteniate, le Mohawk petit-fils de la "tante" du Père Jogues. C'était un jeune guerrier robuste, à la mine sombre et altière. Son compagnon, un vieux guerrier, s'adressant au gouverneur, lui dit : "Je vous salue, vous avez bien fait. Mon corps a été retiré du feu. Onontio, vous m'avez donné la vie, je n'oublierai jamais cette bonté et ma nation vous en sera reconnaissante. La terre sera belle, la rivière sera toute calme, la paix nous rendra tous amis. Je n'ai plus d'ombres devant les yeux, les âmes de mes ancêtres tués par les Algonquins ont disparu. Je n'ai d'ardeur que pour la joie et la paix." Il se mit à danser et à chanter, puis tout d'un coup s'arrêta, pris d'un accès de fureur, saisit une hache et la brandit de tous côtés. Il cessa aussi soudainement qu'il avait commencé, jeta la hache dans le feu et dit : "J'ai jeté ma colère. Adieu à la guerre, je dépose mes armes, je suis votre ami pour toujours."

Au mois de mai, le gouverneur Montmagny envoya Honatteniate et l'autre Mohawk à Trois-Rivières, avec des ordres au commandant, sieur de Champflour, de les bien traiter; le commandant devait aussi renvoyer dans son pays l'autre prisonnier iroquois, Tokhrahenehiaron, qu'on avait gardé à Trois-Rivières pendant tout l'hiver. Celui-ci devait dire à son peuple qu'Onontio était reconnaissant de la libération des deux Robes Noires, les Pères Jogues et Bressani; en échange, on lui avait donné la liberté, et les deux autres Iroquois retenus par les Français seraient aussi délivrés, sains et saufs, dès qu'Onontio aurait eu un message des chefs iroquois. Les Français pensaient que le temps était venu de conclure une paix universelle.

A ces nouvelles, Jogues frémit d'impatience. Que répondraient les Iroquois ? Les avocats de la paix chez les Mohawks auraient-ils le dessus ? Les ennemis acharnés des Français refuseraient-ils de négocier ? Pourrait-on mettre un frein à leur trahison et à leur violence, même si les chefs mohawks donnaient une réponse favorable au gouverneur Montmagny ? Dans sa retraite de Montréal, Jogues suppliait Dieu d'adoucir le cœur des ennemis iroquois qu'il aimait comme ses enfants.

### III

Les Iroquois recherchaient la paix. Ils avaient répondu favorablement à l'invitation des Français et envoyé une ambassade qui devait tenir conseil à Trois-Rivières. Le gouverneur Montmagny, ses conseillers et ses soldats, les Pères Vimont et Le Jeune se hâtèrent de remonter le fleuve depuis Québec, tandis que des centaines d'Algonquins de tribus diverses arrivaient des forêts de la région du Saint-Laurent. Des Hurons qui avaient franchi la barrière iroquoise s'attardaient, attendant l'issue du conseil. Le Père Jogues descendit rapidement en canot le Saint-Laurent, plein d'espoir et de résolution, et en quelques coups de rame vigoureux se fraya un passage à travers les centaines de canots qui bordaient la rive dans le fort.

Il trouva là Guillaume Couture qu'il avait laissé parmi les Mohawks deux ans auparavant. Il était resté à Tionontoguen et faisait maintenant partie de l'ambassade iroquoise comme interprète. Le chef Kiotseaton, le plus éloquent des orateurs mohawks, était accompagné de Aniwogan, considéré comme le diplomate le plus habile de la nation. Le troisième délégué était Tokhrahenehiaron, que les Français avaient arraché aux Algonquins et renvoyé dans son pays.

Jogues les connaissait bien, et ceux-ci se sentaient coupables en revoyant Ondessonk, la Robe Noire. Jogues les accueillit avec une affection sincère qui les surprit, car ils ne s'étaient pas attendu à un pardon semblable de sa part.

Jogues revit avec plus de joie encore Honatteniate, le petit-fils de sa "fante" qui avait été amené de Québec avec l'autre prisonnier. Depuis qu'il était captif, Honatteniate était demeuré maussade et déprimé, et repoussait avec mépris toutes les attentions des Français et des Algonquins. Aussitôt qu'il rencontra Ondessonk à Trois-Rivières, il fut transformé; il se mit à causer, à rire et toute son arrogance tomba.

Le 12 juillet 1645, le conseil se réunit sous une immense tente dressée dans la cour du fort de Trois-Rivières. Le gouverneur Montmagny, brillamment vêtu de brocart comme pour une cérémonie officielle, était assis dans un vaste fauteuil placé contre le mur du fort. A sa droite se trouvait le commandant de Trois-Rivières, le sieur de Champflour, impressionnant dans sa cuirasse

étincelante. A gauche, les Pères Vimont, Le Jeune et Jogues se détachaient dans leurs robes noires au milieu des fonctionnaires aux riches costumes et des soldats en armures.

Faisant face aux Français se tenaient les Algonquins dont les visages et les corps nus étaient bariolés de peinture blanche, couleur de la paix, et dont les têtes étaient ornées de diadèmes de plumes de couleurs brillantes. Sur le petits côtés du rectangle, les Hurons et les Français de la ville étaient alignés. Kiotseaeton et les ambassadeurs mohawks choisirent leur place sur un tapis de fibres de sapins devant le fauteuil du gouverneur Montmagny. "Ils aimaient tant les Français, dirent-ils, qu'ils ne voulaient pas en être séparés". Ils étaient superbes avec larges coiffures aux couleurs flamboyantes, leurs vêtements de peau de daim décorés de perles et de plumes bigarrées, leurs colliers et leurs ceintures de wampum.

Quand tout le monde fut réuni, un silence profond régna sur la cour; le feu du conseil flamboyait au centre, le calumet de paix fut allumé et passé de bouche en bouche. Kiotseaeton, le Mohawk, se leva. C'était un vrai géant, majestueux, puissant, suave aussi, toujours prêt à répondre d'un mot flatteur. Il était si adroit et si poli que les Français se méfièrent de lui immédiatement et le surnommèrent le "Crochet" tout en admirant son charme et sa diplomatie subtile. Il se tenait dans une attitude superbe, les yeux fixés sur le gouverneur Montmagny, et d'une voix profonde il commença son discours :

"Onontio, prête l'oreille à mes paroles. Je suis la bouche de tout mon peuple; mon coeur ne contient aucun sentiment mauvais; je n'ai que des chants d'amitié à la bouche; nous avons beaucoup de chants de guerre dans notre pays, mais nous les avons tous jetés à terre. Nous ne voulons maintenant que chanter la joie."

Il chanta gaiement, balançant son corps; les quatre autres Iroquois, groupés autour de lui, reprirent le chant, tantôt à l'unisson, tantôt alternativement, marchant, gesticulant, mimant la joie. Ils s'arrêtèrent enfin, et Kiotseaeton tira pompeusement de sa poche un collier de wampum. C'était un présent pour remercier Onontio qui avait sauvé la vie de son parent Tokhrahenehiaron. Puis il prit un air soucieux et montra par ses gestes qu'il craignait quelque chose. Il se plaignit qu'Onontio eût renvoyé Tokhrahenehiaron tout seul pour un si long voyage; si son canot avait été renversé par le vent, s'il avait été noyé, les Français auraient attendu longtemps le retour de ce pauvre homme et auraient été responsables. Ayant dit, il accrocha le collier sur la corde tendue entre deux poteaux au centre de la cour.

Il choisit un autre collier dans son sac et le fixa au bras de Couture : "Voici le collier qui vous rend ce prisonnier. Je ne lui aurais jamais dit : "Va, mon neveu, prends un canot et retourne à Québec; je n'aurais pas été tranquille sur son compte."

Le troisième présent, offert avec grande éloquence, était donné en échange des présents que les Français avaient envoyés par Tokhrahenehiaron; ces présents avaient été distribués parmi les cinq nations des Iroquois. Le quatrième cadeau, une ceinture, signifiait que Kiotseaeton n'était plus ni fâché ni attristé par le souvenir des Iroquois que les Algonquins avaient tués au printemps. En donnant d'autres ceintures, il indiqua par une pantomime animée que les cours d'eau entre Québec et le pays iroquois étaient ouverts. Ensuite, il montra que les routes de terre étaient libres; il fit semblant de couper des arbres, d'élaguer les branches trop longues, de combler les vallées et de niveler les collines. "C'est fini, annonça-t-il triomphalement, nous pouvons voir la fumée des villages, depuis Québec jusqu'aux limites éloignées du pays iroquois. Tous les obstacles du voyage sont aplanis."

Le dixième présent qui était une superbe ceinture de wampum devait représenter le lien qui unirait les Français et les Algonquins aux Iroquois. Pour illustrer ceci, Kiotseaeton alla chercher un Français et un Algonquin qu'il ramena devant le gouverneur, les tenant chacun par le bras.

Il invita les Français à venir manger du poisson et du gibier dans les villages iroquois, la route étant libre et sans danger.

Le douzième collier devait chasser les nuages pour que le soleil puisse illuminer les coeurs des Iroquois et prouver aux Français qu'ils ne contenaient aucune malice. Puis s'adressant aux Hurons qui n'étaient pas les représentants officiels de leur nation, il leur reprocha de ne pas avoir continué les négociations de paix qu'ils désiraient entreprendre; ils n'avaient qu'à envoyer une ambassade aux Iroquois.

Il passa adroitement à la signification du quinzième collier. Les Mohawks avaient toujours désiré ramener Ondessonk en sûreté à ses frères français, dit-il d'une voix suave, mais ils regrettaient que les Hollandais l'aient dérobé. Quant à Bressani, ils l'avaient donné aux Hollandais sur sa demande. Les autres Français prisonniers, s'ils étaient restés au pays mohawk, auraient été adoptés et se seraient mariés avec des femmes iroquoises, fondant ainsi les deux nations en une seule.

Le Père Jogues écouta ce discours avec une stupéfaction amusée; il sourit en murmurant au Père Le Jeune: Le bûcher était tout préparé pour moi; on m'aurait mis à mort cent fois, si Dieu ne m'avait protégé. Ce brave homme arrange les faits à sa convenance."

Kiotseaeton poursuivit, nullement troublé. Le seizième présent devait protéger les Iroquois qui viendraient chez les Français et chez les Algonquins, en faisant taire le canon des uns et arrêtant la hache des autres. Il arriva

enfin au dernier collier de wampum qu'il serrait entre ses mains avec émotion. C'était le collier que Honatteniate, le jeune guerrier prisonnier, portait dans son propre village d'Ossesnenon : sa mère le lui envoyait pour le protéger des Français et des Algonquins, mais, en apprenant la bonté d'Onontio, elle pria celui-ci d'accepter ce cadeau en signe de reconnaissance. Elle se réjouissait aussi que son "neveu" Ondessonk soit en sûreté parmi les siens; elle l'avait toujours aimé et considéré comme un membre de sa famille. Tandis que Kiotseaton parlait ainsi avec affection, le Père Jogues sourit de nouveaux sa tante, en effet, avait été sa protectrice, mais il discernait l'habileté de l'orateur dans cet appel à l'émotion.

Dans sa conclusion, le Mohawk envoya une petite pointe aux Hurons, disant : "Je vais passer le reste de l'été dans mon pays à célébrer la joie de la paix par des danses et des jeux. Mais j'ai une crainte : c'est que, pendant nos danses, les Hurons ne viennent nous molester." Puis il recommença à chanter et à danser, et toute l'assemblée se joignit à lui.

Le gouverneur Montmagny et ses conseillers, tout en admirant le génie oratoire de Kiotseaton, doutaient de sa sincérité. Ils décidèrent de continuer les négociations de paix tout en restant attentifs au moindre signe de trahison.

Le 14 juillet, un nouveau grand conseil eut lieu, et les Français donnèrent leur réponse. Le gouverneur Montmagny offrit aux Iroquois quatorze présents impliquant chacun une clause. Il les remercia d'avoir relâché les prisonniers français et les assura qu'il protégerait tout Iroquois qui viendrait dans la région française. Il acceptait leurs propositions de paix, mais à une condition extrêmement importante : la paix entre les Français et les Iroquois ne serait possible que si elle comprenait aussi les alliés des Français : Algonquins et Hurons. Il demandait aux Iroquois la promesse formelle que leur peuple ne commettrait aucun acte hostile contre ces nations tant que le conseil des chefs iroquois ne s'était pas prononcé. Il demandait une trêve générale entre toutes les nations représentées en ce jour. Les Iroquois grognèrent affirmativement à chacun des quatorze points du discours de Montmagny et acceptèrent les présents des Français.

Pieskaret, le chef chrétien de Sillery, représentant les Algonquins, déposa aux pieds de Kiotseaton des ballots de fourrure. C'était la pierre qui recouvrirait les tombes des Iroquois tués par les Algonquins le printemps précédent. Noël Negabamat, le porte-parole des Montagnais, étendit devant les Iroquois dix grandes peaux d'élan : c'était pour protéger les pieds et les jambes des Iroquois durant leur voyage de retour et pour servir de linceuls aux guerriers morts au combat. Les Iroquois acceptèrent ces présents comme gages de l'ouverture des négociations de paix.

Le conseil se termina dans un esprit de parfaite concorde. Cet après-midi-là, un Huron qui en voulait aux Français, avertit secrètement Kiotseaton que ceux-ci préparaient une trahison. Le Mohawk répondit qu'ayant peint son visage d'un côté seulement, il tournait le côté propre vers les Français et y voyait aussi clair qu'il le jugeait nécessaire.

Kiotseaton eut une entrevue particulière avec le gouverneur Montmagny, à laquelle seul Couture assista comme interprète. L'Iroquois, offrant un présent, laissa entendre qu'il désirait la paix avec les Français et les Hurons, mais pas avec les Algonquins. Montmagny ayant repoussé cette suggestion avec indignation, Kiotseaton s'en alla plein de colère.

Les Français, atterrés, crurent voir s'écrouler tout leur édifice de paix. Le Père Le Jeune pensa à une solution du dilemme que Montmagny accepta de proposer à Kiotseaton. Il y avait deux catégories d'Algonquins : les chrétiens et les païens. Les premiers devaient être traités comme frères des Français; aux seconds seuls, les Iroquois pourraient faire la guerre. Cette proposition fut acceptée et Montmagny et Kiotseaton jurèrent de la tenir secrète.

Les ambassadeurs iroquois avec les prisonniers libérés reprirent le chemin de leur pays. Couture, qui était libre de rester ou non, les accompagna pour plaider la cause de la paix devant le conseil des Iroquois.

Montmagny envoya deux autres jeunes Français pour aider à porter les présents et servir de gages de la fidélité française. Le Père Jogues voulait se joindre à eux, mais ni le gouverneur ni le Père Vimont ne l'y autorisèrent, car il fallait éprouver la sincérité des Iroquois avant de songer à envoyer des missionnaires chez eux.

Le Père Jogues retourna à Montréal, espérant que, plus tard peut-être, Dieu lui ouvrirait une voie pour sa mission chez les Mohawks. En septembre, le Père Lalemant arriva de Sainte-Marie à Montréal avec une flotte huronne importante; il annonçait sa nomination comme supérieur de la mission de la Nouvelle-France, en remplacement du Père Vimont. Jogues lui présenta sa requête concernant l'évangélisation des Iroquois. Lalemant qui connaissait bien l'esprit de Jogues promit de le laisser partir aussitôt qu'il serait possible de se rendre au pays iroquois en toute sécurité.

Le 15 septembre, un nouveau grand conseil se réunit à Trois-Rivières, comprenant le gouverneur et les Pères, les ambassadeurs hurons, plus de quatre cents Algonquins et les représentants iroquois, ayant à leur tête Klotseaton et Couture.

Couture fut le premier orateur désigné par les Iroquois pour affirmer leurs intentions de paix vis-à-vis des Français, des Hurons et des Algonquins. Kiotseaton prit ensuite la parole et mentionna les femmes algonquines et huronnes, parmi lesquelles était Thérèse, qui

seraient libres de retourner auprès de leurs parents dès que ceux-ci enverraient des ambassadeurs aux Iroquois.

Puis, s'adressant aux Français, il déclara avoir fidèlement remis les présents d'Onontio aux nations iroquoises, à son propre peuple, aux Oneidas, aux Onondagas, aux Cayugas et aux Senecas, mais le collier de wampum qu'il tenait à la main n'avait pas semblé d'une assez grande valeur aux Oneidas qui aimeraient voir Onontio se montrer un peu plus généreux à leur égard.

Jean-Baptiste Atironta, le jeune chrétien, chef des Arendarhonons, était l'orateur des Hurons. Il déclara avec enthousiasme que son peuple ne faisait qu'un avec les autres nations.

Le porte-parole des Algonquins vint à son tour exprimer la joie qui remplissait son cœur et la reconnaissance qu'il gardait à Onontio, dispensateur de paix à tous les hommes.

Un second conseil eut lieu quelques jours plus tard, pendant lequel les Hurons et les Algonquins donnèrent leur réponse officielle : tous voulaient la paix et enverraient des ambassadeurs chez les Iroquois.

Le gouverneur Montmagny confirma les déclarations de ses alliés, se porta garant de leur honnêteté et assura les Iroquois qu'ils pouvaient être sans crainte.

Le conseil se dispersa le 25 septembre. Couture retournait avec les Iroquois; il avait reçu l'ordre du gouverneur d'être toujours présent aux conseils et d'envoyer un rapport exact de tout ce que ferait ce peuple. On envoya deux Français, deux Hurons et deux Algonquins comme otages, tandis que trois guerriers iroquois restaient chez les Français, les Hurons et les Algonquins. Les Français remercièrent Dieu de la paix qui régnait enfin entre des peuples qui, depuis des générations, n'avaient cessé de se combattre.

Montmagny et ses conseillers étaient cependant inquiets, Kiatseaeton n'avait parlé que pour les Mohawks et avait laissé entendre que les Onerdas n'étaient pas favorables à la paix. Le Père Jogues fit remarquer aussi que les différents clans des Mohawks n'étaient pas d'accord entre eux. Montmagny était aussi troublé par l'accord secret conclu en juillet, qui laissait les Algonquins païens hors du pacte de paix. Les Iroquois ne se souciaient pas dans l'attaque de savoir s'il s'agissait d'Algonquins chrétiens ou non, et cela pourrait servir d'excuse à une trahison.

Le Père Jogues était d'avis qu'il fallait continuer les négociations, bien qu'il n'ignorât pas qu'on ne pouvait avoir aucune confiance dans la parole d'un Iroquois.

Il avait demandé une fois de plus d'être envoyé comme otage, mais on avait refusé; avec l'aide de Dieu, la paix serait possible, et alors on lui permettrait peut-être de retourner chez les Mohawks. Avec cet espoir dans le cœur, Jogues remonta le Saint-Laurent jusqu'à Montréal.

## CHAPITRE XIV

## AMBASSADEUR CHEZ LES MOHAWKS

## I

Ville-Marie, sur l'île de Montréal, devait encore être la résidence du Père Jogues pour l'hiver 1645-46. Son cher ami et confesseur Jacques Buteux, avait été transféré à son ancien poste de Trois-Rivières, et sa place était prise par le Père Le Jeune, supérieur de toutes les missions de la Nouvelle-France quand Jogues arriva à Québec en 1636. Le Père Le Jeune rentrait de France, où il avait passé trois ans comme envoyé spécial du gouverneur Montmagny, pour essayer de persuader Louis XIII et le cardinal de Richelieu de la nécessité absolue d'une défense contre les Iroquois.

Jogues regretta la compagnie et la direction de Buteux; il avait cependant en LeJeune un ami qu'il admirait énormément et en qui il avait entière confiance. Il savait qu'il était homme énergique, généreux, ferme dans ses décisions, dur quoique tendre et enjoué et d'une spiritualité profonde. Jogues lui demanda une direction spirituelle comme il l'avait fait au Père Buteux. Il jeûnait et s'habitua à ne pas dormir, au point que Le Jeune craignit pour sa santé. Il refusa de prendre une nourriture plus fortifiante, de boire du vin, disant que lorsqu'il serait de nouveau chez les Iroquois il ne voulait pas que sa misérable nature regrettât quoi que ce fût. Son cœur et son esprit étaient sans cesse fixés sur son retour à Ossernenon et au pays des Iroquois. Il avait la certitude qu'il était destiné à vivre et à mourir pour le salut des nations. Il connaissait la solitude morale, les dangers matériels de toutes sortes qui seraient son lot, la cruauté, la superstition et la traîtrise des Iroquois; cependant, il ne désirait rien d'autre que d'aller vivre parmi eux afin de les conduire à Dieu.

Pendant l'hiver précédent de 1644, les habitants de Montréal avaient vécu dans la crainte perpétuelle d'une attaque iroquoise. Mais en 1645 la trêve était signée et le plan original de faire de la résidence un asile pour les sauvages pouvait être enfin réalisé, les Algonquins nomades dressèrent leurs huttes dans les bois d'alentour; ils appréciaient les avantages de la nourriture, des soins en cas de maladie, et de l'aide spirituelle. Quelques Hurons aussi restèrent à proximité et décidèrent d'amener leurs familles pour s'y installer définitivement. L'ancien village abandonné de Hochelaga reprenait vie.

Depuis le conseil qui s'était tenu à Trois-Rivières en septembre, Montréal recevait la visite de beaucoup de guerriers iroquois. Contrairement aux autres années, où ils entraient dans l'île en malfaiteurs, ils venaient attirés par la curiosité en affectant l'amitié. La présence du Père Jogues était précieuse, car il encourageait leurs bons

sentiments et leur désir de paix; il était doux et affectueux envers eux; il croyait que le temps de la colère était passé, que ces monstres se changeraient en hommes et deviendraient ensuite enfants de Dieu.

Le Père Le Jeune eut une expérience amusante avec un Iroquois curieux de voir ce que les Algonquins faisaient à la messe; il se glissa dans la chapelle et le Père Le Jeune l'ayant remarqué lui dit qu'il ne devait assister à la messe que s'il était chrétien. L'homme assura qu'il croyait comme les Algonquins et pour le prouver il tira de sa poche un rosaire. "Demandez-lui s'il est baptisé et quel est son nom de chrétien", dit le Père Le Jeune à l'interprète algonquin.

Le Mohawk demanda ce que signifiait "être baptisé". "C'est, répondit l'Algonquin, recevoir une eau très importante qui nettoie toutes les taches de l'âme".

Un sourire de compréhension éclaira le visage du Mohawk qui répondit : "Les Hollandais m'ont souvent donné de cette eau-là. J'en buvais tellement et j'étais si ivre qu'ils étaient obligés de m'attacher les mains et les pieds de peur que je ne fasse du mal à quelqu'un."

Le pauvre homme fut désolé, quand Le Jeune et les Algonquins éclatèrent de rire et lui expliquèrent que l'eau de vie n'était pas l'eau du baptême.

Quelques incidents regrettables se produisaient de temps en temps entre Algonquins et Iroquois, prouvant bien que l'esprit de guerre et de haine n'était pas entièrement calmé; malgré la trêve, quelques chrétiens montagnais, appartenant à la Réduction de Sillery, furent massacrés ou scalpés alors qu'ils étaient à la chasse. On accusa les Mohawks, mais deux victimes qui vivaient encore affirmèrent que c'était une nation alliée des Mohawks qui était coupable. Un Huron et un Algonquin récemment échappés des villages mohawks rapportèrent que les Iroquois n'avaient pas sincèrement l'intention de ratifier la paix avec le peuple algonquin.

La situation devint si difficile à la fin de 1645 que les chefs chrétiens de Sillery, craignant de ne pouvoir protéger leurs otages iroquois, les renvoyèrent chez eux, avec toutefois des messages d'amitié; les Iroquois qui étaient de passage essayaient de persuader les Algonquins que les Mohawks étaient de bonne foi, mais ils leur conseillaient de se méfier des autres nations iroquoises, particulièrement des Oneidas et des Onondagas qui n'étaient pas partisans de la paix.

En janvier 1646, une nouvelle surprenante fut révélée : un Huron, nommé Tandihetsi raconta qu'on lui avait dit dans les plus grands secrets que les Iroquois ne signeraient jamais la paix avec les Algonquins et que trois cents guerriers se préparaient à suivre le sentier de la guerre en février; de plus, il déclarait que les Français avaient accepté, au Conseil des Trois-Rivières, d'exclure des négociations de paix tous les Algonquins non-chrétiens.

Après avoir répandu cette nouvelle à Montréal, Tandihetsi descendit à Trois-Rivières et raconta la chose aux Algonquins qui en furent profondément troublés. Leurs chefs se rendirent chez le nouveau commandant, le sieur de la Poterie, et chez le Père Buteux. Tous deux nièrent absolument que les Français aient fait un arrangement aussi déloyal.

Tandihetsi partit pour Québec, chargé de lettres pour le Père Lalemant; celles-ci ne mentionnaient pas la nouvelle, mais le Huron la raconta partout. Lalemant fut indigné et alla dire la chose au gouverneur Montmagny. Son indignation augmenta, quand Montmagny lui dit que la nouvelle était vraie, et lui avoua avoir fait un pacte secret avec les Iroquois à l'instigation des Pères Vimont et Le Jeune. Montmagny et Lalemant décidèrent qu'il valait mieux ne pas dire la vérité aux Algonquins qui en étaient arrivés à un degré de fureur meurtrière. Les chefs algonquins se réunirent en conseil à Trois-Rivières pour rechercher si la rumeur était fondée ou non. Leur conclusion fut que les Mohawks avaient menti à Tandihetsi, ou bien que Tandihetsi leur mentait à eux.

Il régnait une inquiétude générale, les Mohawks cessèrent de venir près des résidences, et l'on disait que des Algonquins se tenaient en embuscade, guettant les chasseurs iroquois.

L'hiver de 1646 fut rude; le Saint-Laurent était chagné en une masse épaisse de cristal recouverte de neige; le 31 janvier, alors que la neige venait déjà à mi-corps, une nouvelle tempête s'abattit sur la région. Jogues et Le Jeune, enfermés dans leur petite case à Ville-Marie, reçurent, quelques jours plus tard, une triste nouvelle du Fort Richelieu. Le Père Anne de Nouë avait quitté Trois-Rivières le 30 janvier pour célébrer la Fête de la Purification, le 2 février, avec la petite garnison du Fort Richelieu. Il était accompagné de deux soldats inexpérimentés, qui avaient du mal à marcher avec leurs raquettes et à tirer le traîneau chargé de provisions. Ils ne couvrirent que trente kilomètres le premier jour. Le Père de Nouë partit seul vers 2 heures avec l'intention de gagner le fort au plus vite et de renvoyer de l'aide, il ne prit ni couverture, ni briquet, ni provisions, sauf un petit pain et quelques pruneaux.

On le retrouva le 2 février, tout à fait gelé à dix kilomètres du fort, à genoux dans un creux de neige, les bras croisés, les yeux levés vers le ciel.

Quelques semaines plus tard, un groupe d'hommes s'avança sur la neige qui couvrait le Saint-Laurent. La sentinelle de Montréal donna l'alarme, car il reconnut des Iroquois. Le nouveau commandant, le sieur d'Ailleboust, appela la garnison aux armes, les civils se groupèrent près de la palissade. Les arrivants firent signe qu'ils étaient amis et l'on vit venir Guillaume Couture,

Kiotseaeton, six Iroquois et les deux otages hurons. Ils furent reçus avec enthousiasme et les canons du fort tirèrent une salve de bienvenue.

La nation mohawk était fidèle à la trêve et désirait toujours signer un traité de paix, raconta Kiotseaeton ; le conseil de la nation avait approuvé la diplomatie des ambassadeurs, il avait accepté les présents, ratifié les accords et s'était engagé à poursuivre les négociations de paix. Kiotseaeton devait exprimer des regrets au sujet des quatre autres nations iroquoises qui n'avaient pas encore décidé d'enterrer la hache de guerre contre les Algonquins, mais qui avaient l'intention de traiter un jour avec les Français et les Hurons.

Selon l'opinion de Couture, les Mohawks étaient de bonne foi ; la paix avec les Français était agréée, celle avec les Hurons était désirable, et une paix avec les Algonquins était une expérience qu'on pouvait tenter. Il affirma que le pacte secret du gouverneur Montmagny, concernant les Algonquins païens, n'avait pas été rendu public, bien qu'il fût discuté en privé par les chefs.

A la fin d'octobre, Kiotseaeton, Couture et les autres avaient repris le chemin de Trois-Rivières ; en arrivant au lac inférieur Andiatarocté, ils furent étonnés de voir que les canots qu'ils avaient cachés, avaient été brisés ou dérobés. Ils furent obligés de refaire le voyage de trois jours jusqu'à Ossernenon et Tionontoguen pour chercher d'autres bateaux.

Leur retour imprévu avait coïncidé avec l'arrivée d'une délégation de la nation sokoki. Les envoyés sokokis exprimèrent leurs regrets d'avoir appris que les Mohawks voulaient faire la paix avec les Algonquins, leurs ennemis jurés ; ils proposèrent de faire une guerre à mort contre ceux-ci et, présentant les scalps des cinq chrétiens montagnais de Sillery, massacrés quelques semaines auparavant, ils donnèrent une corde qui serait le symbole de l'union entre Sokokis et Mohawks.

Les Mohawks, qui avaient déjà reçu la protestation des Algonquins au sujet de ces meurtres, restèrent impassibles devant les Sokokis. Kiotseaeton leur parla d'un ton indigné, leur reprochant de faire passer ses frères pour des criminels. Les Mohawks avaient fait la paix avec Onontio, et ne devaient pas lui donner l'impression qu'il avait affaire à des menteurs. Si les Algonquins trouvaient les scalps de leurs frères dans les cases mohawks, ils massacreraient les otages qui étaient chez eux. Les Sokokis furent renvoyés sans avoir réussi dans leur ambassade.

Couture affirmait que les Mohawks recherchaient la paix honnêtement ; comme ils étaient superstitieux, ils croyaient aux avertissements des sorciers quand ils leur disaient que le démon de la guerre se détournait d'eux maintenant ; de plus, le gibier se faisait rare dans leurs

montagnes, tandis que les daims et les élans abondaient dans les territoires algonquins. Ils savaient que les Français fournissaient aux chrétiens algonquins et hurons des mousquets et de la poudre, cela leur enlèverait l'avantage qu'ils avaient dans les batailles; enfin, ils étaient vraiment reconnaissants aux Français d'avoir relâché leurs parents.

Le Père Jogues marqua le 22 février, comme un jour de reconnaissance spéciale à Dieu. Il voyait clairement que le chemin du cœur des Mohawks s'ouvrait devant lui; il recevait des marques de respect et d'affection de Kiotseaton et des autres Iroquois. On lui assurait que sa "tante" et sa case, à Ossernenon, l'attendaient et que tous les villageois se souvenaient d'On-dessonk avec affection et l'invitaient à venir reprendre sa place sur leurs nattes, autour des feux.

Jogues, après avoir longuement prié, écrivit une lettre au Père Lalemant, s'offrant de tout son cœur comme missionnaire chez les Iroquois. L'infinie puissance de Dieu semblait avoir aplani tous les obstacles. Jogues confia sa lettre à Guillaume Couture, qui partait pour Trois-Rivières et Québec avec les Mohawks, espérant avoir une réponse au moment du conseil qui devait se réunir à Trois-Rivières en mai, quand la fonte des glaces permettrait aux canoës de naviguer sur les rivières.

## II

Guillaume Couture et le Père Isaac avaient ensemble des conversations intimes au sujet de leur passé et de leur avenir; chacun d'eux était arrivé à une décision finale, et chacun approuvait la résolution de l'autre. Couture accepta de porter la lettre du Père Jogues demandant à être envoyé dans le pays des Iroquois; Jogues comprit le désir de Couture d'être relevé de ses obligations et lui donna sa bénédiction au moment du départ.

A Trois-Rivières, Couture était considéré comme un héros et un patriote par les Français, comme un frère par des Hurons, comme un fils adoptif par les Iroquois. Les Mohawks avaient changé son nom d'Ihandich en Achirra, qui jusqu'à ce moment avait été celui du grand explorateur Jean Nicolet.

Une fois à Québec, Couture supplia le Père Lalemant d'accorder au Père Isaac sa requête; il présenta aussi ses raisons personnelles pour être dispensé de ses vœux: il s'était promis comme "donné" en 1640 à Sainte-Marie, il avait prouvé sa piété, sa loyauté et son courage, tant comme frère lai auprès des missionnaires, que depuis sa captivité dans une famille mohawk à Tionontoguen. Maintenant que la paix s'établissait, il demandait à res-

ter parmi les Français et à pouvoir se marier et fonder un foyer à Québec. Le Père Lalemant conféra avec ses collègues au sujet de ces deux demandes, et ils résolurent de répondre affirmativement.

A Montréal, le Père Jogues commençait sa retraite annuelle de méditation et d'exercices spirituels. Il priait avec ferveur devant le Saint Sacrement, afin que sa pétition fût accordée, mais se préparait à accepter avec obéissance et résignation la décision de son Supérieur quelle qu'elle fut; il lui serait cependant plus difficile de supporter l'effrondement de tous ses espoirs, que la mort par torture ou une vie d'esclavage.

Pendant dix jours, il s'isola des Français et des indigènes et resta seul avec Dieu; méditant sur les vérités essentielles de la vie spirituelle, mortifiant sa chair par la flagellation et le jeûne. Il se remémorait le but de sa vie: louer, honorer et servir Dieu, et par ce moyen, sauver son âme; il pensait au péché, particulièrement aux siens, à l'enfer, au jugement, à la mort; il s'enthousiasmait dans la contemplation du Royaume du Christ et s'offrait passionnément à son Divin Conducteur pour la conquête du monde.

Sa retraite touchait à sa fin, lorsque le Père Le Jeune vint lui remettre la lettre du Père Lalemant, apportée de Québec par un messager indigène. C'était la réponse! Jogues demanda à Dieu le courage d'accepter la décision, qu'elle fût ou non favorable à ses désirs. La missive était brève, mais amicale. Lalemant l'avisait qu'il approuvait son projet de retourner comme missionnaire chez les Iroquois; il lui enjoignait d'être prêt à partir dès que l'affaire pourrait être arrangée; en attendant, on demanderait au gouverneur s'il autorisait Jogues à se joindre aux Mohawks quand ceux-ci retourneraient dans leur pays, à condition, naturellement, que le conseil, qui devait se tenir à Trois-Rivières, se terminât dans la concorde.

La fin de la retraite spirituelle de Jogues coïncida avec l'arrivée de cette réponse. Comme dix ans auparavant, à Rouen, alors qu'il s'appretait à s'embarquer pour le Canada, Jogues s'offrit en une oblation totale à Dieu: "Reçois, ô Dieu, toute ma liberté, toute ma mémoire, toute ma compréhension et toute ma volonté. Tu m'as donné toutes ces choses, je te les rends, ô Dieu, disposes-en selon Ta volonté. Accorde-moi, en retour, ton amour et ta grâce; cela me suffira." Puis, tenant avec difficulté sa plume dans ses doigts mutilés, il écrivit sa réponse au Père Lalemant, y ajoutant le récit détaillé de la mort de René Goupil, que Lalemant désirait publier dans le Rapport de cette année-là.

Le 7 mai, à Trois-Rivières, le gouverneur Montagny ouvrit le conseil final de la paix, où étaient représentés les Français, les Mohawks, les Algonquins, les Montagnais et les Hurons.

Le premier orateur fut Kiotseaton, toujours suave et éloquent ; il s'inclina avec courtoisie devant les Montagnais, leur offrant un présent pour affirmer que son peuple n'avait pris aucune part au massacre de l'automne dernier ; il se tourna ensuite vers le chef des Robes Noires, le Père Lalemant, et plaça devant lui une ceinture de Wampum pour le consoler de la mort du Père de Nouë et réchauffer l'endroit où ce bon Père avait trouvé la mort. Après ces préliminaires, il dirigea toute son attention vers le sujet capital du conseil.

Son premier présent, dit-il, symbolisait un bain pour rafraîchir les ambassadeurs qui viendraient dans son pays, et un baume pour leurs pieds fatigués. Le deuxième indiquait que la hache de guerre, dont les Algonquins et les Hurons avaient été protégés par la trêve, était maintenant jetée au loin à la requête d'Onontio.

Par le troisième présent, il exprimait des regrets : ce misérable enfant, Ounicoute (les Oneidas), était insolent et refusait d'écouter les paroles de sa mère (les Mohawks), il ne voulait pas se joindre aux négociations de paix. Les cadeaux qui restaient étaient destinés à Onontio qui aplanissait la terre, qui était le père des nations, qui donnait l'intelligence aux Algonquins. Kiotseaton le pria d'être l'arbitre de toute dispute qui surgirait entre les peuples unis par cette paix.

A la dernière session du conseil, Montmagny désigna Achirra Couture comme porte-parole des Français. Onontio offrait des présents appropriés aux Mohawks pour les féliciter de leur bonne foi ; il était ravi que tous les obstacles fussent aplanis ; en leur remettant un collier de mille perles, il leur donnait l'assurance que le feu du conseil serait toujours allumé à Trois-Rivières ; il déclara qu'il aimerait revoir le jeune Français qui était encore dans un village mohawk, et aussi sa fille huronne Thérèse ; celle-ci pourrait ainsi préparer le maïs à la façon mohawk quand Kiotseaton et ses frères viendraient en visite.

Paul Teswchat, le chef des Algonquins, présenta des peaux d'élans aux Iroquois, affirmant que son peuple ne violerait jamais la paix. Donnant ensuite un cadeau à Onontio, il demanda humblement, mais de façon significative à cause des bruits qui circulaient, que les Français ne marchent pas seuls dans la sécurité, mais qu'ils partagent ce bonheur avec les Hurons et les Algonquins. Se tournant de nouveau vers les Iroquois, il annonça que la hache de guerre des Algonquins avait été jetée par delà le ciel ; il ouvrait toutes grandes les terres des Algonquins et invitait les Iroquois à venir y chasser et à se reposer près des feux dans les cases. Il donna l'ordre de porter douze autres splendides peaux d'élans aux Mohawks ; celles-ci devaient être partagées entre leurs trois villages pour la libération des Algonquins qui étaient leurs captifs. Ainsi fut conclue la paix des Algonquins.

Kiotseaton traita en personne avec les Hurons, leur offrant des présents en remerciant de la bonté qu'ils avaient eue pour leurs prisonniers Oneidas et Senecas. Il suggéra que si on rendait ces captifs à leurs peuples, ceux-ci deviennent les obligés des Hurons et soient, de ce fait, amenés à envisager la paix. Mais en même temps, il leur conseilla de se tenir sur leurs gardes et de craindre une attaque possible de ces nations. Quant aux Mohawks, leurs ambassadeurs viendraient bientôt visiter les villages hurons; que les habitants remplissent leurs marmittes et les tiennent prêtes, car les Iroquois espéraient faire bonne chère.

Le Père Jogues n'avait pas été convoqué au conseil à Trois-Rivières, mais quand Lalemant vit que les événements prenaient une tournure si favorable, il lui envoya un message urgent lui disant de venir le plus vite possible. Quand Jogues arriva, Lalemant l'amena devant le gouverneur Montmagny; celui-ci, ayant l'intention d'envoyer deux Français au pays mohawk pour transmettre ses sentiments de joie et de satisfaction au sujet de la paix si heureusement conclue, reconnut que Jogues était bien l'homme qu'il fallait, étant donnée la connaissance qu'il avait de la langue et du pays.

Le dimanche 13 mai, le gouverneur offrit un festin aux ambassadeurs mohawks; il leur fit deux déclarations accompagnées de présents de valeur. Le premier cadeau était pour remercier les Iroquois d'avoir refusé les scalps des chrétiens montagnais que leur avaient offerts les Sokokis; le second annonçait sa résolution d'envoyer dans leur pays deux Français: son cher frère, la grande Robe Noire, Ondessonk, qu'ils connaissaient bien déjà, et le conseiller des Français, Jean Bourdon. Il fixait le départ de ces deux ambassadeurs à trois jours plus tard.

Le gouverneur, Lalemant et le Père Jogues, malgré leurs visages calmes, attendaient avec inquiétude la réponse des Mohawks. Kiotseaton la donna spontanément, acceptant les présents au nom de son peuple, garantissant ainsi la sécurité des ambassadeurs depuis leur entrée jusqu'à leur sortie du pays mohawk. Encouragés par cette acceptation, les Algonquins offriront d'envoyer deux de leurs chefs avec les Français, ceux-ci furent aussitôt admis par Kiotseaton.

Le Père Jogues était heureux de pouvoir aller éprouver l'amitié des Mohawks après avoir connu la rigueur de leur haine. Cependant, il n'ignorait pas l'inconstance de ces barbares, il voyait clairement les dangers dans lesquels il s'aventurerait, mais "celui qui ne risque rien pour Dieu ne sera jamais un bon semeur des trésors du ciel". Il ne se prépara pas pour un court voyage d'ambassadeur, mais pour une résidence permanente comme missionnaire. Kiotseaton avait laissé quatre robustes Mohawks pour servir de gardes et pour aider à porter les bagages de Jogues et de Bourdon. Jogues résolut de pro-

fiter de cette aide pour transporter tous les vêtements et accessoires qui seraient nécessaires en hiver. Il avait l'espoir de pouvoir dire la messe pour lui et les indigènes chrétiens qui hiverneraient chez les Mohawks; aussi emballait-il avec grand soin tout ce qui était utile à la célébration du Saint Sacrifice : des vêtements sacerdotaux, un petit calice, un missel, des cierges, des hosties et une bouteille de vin; il mit le tout dans une malle solide, de dimensions suffisamment restreintes, pour être mise dans un canot; il ajouta des vêtements chauds, des guêtres, des wampums et de la verroterie dont il aurait besoin comme présents. Il était fier d'avoir pensé à emporter cette malle à son premier voyage; il la laisserait à la garde fidèle de sa "tante" jusqu'à ce qu'il revint pour l'hiver.

Un Algonquin avisé donna au Père Jogues le conseil de mettre sa soutane dans sa malle; il lui dit de ne pas trop parler de l'enfer, du péché et des mystères de la foi; il ajouta que la doctrine chrétienne au début rebutait beaucoup les sauvages, car elle semblait détruire complètement tout ce qui était cher à leur coeur. Il lui dit que sa longue robe parlait autant que ses lèvres et qu'il serait préférable qu'il portât des vêtements plus courts. Jogues écouta ces sages avertissements et se fit faire un costume séculier correct avec des bottes et un chapeau à large bord. Le Père Lalemant approuva ce vêtement et l'excusa en disant : "Il est nécessaire de traiter les malades en malades, et les païens comme on le fait parmi les hérétiques d'Angleterre, afin d'être tout à tous pour gagner des âmes à Jésus-Christ."

Jean Bourdon, originaire de Normandie, était venu au Canada en 1634 lorsque les pionniers français, avec Champlain, reconstruisaient la colonie après l'occupation anglaise. Il avait été employé comme ingénieur et géomètre à Québec et le long du Saint-Laurent. Son expérience était grande, et en 1641, le gouverneur Montmagny le chargea de dresser la carte du Saint-Laurent, de puis le cap Tourmente jusqu'à Québec. Il était maintenant envoyé comme ambassadeur avec le Père Jogues pour noter de façon exacte la route jusqu'aux pays iroquois, avec ses cours d'eau, ses pistes de terre, ses points de repère, ses dangers. Tous ces détails étaient absolument nécessaires aux Français pour des besoins commerciaux, diplomatiques et surtout militaires. Le gouverneur choisit spécialement Bourdon pour cette fonction, tout comme il désigna spécialement le Père Jogues comme porteur de paroles de bienveillance aux Iroquois et aux Hollandais.

Bourdon était un homme important en Nouvelle-France, il s'était fait construire une superbe maison sur les hauteurs dominant Québec et le fleuve, où il habitait avec sa femme et ses six enfants. Il était très respecté pour son intégrité, sa charité et sa piété; il était coura-

geux, aventureux et endurci aux difficultés des expéditions dans les régions sauvages. Il était prêt à mourir pour son roi et son Dieu.

Le mercredi 16 mai était le jour fixé pour le départ des ambassadeurs. Le Père Jogues et Jean Bourdon prirent place dans un canot avec deux des guides mohawks. L'esquif était lesté avec tous les bagages de Jogues et de Bourdon; les deux envoyés algonquins, accompagnés des deux autres Mohawks, voyageaient dans un canot chargé jusqu'au bord des vingt-quatre grandes peaux d'élans que les nations algonquines offraient aux villages mohawks.

Ce fut une matinée de fête pour Trois-Rivières, toute la ville était réunie sur la rive pour les derniers adieux aux voyageurs, les drapeaux flottaient, le canon tonnait. Souriants et intrépides, Isaac Jogues, Jean Bourdon et les indigènes plongèrent leurs pagaies dans l'eau d'un coup bref, les canots s'élançèrent hors des bas-fonds; traversant le fleuve vers la rive sud, ils disparurent dans le scintillement argenté du Saint-Laurent.

Des prières les accompagnaient; le journal des Jésuites à Québec notait le dimanche suivant, jour de Pentecôte : "La bénédiction du Saint Sacrement fut donnée le jour de la Pentecôte pour recommander à Dieu le voyage du Père Jogues et de M. Bourdon." Lalemant écrivait dans le rapport qu'il envoyait en France : "Quand je parle d'uns mission parmi les Iroquois, cela me paraît être un rêve, et pourtant, c'est la vérité".

### III

En cette même fête de Pentecôte, Jogues et ses compagnons se reposèrent au fort Richelieu. Après que le Père eut dit la messe du Saint-Esprit, les canots repartirent vers le sud. Jogues avait déjà parcouru ce chemin quatre ans auparavant quand il était captif avec René à ses côtés. Le monde semblait alors un chaos et son âme était dans le désespoir au sujet de ses compagnons et de la mission huronne. Ce dimanche-ci était un clair et lumineux matin de mai; l'église des Hurons était florissante, l'église des Iroquois naissait à peine, il y avait une perspective merveilleuse de paix universelle. Dieu, dans sa divine Toute Puissance, menait toutes choses vers le but qu'Il avait choisi.

Quoiqu'il fut rempli d'une joie céleste, Jogues ne négligeait pas les détails matériels. Il lui fallait se familiariser avec chaque point de la route, car il repasserait et sans guide. Il observait tous les détails du chemin et discutait avec Bourdon les distances, les tournants, la hauteur des rives, les portages, et tout ce qu'il est nécessaire de noter sur une carte exacte. Ils traversèrent le lac Champlain et, huit jours après leur départ du fort Richelieu, ils campèrent dans la petite Ile où le Père Jogues avait passé une nuit de tortures.

En terminant, Jogues parla au conseil en son propre nom et en celui des Français. Il dit qu'il avait aperçu quelques chefs des Onnontagehrnnon (Onondagas), les alliés des Mohawks; il leur offrit un cadeau de deux mille perles de wampum qui devaient servir à percer leurs oreilles afin qu'ils comprissent le but de la visite des Français en pays iroquois. Ils ne devaient pas être surpris si les Français venaient aussi dans leur pays, car ces perles étaient destinées à aplanir à l'avance le chemin, afin de leur faire bien réaliser que les Français étaient prêts à conclure une paix séparée avec eux, sans s'occuper des Mohawks. Ondessonk leur rappela qu'il y avait trois routes pour venir chez eux : une passant par le pays des Mohawks, une autre à travers les lacs Ontario et Saint-Louis, et la troisième à travers le pays des Hurons.

Les guerriers onondagas acceptèrent les perles et s'engagèrent à transmettre ce message à leurs chefs. Les Mohawks avaient assisté en silence à cette scène; les ouvertures de paix d'Ondessonk les troublaient.

Après avoir délibéré entre eux, les Mohawks donnèrent leur réponse à Ondessonk et aux Algonquins, le 12 juin, dans un nouveau conseil. Leurs orateurs parlèrent avec enthousiasme et affection de la paix avec les Français. Se tournant vers le jeune Français prisonnier, ils mirent sur son bras un cordon de deux mille perles disant que c'était le lien qui le tenait captif : Onontio pouvait disposer à sa guise de l'homme et des perles. En ce qui concernait Thérèse, mariée à un guerrier mohawk, elle était partie à Ossaragué, mais à son retour de la pêche, elle serait libérée si elle le désirait. Pour affirmer leur sincérité, ils offrirent un collier de 1.500 perles.

L'orateur du clan des Loups, rapportant la réponse de sa famille, présenta une longue ceinture de wampum, d'un travail superbe, qui marquait l'amitié profonde des Français avec les Loups en dehors de l'alliance des deux peuples.

Les Mohawks répondirent aux Algonquins avec une certaine froideur; ils leur firent comprendre qu'ils traitaient avec eux parce que c'était le désir d'Onontio. Ils affirmaient pourtant qu'ils garderaient l'amitié. Ils recherchaient aussi la paix avec les Hurons pour plaire aux Français.

Faisant allusion à la fin du discours d'Ondessonk, les Mohawks déclarèrent qu'ils n'étaient pas contents que celui-ci eût parlé de trois routes pour se rendre chez les Onondagas. Puis, jaloux de garder leurs prérogatives comme auteurs de la paix, ils ajoutèrent : "Il est nécessaire que les Français prennent la route qu'Onontio a ouverte; les deux autres sont trop dangereuses."

Jogues, désireux de maintenir son point de vue, répliqua ensuite que les Français acceptaient bien les Mohawks comme intermédiaires entre eux et les quatre autres na-

tions iroquoises, mais qu'ils refusaient de s'engager à s'abstenir de négociations directes avec ces nations.

Malgré ses vêtements séculiers et sa qualité d'ambassadeur, Jogues s'occupait des choses de Dieu, faisant sa tournée des cases pour visiter les malades, instruire et baptiser les mourants.

Lorsque le conseil fut terminé, à la satisfaction de tous, le Père Jogues et ses compagnons retournèrent à Ossernenon ou Oneougiouré. Là, il rencontra une petite difficulté. Il avait laissé dans la case de sa "tante" sa petite malle noire solidement attachée et fermée à clef. Comme tout ce qui était mystérieux et caché, elle éveilla les soupçons des Mohawks. Quelques-uns craignaient qu'il n'y eut un démon enfermé dans la boîte, ils n'avaient jamais vu un coffre, si solidement fermé qu'il eût fallu une hache pour l'ouvrir. Ils craignaient qu'Ondessonk, malgré ses paroles amicales, ne voulût les punir des tortures qu'on lui avait infligées autrefois en laissant ce mauvais esprit parmi eux pour leur faire du mal.

Le Père Jogues sourit et ouvrit le coffre devant eux. Ils furent surpris de voir avec quelle facilité il l'ouvrait au moyen d'un petit morceau de fer. Quand il leur eut montré que la malle ne contenait que des vêtements et des objets semblables à ceux qu'ils avaient pris lorsqu'ils l'avaient fait prisonnier, leurs craintes s'apaisèrent un peu. Le Père vida la malle pour que les sauvages se rendent bien compte qu'il n'y avait rien de caché dedans, il ouvrit et ferma la serrure plusieurs fois pour chasser toute idée de mystère. Ce n'était qu'un coffre solide dans lequel il voulait garder les objets qui lui seraient nécessaires s'il revenait plus tard vivre avec eux. Les Mohawks acceptèrent ses explications, mais ne purent pas tout à fait convaincus. Ils lui feraient cependant la faveur de lui garder sa malle tout en espérant qu'il n'y avait pas de mauvais génie caché dedans.

Les chefs de Tionontoguen envoyèrent en toute hâte un messager à Ondessonk pour le prévenir qu'il serait sage de retourner le plus vite possible à Trois-Rivières. Une bande guerrière d'une autre nation iroquoise était en route vers le fleuve Ottawa et la Rivière des Prairies avec l'intention d'arrêter la flottille huronne qui descendait à Trois-Rivière pour son commerce estival. Ces guerriers avaient l'intention de descendre le Saint-Laurent jusqu'au Fort Richelieu et au delà, en passant par le pays des Mohawks. On craignait qu'Ondessonk ne rencontrât cette troupe s'il s'attardait. "Nous ne pensons pas qu'ils fassent du mal aux Français, dirent les chefs mohawks, mais nous sommes inquiets pour les deux Algonquins qui vous accompagnent."

Le Père Jogues fut indigné; comment se faisait-il qu'ils permettent à leurs alliés de faire la guerre à un peuple ami, dans les limites du territoire mohawk ? Il les prévint qu'Onontio et les Français les rendraient res-

ponsables de tout meurtre qui serait commis, et les considéreraient comme des menteurs et des traîtres.

Les chefs mohawks comprirent les reproches d'On-dessonk et l'avertissement qu'ils contenaient. Ils promirent de prendre des mesures efficaces pour empêcher les autres Iroquois de commettre des actes répréhensibles qui pourraient leur être imputés à eux-mêmes. Cependant, par amitié pour les Français, ils leur conseillèrent de hâter leur départ.

Le 16 juin, les ambassadeurs français et algonquins quittèrent le village, accompagnés d'une escorte mohawk. Ils avaient espéré pouvoir retourner faire une visite aux Hollandais, mais ils durent prendre la route la plus courte qui les amenait à la rivière Sacandaga et plus loin à leur source tumultueuse de l'Oïogué; de là, quelques heures seulement de marche les séparaient du lac du Saint-Sacrement.

Ils ne purent retrouver les canoës qu'ils avaient cachés là. C'était, heureusement, la saison où l'écorce était souple et où les lianes qui servent à la coudre étaient résistantes, où la résine pour calfater les canoës suintait abondamment des conifères. Ils façonnèrent rapidement de nouvelles pirogues et reprirent leur navigation sur les lacs. Dix jours plus tard, le 27 juin, ils s'arrêtèrent sains et saufs sous le Fort Rechellieu. Les Algonquins continuèrent leur route, car maintenant ils ne risquaient plus de rencontrer les Iroquois ennemis. Les Français ne s'attardèrent pas et arrivèrent à Trois-Rivières le 29. Le 30, ils partirent pour Québec qu'ils atteignirent le 3 juillet. Le canon du fort annonça avec fracas leur arrivée, et le gouverneur Montmagny, le Père Lalemant et tous les habitants de Québec les accueillirent avec joie.

## CHAPITRE XV

### LA NUIT BIENHEUREUSE DES MARTYRS

#### I

Le gouverneur Montmagny se réunit avec ses conseillers, les Pères Lalemant et Vimont, dans la maison du gouverneur, sur les hauteurs de Québec. Dans un profond silence, ils écoutaient les rapports du Père Jogues et de Jean Bourdon. Satisfaits de constater que tout faisait présager la paix, ils chargèrent Bourdon de rédiger son rapport et d'achever sa carte pour le dossier de la colonie, et demandèrent au Père Jogues de noter ses observations et ses déductions pour établir d'autres documents.

"Sieur Bourdon m'a dit, écrit Lalemant, que le Père Isaac était infatigable et qu'il avait cruellement souffert sur cette roue de fer. Il était dévoué corps et âme à la mission et, après avoir rendu compte de son ambassade,

il ne pensait qu'à entreprendre un second voyage avant l'hiver."

Le 8 juillet, Le Jeune arrivait de Montréal et, le lendemain, Vimont et lui étaient appelés en consultation par Lalemant. Avec toute son impulsion et sa logique, Jogues insista pour repartir immédiatement chez les Iroquois, mais ses trois aînés jugeaient ce départ fort imprudent. La paix était conclue avec les Mahawks; mais c'était une paix bien récente et, de plus, les clauses n'étaient pas très claires dans tous les détails. Ils décidèrent que, sauf incident imprévu, le Père Jogues n'irait pas hiverner chez les Iroquois et qu'il resterait à Montréal ou à Trois-Rivières; mais qu'il saisirait l'occasion de retourner chez eux si elle se présentait.

Cette décision ne convenait pas entièrement à Jogues, qui pria ardemment pour que "l'excellente occasion" surgisse au plus tôt. Le 14 juillet, accompagné du Père Druillettes, il faisait ses adieux au gouverneur et aux Pères de Québec et s'embarquait dans la pirogue de deux Algonquins chrétiens pour remonter la rivière et s'arrêter à Trois-Rivières, où il tint conseil avec les Français et les Peaux-Rouges. Il employa ses loisirs à compléter sa narration sur la colonisation hollandaise dans la Nouvelle-Hollande.

Malgré ses pauvres mains mutilées, il se mit, de propos délibéré, sous le simple titre de "La Nouvelle Hollande", à relater les noms donnés à ce territoire, à fixer sa latitude, à décrire la colonie plus au sud près l'océan, celle de l'île de Manhattan et de son fort appelé fort Amsterdam, ses demeures et ses habitants. Enfin, il esquissait les avantages accordés aux nouveaux colons, leurs croyances religieuses, leurs efforts dans le commerce, l'agriculture et la chasse. Il parlait aussi du climat et de l'installation dans le voisinage des Suédois et des Anglais. Plus loin, il décrivait la colonisation de Rensselaerswyck avec la proximité des Hohawks et la présence d'autres peuplades sauvages entre les deux colonies hollandaises.

Pour conclure, il référéait aux guerres qui avaient eu lieu entre les Hollandais de Fort-Amsterdam et les Algonquins voisins. Ayant achevé ce document de sept pages, il le data : "De Trois-Rivières, en Nouvelle-France, 3 août 1646."

Ce devoir accompli, Jogues continua de remonter le Saint-Laurent jusqu'à Montréal. Tout le long du fleuve, il rencontrait des groupes de Hurons qui profitaient de la trêve pour affluer vers les colonies françaises, car, à l'encontre des Algonquins, ils se méfiaient énormément des Iroquois. Ils ne pouvaient croire que les Mohawks agissait sans trahison. Car pendant cette même année, des nations situées au nord des Iroquois, surtout les Senecas et les Oneidas, avaient envahi les pays hurons, ainsi que les pistes et les lacs du sud.

Vers son extrémité, le lac déviait sur la gauche, c'était dans cette partie-là que Jogues était passé lors de son premier voyage, mais maintenant ses guides voulaient suivre une autre route à travers un lac qui lui était inconnu. Les Mohawks avaient un rite à accomplir, car ceci était un endroit sacré. Marmotant des incantations, ils éparpillèrent du tabac sur les eaux de la crique. C'était une offrande pour remercier des hommes invisibles qui vivaient au fond du lac. Ceux-ci étaient de fidèles bienfaiteurs, car ils coupaient et taillaient les durs silex en forme de pointe de flèches et les jetaient sur les rives pour que les Mohawks les ramassent en passant. Ayant offert ce sacrifice, les guides traversèrent la crique et dirigèrent leurs canots à travers les joncs dans un petit cours d'eau qui menait à un rapide. Se chargeant de leurs bagages et de leurs canots, ils montèrent par une piste peu fréquentée jusqu'à un niveau plus élevé. C'était un passage important. Jogues et Bourdon l'étudièrent, évaluant le portage à une demi-lieue. Ils sortirent des fourrés sur la berge herbeuse d'un nouveau lac. Les eaux étaient agitées, le lac était bordé de rives rocheuses qui, par moments, montaient à pic à des hauteurs vertigineuses. La surface du lac était entrecoupée d'îles et de récifs. Après deux ou trois jours de pagayage dans cette gorge, ils arrivèrent dans le bassin circulaire qui terminait le lac : "Andiatarocté, là où le lac est fermé", selon la dénomination mohawk.

Le Père Jogues eut la soudaine inspiration de lui donner un nom. Ce jour-là, 30 mai, était la veille de la Fête-Dieu, il le baptisa du nom de lac du Saint-Sacrement, et M. Bourdon l'inscrivit ainsi sur la carte qu'il préparait.

A partir de ce point, les pistes étaient à l'intérieur des terres. Les huit voyageurs mirent leurs bagages sur leurs épaules; pour les Algonquins, c'était chose impossible, car ils avaient avec eux vingt-quatre peaux d'élans, et ils ne pouvaient les porter toutes à la fois. Ils furent obligés d'en cacher une partie dans les bois, puis ils partirent tous en file indienne jusqu'à l'endroit où le chemin se divisait en deux, d'une part vers l'ouest et la rivière Sacandaga, coupant directement le pays vers Ossernenon; d'autre part vers le sud, jusqu'aux lieux de pêche du lac Ossaragué.

Bien que cette deuxième route fût la plus longue, les Mohawks décidèrent de la prendre, car les indigènes rassemblés là pour la pêche pourraient aider à porter les lourds ballots. Ils traversèrent une vallée humide et arrivèrent à un torrent de montagne que les Mohawks appellent "Oïo-gué (la belle Rivière)". Jogues le reconnut et Bourdon le nota sur sa carte comme étant la partie supérieure de la rivière qui traversait la colonie hollandaise. Ils arrivèrent enfin au lac Ossaragué, à l'endroit où Jogues avait passé quelques jours si calmes avec sa "tante".

Comme ils s'y attendaient, ils trouvèrent un grand nombre de campements de pêcheurs. Tous les indigènes s'assemblèrent avec curiosité autour des ambassadeurs français et algonquins, les accueillant avec hospitalité et grand respect. Ondessonk, qu'ils avaient tous connu misérable esclave, les éblouissait maintenant par son costume français; c'était un Ondessonk ressuscité l'ambassadeur choisi par le grand maître français Onontio, c'était un homme qui agissait en chef et non plus en squaw. Dans toute la foule des curieux, la personne la plus heureuse était Thérèse, la pauvre Huronne, fille de Joseph Chihwatenhwa, et nièce de Joseph Teondechoren, qui était venue là avec sa famille adoptive.

Thérèse était maintenant une jeune femme de dix-sept ans, mariée à un guerrier de Tionontoguen. Le Père Jogues vit la main de la Providence dans cette rencontre qui eut lieu dès le début de son voyage. Dieu avait permis que la route fût détournée afin que le Père pût raffermir la foi de l'ancienne pensionnaire des Ursulines. De plus, il avait des instructions nettes du gouverneur Montmagny pour tâcher d'obtenir la libération de Thérèse. Elle était restée fidèle à ses croyances durant toute sa captivité; bien que sa famille adoptive l'eût obligée à épouser un guerrier, elle se sentait malheureuse parmi ce peuple et désirait retourner chez ses parents hurons et chez ses Mères Ursulines.

Le Père Jogues lui consacra le plus de temps possible, entendant avec joie sa confession, et lui dit qu'Onontio avait envoyé des présents pour acheter sa liberté, et qu'elle devait prier Dieu avec ferveur pour qu'Il veuille bien lui accorder cette grâce.

Jogues et ses compagnons se remirent en route le 2 juin dans des canots qu'on leur avait prêtés au lac Ossaragué. Ils voyageaient maintenant plus rapidement, pouvant utiliser les cours d'eaux. Deux jours après ils arrivèrent à Rensselaerswyck, dans la colonie hollandaise.

Les souvenirs revinrent en foule à la mémoire de Jogues, mais il fut désappointé en apprenant que Arendt van Corlaer et le Dominie Megapolensis et d'autres bourgeois étaient partis pour la Nouvelle-Amsterdam. Il aurait tant aimé les voir, car ils avaient été très bons pour lui; il laissa une lettre du gouverneur Montmagny adressée au directeur général Kieft, pour être transmises à la capitale, et promit de revenir à son retour après le conseil des Mohawks.

Jogues et Bourdon firent une visite approfondie de Rensselaerswyck au point de vue scientifique. Bourdon, avec la curiosité d'un ingénieur et d'un géographe, nota tous les détails qui pourraient être intéressants pour le gouverneur Montmagny et pour le gouvernement français.

Après être restés deux jours chez les Hollandais, ils remontèrent la rivière jusqu'aux rapides, escaladèrent les

rochers qui les séparaient de la rivière des Mohawks, et enfin échouèrent sur la rive sud d'Ossernenon.

L'accueil que l'on fit à Jogues différait beaucoup de celui qu'il avait reçu comme prisonnier. La nouvelle se répandit partout qu'Ondessonk était arrivé avec un autre grand chef français, et on vint de toutes parts pour les voir. Ceux qui avaient autrefois maltraité Jogues ne montraient plus le moindre désir de le faire, et ceux qui avaient eu pitié de lui se réjouissaient de le voir maintenant heureux et consolidé. Sa vieille "tante" surtout le reçut avec joie; elle avait toujours eu de l'affection pour lui; de plus son petit-fils Honatteniate lui avait été rendu, grâce aux Français, et il lui avait raconté l'extrême bonté d'Ondessonk à son égard à Trois-Rivières.

Des coureurs rapides furent envoyés de tous côtés pour annoncer qu'un grand conseil de chefs se tiendrait à Tionontoguen le 10 juin. Jogues resta donc deux jours seulement à Ossernenon; un de ses premiers actes fut d'aller faire un pèlerinage à l'endroit où il avait enterré les restes sacrés de René Goupil. Le croix qu'il avait gravée s'était incrustée dans le tronc de l'arbre. Il pria là, le cœur plein de reconnaissance, René était un martyr, le sang de René était la semence d'où lèverait l'Église iroquoise.

On lui raconta une étrange histoire : les deux jeunes guerriers qui avaient massacré René, étaient morts tous deux d'une mystérieuse maladie; la femme algonquine qui avait scié le pouce d'Ondessonk était morte aussi, ainsi que plusieurs des guerriers qui l'avaient le plus cruellement torturé. Le même sort qui frappait tous ceux qui l'avaient maltraité avait aussi atteint ceux qui avaient été les plus cruels envers le Père Bressani.

Le dimanche 10 juin, Jogues et Bourdon quittèrent Ossernenon ou plutôt Oneougiouré, comme on l'appelait maintenant. Jogues bénit le village de sa captivité et le consacra, sous le nom chrétien de village de la Sainte-Trinité. Ils suivirent la rivière où Jogues avait si souvent pagayé jusqu'au village principal de Tionontoguen. Ils y furent reçus officiellement par les chefs et les anciens entourés des guerriers à mine féroce, des squaws et des enfants.

Le soir, lorsqu'on se fut rassasié de sagamité et de poisson et qu'on eut allumé les calumets, le conseil se réunit dans la plus grande case du village. Ondessonk, Bourdon et les deux Algonquins étaient assis sur le tapis d'un côté du feu; en face, Kiotseaeton et les chefs mohawks étaient accroupis, leurs visages énergiques surmontés de coiffures aux brillants plumages, se détachaient, éclairés par la lueur du feu.

Ondessonk se leva, et, se tenant dans l'espace laissé libre devant le feu, il parla. Son discours, agrémenté de gestes à la façon des sauvages et d'images symboliques, était en langue iroquoise mêlée d'un peu de huron que

tous pouvaient comprendre. Montrant successivement chaque cadeau envoyé par Onontio, il raconta de quelle façon fraternelle Kiotseæton et ses compagnons avaient été reçus à Trois-Rivières; comment ils avaient mangé au même plat, chanté à l'unisson et romi sans crainte auprès du même feu, avec les Français et leurs alliés.

Les ceintures, les colliers de wampum avaient chacun une signification particulière : l'un invitait les Mohawks à venir s'asseoir près du feu qui brûlerait toujours pour eux dans la case des Français.

Un autre était pour demander la libération d'un jeune Français; le suivant était pour consoler la famille adoptive de Thérèse du départ de celle-ci; un dernier enfin représentait les remerciements d'Onontio pour le refus des têtes des Montagnais que les traitres sokokis avaient offertes aux Mohawks.

Ondessonk rappela que le clan des Loups était courageux dans la guerre et hospitalier dans la paix, qu'il avait toujours parlé en faveur des Français, que, pour cette raison, les Français avaient une grande affection pour le clan des Loups et lui envoyaient une ceinture de trois milles perles de wampum, afin qu'il pût toujours entretenir le feu du conseil dans les trois villages mohawks.

Pour conclure, il cria d'une voix forte et assurée le mot iroquois "hiro" (j'ai parlé); les chefs grognèrent leur assentiment et l'assemblée applaudit à ces paroles qui avaient été agréables à leurs oreilles. Ils s'émerveillaient de l'autorité avec laquelle Ondessonk leur avait parlé, si différente de l'humilité qu'il avait montrée lorsqu'il était leur esclave. Ils se réjouissaient de voir qu'il avait oublié les tortures qu'on lui avait infligées et qu'il n'en demandait pas vengeance. Il y avait pourtant dans ce conseil de nombreux guerriers aux yeux bridés, du clan des Ours, qui avaient toujours le désir de lui fendre la tête avec leur tomahawk. Ils complotaient entre eux pour briser la paix et repartir sur le sentier de la guerre.

C'était maintenant le tour des Algonquins de s'adresser au conseil. L'un d'entre eux annonça dans sa propre langue qu'Ondessonk serait sa bouche, car il ne connaissait pas la langue iroquoise. Jogues prit alors la parole et raconta que leurs chefs avaient envoyé vingt-quatre grandes peaux d'élan comme présent, mais à cause de leurs poids et des difficultés du voyage, les Algonquins furent forcés d'abandonner quatorze de ces superbes peaux dans un endroit appelé Andiatarocté. Cet incident remplissait les Algonquins d'embarras et de honte.

Il apportait aussi un message d'amitié des Algonquins invitant les Mohawks à venir se chauffer, manger dans leurs cases, et chasser dans leurs forêts sans crainte d'attaque.

A leur tour, les Hurons avaient pris le sentier de la guerre contre ces ennemis et ils craignaient que certains Mohawks ne fussent parmi les assaillants. Jogues essaya de les détromper en leur montrant les présents destinés aux Hurons qu'il avait rapportés de son ambassade.

Le mois d'août s'avancait et les Hurons continuaient à descendre le Saint-Laurent, tandis que les bandes de Mohawks parcouraient paisiblement le fleuve. Les Hurons abandonnèrent leurs craintes, les Algonquins jouirent de cette nouvelle sécurité, et les Français prirent plus que jamais courage. Jogues nota ces signes favorables dans une lettre à Lalemant, en amenant de nouveau la question de son retour, cet été-là, chez les Mohawks. Le Supérieur ajouta à ses notes du 21 août :

"Le Père Druillette passera l'hiver chez les Abnakiens et le Père Jogues chez les Iroquois."

Au même moment, soixante des plus importants parmi les chefs hurons tenaient conseil avec le gouverneur Montmagny à Trois-Rivières. Celui-ci leur transmit les présents apportés par Ondessonk. Un mot joint à ces cadeaux assurait les Hurons des excellentes intentions de paix des Mohawks, même si les Hurons venaient à tuer les Iroquois Senecas et Oneidas, en cas d'attaque de ces derniers. Les soixante chefs déclarèrent à Onontio qu'ils étaient favorables aux avances des Mohawks et particulièrement heureux de pouvoir combattre les autres Iroquois, bien qu'ils préférassent la paix. Cependant, ils pensaient encore que quelques Mohawks se joignaient aux Senecas et aux Oneidas et ils demandèrent à Onontio de désigner Ondessonk pour accompagner leurs ambassadeurs et les aider à conclure la paix. Ils pensaient qu'ils n'avaient pas l'autorité suprême. La confirmation de leurs paroles devait être apportée par les plénipotentiaires envoyés par le conseil général des Hurons et ces derniers n'arriveraient à Trois-Rivières qu'en septembre.

Le Père Jogues fut tenu au courant de ces nouvelles et dans l'attente impatiente de la réponse, il se mit en devoir d'achever le courrier qu'il expédiait cette année en France. "Ibo et non redibo", cette phrase lui revenait constamment à l'esprit : "J'irai, mais je n'en reviendrai pas." Il serait, malgré tout, content de pouvoir partir.

Enfin, il fut appelé à Trois-Rivières et y arriva comme les pourparlers entre Montmagny et les Hurons se terminaient. Les Hurons, selon le désir d'Onontio, concluraient la paix avec les Mohawks auxquels ils enverraient une ambassade. Mais ils faisaient cette concession à contre coeur, car ils doutaient de la bonne foi des Mohawks. Si les quatre nations des Iroquois du Nord

voulaient entrer dans les négociations, le profit serait plus appréciable. Finalement, ils demandèrent Ondessonk pour accompagner Otrihouré et les deux autres envoyés en ambassade.

Montmagny et Lalemant convoquèrent Jogues et lui demandèrent s'il était toujours décidé à s'aventurer une fois de plus au pays des Mohawks et y passer l'hiver. Catégorique, le Père Jogues répondit affirmativement et déclara clairement que son but était, premièrement d'amener ces païens à la connaissance et à l'amour de Dieu : deuxièmement de fortifier la paix et l'amitié qui avaient déjà existé entre les Mohawks, les Français et les Algonquins, et d'y joindre si possible les quatre nations iroquoises. Pendant ce voyage, il avait l'intention de porter sa soutane, plutôt que les habits séculiers qu'il avait revêtus comme représentant du gouverneur de Montmagny.

Le gouverneur et le supérieur acceptèrent cette déclaration et Lalemant, dans son rapport au Père provincial de France, Estienne Charlet, écrivit que Jogues "était reparti pour la seconde fois vers sa mission des Martyrs, chez les Iroquois, pour y maintenir la paix et pour y diriger les intérêts et les affaires du Paradis".

Parmi les ordres qu'il reçut de Montmagny, il y en avait un qui lui prescrivait "de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour gagner, à la cause de la paix, les Iroquois du Nord qu'il rencontrait dans les villages des Annierronnons (Mohawks); au cas où ceux-ci refuseraient, il devrait essayer de faire pression sur les Annierronnons, de façon qu'ils empêchent les autres Iroquois de venir sur la rivière des Prairies, limitant ainsi leur sphère de guerre au grand fleuve du Saint-Laurent, très loin au delà de Montréal; ou tout au moins qu'ils empêchent les Iroquois du Nord d'approcher de l'île de Montréal, région qui s'étend au nord de leurs villages et qui appartient en quelque sorte à leur district."

Avant son voyage en mai, Jogues avait spécifié que "celui qui l'accompagnerait devrait être vertueux, docile, courageux et prêt à supporter n'importe quoi pour Dieu". Un homme de Trois-Rivières, Jean de la Lande, était de la race de René et de Guillaume Côté. Il avait à peine dépassé l'adolescence, mais il avait déjà prouvé sa valeur en secondant les Jésuites à Québec et à Trois-Rivières. Il était originaire de Dieppe et était arrivé dans le Nouveau-Monde avec l'intention de servir les Jésuites, d'abord comme donné, ensuite comme frère lai dans leurs travaux parmi les Peaux-Rouges, sans autre récompense que son entretien.

Le Père Jogues mit Jean de la Lande au courant de tout ce qui les attendait au cours de l'hiver : les fati-

ques, les privations, les souffrances, le contact avec les sauvages, les tentations impures, le découragement, et surtout la possibilité d'être assassiné. Il lui montra ses mains mutilées et lui décrivit les tortures qu'il avait subies. L'esclavage qu'ils seraient peut-être forcés d'endurer serait pire que la mort. Le Père Isaac adjura le jeune Jean de rester le long du Saint-Laurent, ou chez les Hurons s'il éprouvait la moindre peur. Il lui fit même part de son pressentiment : "Do et non redibo." Jean de la Lande répondit simplement et généreusement qu'il voulait suivre le Père Isaac chez les Mohawks.

Tout était donc prêt. Jogues triomphait.

## II

Une aube froide s'élevait au-dessus de Trois-Rivières ce lundi 24 septembre. C'était une prolongation bleutée de la nuit plutôt qu'une aurore lumineuse. Le Père Jogues donna la communion à Jean de la Lande et acheva de dire sa messe. Ils avalèrent en hâte leur déjeuner, puis descendirent rapidement la colline jusqu'à la rive du fleuve. Peu de Français s'y trouvaient. Les personnages importants étaient partis pour Québec quelques jours auparavant, et la plupart des gens dormaient encore ou travaillaient.

A part le clapotis de l'eau et les voix assourdies qui sonnaient creux dans le brouillard, tout était silencieux. Les Hurons étant prêts, Jogues et Jean s'installèrent soigneusement dans une pirogue suivis d'Otrihouré et d'un autre Huron. Les deux autres canots étaient occupés par des Hurons et des Mohawks. Accompagnés des bénédictins des Pères et des adieux gutturaux des Hurons restés sur la rive les canoës glissèrent dans le brouillard.

Le second soir, la troupe du Père Jogues campa dans les ruines du fort Richelieu, abandonné depuis la promesse d'une paix avec les Iroquois. En causant avec les Hurons ce soir-là, Jogues réalisa combien précaire était la situation. De ce côté, la paix semblait être solidement garantie. D'autre part, les Mohawks affirmaient agir honnêtement et il ne semblait exister aucun sujet d'inquiétude. Cependant, il y avait quelque chose de subtil et d'intangible qui ne laissait pas d'être troublant et instable pour Jogues et de la Lande. Ils résolurent malgré tout de tenter l'aventure.

Les ambassadeurs hurons n'étaient pas si confiants, et paraissaient craindre le pire. Leurs observations qui ne pouvaient se traduire par des mots et leurs intuitions leur interdisaient de continuer l'expédition. Ils étaient convaincus que quelque part une trappe se refermerait sur eux et les anéantirait.

Ondessonk discuta avec eux et essaya de les tranquilliser. Otrihouré tenta lui aussi de les reconforter, mais en vain. Les ambassadeurs hurons décidèrent de retarder leur voyage. Dirigeant leur pirogues vers le Saint-Laurent, ils retournèrent dans leur pays. Otrihouré, qui jouissait d'une protection spéciale de la part des Mohawks, avait assez de courage pour continuer avec Jogues et de la Lande. A leur tour, les Mohawks se séparèrent du groupe pour s'en aller au hasard, et ce départ fut une autre cause de suspicieux.

Les trois voyageurs s'élançèrent le matin suivant contre les flots bouillonnants de la rivière Richelieu. Ils pagayèrent pendant des heures dans le silence désertique de cette étroite rivière qui coule à travers des forêts touffues. Ils progressaient lentement et ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours de lutte qu'ils parvinrent au lac Champlain, sans avoir rencontré âme qui vive. Cet étrange silence leur parut inquiétant. Vers le milieu d'octobre, ils arrivèrent aux rapides qui déversaient le lac du Saint-Sacrement dans le lac Champlain. Grimant à travers les bois, portant leur canoë sur la tête, ils ne virent aucun Mohawk, ni aucun signe de leur passage récent. Ils débouchèrent enfin dans l'enceinte circulaire d'Andiataroché vers le vingtième jour de leur voyage; ils devaient suivre la piste à travers les montagnes pendant trois ou quatre jours avant d'arriver à Ossernenon. Ils étaient tous trois exténués et leurs réserves diminuaient. Le jeune Jean de la Lande s'était montré plein de courage; il avait la fidélité et la foi simple de René Goupil, mais était plus agile que lui; bien qu'il n'eût pas l'expérience de Guillaume Côté, il avait plus d'intelligence et de subtilité que ce dernier. Il priait souvent avec le Père Isaac et il exprimait sa joie d'avoir été choisi pour le service de Dieu à la mission des Martyrs. Tous trois se courbaient sous leurs fardeaux en gravissant, puis en redescendant les collines pour arriver à la jonction des rapides Oïgué et Sacandaga. Ils ne tarderaient plus maintenant à rencontrer des Mohawks sur ces pistes habituellement fréquentées.

Le Père Jogues exultait à la pensée de retrouver le village qu'il avait consacré à la Sainte-Trinité. De nouveau, il pourrait s'asseoir dans les cases de ses bien-aimés Mohawks et les entretenir de Dieu et des mystères de la Foi. Peut-être même réussirait-il à convertir sa "tante", ainsi que Honatteniate et bien d'autres. Il avait l'impression de revenir chez lui; son pas s'accélérait et il encourageait Jean à se hâter.

Une file de Peaux-Rouges apparut soudain sur la piste. Jogues s'arrêta en les saluant et les appela. Mais les sauvages disparurent. Anxieusement, Jogues de nouveau leur cria qu'il était Ondessonk.

Les Mohawks surgirent alors de tous côtés, le corps zébré de leur peinture de guerre écarlate, et s'approchèrent de lui avec leur "warwhoopés" couverts de sang coagulé. Brandissant leur mousquets devant les trois hommes ter-difiés, ils tenaient des couteaux luisants dans leurs mains droites. Ils se mirent à hurler et à danser autour de Jogues, comme s'ils allaient le mettre en morceaux. Lui, ne pouvant arriver à comprendre et se demandant si ce n'était pas une plaisanterie leur adressa quelques mots aimables en souriant, mais ils se jetèrent sur lui et sur Jean, les piétinèrent et leur arrachèrent leurs vêtements en les frappant furieusement.

Epouvanté, Jogues comprit enfin que cela signifiait la guerre, que les Mohawks refusaient la paix et que ces guerriers allaient prendre la piste du Saint-Laurent pour surprendre les Algonquins, les Hurons et les Français. Tout était fini; ils haïssaient les Français et les massacraient tous, comme ils allaient le massacrer, lui qu'ils prenaient pour un sorcier malfaisant messenger de ruine et de mort. Ils allaient le brûler vif, fendre la tête et manger sa chair.

Pendant qu'ils le traînaient avec de la Lande et Otrihouré sur le sentier qui menait au village, des coureurs filèrent en avant pour annoncer la capture d'Ondessonk. Le Père Jogues gémissait dans les profondeurs de son âme, non pas pour lui qui ne craignait pas la mort, mais pour le jeune Jean. Il prévoyait le carnage sur le Saint-Laurent, les centaines d'Algonquins pris au cours de leurs chasses, l'extermination des misérables Hurons et enfin les attaques barbares contre Montréal et même Trois-Rivières. Comment donner l'alarme ? Il n'y avait plus d'espoir qu'en Dieu.

Ils s'arrêtèrent sur la place du village où régnait un tumulte terrifiant de disputes, de menaces et d'imprécations. Tandis que certains levaient les bras pour le frapper, d'autres lui évitaient les coups et le protégeaient. Finalement, lui et Jean furent arrachés à cette foule excitée, emmenés jusqu'au sommet de la colline et projetés violemment dans une case, derrière la palissade.

Pour le moment, ils étaient saufs, arrachés par les clans du Loup et de la Tortue à leurs vieux ennemis, les Ours. Ils étaient dans la tanière des Loups et pas un Mohawk n'oserait pénétrer dans ce sanctuaire. La "tante" du Père Jogues, son petit-fils Hotteniate et quelques amis, les installèrent sur la natte et leur présentèrent des aliments, puis ils expliquèrent ce qui avait amené ce revirement dans les esprits, depuis le dernier séjour du missionnaire !

Quelques semaines après son départ, certains indigènes tombèrent malades; puis la maladie se propagea

de case en case, apparaissant à Andagaron, puis à Tiontougouen. Ils invoquèrent les sorciers, accomplirent les ordres des okis, offrirent des sacrifices aux démons, dansèrent, chantèrent, mais n'obtinrent aucun résultat. La maladie augmenta pendant le mois d'août et de nombreux guerriers, des femmes et des enfants moururent. Au début de septembre, les gens furent pris de frénésie à la crainte d'une autre épidémie.

C'est alors que certains Hurons adoptés racontèrent que six ou sept ans plus tôt, leurs nations avaient été affligées de la même manière et que le blâme ayant été mis sur Ondessonk et les autres Robes Noires, ils avaient été plusieurs fois sur le point de les tuer. Ces Robes Noires étaient des sorciers malfaiteurs et Ondessonk, le pire de tous. Lui, Echon et les autres, voulaient détruire tous les indigènes pour s'appropriier tout le pays et ce n'était pas la paix que les Français recherchaient, mais bien l'extermination des Iroquois.

De plus, en septembre, les champs de maïs qui bordaient la rivière commencèrent à se dessécher. S'il n'y avait pas de maïs pour l'hiver, ce serait la famine. Devant cette nouvelle affliction, les Mohawks croyant qu'un démon les persécutait, eurent de nouveau recours à leurs sorciers et à leurs magiciens, mais de nouveau sans succès, et la moisson fut perdue.

Ils se souvinrent alors d'un coffret laissé par Ondessonk dans la case de sa "tante". Les sorciers déclarèrent qu'un mauvais esprit avait été enfermé par Ondessonk dans cette boîte noire et que ce démon était celui qui faisait mourir les gens et détruisait le maïs. Ce soupçon devint rapidement une conviction dans l'esprit de nombreux Mohawks. Pour détruire ce coffret, ils vinrent à la case où il était gardé, et, comme ils n'osaient pas le briser de crainte de laisser échapper le démon, quelques-uns, plus courageux parmi les sorciers, le transportèrent jusqu'à la rivière et le laissèrent s'enfoncer à l'endroit le plus profond pour que le démon ainsi pris au piège, fût anéanti. Cependant, Ondessonk était encore en vie, il fallait le capturer et le tuer puisqu'il avait comploté de les perdre. Ce n'est qu'alors qu'ils seraient libérés de la malédiction.

C'est vers cette époque que les Mohawks avaient repris les pourparlers au sujet de la paix. Le clan de l'Ours se sentait maintenant plus fort grâce à ce soupçon qui pesait sur Ondessonk et les Français. Les orateurs rappelèrent les traditions de leur nation et la doctrine de leurs ancêtres. Ils démontrèrent le danger pour les Mohawks de rompre tous les liens qui les unissaient aux Iroquois et rappelèrent les assassinats de Mohawks accomplis par leurs anciens ennemis, les Algonquins et les

Hurons. Kiotseaston et les avocats de la paix furent renvoyés et le conseil résolut d'envoyer des présents aux Oneidas, aux Onondagas, aux Cayugas et aux Senecas pour consolider l'alliance entre eux et les Mohawks et leur indiquer leur volonté de se joindre à eux dans leurs expéditions guerrières contre les Français, les Hurons et les Algonquins.

Le Père Jogues écouta et comprit. C'était la fin de toute tentative de paix. Les Mohawks, sans avertissement, levalent traitreusement leur hache sanglante. Ses amis lui dirent qu'un grand conseil devait avoir lieu la nuit suivante à Tionontoguen pour décider de son sort et de celui de Jean de la Lande.

### III

C'est le mercredi soir, 17 octobre 1646, que le Père Isaac Jogues et Jean de la Lande furent amenés au village de Oneongiouré, précédemment appelé Ossernenon. Ils n'entendirent toute la nuit que des menaces et des malédictions. "Vous mourrez demain", criait l'un des guerriers dans l'oreille d'Ondessonk, tandis qu'un autre lui disait : "Nous ne vous torturerons, ni ne vous brûlerons pas; gardez votre courage. Nous vous trancherons la tête pour la placer sur les pieux de la palissade, ainsi vos frères, que nous amènerons ici prisonniers, pourront encore vous contempler." Un autre faisait semblant de lui faire une entaille en disant : "Voyons si cette chair blanche est celle d'un manitou ou d'un démon." Jogues répondit avec calme : "Non, je ne suis qu'un homme comme vous, et comprenez bien que je ne crains ni vos tourments, ni la mort. Je ne sais pourquoi vous me menacez de me tuer. Je suis venu pour vous aider à sauvegarder la paix et pour vous enseigner le chemin du ciel. Et vous me traitez comme un chien. Dieu gouverne les Français et les Iroquois. Il saura vous punir."

Toute cette nuit-là, Oneongiouré retentit des disputes entre les clans de l'Ours et du Loup. Les chefs n'arrivaient pas à calmer cette agitation qui entourait la case où se trouvait Ondessonk. Les uns se préparaient à le frapper de leur tomahawk s'il franchissait la porte, les autres voulaient obéir à leurs chefs et le garder fidèlement.

Le calme revint avec l'aube. Ondessonk et Jean étaient acceptés comme otages publics en attendant la sentence des anciens du conseil. Quelques vêtements leur furent rendus et Jogues se sentit plus confiant; mais ses amis lui recommandèrent la plus grande prudence. Dans la matinée, il put parler aux chefs, non pas en esclave silencieux et docile, mais avec la dignité qu'il avait eut

en juin comme ambassadeur. Il leur déclara audacieusement qu'il était venu cette fois-ci parmi eux comme Robe Noire pour leur révéler la science de Dieu, puis il les accusa d'avoir trahi bassement, en violant la paix sans avertissement préalable, et les menaça de la terrible fureur d'Onnontio et des Français.

Quant à la petite boîte poire, il leur rappela qu'il l'avait ouverte devant eux pour leur montrer qu'aucun démon n'y était enfermé, et leur jura qu'il ne leur avait apporté ni la maladie, ni la rouille du maïs. Tout en les assurant de sa peine devant ces afflictions, il les supplia d'abandonner ces superstitions et ces absurdités et de ne croire qu'en Dieu, qui régnait sur tous les hommes. Ils écoutaient; certains l'approuvaient, d'autres le traitaient encore de sorcier.

Cet après-midi-là, les chefs se rendirent à Tionontoguen pour y délibérer. Certains pensaient que s'ils se décidaient à la guerre, mieux valait renvoyer Ondessonk et son camarade annoncer que les Mohawks avaient changé d'avis et n'étaient plus en faveur de la paix. Ainsi, ils ne commettraient pas de trahison. D'autre part, les orateurs Ours ne voulaient faire appel qu'aux liens du sang avec les Iroquois. Pour eux, point n'était besoin de se plier pour le commerce, devant les Français, puisque les Hollandais, tout proches, les approvisionneraient en armes et en poudre. Ils voulaient l'extermination des Algonquins et la soumission des nations huronnes, comme au temps de leurs ancêtres. Les Mohawks ne devaient aucun égard à Onontio, ni même aucun avertissement préalable.

Quant à Ondessonk, il fallait le tuer pour apaiser leur dieu Areskoni et les autres bons esprits. Malgré les débats des orateurs les opinions étaient toujours diverses et seul le conseil général devait déclarer ses décisions qui résumerait la volonté de la nation.

Oneongiouré était donc étrangement calme ce jeudi après-midi, et le Père Jogues, sans crainte d'être inquiet, put prier tout à son aise avec Jean, en l'exhortant au courage et à la confiance en Dieu. Jogues espérait qu'ils seraient renvoyés à Trois-Rivières, mais il instruisait malgré tout le jeune garçon de l'incertitude de la situation.

Au crépuscule, un jeune guerrier s'approcha de la case et invita Ondessonk à venir dans une autre cabane, où l'on voulait, disait-il, manger et parler avec lui. Jogues connaissant que cet homme appartenait au clan Ours, hésitait. Refuser une invitation à manger dans une case était un réel outrage, et, d'autre part, s'il montrait sa peur, il craignait de paraître lâche. Il prit conseil de sa "tante" et des amis de la famille, mais les avis étaient partagés. La "tante" craignit une trahison, puis finalement le laissa partir accompagné de Honatteniate.

La clarté brumeuse du soir d'octobre s'attardait sur les cases et l'air parut frais à Jogues, qui se mit à suivre le guide en silence jusqu'à la porte d'une longue maison portant les signes de l'Ours. Il regarda son guide, mais celui-ci fixa sur lui des yeux sans expression. Jogues n'hésita plus; il écarta, pour entrer, la peau raidie qui pendait du linteau. Une atmosphère chaude et écoeurante l'assaillit et il aperçut, à travers la fumée, des ombres qui bougeaient autour des feux, au centre de la longue salle étroite. Il courba la tête pour passer la porte basse. Il ne vit rien de plus.

Derrière le montant de la porte, un guerrier se tenait avec un tomahawk, prêt à frapper. La tête courbée d'Ondessonk apparut dans l'encadrement du rideau. Honatteniate sauta dans l'entrée, le bras en avant pour faire dévier le coup. Le tomahawk lui frappa l'avant-bras et retomba sur la tête d'Ondessonk. Un autre coup fracassa le crâne. Un silence suivit, les guerriers se penchèrent sur la tête sanguinolente et la forme prostrée, puis ils chuchotèrent avec effroi qu'Ondessonk était mort.

Honatteniate se mit à rugir et à maudire les assassins, puis sortit de la case en hurlant. Tout le village accourut et vit les assassins traîner le corps d'Ondessonk dans la rue et célébrer leur joie d'avoir délivré la nation du grand sorcier Ondessonk, par des danses frénétiques et des chants triomphants. Dans la foule, la "tante" d'Ondessonk se frayait un chemin et criait aux meurtriers : "Vous m'avez tuée ! C'est un des miens que vous avez tué ! Vous serez punis. Que diront les autres villages que vous n'avez pas consultés ? Vous n'avez même pas attendu la décision du conseil !" Ils la repoussèrent, puis se penchèrent sur Ondessonk, le scalpèrent et, avec leurs longs couteaux, détachèrent la tête du tronc. Ils la tinrent à l'air, ruisselante de sang, et allèrent en procession jusqu'à la palissade, face au nord-est. L'un d'eux enfonça la tête sur la pointe d'un pieu à l'angle de la muraille. Le visage du Père Jogues était tourné au delà de la vallée des Mohawks, vers la piste qui descendait des collines, vers le Saint-Laurent. Les Mohawks crièrent leurs imprécations en menaçant tous les visages pâles français du même sort.

Il restait encore un Français au village, et celui-là aussi devait disparaître. Les guerriers vinrent autour de la cause des Loups, où Jean avait trouvé asile et protection et ils attendirent. Après avoir exprimé sa rage contre les assassins de son "neveu", la vieille squaw s'était hâtée de revenir pour protéger l'autre Français; elle trouva le jeune de la Lande assis tranquillement au coin du feu. En apprenant le meurtre du Père Isac,

il sut que lui non plus n'échapperait pas à la mort. Tandis que Jean priait et méditait en silence, le tumulte cessait dans le village et il sembla que les sauvages s'étaient éloignés de la case. Jean s'étendit sur le sol dans l'obscurité et pensa au Père Isaac, ce martyr du Christ, qui était maintenant auprès de Dieu. Il se souvint de René Goupil, dont le corps avait été jeté dans le ravin, puis de Guillaume Couture, qui avait vécu quatre ans avec les Mohawks, aimé et respecté. La "tante" de Père Isaac était bonne et sa famille, qui était puissante, saurait le protéger. Le village paraissait si tranquille qu'il pensa pouvoir mettre à exécution les instructions de son cher Père Isaac. Le corps devait se trouver non loin de la case et Jean voulait sauver certaines reliques qu'il apporterait à Trois-Rivières, s'il pouvait s'échapper. Furtivement, il se dirigea sur la pointe des pieds vers la porte. La nuit était claire et fraîche. Il pouvait maintenant distinguer les sentiers jaunâtres et les cabanes sombres qui se détachaient sur le bleu foncé du ciel. Rien ne bougeait. De la Lande pensa qu'il trouverait facilement le corps du Père Isaac.

Plus silencieux que Jean, plus noirs que les ombres des arbres et des cases, les Peaux-Rouges étaient appuyés contre les murs de la cabane. Ils se levèrent comme des spectres et, avant que le petit eût pu proférer un cri, le tomahawk lui écrasait la tête. Ils n'éveillèrent pas le village, mais le scalpèrent avec dextérité, lui tranchèrent la tête, et laissèrent le corps où il était, sur la route. Ils portèrent la tête à l'angle des palissades et la placèrent sur un pieu, à côté de la tête d'Ondessonk.

Quand le jour vint, la vieille squaw et sa famille découvrirent le corps du jeune Français à quelques pas de leur porte. Les cases s'éveillèrent et tous se précipitèrent pour voir de leurs propres yeux les têtes des deux Français perchées sur les pieux des palissades. Le clan Ours exultait en chantant et en dansant. Ceux du Loup et de la Tortue éclatèrent en menaces et en malédictions. Ils criaient vengeance.

A peine le soleil s'était-il montré au-dessus des collines que des messages de Tionontoguen apportaient la décision du conseil, qui avait discuté toute la nuit. Selon la coutume, ils ne parlèrent à personne, n'écoutèrent personne, et se dirigèrent vers la cabane où les Français avaient été hébergés. Ils annoncèrent enfin le message : les anciens et les grands chefs mohawks ordonnaient la mise en liberté d'Ondessonk et de son frère Français, en recommandant qu'aucun mal ne leur soit fait et qu'ils partent du village mohawk escortés

jusqu'à Trois-Rivières. Un silence, puis un vacarme étourdissant accueillirent ce jugement.

Les messagers retournèrent immédiatement pour annoncer le meurtre aux chefs et aux sachems qui en furent consternés. Tous, même les chefs du clan Ours, blâmèrent l'acte des jeunes hommes de leur tribu. Ils maudirent cette trahison qui allait apporter la honte sur les Mohawks devant toutes les nations.

Kiotseaeton, en pleurant la mort de son frère, Ondessonk, prophétisa une guerre qui anéantirait son peuple. Avec l'espoir de renouer de bonnes relations avec Onontio et les Français, il envoya le Huron Otrihouré pour assurer à Onontio que les Mohawks n'avaient pas l'intention de rompre la paix, et qu'ils n'éprouvaient d'hostilité que pour les Algonquins. Il devait également, en même temps que des présents, lui porter les excuses des Mohawks pour le meurtre d'Ondessonk et de Jean de la Lande. Mais Ottrihouré fut tué, lui aussi avant d'avoir atteint Trois-Rivières.

Bien que les chefs eussent recommandé à leurs tribus de garder secrète cette mauvaise action, la nouvelle parvint au village hollandais de Rensselaerswyck et Arendt, Van Corlaer, Dominie Megapolenis, Jean Labatie en furent horrifiés. Ils aimaient Isaac, bien qu'il fût prêtre et jésuite, et ils cherchèrent à connaître les causes et les circonstances de sa mort. Mais les Mohawks jurèrent les uns après les autres qu'ils n'étaient pas à Onoeongiouré cette nuit-là et que Ondessonk avait été assassiné par de jeunes guerriers du clan Ours.

Jean Labatie put réunir quelques brides de renseignements et les transmettre à la Nouvelle-Amsterdam, à son ami Johannes La Montagne, un huguenot français. La "tante" du Père Jogues descendit à Rensselaerswyck et remit à Dominie Megapolensis tous les biens d'Ondessonk qu'elle avait pu sauver des mains rapaces des Iroquois. Ces possessions consistaient en une paire de pantalons, un petit missel, un bréviaire, un rituel et quelques menus objets.

Auparavant, les cadavres de Jogues et de Jean de la Lande avaient été trainés au bas de la colline jusqu'à la rivière Mohawk, où ils furent emportés par le courant. Mais, pendant tout le glacial hiver, leurs têtes desséchées restèrent empalées sur les pics de la palissade.

## EPILOGUE

## COMMENT LES PISTES SE REJOIGNENT

Au mois d'octobre 1646, le Père Jérôme Lalemant, dans la chambre qu'il occupait à Notre-Dame de Recouvrance, sur les hauteurs de Québec, écrivait sa "Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable es missions des Pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle-France, es années 1645 et 1646". Dans le chapitre relatif aux négociations de paix, il faisait allusion au martyr de René Goupil et laissait prévoir dans ses conjectures que le salut des âmes des sauvages ne s'obtiendrait sans doute qu'au prix d'autres martyrs.

Lalemant ne pouvait se douter, en achevant sa "Relation" et en la datant du 28 octobre 1646, que ses conjectures étaient non seulement probables, mais qu'elles s'étaient déjà réalisées. Ce ne fut que plusieurs mois plus tard qu'il apprit que le Père Isaac Jogues et Jean de la Lande, martyrs du Christ, avaient arrosé de leur sang la terre des Mohawks.

En novembre, les premières neiges tombaient sur le Saint-Laurent et les Français de Québec, de Trois-Rivières et de Ville-Marie se calfeutraient en leurs maisons pour l'hiver. Ils ne redoutaient plus les Iroquois et, cependant, ils s'étonnaient de n'en voir aucun visiter la colonie, ou chasser l'élan dans les forêts comme l'hiver précédent. Le 17 novembre, quelques Hurons, chassant près de Montréal, furent pris par des ennemis. Quinze jours plus tard, deux Français, qui remontaient le Saint-Laurent disparurent mystérieusement au delà de Montréal. Le Père Le Jeune commença à s'inquiéter, d'autant plus que les Hurons et les Algonquins répondaient évasivement à ses questions. Le Jeune était tourmenté au sujet du Père Isaac. Il mit de côté quelques papiers trouvés après son départ chez les Mohawks, entre autres une litanie et quelques mots d'Iroquois que Jogues avait notés pour mémoire.

Un hiver des plus cléments s'écoula et l'on pouvait s'attendre à voir les Iroquois affluer vers le Nord, maintenant que la paix était rétablie, mais ni Mohawks, ni nouvelles, ne paraissaient venir de la forêt. Le mercredi des Cendres, tandis que tout le monde assistait à la messe, deux maisons de Trois-Rivières étaient mises au pillage et tout portait à croire que les maraudeurs étaient des Iroquois. Huit jours plus tard, des Algonquins accoururent en disant qu'ils avaient été poursuivis par une bande d'Iroquois. Puis arrivèrent, se succédant rapidement, des rapports d'attaques, de captures et de massacres.

Au mois d'avril, les Algonquins étaient convaincus que les Mohawks voulaient la guerre. A l'issue d'un conseil avec le gouverneur Montmagny, qui leur donna son consentement, ainsi que l'appui de soldats français, les Algonquins résolurent de repartir en guerre contre les Iroquois.

Quel était le sort du Père Jogues ? Le mois d'avril était arrivé sans apporter aucune nouvelle. Était-il mort ? Était-il même parvenu au pays des Mohawks ? Pourrait-il s'échapper ? Nul ne savait et c'est pourquoi l'on espérait encore. Le Père Lalemant et ses conseillers décidèrent d'envoyer le Père Adrien Daran chez les Hurons, mais les mois d'avril, de mai passèrent, les rivières redevinrent navigables, sans que l'on put savoir ce qui s'était passé pendant l'hiver chez les Mohawks.

Enfin, dans la nuit du 4 juin, là haut, à Trois-Rivières, le Père Buteux fut réveillé par des coups frappés à sa porte. Ignatus Otonolti, le bon Huron ami des Robes Noires, se tenait sur le seuil avec son fils. Il raconta comment son fils pris, puis adopté par les Mohawks, venait de s'échapper. Il apportait de tristes nouvelles : Ondessonk avait été tué. Buteux ne put guère obtenir d'autres renseignements. Il avait eu au fond de son cœur, pendant tout l'hiver, la certitude que le Père Isaac était mort. Il écrivit immédiatement au Père Lalemant, qui venait de partir pour Québec avec le gouverneur Montmagny, et le mit au courant des événements.

Le 8 juin, à Montréal, on vit une pirogue conduite par une squaw, descendre le Saint-Laurent. C'était Marie Kamakatewingwetch, une chrétienne algonquin qui, capturée par les oneidas iroquois, avait pu leur échapper et, étant parvenue demi-morte au Saint-Laurent, avait pu voler à quelques guerriers iroquois le canot qu'elle pagayait. Elle avait appris la mort d'Ondessonk par une captive algonquine, qui lui affirma que le Père avait été assassiné. De nouvelles confirmations furent apportées par d'autres Hurons et Algonquins évadés. Le fait était donc certain, mais aucun détail ne permettait d'éclaircir ce mystère.

A la fin de juin 1647, l'un des bateaux arrivant de France, qui avait fait escale en Acadie, apportait au gouverneur Montmagny deux lettres des colonies hollandaises, qui donnaient des détails concernant les derniers jours et les supplices infligés au Père Jogues et à Jean de la Lande par les Iroquois. Les intentions de ces derniers étaient également dévoilées dans ces messages du directeur général Kieft et de Jean Labatie, tous deux de Rensselaerswyck.

Pendant les mois de juillet et août, les Iroquois attaquèrent partout sur le Saint-Laurent. Ils étaient invincibles. En septembre, une force combinée de Français et d'Algonquins partit en reconnaissance et réussit à vaincre une petite bande, tuant sept hommes et faisant un prisonnier. Jean Amyot, le garçon que le Père Jogues avait amené chez les Hurons en 1636 et qui était maintenant devenu un homme, découvrit un sauvage caché dans un tronc d'arbre. Les Algonquins le ramenèrent en triomphe aux Trois-Rivières, et de là à Québec, où ils avaient l'intention de le torturer et de le tuer.

Le gouverneur Montmagny le pressa de questionner, et d'après ses réponses et le témoignage d'un Huron échappé aux Iroquois, on put se convaincre que cet homme était l'assassin du Père Jogues. Étrange coïncidence, cet Iroquois se convertit en donnant toutes les preuves d'un repentir sincère. Le Père Drouillette, en le baptisant, lui donna le nom d'Issac Jogues, puis il fut rendu aux Algonquins avec défense du gouverneur de le torturer. En octobre, juste un an après avoir assassiné le Père Jogues, l'homme était brûlé vif et ses cendres étaient jetées dans le Saint-Laurent.

L'hiver 1647 se passa sans que l'on apprit de nouvelles révélations. Un jour de mai 1648, tandis que des Français travaillaient à leurs filets en face des Trois-Rivières, un indigène sortit en courant des bois, et se mit à nager vers leur bateau, dans lequel il monta en leur expliquant qu'il était un Iroquois ami. Questionné par le commandant de la Poterie, à Trois-Rivières, il prétendit être Honatteniate, le petit-fils de la "tante" du Père Jogues. Il raconta ce qu'il avait fait pour empêcher le meurtre et montra l'écchymose de son bras en suppliant qu'on le laisse devenir Français. Mais les Français se méfiaient; ils connaissaient trop bien les Iroquois, qui "savent jouer toutes sortes de personnages pour tromper tout le monde; pour qui la force est leur droit; l'intérêt, leur fidélité; la déloyauté, leur politesse." D'abord, on le garda avec les pieds enchaînés, ensuite on lui permit de porter le nom de Le Berger et de sortir de Trois-Rivières. Il partait dans la forêt et ramenait souvent avec lui des compatriotes. Certains Français voulaient le tuer comme espion et traître, d'autres voulaient l'adopter. Il fut décidé qu'on le transporterait en France, puisqu'il ne voulait pas retourner chez les Mohawks. Malgré tout, on le garrottait chaque soir pendant le trajet à Québec, mais chaque matin on le trouvait libéré de ses fers. Ses gardiens en étaient confondus et l'écoutaient expliquer que ses liens tombaient dès qu'il priait le Dieu des Français. Il demandait le baptême, mais l'on se méfiait encore de lui. Lorsqu'il arriva au Havre de Grâce, son état de

santé était si précaire qu'il fallut l'hospitaliser à Dieppe. Ce fut en janvier seulement qu'il fut amené à Paris, où l'on découvrit, quelques jours plus tard, qu'il était mortellement atteint d'une fièvre maligne. Tout le monde l'aimait, mais malgré ses supplications le baptême lui était toujours refusé, et cette grâce ne lui fut accordée que quelques instants avant sa mort. Ainsi se terminait le drame commencé à l'entrée d'une case Ours à Ossernenon, le soir du 18 octobre de l'année 1646.

La prophétie de Kiotseaeton devait se réaliser dans les années qui suivirent. Pendant quelques années, les Iroquois ravagèrent et massacrèrent les Hurons, les Algonquins et les Français, puis les cinq nations iroquoises furent vaincues et dispersées. Il avaient, cependant, versé le sang des martyrs et ce sang fut pour eux la semence du salut. René Goupil, Jean de la Lande, Issac Jogues, joints aux martyrs de 1649 : Jean de Brébeuf, Antoine Daniel, Charles Garnier, Noël Chabanel et Gabriel Lalemant intercédèrent auprès de Dieu pour leurs persécuteurs, tandis que leurs frères Robes Noires vivaient parmi les Iroquois, les instruisaient, les baptisaient. De leur souche, dans l'espace d'une génération, devait émerger une âme sainte entre toutes, Kateri Tekakwihta, la vierge des Mohawks.

Dans sa "Relation" de 1647, le Père Jérôme Lalemant rapporte que la mort du Père Jogues fut honorée comme celle d'un martyr; que, ne pouvant se résoudre à célébrer pour lui une messe des Morts, les Pères offrirent au contraire une messe d'actions de grâces, et qu'ils étaient enclins à invoquer le Père Jogues plutôt qu'à prier pour son âme.

Le Père Lalemant put finalement prouver, à la satisfaction de ceux qui avaient connu le Père Jogues (catholiques de France et de la Nouvelle-France, visages cuivrés ou visages pâles), qu'il pouvait être considéré comme un martyr devant Dieu.

Ce que le Père Lalemant et ses contemporains déclaraient avant 1650, fut confirmé presque trois cents ans plus tard. En 1925, après avoir soigneusement examiné leur vie, les circonstances de leur mort et les motifs des assaillants, le Pape Pie XI accorda la permission de vénérer dans les prières publiques, en leur donnant le titre de bienheureux, le Père Isaac Jogues, René Goupil et Jean de la Lande. Le même Souverain Pontife prononçait, le 29 juin 1930, l'irrévocable et final verdict par lequel l'héroïque missionnaire et ses deux humbles compagnons étaient sanctifiés sur les autels de l'Eglise universelle : "Saint René, saint Jean et saint Isaac."

FIN

*Commençant demain*



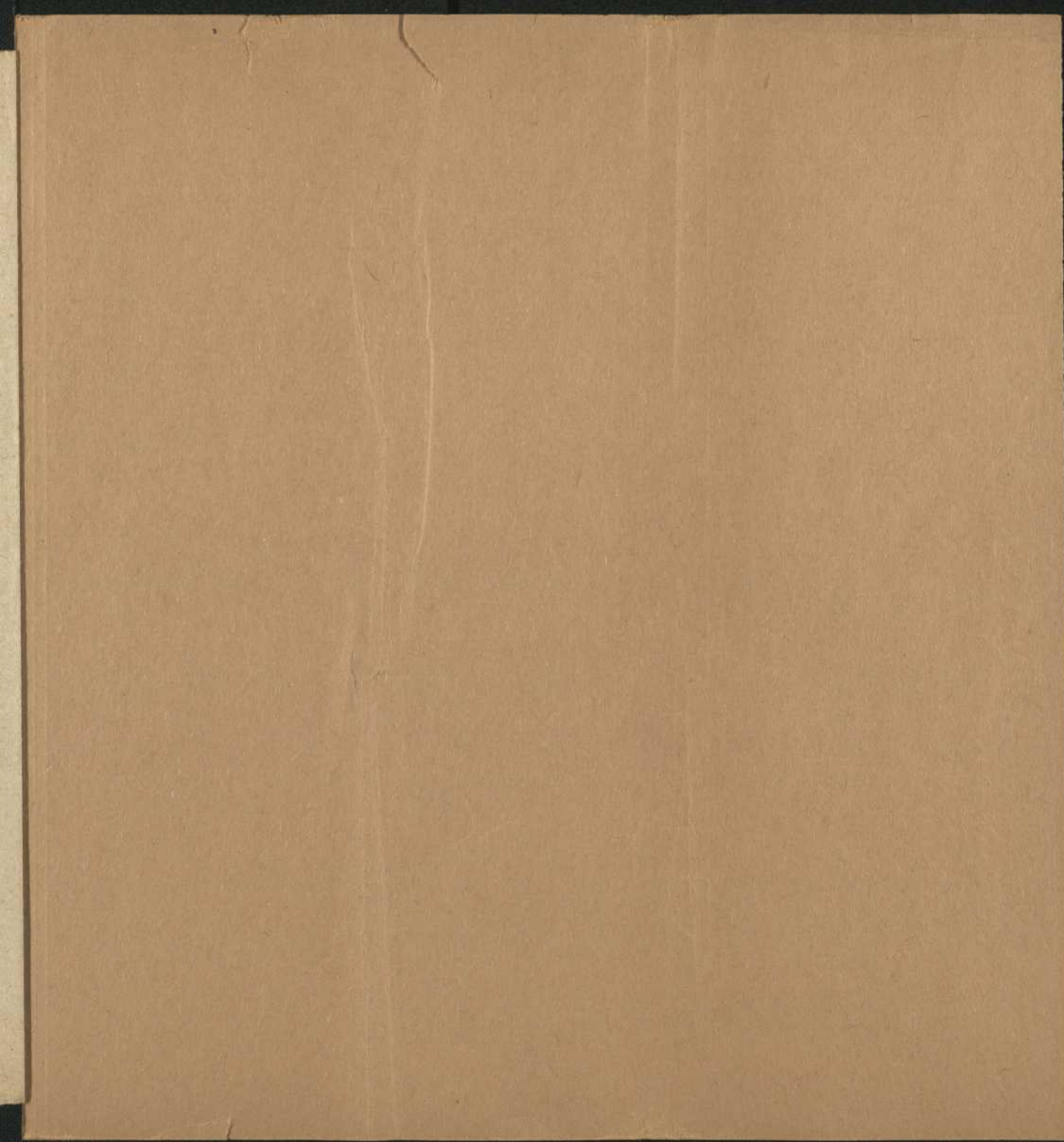
LA  
**LUMIERE**  
DE LA  
**TOUR**



*par*



JEAN-JACQUES CIEUX



301960  
CON

---

---

*Pour*

**tous vos imprimés**

*Servez-vous de*

**L'IMPRIMERIE**

*de*

**L'ACTION  
CATHOLIQUE**

**UN** matériel de tout premier ordre et un personnel expérimenté y sont toujours à vos ordres.

---

---

---

---

**T**ROIS villes canadiennes seulement (Montréal, Toronto Vancouver) ont des journaux dont le tirage quotidien est supérieur à celui de L'ACTION CATHOLIQUE, le plus grand journal de Québec.

---

---